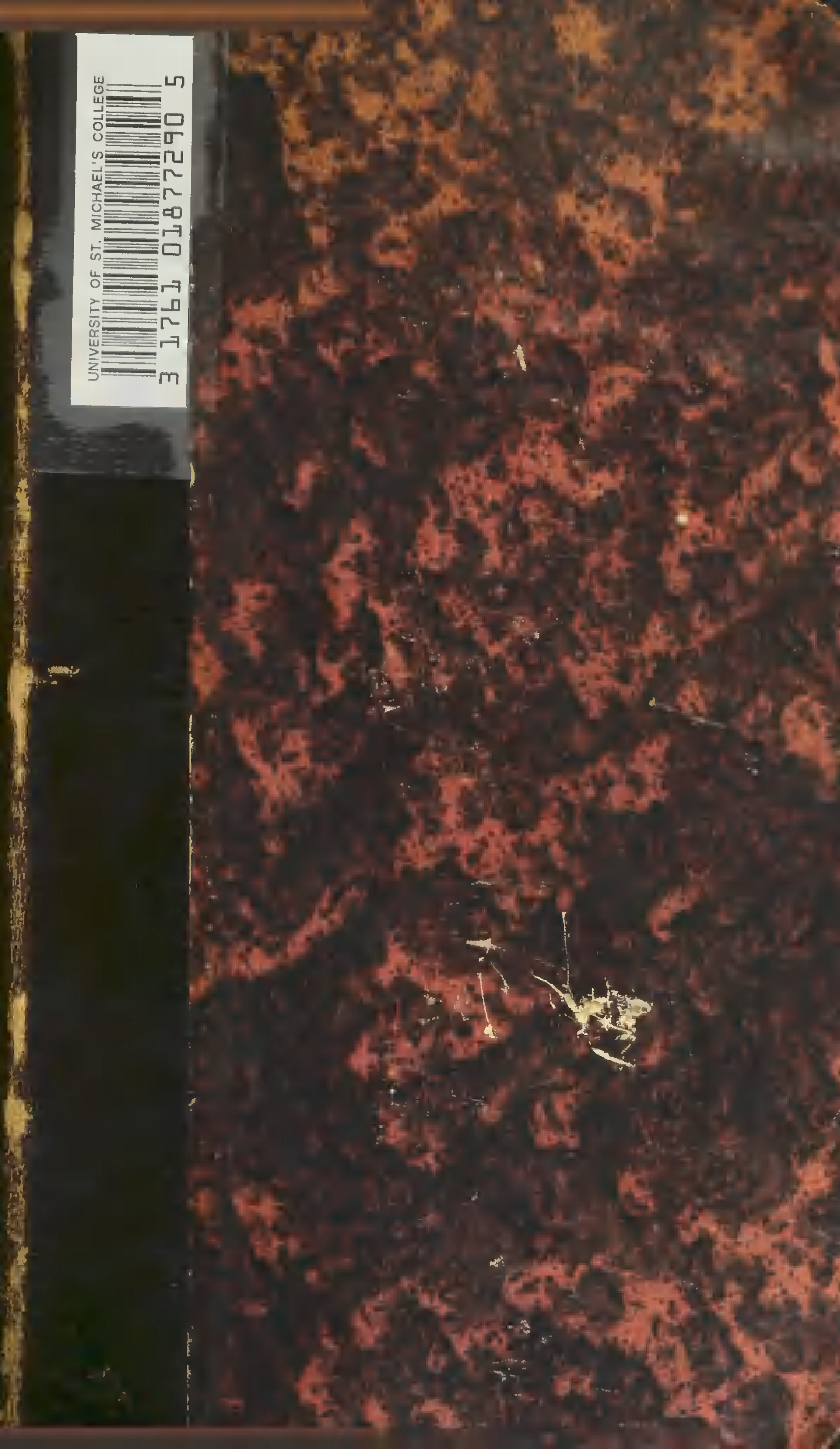
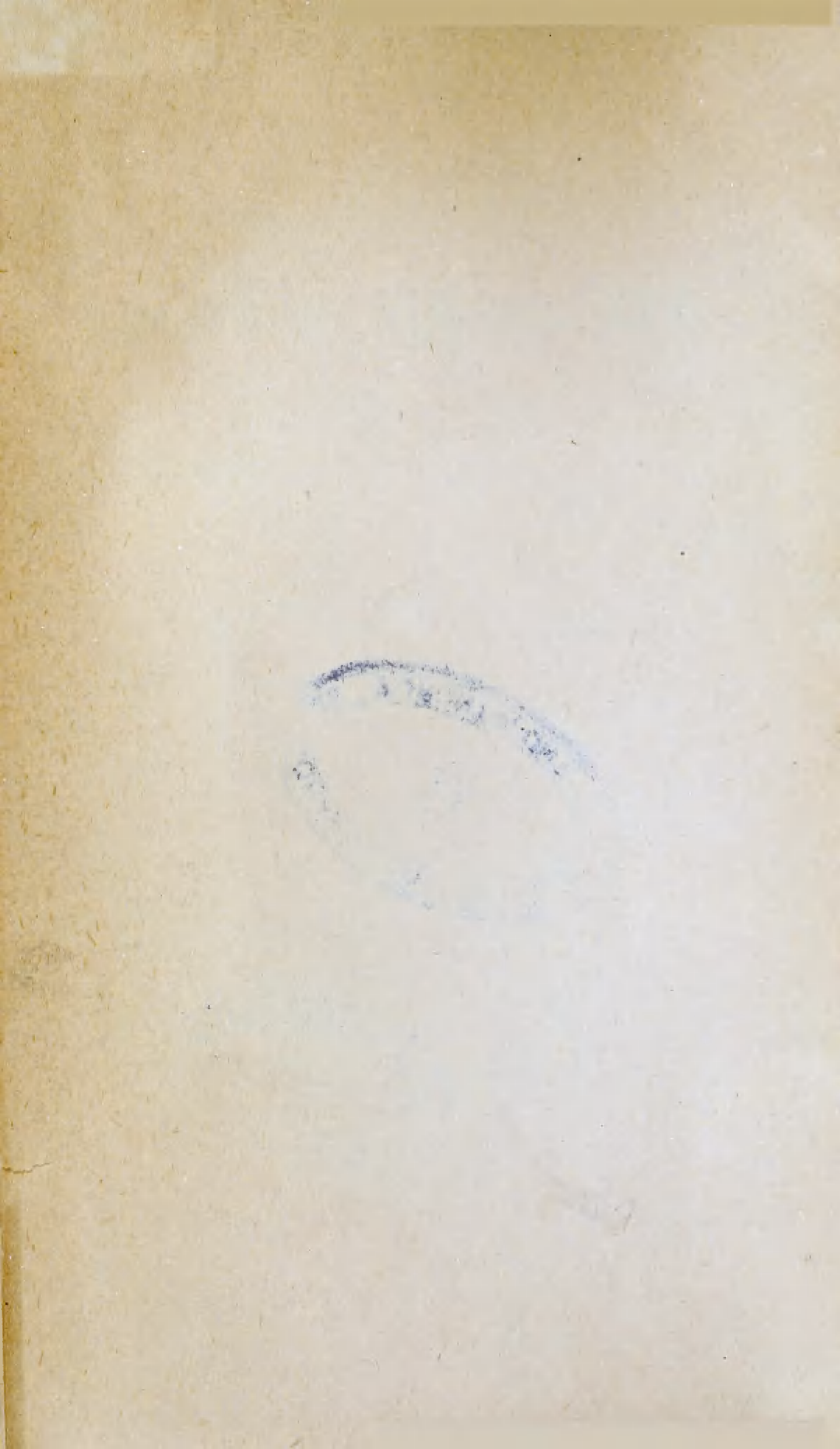
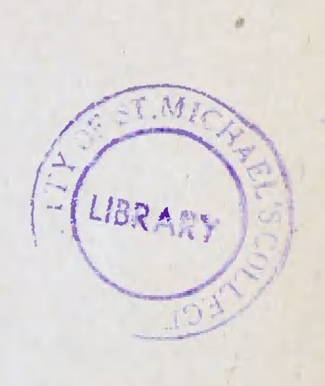

UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 01877290 5


AINT VINCENT,
NTREAL.


ST. MICHAEL'S COLLEGE LIBRARY, TORONTO, ONT.
1907


ST. MICHAEL'S COLLEGE
LIBRARY





LIBRARY

LA DIVINITÉ

DE

JÉSUS-CHRIST



PARIS. — IMP. VICTOR GOUPY, RUE GARANCIÈRE, 5.

LA DIVINITÉ

DE

JÉSUS-CHRIST

DÉMONSTRATION NOUVELLE

TIRÉE

DES DERNIÈRES ATTAQUES DE L'INCRÉDULITÉ

PAR

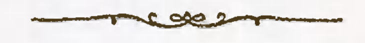
AUGUSTE NICOLAS

QUATRIÈME EDITION

REVUE ET AUGMENTÉE

Les pieds de ceux qui doivent t'ensevelir sont déjà à la porte... (*Actes*, v, 9.)

Et la vérité du Seigneur subsiste éternellement! (*Ps.* cxvi, 2.)



PARIS

POUSSIELGUE FRÈRES, LIBRAIRES

27, RUE CASSETTE, 27

Sa Sainteté Pie IX a daigné faire adresser à l'auteur la lettre suivante, dont la traduction vient après :

Illustrissime Domine, Domine Observantissime.

Tam excitavit fidelium omnium indignationem impium Renani opus, tot provocavit doctissimos viros ad propugnandam Christi divinitatem, tam evidenter oculis subjecit inanitatem absurditatemque sophismatum, quibus increduli impetere solent catholicæ religionis dogmata ; ut scandalum istud in amplissimum religionis emolumentum fuerit conversum. Expediebat tamen ostendi, nec auctori, nec operi peculiarem esse libri turpitudinem, sed propriam omnino incredulitatis, quæ tamdiu in ipsis suis anfractibus et antris insectata, et a propriis demum exturbata latebris, prodire jam cogebatur in lucem, fœdissimamque nuditatem suam oculis exhibere. Quo fieri debuit, ut per horribilem atheismi aspectum in se converteret contemptum et execrationem blasphemo illi commento merito inustam, splendidumque veritati perhiberet testimonium. Id cum Tu facere proposueris, novissimamque e nupperrima ista incredulitatis aggressione ducere demonstrationem divinitatis Christi, uti ex ipsa libri Tui

fronte patet, Sanctissimus Dominus Pius IX acceptissimum habuit oblatum opus; et licet, gravissimis impeditus curis, nondum ejus lectione frui potuerit, illud tamen doctrinæ Tuæ ac religioni respondere ratus, consilium Tuum summopere commendandum censuit, meque id Tibi significare jussit, ac testari gratum animum suum, propensissimamque in Te voluntatem, quam exploratiorem quoque fieri voluit per nuncium Apostolicæ Benedictionis, quam Tibi peramanter impertit.

Gratissimæ autem huic muneris mei functioni adjicere gaudeo obsequii æstimationisque meæ peculiare testimonium, fausta omnia ac salutaria a Deo adprecor.

Tui, Illustrissime Domine, Domine Observantissime,

Romæ, die 23 aprilis 1864.

Humill. addictiss. famulus,

FRANCISCUS MERCURELLI,
Sanctissimi Domini nostri ab Epistolis latinis.

TRÈS-ILLUSTRE ET HONORÉ MONSIEUR,

L'ouvrage impie de Renan a soulevé une telle indignation chez tous les fidèles, il a provoqué tant de sa-

vants hommes à combattre pour la divinité du Christ, il a si évidemment mis sous les yeux l'inanité et l'absurdité des sophismes dont les incrédules ont coutume d'attaquer les dogmes du catholicisme, que tout ce scandale a tourné en un ample profit pour la religion. Il était expédient cependant de montrer, que ce n'était pas là une honte particulière à l'auteur, ni au livre; mais qu'elle était entièrement propre à l'incrédulité, qui, si longtemps forcée dans ses retraites et dans ses cavernes, et délogée enfin de ses repaires, se voyait contrainte à se produire à la lumière du jour, et à étaler à tous les yeux sa nudité hideuse. Il importait que cela fût fait, afin que, par l'horrible aspect de l'athéisme, elle s'attirât le mépris et l'exécration justement infligés à son impudent blasphème, et qu'elle rendît à la vérité un splendide témoignage. Ce que Vous étant proposé, en tirant une démonstration nouvelle de la divinité du Christ de cette récente attaque de l'incrédulité, comme il appert du titre même de Votre livre, le Très-Saint-Seigneur Pie IX a eu pour très-agréable l'hommage que Vous lui avez fait de cet ouvrage; et bien que, empêché par les plus graves occupations, il n'aït pu encore jouir de sa lecture, estimant cependant devoir répondre à ce témoignage de Votre doctrine et de Votre piété, il a jugé que Votre entreprise devait être grandement recom-

mandée, et il m'a ordonné de Vous l'exprimer, et de Vous témoigner sa reconnaissance et sa très-particulière sympathie, qu'il a voulu rendre plus éclatante par l'envoi de la Bénédiction Apostolique, que, de la plénitude de son cœur, il Vous a départie.

A cette très-agréable fonction de ma charge, je suis heureux d'ajouter le témoignage particulier de mon respect et de mon estime, et j'appelle de Dieu sur Vous toutes sortes de faveurs et de prospérités.

Je suis, très-illustre et honoré Monsieur, Votre très-humble et très-affectionné serviteur,

A Rome, le 23 avril 1864.

François MERCURELLI,

Secrétaire de Sa Sainteté pour les Lettres latines.



LETTRE

DE

MONSEIGNEUR L'ARCHEVÊQUE DE PARIS

A L'AUTEUR

Paris, le 12 février 1864.

MONSIEUR,

Je suis très-sensible à l'obligeante attention que vous avez eue de m'envoyer votre livre sur *la Divinité de Jésus-Christ*, et je vous prie d'en agréer mes remercîments.

Il vous appartenait certainement, Monsieur, plus qu'à beaucoup d'autres, à raison de la place que vous ont faite vos travaux antérieurs, de répondre aux récentes attaques dont la divinité de Notre-Seigneur a été l'objet. Vous y avez répondu avec le talent et la foi qui vous distinguent. Je me fais un devoir et un plaisir de joindre mon suffrage à toutes les marques d'estime que

ce nouveau travail ne peut manquer de vous faire obtenir, et je crois interpréter vos religieux sentiments, en priant Dieu de vous bénir, vous et tout ce qui vous intéresse et vous est cher. Soyez donc récompensé, ici-bas et ailleurs, de tout le bien que vos écrits ont déjà produit et peuvent produire encore.

Agréez, Monsieur, avec mes remercîments et mes félicitations, l'assurance de mes meilleures sympathies et de mes sentiments dévoués.

† G., Archevêque de Paris.

PRÉFACE

M. Renan a jeté le gant à la foi du monde civilisé.

Je me suis cru un de ceux qui devaient le relever.

La *Vie de Jésus* attaque directement ce que j'ai directement soutenu dans mes *Études*. Elle fait grief en moi, non-seulement à l'honneur commun de l'homme et du chrétien, mais à celui de l'apologiste.

Aurais-je pu ne pas venger ce triple honneur!

J'eusse voulu le faire à mon gré. J'eusse voulu, en présence d'un homme de la réputation de M. Renan, membre de l'Institut, titulaire d'un haut enseignement, user des mêmes égards dont

j'ai dû honorer un personnage éminent dans une polémique antérieure[1].

Il ne me l'a pas permis.

L'adversaire fait le combat. J'ai pu modérer l'indignation de ma foi; je n'ai pu retenir celle de ma raison. Il y a eu même des extrémités, où la raison ne pouvant aller elle-même, a dû envoyer l'ironie; l'ironie que j'aime peu, mais qui seule atteint l'erreur quand elle échappe à la discussion par son excès, qu'elle n'a pour cela qu'à reproduire, et dont elle est comme l'écho moqueur.

Toutefois, ce n'est pas ici une lutte personnelle, et ce n'est pas M. Renan dans M. Renan que je combats. Je ne le vois que dans son œuvre; et dans cette œuvre, encore, ne vois-je pas tant l'œuvre même, que l'Incrédulité contemporaine dont elle est le fruit avoué.

Aussi ai-je tenu à saisir avec M. Renan, et à faire asseoir à côté de lui sur le banc de la critique, d'autres représentants en renom de la même

1. M. Guizot, dans l'introduction de mon ouvrage sur le *Protestantisme*.

École, qui se sont plus particulièrement faits ses tenants; soit pour mieux établir la solidarité de tout le camp qui l'acclame; soit pour accroître, par le nombre des adversaires et par la diversité des témoignages que j'en extrais, le triomphe de notre foi.

Car, même élargie ainsi, ceci n'est pas une simple polémique : c'est tout à la fois une polémique et une démonstration; une démonstration nouvelle de la vérité, construite, si je puis ainsi dire, des démolitions de l'erreur.

Cette vérité, déjà exposée dans mes *Études,* avait besoin d'être éprouvée. Aussi, en les terminant, appelai-je un contradicteur.

Je l'ai rencontré; et la satisfaction passe l'espérance.

Toutes nos raisons et nos preuves, en effet, ne sont pas seulement éprouvées, elles sont avouées sur les points principaux; et, sur les autres, elles sont vengées de la résistance par une faiblesse qui passe le bénéfice même de ces aveux.

Le travail actuel, bien qu'il se suffise à lui-

même, ne doit donc pas être considéré trop isolément des *Études*. Il s'y réfère, et elles viennent s'y ramasser.

C'est la réplique, supplément de la plaidoirie, et qui y met le sceau.

J'ose dire plus : c'est le jugement.

Puisse ce nouvel effort d'un zèle déjà ancien, ne pas avoir trop mal servi, cette fois encore, la grande cause à laquelle j'ai voué ma vie, la double et plus que jamais unique cause du Christianisme et de la raison!

AUGUSTE NICOLAS.

LA DIVINITÉ

DE

JÉSUS-CHRIST

DÉMONSTRATION NOUVELLE

TIRÉE

DES DERNIÈRES ATTAQUES DE L'INCRÉDULITÉ

CHAPITRE I

SITUATION

Le livre de la *Vie de Jésus* de M. Ernest Renan est un événement : il ne faut pas l'amoindrir ni le mépriser ; et cela, par les raisons mêmes qui font qu'on l'amoindrit et qu'on le méprise.

J'entends qu'on dit partout : ce livre ne se soutient pas ; il n'est pas à l'épreuve du sens commun ; il fait les affaires de la croyance qu'il a voulu combattre ; il est jugé tel, non-seulement par les adversaires, mais par les indifférents, et même par les amis : c'est un coup manqué. D'accord. Mais c'est cela même qui en fait

l'importance, lorsqu'on considère que cette suprême faiblesse de l'incrédulité est le produit de son suprême effort, et que nous avons ainsi, dans cette production, sa valeur exacte.

Aussi ne viens-je pas combattre la *Vie de Jésus;* cela serait superflu et j'arriverais trop tard, après les nombreuses réfutations qu'elle a rencontrées partout, après surtout celles qu'elle porte en elle-même et qu'elle soulève dans le simple jugement de ses lecteurs. Mon dessein est autre. Je viens en prendre acte. Je viens même la préserver de son propre discrédit, pour qu'elle ne se dérobe pas à ses conséquences.

Ce serait le compte de l'incrédulité, dans un tel échec, 'en être quitte pour l'oubli; mais ce ne serait pas celui de la vérité. Il faut qu'elle rende à celle-ci l'hommage de son impuissance, plus que cela, de son témoignage et de son aveu. Il ne faut pas qu'un tel livre passe: il faut qu'il reste, exposé à la raison, cloué au rostre de la Critique, comme un trophée de notre Foi.

On nous a donné la *Vie de Jésus* comme une « œuvre « d'une beauté achevée et née classique; comme le fruit « exquis d'un talent qui n'a cessé de mûrir, et comme « portant le cachet des choses définitives [1]. » On nous a présenté son auteur comme « un penseur d'une lar- « geur et d'une élévation sans limites, un philologue « consommé, un orientaliste, l'auteur de l'*Histoire des*

1. M. Schérer, journal *le Temps*, du 7 juillet 1863.

« *langues sémitiques*, professeur public d'hébreu, de « chaldaïque et de syriaque ; ayant autant de poésie en « lui que de force et de savoir, etc., etc. [1]. » Et ces panégyristes sont étayés eux-mêmes par un critique qui n'a pas besoin de l'être, qui met tous les jours le sceau aux réputations littéraires, et qui n'a pas craint de compromettre la sienne en disant de M. Schérer que « c'é- « tait le mieux préparé des juges sur un tel sujet, ayant « fait dans le journal *le Temps* une suite d'articles qui « disent tout ; » et de M. Havet, que c'est « un écrivain « qui sort tous les trois ou quatre ans de sa retraite et « de son silence pour nous produire chaque fois un « chef-d'œuvre de critique en son genre, et qui a pu- « blié une fois encore dans la *Revue des Deux Mondes*, « sur la *Vie de Jésus* de M. Renan, un essai de premier « ordre[2]..... »

Nous avons donc dans ces Messieurs, sur la prisée qu'ils font d'eux-mêmes, la plus haute valeur critique de ce temps. Ce n'est pas eux dès lors qui pourront me reprocher de les prendre au sérieux, et d'appuyer sur eux la grande vérité qu'ils se flattent si imprudemment d'avoir ruinée.

S'il faut dire mon sentiment à cet égard, en le restreignant à l'auteur de la *Vie de Jésus*, M. Renan n'est

1. M. Havet, *Revue des Deux Mondes*, 1er août 1863.
2. M. Sainte-Beuve, article sur la *Vie de Jésus*, dans le *Constitutionnel* du 7 septembre 1863.

pas un homme ordinaire ; et certainement il marquera dans la grande histoire de la vérité chrétienne. Si ce brevet d'illustration, de ma part, peut le flatter, je le lui décerne ; sauf la durée, que je ne lui garantis pas. Il a d'abord à la question religieuse une rare ardeur, et qui n'est pas de notre âge. Dans cet âge amoindri, l'incrédulité a eu la bonne fortune de trouver en lui un sectaire, en qui le souffle des Celse, des Julien, des Arius et des Socin semble avoir fait retour sur la terre, pour s'exhaler dans cette résolution : « Il faut que toute souverai- « neté plie devant la critique, et, son audace croissant « avec le succès, il vient un jour où elle ose s'attaquer « au Dieu du passé, et regarder en face Celui devant « qui se sont inclinées des générations d'adorateurs[1]. » Il a un autre avantage dont il se vante, et qu'après lui j'aurais mauvaise grâce à lui dénier : c'est « d'avoir cru « à la religion, et de n'y plus croire[2] ; » d'avoir été un Éliacin, et d'être un Mathan et un Érostrate. Cela s'appelle d'un nom qui ne l'effraye pas sans doute, mais sur lequel le respect de la *nuance* ne permet pas à ma plume d'appuyer. Par là il a pu et osé dire : « Ceux qui « sortent du sanctuaire, et qui font la guerre au dogme « qu'ils ont servi, ont dans les coups qu'ils lui portent « une sûreté de main que le laïc n'atteint jamais....., « un caractère particulier d'audace et d'assurance :

1. *Liberté de penser*, t. III, p. 367.
2. *Vie de Jésus*, p. 58.

« l'audace d'un familier [1]. » En troisième lieu, c'est un érudit. A force de le discuter sur ce point, on ne le prise plus peut-être à sa valeur. Il a été formé à haute école, aux pieds de M. le Hir, le savant et vénérable professeur de Saint-Sulpice, et son goût d'orientaliste et d'exégète a été doublé par son ardeur de sectaire. Si cette érudition n'est pas toujours de bon aloi, si elle est prise souvent en défaut, si elle paye de montre plus que de fond, c'est à l'usage qu'il en fait qu'il faut l'imputer; mais, cet usage étant donné, cette érudition est ce qu'elle doit être. Enfin M. Renan est un écrivain, et c'est là sa grande puissance. Son style a de l'ampleur et du charme. *Les contours en sont un peu mous*, comme il le dit lui-même de celui de la *légende;* il ne se soutient parfois que sur une phraséologie soufflée et creuse; et on pourrait peut-être dire encore de ce style comme de celui des opéras de Quinault, que c'est un style *désossé;* mais il n'en a que plus de souplesse, et il faut imputer encore ses faiblesses aux exigences de l'erreur. Je ne lui conteste absolument qu'une chose : c'est d'être un style de critique. Le propre de la critique, en effet, c'est de démêler le vrai du faux, et le propre du style de M. Renan, c'est de les fondre par son fameux procédé de la *nuance.* Ce n'est pas l'art d'exercer la critique : c'est celui de s'y dérober.

1. *Essai de morale et de critique*, p. 141, 142.

Tous ces avantages, envisagés au point de vue de l'impiété, font de M. Renan un des plus ardents, un des mieux informés, un des plus prestigieux et un des plus habiles organes qu'elle ait jamais opposés à la religion du CHRIST; et de son livre, préparé de longue date, venu après tous les grands travaux de l'exégèse et de l'apologétique modernes, hérissé d'un appareil d'érudition, chatoyant de forme, où les systèmes nuageux de l'Allemagne sont colorés par les feux de l'Orient, la plus résolue et la plus insidieuse expression de l'incrédulité au dix-neuvième siècle.

Eh bien! sur ce livre, qui est son va-tout, la cause de l'incrédulité est perdue.

Ce même livre, en effet, au point de vue de la raison, je ne dis pas croyante, mais honnête, est un chaos de contradictions et d'incohérences, un paralogisme perpétuel, un monstrueux amalgame d'assertions sans fondement, de négations gratuites, de conclusions sans prémisses, de conjectures sans raison, d'inventions sans vraisemblance, de discussion sans méthode, de critique sans loi. Le parti pris de nier JÉSUS-CHRIST; de le ravaler en l'élevant, de le blasphémer en le louant, de le vilipender en le saluant, de le mettre au-dessus et au-dessous de tout, et de racheter les aveux les plus forcés et les plus décisifs par les explications les plus misérables et les témérités les plus énormes, semble affranchir l'auteur des lois du sens commun et souvent

même du sens moral : comme si l'impiété était à elle-même sa seule raison et sa seule conscience, au mépris de toute conscience et de toute raison. Ce livre n'est pas l'expression d'une conviction personnelle, sérieuse quoique fausse, quoique malade : c'est une conjuration ; c'est une batterie masquée de respect, chargée d'outrages, et pointée avec l'audace la plus calculée et la plus froide au cœur de la religion ; mais qui éclate contre ses auteurs. Il perd à cette sacrilége entreprise non-seulement toute valeur rationnelle, mais même toute valeur artistique, tout intérêt de lecture. Malgré quelques pages et quelques expressions où le talent de l'auteur se fait jour dans le vrai, quand il ne se guinde pas dans le faux, il n'a ni l'agrément d'un livre frivole, ni le poids d'un livre sérieux. Par la facture et par le caractère, ce n'est pas même un livre : c'est un libelle fardé de roman.

Mais ce qu'il importe de faire observer, c'est que l'incrédulité était condamnée à un tel livre, par le dessein qu'elle s'y est proposé et qui le caractérise comme une nouveauté étrange et comme un essai fatal pour elle dans les fastes de la lutte incessante et impuissante qu'elle renouvelle depuis dix-huit siècles contre la foi.

Je recommande cet aperçu préliminaire à toute l'attention du lecteur ; car il en résulte déjà un fort préjugé en faveur de la vérité qui est en cause.

Jusqu'à ces derniers temps, l'incrédulité n'avait fait

que de la polémique négative. Elle s'était bornée à combattre ou à éluder les explications et les preuves historiques de la foi. Mais quant à donner elle-même, à son point de vue, une explication du grand fait chrétien, elle s'en était prudemment abstenue. Il y avait là, à le bien considérer, un aveu implicite de la vérité qui lui était opposée. Car, enfin, entre la foi et l'incrédulité au christianisme, il y avait le christianisme même : je veux dire cet événement considérable, unique, qui remplit tout le monde ancien de son attente et tout le monde moderne de sa réalisation, et qui, personnifié dans la grande figure de Jésus-Christ, subordonne toute l'histoire à cette merveilleuse existence qui la concentre et la régit comme sa loi. Eh bien, il faut une explication à ce fait essentiellement historique, à ce phénomène le plus formidable de l'histoire. Nous avons toujours donné la nôtre. Pourquoi l'incrédulité n'avait-elle jusqu'à ce jour jamais donné la sienne? Pourquoi une *Vie de Jésus*, au point de vue de l'incrédulité, est-elle saluée au dix-neuvième siècle, par M. Schérer, comme une *nouveauté étrange*, comme étant *toute une révolution?* et pourquoi M. Havet croit-il devoir consacrer la première partie de son article *l'Évangile et l'histoire*, à rechercher comment il se fait que, jusqu'à M. Renan, personne ne s'était encore essayé à *expliquer la légende*, et, *sans se borner à dire qu'il ne fallait pas croire*, à expliquer *comment on avait cru et ce que*

c'était précisément qu'on avait cru? La chose cependant était nécessaire et devait être facile. La meilleure manière, en effet, de décréditer notre explication, c'était de donner la vôtre si elle était meilleure; de concourir avec nous pour la solution du problème. Et vous aviez sur nous cet avantage qu'un fait humain devait être plus facile à expliquer qu'un fait divin. Mais non : l'incrédulité s'est toujours abstenue; elle a toujours combattu en niant et en fuyant. Pourquoi? Évidemment parce que le fait lui paraissait à elle-même humainement inexplicable, et qu'elle n'osait l'aborder. Il y a là, dans cette abstention constante de l'incrédulité, un aveu implicite de sa faiblesse, non moins décisif que son impuissance à entamer notre démonstration. Elle en était venue en dernier lieu à ce ridicule expédient, de supprimer de l'histoire générale ce grand fait chrétien qui en éclaire tous les horizons, et de passer de l'histoire ancienne à l'histoire moderne sans faire plus de mention du drame évangélique et de la révolution religieuse qui a changé la face du monde, que Tacite quand il dit qu'un certain Christ avait subi le dernier supplice sous le procurateur Ponce-Pilate.

Rendons justice à M. Renan : le premier il a eu le courage de convenir et de proclamer que *l'histoire entière est inexplicable* sans ce Jésus qu'on reléguait hors de l'histoire pour ne pas avoir à l'expliquer [1], et que

1. *Vie de Jésus*, introduction, p. LIX.

« *l'événement capital de l'histoire du monde* est la ré-
« volution par laquelle les plus nobles portions de l'hu-
« manité ont passé des anciennes religions, comprises
« sous le nom vague de paganisme, à une religion
« fondée sur l'unité divine, la trinité, l'incarnation du
« Fils de Dieu [1]. »

Maintenant, ce courage de M. Renan n'est-il pas plutôt de la témérité, enhardie par l'affaiblissement de la raison à notre époque? L'événement ne justifie-t-il pas la prudente abstention de l'incrédulité jusqu'à ce jour, et ne confirme-t-il pas au plus haut point l'explication que nous en avons donnée? C'est ce qui ressort avec la dernière évidence de la *Vie de Jésus* et de la destinée de cet ouvrage.

Il est si vrai, en effet, que l'incrédulité confessait jusque-là, par sa réserve à s'expliquer, la vérité qu'elle se bornait à nier, que du jour où elle veut sortir de cette simple négation elle tombe dans les explications de notre foi par des aveux qui ne lui permettent plus de revenir en arrière, ou elle se rejette dans des explications tellement impossibles qu'elle n'est plus justiciable que du sens commun. Comme le dit très-bien M. Sainte-Beuve par la bouche d'un croyant qui me ressemble : « Dès « que la critique des Évangiles prétend devenir posi- « tive de négative qu'elle était, elle se juge. » Ajoutons, elle se perd.

1. *Vie de Jésus*, p. 1.

C'est là ce qui donne à la *Vie de Jésus* de M. Renan la valeur d'un événement dans la grande histoire de l'apologétique chrétienne ; et c'est à en tirer parti pour la vérité que nous consacrons ce nouvel ouvrage.

M. Schérer termine son premier article en disant que ce livre de M. Renan va provoquer bien des colères, qu'on parlera d'impiété, qu'on criera au brasphème : « Nous différons d'opinions, dira-t-on, donc vous êtes un malhonnête homme ; vous ne partagez pas ma manière de voir, donc vous êtes une peste pour la société. Telle est la logique de cette tartuferie qui se donne à elle-même un brevet d'infaillibilité, continue-t-il. Oh ! que nous sommes loin encore de ce respect mutuel qui, supposant la droiture de toutes les recherches, admet aussi le droit de toutes les convictions, le droit même de toutes les erreurs ! » — ainsi parle M. Schérer.

Qu'il me soit permis, avant d'entrer dans la discussion, de la dégager de ces imputations qui en trahissent la crainte, et qui ne la préjugent que pour y échapper.

Il me semble d'abord que traiter de *tartuferie* le langage des gens avant qu'ils aient parlé, est une mauvaise condition pour leur reprocher de manquer du *respect mutuel* qu'on leur prêche. La colère, certes, n'a que trop lieu d'être franche, quand on se voit assailli dans *l'honneur commun de tout ce qui porte un cœur*

d'homme [1] ; et s'il est permis de battre en brèche cette *pierre angulaire de l'humanité qu'on ne peut arracher de ce monde sans l'ébranler jusqu'aux fondements* [2], il doit l'être d'intervenir avec quelque ardeur pour la défendre. Comment? ce Jésus, dans la foi et l'amour duquel dix-huit siècles se sont endormis, et qui préside encore aux destins du monde; qui a été l'inspirateur de la civilisation et de toutes ses gloires, et qui l'est encore de tous les grands dévouements et des plus héroïques vertus; ce Christ, consolateur de toutes les souffrances, sauveur de toutes les misères, rédempteur de toutes les servitudes, vers qui l'humanité tout entière suppliante et reconnaissante tend les bras; ce Dieu de la patrie et de la société pressées au pied de ses autels pour lui offrir leurs vœux ou leurs actions de grâces; qui est le Juge de nos justices et le garant juridique de nos serments, devant qui s'incline la fierté de nos armes, et se prosterne la Majesté exemplaire du Souverain, on pourra le bafouer et l'insulter, on pourra dire de lui que c'est un *naïf villageois, le plus charmant de tous les rabbis*, dont les paraboles *fourmillent d'impossibilités*, un *utopiste*, un *rêveur*, un *anarchiste*, etc., etc., et finalement un *fou* et un *imposteur!* on le pourra, et notre sang chrétien ne pourra pas battre

1. *Vie de Jésus*, introduction, p. LIX.
2. *Vie de Jésus*, p. 426.

plus vivement dans nos artères! et ce qu'on appelle *le respect mutuel* ne nous permettra pas de qualifier cela du seul nom qui lui appartienne! et les mots d'impiété et de blasphème qu'il faudrait créer tout exprès s'ils n'existaient pas, seront rayés tout exprès de notre langue! et M. Renan sera plus inviolable que le Fils de Dieu!!!

Je suppose volontiers, moi aussi, la droiture de toutes les recherches, et j'admets le droit de toutes les convictions; mais Dieu me garde de passer de là, comme vous, au *droit de toutes les erreurs*, même les plus subversives et les plus sacriléges, à l'exclusion du droit prééminent et sacré de la vérité!

Car c'est là ce que vous entendez, si vous entendez quelque chose, par ce droit de toutes les erreurs. Il ne s'agit pas, en effet, du droit commun de se produire : vous en jouissez sans limite et sans conteste; mais il s'agit du droit exceptionnel et antiphilosophique de ne pas être discuté, de ne pas être jugé. Ce n'est pas la tolérance : elle ne vous suffit déjà plus : c'est l'immunité. C'est cette immunité que réclame quelque part M. Renan lorsqu'il dit que le critique est comme l'homme spirituel de saint Paul *qui juge et n'est point jugé.* Prétention monstrueuse, si elle n'était encore plus plaisante, de la part de ceux qui nous reprochent si gratuitement de nous *donner à nous-mêmes un brevet d'infaillibilité!*

Arrière tous ces retranchements et toutes ces exceptions qui trahissent la misère d'une cause ! Place à la discussion ! Place à la vérité ! Nous n'avons pas à juger l'homme : il relève d'un autre tribunal. Mais sa doctrine tombe sous le coup de la critique ; de cette critique dont elle s'autorise et dont elle abuse tant contre la foi.

Du reste, c'est plus pour l'honneur des principes que pour notre usage que nous avons cru devoir revendiquer les franchises et les ardeurs de la lutte ; car nous nous croyons assez fort pour être calme, et nous tirerons trop de services de nos adversaires contre eux-mêmes pour ne pas être même courtois.

CHAPITRE II

LA QUESTION

M. Renan aura rendu un premier service au Christianisme, en posant et en agitant la question religieuse, trop endormie dans les consciences, en la réveillant par l'attaque, et en la faisant vibrer dans les intelligences et dans les cœurs. *Malheur* sans doute *à l'homme par qui le scandale arrive;* mais *il est utile qu'il y ait des scandales*[1], l'incurie et l'indifférence qui tournent le dos à la vérité étant plus funestes que le combat qui la fait voir en face.

Entre les mille preuves de la divinité de notre foi, je suis particulièrement frappé de cette prophétie qui fut faite sur l'Enfant-Dieu : « L'enfant que voilà « est posé pour la ruine et pour le salut d'un grand « nombre, et pour servir de signe à la contradic- « tion[2]. » Prophétie dont l'accomplissement se déroule et se renouvelle de siècle en siècle avec une fidélité et une sagesse de dessein admirables, et toujours par les mains de ses ennemis, qui sont les premiers ins-

1. Matth., xviii, 7.
2. Luc, ii, 34.

truments de son triomphe. M. Renan au dix-neuvième siècle, comme Voltaire au dix-huitième, comme Socin, Arius, Julien, Celse et Marcion dans les siècles antérieurs, a été lâché contre ce *signe* toujours *posé* en butte à la contradiction, parce qu'il la provoque toujours par sa sainteté et qu'il la vainc toujours par sa vérité et par sa puissance. *Drapeau de nos contradictions*, s'écrie M. Renan lui-même, *tu seras le signe autour duquel se livrera la plus ardente bataille*[1] ; pour la ruine et la confusion de tes ennemis, aurait-il dû ajouter avec la prophétie et avec l'histoire, autant que pour le réveil et la résurrection de tes fidèles.

Voici donc JÉSUS-CHRIST redevenu encore une fois, grâce à ses ennemis, la question du jour; aussi vivante, aussi ardente qu'elle le fut jamais parmi les Juifs quand il était visible sur la terre; parce qu'il n'y est pas moins présent : *la grande question*, comme l'appelle très-bien M. Havet; *le plus grand sujet qui puisse occuper une plume*, comme dit encore très-bien M. Schérer. Cette question, renfermée depuis trop longtemps dans les temples, la voici à l'Institut, dans la *Revue des Deux Mondes*, dans le *Premier-Paris* des journaux, dans toutes les conversations, dans l'air ; et tout le monde, depuis le philosophe et le magistrat jusqu'à l'oisif des boulevards et à la femme frivole, en

1. *Vie de Jésus*, p. 426.

demeure de se prononcer et de voter en quelque façon pour ou contre.

Quelle question, en effet, si on la mesure sur ses conséquences !

JÉSUS-CHRIST n'est-il pas Dieu, en effet, il n'est qu'un homme : un homme qui a trompé le genre humain en se faisant passer pour Dieu ; un homme qui a jeté l'humanité dans les liens d'une morale fausse, puisqu'elle repose tout entière sur l'amour exclusif qu'on doit avoir pour lui, sur la haine de soi, la mortification, le crucifiement, l'immolation à sa personne. C'est un *géant sombre, dévorant la vie à sa racine, et réduisant tout à un affreux désert;* qui a fait et qui fait périr tous les jours des milliers d'hommes, sur la foi mensongère à sa divinité, et qui asservit et dégrade les multitudes par la superstition de son cadavre pendu à un gibet.

S'il n'est pas Dieu, nous recouvrons la liberté de nos penchants, qu'il a contrariés, de nos rêves de plaisir ou de sagesse, qu'il a interdits, de nos idolâtries pour les beautés ou les forces de la nature, qu'il a renversées. Nous pouvons relever les autels de Vénus, et *les fêtes d'Adonis près de la sainte Byblos et des eaux sacrées, où les femmes des mystères antiques venaient mêler leurs larmes.* Nous n'avons plus à compter avec les pauvres et les malheureux, dont il a pris en main la cause, et nous pouvons rétablir l'esclavage par le droit naturel et social de la guerre, de la fortune ou de l'in-

térêt, qui place les deux tiers du genre humain dans la dépendance forcée de l'autre tiers.

S'il n'est pas Dieu, il faut refaire le sermon sur la montagne et les huit béatitudes. Il faut dire : Bienheureux les riches, bienheureux ceux qui rient, bienheureux les forts, bienheureux ceux qui n'ont pas souci de la justice, bienheureux ceux qui n'ont pas sous les yeux le spectacle de la misère, bienheureux les voluptueux, bienheureux les puissants, bienheureux les heureux !

S'il n'est pas Dieu, c'est même une question de savoir s'il y a un Dieu, du moins un Dieu qui s'occupe de l'homme, et qui lui tienne rigueur, en deçà ou au delà de cette vie, pour les faiblesses d'un moment.

S'il n'est pas Dieu, c'est une forte présomption qu'il n'y a pas de Dieu. Comment, en effet, ce Dieu aurait-il laissé usurper son culte par une idolâtrie aussi sacrilége, et en même temps aussi spécieuse? Comment se serait-il laissé dérober, par ce nouveau Prométhée, le feu du ciel, tous ses attributs de justice, de miséricorde, de sainteté, de sagesse et de vérité ?

Enfin, s'il n'est pas Dieu, une révolution immense, pareille à celle qui a asservi le monde au christianisme, doit l'en affranchir : le monde roule sur le faux ; nous sommes les dupes d'une jonglerie de dix-huit siècles ; tout est à refaire : les mœurs, les coutumes, les institutions, les lois, l'homme même.

D'autre part, s'il est Dieu, ah ! s'il est Dieu ! sa parole est la vérité même, ses commandements sont la loi du monde, ses préceptes la règle obligée de nos mœurs, ses jugements infaillibles et inévitables.

S'il est Dieu, malheur au monde, malheur aux sensuels, aux oppresseurs, aux superbes, aux lâches, aux infidèles, aux impies, aux apostats !

S'il est Dieu, il faut prendre sa croix et le suivre, prétendre au céleste royaume, et le ravir contre tous nos penchants.

S'il est Dieu, nous allons avoir, d'un instant à l'autre, à lui rendre compte de nos vies, et de l'usage que nous avons fait de ses dons ; de notre intelligence par rapport à sa doctrine, de nos affections par rapport à sa morale, de nos biens par rapport à sa charité.

S'il est Dieu, et que nous ne l'ayons pas servi, adoré, aimé comme tel, il nous dira au jour où il sera notre seul refuge : « Je ne vous connais pas. »

S'il est Dieu, il est le maître de nos destinées, il a des biens ou des maux infinis à nous départir. Ici-bas même il a des forces, des consolations et des joies que nous perdons à ne pas nous attacher à lui, et nous restons follement loin de lui dans des misères, des douleurs et des hontes dont il est le remède spécifique, le soulagement infaillible, le libérateur souverain.

S'il est Dieu, enfin, nous sommes des insensés autant que des coupables, de braver sa loi, de jouer avec sa

divinité, de nous liguer contre lui, d'élever contre nous la masse accablante de nos infidélités et de nos révoltes, et de nous faire des trésors de justice, au lieu des trésors de grâces qu'il nous réservait.

Voilà toutes les conséquences négatives ou affirmatives que cette question porte dans ses flancs.

D'elle dépend ainsi, du tout au tout, la manière de voir les choses et les événements de ce monde : le bien, le mal, la prospérité, l'infortune, la vie, la mort; de les juger, de les souffrir, de les posséder, de nous conduire dans les mille rapports qui en résultent. Elle affecte toute l'économie de notre existence, et la rend folle ou sage, selon sa solution. Elle est, par conséquent, éminemment *préjudicielle*, et, toutes choses cessant, chacun devrait se mettre à l'étudier. Si encore ses conséquences s'arrêtaient au tombeau, ce serait déjà une grande folie que de finir la vie avant d'avoir examiné comment on aurait dû la commencer. Mais qu'est-ce donc, lorsqu'on considère que cette vie, en elle-même, est la moindre des conséquences de cette question; que toute sa portée est dans l'avenir qui suit, avenir irrévocable, avenir éternel, et avenir dans lequel nous pouvons tomber à chaque pas, dont nous ne sommes séparés que par cette bulle d'air qu'on appelle la vie, que par un fil qui s'use, et que le moindre accident peut briser?

Elle est donc la plus grande, la plus sérieuse, la plus urgente de toutes les questions qui peuvent se dresser dans une conscience d'homme. Nous ne saurions l'examiner de trop près et trop religieusement. Ce n'est pas une question facultative et spéculative, une question dont le docteur, le prêtre ou le philosophe seuls soient chargés. C'est la question individuelle par excellence; qui s'attache à chacun de nous sous les divers personnages que nous faisons dans le monde, et qui saisit en nous l'homme même, comme une question de santé ou de maladie, de vie ou de mort, avec cela de plus que sa portée est au delà. C'est la destinée humaine tout entière.

Tel est le caractère éminemment personnel et privé de cette suprême question.

Enfin elle a un caractère social et public que je n'ai pas besoin de développer. On peut dire que toute la société, que toute la civilisation, tout l'avenir de l'humanité y sont suspendus. Je ne ferai à cet égard qu'une seule observation.

La guerre depuis cent ans, pour ne pas remonter plus haut, est entre la Révolution et l'Église. Cela est évident. Et par Révolution je n'entends pas telle révolution; mais cet esprit antireligieux et antisocial qui rejette Dieu du monde et l'Église de la société. Or, l'Église étant l'institution par laquelle Jésus-Christ

s'affirme et règne dans le monde, la Révolution est la guerre ouverte ou souterraine à Jésus-Christ.

Et dans cette question de Jésus-Christ affirmé ou attaqué se trouve contenue et agitée la question de Dieu, du surnaturel, de toute Religion. L'Église, c'est Dieu reconnu et servi par l'humanité : la Révolution, c'est l'humanité affranchie de Dieu, révoltée contre Dieu, à l'assaut de Dieu. Ce sont les deux *Cités* dont saint Augustin a tracé le tableau dans son immortel ouvrage, et qui, toujours en guerre sous des formes et des noms divers, sont arrivées de nos jours à leur position la plus avancée.

Quelques-uns de mes lecteurs, peut-être, trouveront que je force ici les choses. Je ne m'en étonnerai pas; parce que nombre d'esprits de ce temps s'arrêtent aux surfaces, et prêtent aux situations les intentions honnêtes qu'ils y apportent. Il y a donc dans le camp de la Révolution, à divers degrés, des âmes qui sont loin de nier tout l'ordre divin et surnaturel, et qui bornent les questions à l'Église, ou à Jésus-Christ; mais qui réservent la foi en Dieu, à une vie future, à quelque frein supérieur, sans lequel la société leur paraîtrait vouée aux abîmes.

Eh bien! ils se trompent. Dans la question de l'Église se trouve engagée la question de Jésus-Christ et du christianisme, et dans le christianisme Dieu et tout l'ordre surnaturel.

Au fond de toutes ces questions, et de bien d'autres qui en sont les corollaires, il n'y en a qu'une seule : DIEU, avec toutes les conséquences que je n'ai pas besoin de déduire pour le salut ou la ruine des sociétés.

« La Révolution croit à l'humanité, l'Église croit en « Dieu, » dit M. Proudhon. Voilà les deux termes de l'antagonisme créé par l'impiété. « L'Église croit en « Dieu, reprend-il : elle y croit mieux qu'aucune secte ; « elle est la plus pure, la plus complète, la plus éclatante « manifestation de l'essence divine, et il n'y a qu'elle qui « sache l'adorer[1]. » Voilà pourquoi il faut lui faire la guerre.

Il n'y a que l'Église qui sache adorer Dieu et qui en conserve la notion pratique dans le monde ; parce qu'il n'y a qu'elle qui affirme JÉSUS-CHRIST, qui conserve sa doctrine et qui communique sa vie. JÉSUS-CHRIST, qui est *la forme de Dieu*[2], *la figure de sa substance*[3], DIEU AVEC NOUS[4], Fils adorable de l'Éternel, par qui seul nos adorations, par rapport à la divine Majesté, ont une valeur infinie, et qui, dès lors, en soit digne.

L'ÉGLISE, JÉSUS-CHRIST, DIEU : trois vérités, trois croyances pratiquement solidaires dans le monde ; qui

1. *De la Justice dans la Révolution et dans l'Église*, t. Ier, p. 27.
2. Saint Paul, *Philipp.*, II, 6.
3. Id., *Hebr.*, I, 3.
4. Is., VII, 15. Matth., I, 23.

font que l'une d'elles ne peut être mise en question sans que les deux autres le soient, et sans que le soit aussi l'ordre social tout entier. « Qui vous méprise, » a dit Jésus-Christ lui-même à l'Église, « me méprise; — « et qui me méprise, » a-t-il ajouté, « méprise Celui qui « m'a envoyé [1]. »

La guerre qui leur est faite est ouverte ou cachée, et elle est plus funeste en un sens quand elle est cachée que quand elle est ouverte, plus funeste quand elle s'attaque à l'Église que quand elle s'attaque à Jésus-Christ, que quand elle s'attaque à Dieu; parce qu'elle rallie à elle plus d'intelligences trompées et honnêtes, qui s'en détacheraient si elles en découvraient le fond.

M. Renan se trouvera donc avoir rendu un réel service à la cause de l'ordre et du bien, en démasquant la question de Jésus-Christ implicitement agitée dans celle de l'Église, d'autant que, comme nous le verrons, il ne peut attaquer la croyance à Jésus-Christ, sans entreprendre sur celle de Dieu, et par là sur la raison même, et sans découvrir le vrai fond de la Révolution et de l'impiété : l'athéisme et la déraison.

Telle est la question dans toute sa portée et avec toutes ses conséquences, avec tous ses tenants et aboutissants.

1. Luc, x, 16.

CHAPITRE III

LA MÉTHODE

(LA NÔTRE)

Les deux chapitres que nous allons donner sur la méthode sont des plus importants. A eux seuls ils devraient faire préjuger la question. Telle méthode, en effet, telle thèse; tel chemin, tel but.

Si une méthode est rationnelle, logique, vraie dans ses procédés; si elle appelle la lumière sur la question; si elle en appelle au juge, à l'adversaire lui-même, à sa raison, à sa conscience; si enfin elle met en jeu les principes élémentaires de toute conviction, tellement qu'elle prépare la condamnation éclatante de celui qui s'en sert si sa thèse est fausse, — il y a tout lieu de croire que cette thèse est vraie, en vertu de la même droiture qui a présidé à la méthode, et surtout de l'intérêt de celui qui n'a pas craint de l'employer.

Par contre, si une méthode est excessive, en dehors des voies communes du raisonnement; si elle se donne des immunités et s'arroge des dispenses; si elle se retranche dans le parti pris et se donne en preuve d'elle-même; si

elle s'impose par la hardiesse ou se glisse par l'insinuation; si elle en est réduite, malgré ses licences, à récuser ouvertement la conscience et le sens commun, et à créer pour le besoin de la cause une morale et une logique exceptionnelles dont l'application en toute autre matière serait taxée d'improbité et de déraison, — je laisse à juger ce que peut être une telle cause!

Or la première de ces méthodes a toujours été celle du Christianisme; la seconde est celle de M. Renan.

Le Christianisme, a dit Fontenelle, *est la seule religion qui ait des preuves.* Et quelles preuves! imposantes, nombreuses, diverses, de nature à frapper toutes sortes d'esprits et de caractères; à frapper un même esprit dans les différentes dispositions où il peut se trouver, sans le laisser jamais dans un doute légitime. Preuves colossales, palpables, irréfragables, pour qui ne veut pas volontairement s'aveugler : les prophéties, les évangiles, les miracles, la personne de Jésus-Christ, l'établissement du christianisme, sa doctrine, ses fruits, sa stabilité et sa perpétuité invincibles dans le miracle permanent et grandissant de l'Église. Et indépendamment de ces preuves fixes et générales faites pour les esprits de tous les lieux et de tous les temps, le Christianisme réserve encore, pour chaque siècle et pour chaque évolution de l'esprit humain, des preuves toutes spéciales, qui ne sont appréciées qu'au moment où elles

deviennent nécessaires, et qui répondent d'une manière exacte et parallèle à la tendance des besoins, des idées et des situations de l'humanité.

Le Christianisme est un système de foi hérissé d'un appareil de preuves. La foi est au centre d'un bataillon carré et en marche, opposant de toutes parts à l'incrédulité les arguments historiques et rationnels d'une démonstration invincible.

Arguments historiques et rationnels, dis-je, qui n'empruntent rien à la foi, qui y concluent, mais en partant toujours de la raison : en prouvant la divinité de l'institution par des faits, ces faits par des témoignages, ces témoignages par l'écriture et la tradition ; faits, témoignages, écriture et tradition comme tous ceux sur lesquels repose l'histoire, et qui n'en diffèrent que parce qu'ils sont incomparablement plus certains, plus véridiques, plus authentiques et plus garantis : tellement, qu'on ne peut les récuser sans voir crouler tous les fondements de la crédibilité humaine.

Quels faits, en effet, que ceux qu'il a fallu pour convertir le monde ! Quels témoignages que ceux dont les auteurs se font égorger ! Quelles écritures, quels procès-verbaux que les Évangiles, que dix-huit siècles de discussion n'ont pu entamer, et dont l'authenticité est avouée aujourd'hui par la critique la plus subversive ! Quelle tradition, enfin, que celle qui s'adapte immédiatement aux Évangiles par toutes les églises qui en sont

sorties, et qui se prolonge jusqu'à nos jours dans la grande Église!

Il ne fallait pas moins, j'en conviens, pour déterminer la raison à croire : à croire des choses qui ne la choquent pas sans doute, qui la ravissent même quand elle vient à les pénétrer, mais qui la dépassent. Dieu se devait et nous devait des preuves qui ne permissent pas à la conscience éclairée de douter de son intervention, pour qu'elle n'eût plus après qu'à croire à sa parole.

Mais autant il le devait, autant il ne devait pas se plier aux mauvaises exigences de l'incrédulité de parti pris, qui n'appelle les preuves que pour les fuir, et qui n'y cherche que des prétextes de ne pas s'y rendre. Dieu ne devait pas être la dupe de l'homme.

Le Christianisme est donc éminemment et sagement *probant*, remplissant toute la mesure de la conviction humaine qui ne s'y soustrait pas.

Ce caractère l'a distingué dès son origine. Son auteur, JÉSUS-CHRIST, tout Dieu qu'il s'affirmait, ne prétendait pas être dispensé de faire la preuve de son affirmation, ni être son propre témoin à lui-même : *Si testimonium perhibeo de me ipso*, disait-il, *testimonium meum non est verum*[1]. Posant, le premier, de ses divines mains, les colonnes de l'apologétique chrétienne, il en appelait, contre l'incrédulité qui s'agitait autour de lui, d'abord au témoignage de Jean, son mer-

1. Joan., v, 31.

veilleux précurseur, alors en si grand crédit dans la Judée[1]; puis au témoignage plus grand de son Père céleste, par les miracles qu'il lui était donné de faire[2]; à celui des Écritures et des prophéties, qui l'avaient annoncé[3]; à celui de ses apôtres, témoins de sa transfiguration et de sa résurrection, et délégués de sa puissance par toute la terre[4]; à la révolution universelle qu'il allait opérer après sa mort, en attirant le monde à sa croix[5]; enfin, à l'expérience de sa doctrine, attestant sa vérité par ses fruits[6].

Les Apôtres maintinrent au Christianisme ce caractère testimonial et démonstratif, auquel déjà la fausse érudition de l'impiété tentait d'opposer ses chimères.

1. Vos misistis ad Joannem, et testimonium perhibuit veritati. (Joan., v, 33.)

2. Ego autem habeo testimonium majus Joanne : opera enim quæ dedit mihi Pater, ut perficiam ea, ipsa opera quæ ego facio, testimonium perhibent de me, quia Pater misit me. (Joan., c. v, v. 36.)

3. Scrutamini Scripturas : et illæ sunt, quæ testimonium perhibent de me. (Joan., c. v, v. 39.) Si enim crederitis Moysi, crederitis forsitan et mihi : de me enim ille scripsit. (Joan. c. v, v. 46.)

4. Vos autem testes estis horum. (Luc., c. xxiv, v. 28.) Et eritis mihi testes in Jerusalem et in omni Judæa, et Samaria, et usque ad ultimum terræ. (Act., c. i, v. 8.)

5. Quando exaltatus fuero a terra, omnia traham ad me ipsum, c. xii, v. 32.

6. Si quis voluerit voluntatem Patris mei facere, cognoscet de doctrina utrùm ex Deo sit, an ego a me ipso loquar. (Joan., c. vii, v. 17.)

« Ce n'est point par de *doctes fables*, disait saint Pierre, « que nous vous avons fait connaître la puissance et « l'avénement de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Mais « c'est après avoir été *nous-mêmes les spectateurs* de « sa majesté; — nous avons, en outre, les oracles des « Prophètes, dont la certitude est inattaquable, nulle « prophétie ne pouvant s'expliquer par une vue parti- « culière de l'homme, mais uniquement par le mouve- « ment de l'esprit divin [1]. » — « Ce qui a été dès le « commencement, dit saint Jean, *ce que nous avons* « *ouï*, ce que nous *avons vu de nos yeux*, ce que nous « avons considéré, ce que *nos mains ont touché* con- « cernant le Verbe de vie.... c'est ce que nous vous « annonçons [2]. » — « Comme plusieurs ont entrepris « de composer l'histoire des choses qui se sont passées « parmi nous, dit saint Luc, selon que nous les avons « apprises de *ceux qui les ont vues eux-mêmes* dès le « commencement, et qui ont été les ministres de la « parole; j'ai aussi jugé à propos, très-excellent Théo- « phile, de *vous les écrire toutes* avec quelque ordre, « *les ayant suivies exactement* dès leur première « origine, afin que vous connaissiez la vérité de ce qui « vous a été enseigné [3]. » Et saint Paul annonçait aussi

1. Saint Pierre, 2e épître, c. I, 16, 19, 20, 21. Tout ce passage de saint Pierre est à l'adresse personnelle de M. Renan.
2. Saint Jean, 1re épître, c. I, 1, 2, 3.
3. Luc, I, 1.

le Christianisme, comme reposant *sur le fondement des Apôtres et des Prophètes, et venant se relier à* JÉSUS-CHRIST, *qui est lui-même la pierre angulaire sur laquelle tout l'édifice de la croyance est élevé*[1].

C'est avec ce caractère précis, exact, affirmatif; c'est avec cet accent de sincérité et de rigueur historique et antilégendaire, qui ne respire pas moins dans saint Matthieu et dans saint Marc, et jusque dans saint Jude et l'admirable épître de saint Jacques, que s'offrent à nous huit historiens ou témoins directs de JÉSUS-CHRIST, faisant corps par la diversité même autant que par l'accord de leur témoignage, le scellant de leur vie apostolique et de leur sang, et formant comme le premier noyau de la démonstration évangélique.

Depuis lors, le Christianisme grandissant n'a cessé de siècle en siècle de produire ses démonstrations, ses apologétiques, ses témoignages et ses arguments de toutes sortes, et de les exposer à tout le feu de la discussion. Et, chose admirable et vraiment convaincante! tandis que l'incrédulité a renouvelé mille fois ses armes, pas une des preuves les plus anciennes de notre foi n'a faibli, et leur faisceau s'accroît tous les jours des preuves nouvelles que lui apporte chaque mouvement, chaque pas de l'esprit humain.

Un incrédule du dernier siècle qui avait éprouvé, plus

1. Saint Paul, *Éph.*, c. II, 20-21.

que tout autre, la force invincible, autant que le nombre et la diversité des preuves du Christianisme, Jean-Jacques Rousseau, en exposait et en confessait ainsi la puissante économie :

« Les hommes, ayant des têtes si diversement orga-« nisées, ne sauraient être affectés tous également des « mêmes arguments, surtout en matière de foi. L'un, « par son trait d'esprit, n'est frappé que d'un genre « de preuves ; l'autre ne l'est que d'un genre tout dif-« férent. Tous peuvent bien quelquefois convenir des « mêmes choses ; mais il est très-rare qu'ils en con-« viennent par les mêmes raisons.

« Lors donc que Dieu donne aux hommes une révé-« lation que tous sont obligés de croire, il faut qu'il « l'établisse sur des preuves, bonnes pour tous, et qui, « par conséquent, soient diverses comme les manières « de voir de ceux qui doivent les adopter.

« Sur ce raisonnement, qui me paraît juste et sim-« ple, on a trouvé que Dieu avait donné à la mission de « ses envoyés divers caractères qui rendaient cette mis-« sion reconnaissable à tous les hommes, petits et « grands, sages et sots, savants et ignorants. Celui « d'entre eux qui a le cerveau flexible pour s'affecter « à la fois de tous ces caractères est heureux sans doute : « mais celui qui n'est frappé que de quelques-uns « n'est pas à plaindre, pourvu qu'il en soit frappé suf-« fisamment pour être persuadé.

« Le premier, le plus important, le plus certain de « ces caractères, se tire de la nature de la doctrine, « c'est-à-dire de son utilité, de sa beauté, de sa sain« teté, de sa vérité, de sa profondeur, et de toutes les « autres qualités qui peuvent annoncer aux hommes « les instructions de la suprême sagesse et les préceptes « de la suprême bonté. Ce caractère est, comme je l'ai « dit, le plus clair, le plus infaillible; il porte en lui« même une preuve qui dispense de toute autre : mais « il est le moins facile à constater; il exige, pour être « senti, de l'étude, de la réflexion, des connaissances, « des discussions qui ne conviennent qu'aux hommes « sages, qui sont instruits et qui savent raisonner.

« Le second caractère est dans celui des hommes « choisis de Dieu pour annoncer sa parole; leur sain« teté, leur véracité, leur justice, leurs mœurs pures « et sans tache, leurs vertus inaccessibles aux pas« sions humaines, sont avec les qualités de l'entende« ment, la raison, l'esprit, le savoir, la prudence, au« tant d'indices respectables dont la réunion, quand « rien ne s'y dément, forme une preuve complète en « leur faveur, et dit qu'ils sont plus que des hommes[1]. « Ceci est le signe qui frappe de préférence les gens

1. Tel a été J.-C., tels ont été, par sa grâce, les apôtres, les docteurs et les saints : plus que des hommes, par la vertu divine qui en a fait des héros et dès lors ses témoins. « La marque « spéciale de notre vérité, disait Montaigne, c'est notre vertu. »

« bons et droits, qui voient la vérité partout où ils « voient la justiee, et n'entendent la voix de Dieu que « dans la bouche de la vertu.

« Le troisième caractère des envoyés de Dieu est une « émanation de la puissance divine, qui peut inter- « rompre et changer le cours de la nature à la volonté « de ceux qui reçoivent cette émanation. Ce caractère « est sans contredit le plus brillant des trois, le plus « frappant, le plus prompt à sauter aux yeux ; celui « qui, se marquant par un effet sensible, semble exiger « le moins d'examen et de discussion : par là ce carac- « tère est aussi celui qui saisit spécialement le peuple.

« Je m'arrête ici, sans rechercher si ce dénombre- « ment peut aller plus loin : c'est une discussion inu- « tile à la nôtre, car il est clair que quand tous ces « signes se trouvent réunis, c'en est assez pour per- « suader tous les hommes, les sages, les bons, et le « peuple; tous, excepté les fous, incapables de raison, « et les méchants, qui ne veulent être convaincus de « rien[1]. »

Telles sont nos preuves, telle notre méthode : essentiellement, éminemment logique, rationnelle; partant toujours de la *raison* : raison philosophique, raison morale, raison historique, raison scientifique, raison sociale, raison pratique : dénombrement qui pourrait

1. *Troisième lettre de la Montagne.*

aller plus loin, mais dont l'indication suffit pour montrer que c'est en s'adaptant à la nature de l'homme, en la saisissant par toutes ses facultés et par tous ses instincts, que le Christianisme le conduit, l'élève au surnaturel et à la foi.

Je suis confondu, je l'avoue, lorsque je lis dans M. Havet ces lignes : « Le philosophe part de la raison, « le croyant part de la foi. Pour lui[1], la foi n'a pas de « titres à produire, mais tout au plus à se défendre de « ceux qu'on prétendrait produire contre elle.... Pour « l'orthodoxe, l'Évangile est sacré, et tout doit y être « présumé vrai.... Il croit le prodige qui y est relaté, et « il exige qu'on le croie, et c'est lui qui demande qu'on « lui démontre qu'on ne peut pas croire. Ces démons- « trations à rebours ne sont pas et ne peuvent pas être « toujours faisables ; mais quand elles se font, *on*[2] les « élude. On se tire d'un mauvais pas par une entorse, « par une supposition ou par tout artifice, etc. « Ces *sortes de livres* peuvent satisfaire un lecteur « qui a la même foi que l'auteur et qui ne veut pas « qu'on l'ébranle; mais ils ne répondent pas aux véri- « tables libres penseurs[3]. »

M. Havet juge ainsi *ces sortes de livres* (nos apologé-

1. *Pour lui,* est amphibologique ; M. Havet a voulu dire : pour celui-ci.

2. Tous ces *on* sont encore bien amphibologiques.

3. *Revue des Deux Mondes*, p. 570.

tiques) après avoir mentionné les beaux travaux de M. Wallon et déclaré qu'il ne confrontera pas avec eux le livre de M. Renan, et que s'il n'entre pas dans cette discussion, ce n'est pas par dédain pour l'autorité des personnes ou pour les preuves qu'elles ont données dans ces livres; mais par l'impossibilité d'y entrer, sans accepter par cela même une supposition inacceptable, celle que le surnaturel soit seulement possible.

Nous ajournons l'examen de cette dernière proposition. Seulement la fin de non-recevoir qu'en tire M. Havet contre nos apologétiques nous explique comment il ne les a pas lus, et la fausse opinion qu'il en a conçue.

S'il les avait ouverts, en effet, il aurait vu qu'ils ne sont pas autre chose que des démonstrations historiques, critiques ou philosophiques, et toujours exclusivement rationnelles, du christianisme. Il doit me suffire d'en appeler au public qui veut bien lire *ces sortes de livres*, contre le préjugé de M. Havet, qui ne les connaît qu'à travers la couverture, sans que le titre même arrête ses regards, et qui n'y voit que des entorses, des suppositions, des artifices, et surtout du surnaturel.

Dans son excusable erreur, puisqu'il ne les a pas lus; et son inexcusable témérité, puisqu'il en parle, il confond la méthode des croyants entre eux et la méthode des croyants vis-à-vis des philosophes. Ces deux méthodes, qui ont toujours été employées dans la société

chrétienne, ne se sont jamais mêlées [1]. De nos temps seulement, la méthode rationnelle a tellement prévalu, qu'elle a presque entièrement banni la méthode croyante, et que la raison et la philosophie sont montées jusque dans les chaires, et ont relégué la foi derrière l'autel. Qui ne connaît les immortelles conférences du R. P. Lacordaire, dont la *Vie de Jésus* de M. Renan a reçu à l'avance les coups terribles, dans la *Vie de Jésus* du docteur Strauss? Si on peut leur reprocher une chose, reproche qui tombe encore plus sur leurs imitations, c'est d'être restées en deçà du mouvement de foi qu'elles ont produit, et d'avoir laissé le prédicateur plus philosophe que l'auditoire.

Je parle des prédicateurs; qu'est-ce donc des écrivains, et des écrivains laïques? Qu'il me soit permis de dire, pour mon compte, que je crois avoir, quant à la méthode, justifié le titre d'*Études philosophiques* donné à tous mes écrits, même à ceux, j'en demande bien pardon à M. Havet, qui ont pour sujet LA VIERGE MARIE; et j'espère l'éprouver sur lui-même bientôt.

Dans tous ces travaux, les apologistes partent toujours de la raison, et n'arrivent à la foi que par de bonnes preuves, logiquement déduites. L'exposition, l'observation, la discussion historique ou philosophi-

1. Leur distinction apparaît dans la grande Somme de saint Thomas, et sa Somme *contre les Gentils*.

que, et la foi sortant à la fin, comme le fruit mûri de la raison, voilà notre marche. Nous ne disons pas, comme se l'imagine M. Havet, *le livre est sacré, donc il est vrai ;* mais nous établissons d'abord que le livre est vrai, et nous ajoutons ensuite que le caractère qu'il porte est sacré. Nous prenons un texte, ou un fait, ou un principe, abstraction faite de son caractère ou de ses conséquences surnaturelles, et nous éprouvons sa vérité historique ou rationnelle, comme de tout autre fait, de tout autre principe humain. Nous jugeons tout, et ne préjugeons rien.

« Pour le croyant, dit M. Havet, la foi n'a pas de « titre à produire, mais tout au plus à se défendre « contre ceux qu'on prétendrait produire contre elle. » — Comment? nous ne produisons pas de titres? Et que faites-vous donc depuis dix-huit siècles? que combattez-vous, si ce ne sont nos titres, nos Écritures, nos prophéties, nos Évangiles, nos miracles, la personne de notre divin fondateur, notre établissement et notre histoire : titres inviolables, que Voltaire appelait spirituellement et justement *le dossier de la partie adverse,* et que nous n'avons cessé de vous opposer, dont nous n'avons cessé de vous accabler, sans que vous ayez jamais pu en diminuer une pièce?

« La foi se défend tout au plus contre les titres qu'on « prétendrait produire contre elle! » — J'aime bien cet *on prétendrait produire ;* il est modeste et pru-

dent; son caractère conditionnel sied à merveille. Il manque, en effet, une certaine condition à la production des titres de l'incrédulité contre la foi, c'est qu'elle en ait jamais eu. Je l'ai déjà fait observer, et la conséquence est décisive. Jusqu'à nos jours, l'incrédulité, non-seulement n'a jamais produit aucun titre qui vînt faire échec aux nôtres, mais elle s'est abstenue de se risquer dans la moindre explication du grand problème historique dont nous seuls tenons la clef. Elle a éludé le Sphinx, dont nous sommes restés les seuls Œdipe. Aujourd'hui seulement, M. Renan se risque, dans sa *Vie de Jésus*. Il produit une explication, enfin, et à l'appui, des titres. Et ces titres, quels sont-ils? Les nôtres, rien que les nôtres. Nos Évangiles avoués ou dénaturés, voilà vos titres!

Reste donc que notre méthode est la grande méthode rationnelle, ne partant pas du surnaturel et de la foi, ne les supposant pas même, mais aussi ne les écartant pas; et ne les admettant finalement que lorsque nous ne pourrions les rejeter sans désavouer la raison même.

Mais tout ceci va devenir plus clair par l'examen de la méthode de nos adversaires. Ils vont, en effet, nous venger eux-mêmes surabondamment de leurs fausses imputations.

CHAPITRE IV

LA MÉTHODE

(LA LEUR)

M. Renan a une méthode que nous n'aurons pas besoin de déduire de son livre ; car il l'avoue, il la professe et il l'affiche. Cela nous dégage d'une grande difficulté : celle d'être cru et de ne pas être taxé de malveillance. M. Schérer et M. Havet, ses panégyristes, seront d'ailleurs, au besoin, nos garants.

Le moyen, en effet, de faire croire, sans leurs propres déclarations, que, dans une *Vie de Jésus,* où on s'est proposé de nous donner le véritable JÉSUS, et de renverser tout l'édifice religieux, moral et social fondé sur l'Évangile, on ait banni systématiquement la preuve, la discussion, la certitude, et on se soit armé seulement de la supposition, de l'allégation et de l'*à peu près?*

Ce n'est pas que l'auteur de la *Vie de Jésus* n'ait pas entrevu la difficulté qu'il y avait à faire surgir, au bout de dix-huit cents ans, un nouveau Jésus, et à le faire accepter à la place de celui qu'adorent les siècles, et

cela sans aucun document historique, contre tous les documents historiques : non, il ne se dissimule pas que c'est là une grosse entreprise. Mais il a des procédés à lui. Ces procédés sont au nombre de cinq : nous allons les passer en revue.

I. « *Dans un tel effort*, dit-il, une part de *divina-* « *tion* et de *conjecture* doit être permise [1]. »

Une part : c'est déjà beaucoup, surtout lorsque nous verrons combien M. Renan se la fait grande. Eh bien! on regrette encore, pour l'honneur de M. Renan, que ce ne soit qu'*une part*, et que *tout* ne soit pas simplement de la divination et de la conjecture dans son œuvre; car, ce qu'il y a de plus, nous le verrons, est bien pis.

De la divination et de la conjecture : voilà donc ce qu'il y a de plus rationnel et de plus avouable dans la méthode de M. Renan.

De la divination : qu'est-ce à dire ici? C'est-à-dire une manière d'imaginer, de créer un personnage ou un événement, abstraction faite des faits, de l'événement réel, de la certitude historique; à la guise de la conception idéale que s'en fait l'écrivain. Ce n'est pas une figure réelle, qui fait son moule dans l'histoire, comme JÉSUS dans l'Évangile; c'est une figure imaginaire que l'écrivain moule sur son concept. C'est un

1. *Vie de Jésus*, introduction, p. LV.

Jésus selon Renan. Figurez-vous donc M. Renan avec toutes les garanties d'impartialité que vous savez, et qu'il exhibe lui-même quand il nous dit que, pour faire l'histoire d'une religion, *il est nécessaire d'y avoir cru et de n'y plus croire*, figurez-le-vous, dis-je, se donnant les coudées franches, fermant les yeux sur l'histoire, ou ne les y entr'ouvrant qu'à demi, et tirant un Jésus de son imagination et de sa pensée, comme une création de sa fantaisie et de son art, pour ne pas dire de son impiété et de sa haine.

Il l'avoue lui-même : « Une grande vie est un tout « organique qui ne peut se rendre par la simple agglo- « mération *de petits faits*. Il faut qu'un sentiment pro- « fond embrasse l'ensemble et en fasse l'unité. *La rai- « son d'art* en pareil sujet est un bon guide ; le tact « exquis d'un Gœthe trouverait à s'y appliquer. *La « création de l'art* est de former un système vivant dont « toutes les parties s'appellent et se commandent. Dans « les histoires du genre de celle-ci, le grand signe qu'on « tient le vrai est d'avoir réussi *à combiner les textes* « d'une façon qui constitue un récit logique, vraisem- « blable, où rien ne détonne. Les lois intimes de la vie, « de la marche des produits organiques, de la dégra- « dation des nuances, doivent être à chaque instant « consultées [1], car *ce qu'il s'agit de retrouver ici, ce*

1. Voilà de ces phrases soufflées comme il y en a tant dans

« *n'est pas la circonstance matérielle*, impossible à « contrôler, c'est l'âme même de l'histoire; *ce qu'il* « *faut chercher, ce n'est pas la petite certitude des mi-* « *nuties*, c'est la justesse du sentiment général, la vé- « rité de la couleur... Ce sentiment d'un organisme vi- « vant, on a pas hésité à le prendre pour guide dans « l'agencement général du récit[1]. »

Traduit en français pratique, cela veut évidemment dire : on n'a pas tenu compte des faits, il ne s'est pas agi de retrouver la réalité historique, et on ne s'est pas préoccupé de la certitude. Petitesse, minuties que tout cela! On a visé uniquement à une création de l'art. — Et en traduisant ainsi, on le verra dans un instant, nous sommes généreux encore.

Voilà pour la divination.

Et maintenant, la conjecture.

La conjecture occupe une grande place dans la *Vie de Jésus*, et joue un grand rôle. Tout le récit en est tissu : ce sont des *peut-être*, *il semble que*, *sans doute, il est probable*, *dit-on*, *on est porté à croire*, *il se peut*, *il est vraisemblable*, *il est impossible de décider si,* et autres locutions de ce genre.

M. Renan, qui jouent *l'effet* aux yeux des lecteurs. Grande langue française de Pascal et de Bossuet, qu'as-tu fait de ta netteté et de ta clarté? Mais il est vrai que *la clarté est la bonne foi des philosophes,* a dit Vauvenargues!

1. *Vie de Jésus,* introduction, p. LV.

On a lieu de s'étonner de cette manière timorée et réservée de s'exprimer, dans une entreprise de la nature de celle de M. Renan, et on se demande comment, puisqu'il se permettait l'invention, il ne se passait pas de la conjecture. Mais on revient de cet étonnement et on se retrouve, lorsqu'on vient à remarquer que la conjecture dans la *Vie de Jésus* est plus téméraire encore que l'invention, et que l'une et l'autre concourent parfaitement à la manœuvre. En effet :

M. Renan, sous peine de se borner à dire avec Josèphe et avec Tacite « que JÉSUS fut mis à mort par « l'ordre de Pilate à l'instigation des prêtres, » ou d'avouer ouvertement que son livre n'était qu'un pur roman, voulant paraître faire une vie de JÉSUS, devait recourir aux Évangiles. C'était pour lui une nécessité qu'il explique à la page XLVIII de son introduction, et dont il « prie les personnes qui trouveront qu'il a accordé une « confiance exagérée à des récits en grande partie lé- « gendaires, de tenir compte. »

Partant de là, il devait paraître se servir beaucoup de nos Évangiles, unique terrain historique de son récit et de son crédit; et il devait, en réalité, s'en affranchir, puisque son but était de les détruire.

C'est ce qu'il a fait par le double procédé de la divination et de la conjecture.

A ne voir que les indications qui sont au bas de ses pages émaillées de renvois, tout son récit porte sur les

Évangiles : on ne voit autre chose que *Matth.*, *Luc*, *Marc*, *Jean*. Mais, dans ces mêmes pages, il donne ses imaginations pour des réalités de la vie de Jésus, en dénaturant les faits, en y mêlant des inventions tout à fait gratuites, et en laissant ou faisant croire que les Évangiles eux-mêmes autorisent ces imaginations et ces inventions. C'est là la part de la divination : il s'y livre hardiment.

Mais comme, après lui avoir ainsi servi sur ce point, ces mêmes Évangiles l'embarrassent sur les autres, et qu'il ne peut les rejeter ouvertement sans discréditer son propre récit qui vient de s'y appuyer, alors il les dissout par la conjecture. Il y glisse le doute et y insinue la décomposition. Il ne nie pas, par exemple, que Judas en proie au remords se pendit : ce serait démentir sans fondement l'Évangile dont il vient de s'autoriser ; mais il dira « *peut-être*, retiré dans son champ de « Hakeldama, Judas mena-t-il une vie douce et obscure, « pendant que ses anciens amis conquéraient le monde « et y semaient le bruit de son infamie. *Peut-être* « aussi l'épouvantable haine qui pesait sur sa tête « aboutit-elle à des actes violents où l'on vit le doigt du « ciel[1]. »

Ainsi, quand il s'agit de ses propres inventions, pas de preuves, et cependant pas de doute, pas de conjec-

1. *Vie de Jésus*, p. 438.

tures : la divination, colorée de l'Évangile, suffit pour les autoriser. Mais s'agit-il des faits évangéliques, alors le doute surgit, la conjecture arrive, et l'Évangile disparaît sous l'estompe de la critique, qui mêle les jours et les ombres dans un vague équivoque d'impartialité.

Par la divination il fait son Jésus, et par la conjecture il se défait du véritable.

Voilà un des premiers procédés de la méthode employée dans la *Vie de Jésus*. C'est ce fantôme, qu'on avoue n'être fait que de divination et de conjecture, éclos aujourd'hui du cerveau de M. Renan, qu'on veut substituer au Jésus de l'Évangile, à ce vivant Jésus, à ce Verbe de vie que *nous avons ouï*, que *nous avons vu de nos yeux*, que *nos mains ont touché*, et que nous entendons, voyons et touchons encore dans l'Évangile et dans l'Église par le témoignage des Apôtres et le trajet historique de la tradition. En vérité! c'est donc là, messieurs, l'Évangile de votre incrédulité? C'est sur ce beau fondement que vous ne croyez pas et que vous nous proposez de ne pas croire?

Ah! si nos Évangiles étaient ainsi faits, comme vous auriez beau jeu de les traiter de *légendes!* Mais tout est assez bon pour ne pas croire à l'Évangile; même de croire au plus grossier roman.

Il faut dire aussi que nos critiques en prennent cavalièrement leur parti, du moins pour ce bon public qu'ils se flattent de gagner à la libre pensée. Ils ne se conten-

tent pas, en effet, de le tromper, ils vont jusqu'à lui dire en face qu'ils le trompent, et qu'ils lui en donnent pour ce qu'il vaut.

Écoutez, à cet égard, M. Schérer, qui nous a vanté la beauté achevée et classique de l'œuvre :

« Il n'y a que deux manières d'écrire l'histoire de « Jésus. — Le parti *le plus digne* serait peut-être *de « reconnaître* qu'une biographie proprement dite *est « impossible*[1]. Dans l'absence d'informations authen-« tiques sur tant de points importants, on se bornerait « strictement à ce qu'on sait, etc. » M. Schérer trace ici cette première manière un peu sévère et un peu nue, puis il reprend :

« L'autre manière serait plus agréable et plus vive. « L'auteur ferait *une large part à la conjecture*. Il cher-« cherait à reproduire, non pas tant les documents que « l'impression qu'ils ont laissée dans son esprit. *A dé-« faut de la réalité* littérale qui nous manque, il nous « dirait comment il a compris les choses. *La divina-« tion de l'artiste suppléerait à l'insuffisance de l'his-« toire*. Ou plutôt nous aurions une histoire d'un genre « plus élevé, dans laquelle la vraisemblance *remplace-« rait la vérité. On ne serait pas précisément sûr de « tenir l'original*, mais on aurait *du moins* l'esprit « général des faits, l'*une des façons* dont ils ont pu

1. C'est le parti, comme nous l'avons déjà dit, qu'avait prudemment adopté jusqu'à nos jours l'incrédulité, et pour cause.

« arriver [1]. Ajoutons que la conjecture *aurait beau être* « *erronée*, elle n'en aurait *pas moins son avantage* [2]. « Le public n'aime pas le doute : il se résigne difficile- « ment à cette forme suprême de la science, savoir « qu'on ne sait rien. Celui qui voudra écrire l'histoire « de Jésus, ne s'emparera de l'imagination de ses lec- « teurs, il ne produira sur eux un effet certain, profond, « qu'à la condition de produire à leurs yeux une per- « sonnalité intelligible et distincte. L'analyse des té- « moignages, le balancement des preuves, l'aveu de l'in- « suffisance des renseignements, tout cela peut aller à « des savants, mais tout cela ne fait pas l'affaire du pu- « blic. M. Renan en a jugé ainsi. Il a *re*construit [3] de « toutes pièces le Christ que l'histoire lui refusait. Il n'a « pas craint de dérouler devant nous jusqu'aux années « de jeunesse et de silencieuse préparation, jusqu'à « cette charmante idylle de Nazareth, que personne « encore n'avait eu l'idée d'écrire. Il a cru pouvoir dis- « tinguer plusieurs époques dans la carrière du grand « réformateur, celle de l'enthousiasme naïf et de la « grandeur inconsciente; celle ensuite de l'action, de « l'espoir, du succès; celle enfin de la passion et de la

1. *L'une des façons* est curieux.

2. De mieux en mieux; mais ce qui suit est ineffable : je renonce à le souligner.

3. Ce *re* est évidemment de trop : ce Christ-là, dans la pensée de M. Schérer, n'ayant jamais existé.

« lutte. L'auteur a ainsi prêté à son livre, non-seule-
« ment une forme palpable, une unité, un corps, mais
« aussi un intérêt dramatique. Il en a fait une œuvre
« d'art, c'est-à-dire quelque chose d'infiniment plus
« durable et plus universel que l'œuvre de science pure.
« — M. Renan, d'ailleurs, a donné ces hypothèses pour
« ce qu'elles sont. — « On observe, dit-il, la réserve des
« tours de phrase dont nous nous servons quand il
« s'agit d'exposer le progrès des idées de Jésus. Le lec-
« teur peut, s'il le préfère, ne voir dans les divisions
« adoptées à cet égard que les coupes indipensables à
« l'exposition méthodique d'une pensée profonde et
« compliquée. » — Ainsi entendu, le système adopté
« ne peut guère donner lieu à des objections sérieuses ;
« ainsi averti, il ne reste plus au lecteur qu'à se laisser
« aller au charme de cette interprétation délicate, plau-
« sible, élégante des énigmes dont la vie de Jésus res-
« tera sans doute éternellement entourée[1]. »

Après cet aveu, nous l'avouons à notre tour, la *Vie de Jésus* ne peut pas donner lieu à des objections sérieuses ; et nous devrions poser ici la plume. Que voulons-nous prouver en effet? Que la *Vie de Jésus* n'est pas une œuvre digne, sérieuse; une œuvre de science, une œuvre sincère ; que ce n'est qu'un roman jeté en pâture au public qui demande des livres de cette sorte, mais

1. Fin du deuxième article de M. Schérer sur la *Vie de Jésus* de M. Renan, journal *le Temps*, 14 juillet 1863.

qui ne saurait aller aux savants et aux critiques? On nous l'accorde. Bien plus, M. Schérer, dans sa naïve sincérité, en avertit le public lui-même. Il l'estime ou le méprise assez pour lui dire une telle vérité. — Oui, des deux manières d'écrire sur Jésus, M. Renan, dit-il, a choisi *la moins digne,* mais *la plus agréable;* — à défaut de *la réalité*, il s'est jeté dans *la conjecture*, *et il lui a fait une large part;* au lieu de l'histoire il a fait le roman; — mais qu'importe? *La conjecture aurait beau être erronée, elle n'en aurait pas moins son avantage.* Lequel? Celui d'amuser le public aux dépens de la science et de la vérité;—la vérité, en effet, c'est le doute, *forme suprême de la science;* mais *le public n'aime pas le doute;* il faut *s'emparer de son imagination et produire à ses yeux* un personnage; — *l'analyse des témoignages*, *le balancement des preuves*, *l'aveu de l'insuffisance des renseignements, tout cela* peut être bon comme méthode de la vérité, et *peut aller à des savants; mais tout cela ne fait pas l'affaire du public*, ni de l'auteur et du libraire. *M. Renan en a jugé ainsi.* Or, *ainsi averti*, *le lecteur n'a plus qu'à se laisser aller* au charme du roman *de Jésus.*

Nous nous efforçons, dans le travail que nous avons entrepris, de prendre nos adversaires au sérieux, et de les soutenir à la hauteur d'une discussion, par la valeur que nous prêtons à leurs attaques. Mais il faut convenir qu'ils nous rendent la tâche bien difficile. Cependant

nous ne la déserterons pas. Ce serait trop le compte de l'impiété. On dirait, en effet, qu'elle a spéculé sur deux sortes de mépris : celui qu'elle se permet pour le public, et celui qu'elle espère qu'on aura pour elle-même ; se flattant, à la faveur de celui-ci, de pouvoir exercer librement celui-là. Eh bien ! non : nous ne la mépriserons pas ; nous continuerons à lui faire honneur ; par honneur, par amour, par intérêt pour la vérité de notre foi, qui consacre ses ennemis pour son triomphe.

Continuons.

II. La *Vie de Jésus* est donc un roman, en ce sens qu'elle n'est pas une œuvre vraie. Mais ce serait trop lui accorder que d'admettre qu'elle a au moins la valeur d'un roman. Non, c'est un libelle : second caractère de la méthode qui y a présidé.

On conçoit, en effet, le roman comme la fiction de circonstances vraisemblables, donnant un corps à une individualité historique qui les informe de son caractère, et qui y revit sous nos yeux. C'est une œuvre d'art, dont le but est de plaire, d'instruire même ; et dont la première de toutes les règles est le *simplex duntaxat et unum* de la poétique d'Horace.

M. Renan ne s'est pas proposé l'art, mais l'impiété. Il a sacrifié même celui-là à celle-ci. On a dit des romans de Walter Scott qu'ils étaient plus vrais que l'histoire ; on peut dire de la *Vie de Jésus* de M. Renan qu'elle est

plus fausse que le roman et moins intéressante que l'Évangile. Un souffle aride y a desséché toutes les fleurs, éteint tous les rayons, effacé tous les sublimes ou touchants caractères de la naissance, de l'enfance, de la vie et de la mort du SAUVEUR; et leur a substitué cette fade idylle de Nazareth qui serait le contre-sens moral et historique le plus ridicule et le plus dissonant, s'il n'était la moquerie la plus insultante et la plus sacrilége. Une préoccupation jalouse, un calcul misérable, je dirais presque une obsession satanique s'y font sentir à toutes les pages : le besoin de dégrader JÉSUS de sa divinité et d'empoisonner à ce dessein jusqu'à l'éloge, de faire de l'hymne un blasphème. C'est quelque chose comme la tentation de JÉSUS dans le désert, où le diable, l'élevant au pinacle du temple, lui dit : Je te donnerai tous les royaumes de la terre et leur gloire si, te prosternant, tu m'adores! Ainsi M. Renan n'élève JÉSUS au pinacle de l'humanité que pour humilier sa divinité dans l'âme du lecteur, et pour faire adorer l'humanité dans JÉSUS lui-même; que pour nous tenter d'idolâtrie et d'apostasie. Je donnerai à votre JÉSUS tous les honneurs et toutes les grandeurs de la terre, nous dit-il, si, adorant l'homme, vous reniez le Dieu. Dessein mauvais qui, pour ceux même en qui la foi ne vibre pas, imprime à la *Vie de Jésus* un caractère repoussant de conjuration contre la vérité et de tentation contre la conscience, et lui enlève celui d'une œuvre d'art.

Mais ce qui enlève surtout ce dernier caractère, c'est le défaut de simplicité et d'unité commandé par ce but impie. M. Renan, en effet, a dû s'y livrer à une manœuvre de duplicité et de contradiction qui met le lecteur à la torture. Ne voulant exalter JÉSUS que pour le ravaler, il arrive qu'il nous le représente tour à tour comme le premier et le dernier des êtres, comme un sage et un fou, un homme divin et un charlatan, un *créateur de la religion éternelle de l'humanité* et un *jeune villageois qui ne voit le monde qu'à travers le prisme de sa naïveté*, ou *un géant sombre qu'une sorte de pressentiment grandiose jetait de plus en plus hors de l'humanité;* et cela d'un bout à l'autre de son œuvre. De là ce qu'il y a de plus contraire à une œuvre d'art, telle que lui-même l'a définie quand il a dit que ce devait être : *un tout organique,— un système vivant dont toutes les parties s'appellent et se commandent, —un récit logique, vraisemblable, où rien ne détonne, et où les lois de la dégradation des nuances doivent être à chaque instant consultées.* On a cela au suprême degré dans les Évangiles, qui seraient l'œuvre d'art par excellence s'ils n'étaient l'œuvre unique de la vérité. La divine figure de JÉSUS, quoique présentée sous des jours différents, y est toujours semblable à elle-même, et toujours incomparable, non-seulement dans chaque Évangile, mais dans les quatre Évangiles, qui pour cela sont *l'Évangile.* Nous n'avons qu'un JÉSUS dans ces quatre

vies, et dans l'unique *Vie de Jésus* de M. Renan nous en avons plusieurs, et plusieurs qui se heurtent, qui détonnent, qui jurent, qui violent les lois de l'art et de la poétique; parce qu'ils violent celles de la logique et du sens moral.

III. Aussi, pour les concilier, M. Renan a-t-il été entraîné à ériger cette violation du sens moral et du sens commun en principes de sa méthode et de sa critique, et c'en est là le troisième caractère.

Voici en effet, en morale, les principes qu'il a dû professer dans *sa Vie de Jésus :*

« *Toute idée* perd quelque chose de sa pureté dès « qu'elle aspire à se réaliser.

« On ne réussit *jamais* sans que la délicatesse de « l'âme éprouve quelques froissements.

« Telle est la faiblesse de l'esprit humain, que les « meilleures causes ne sont gagnées *d'ordinaire* que « par de mauvaises raisons[1]. »

Puis cette page, qui retombe sur son auteur de tout le poids de la conscience humaine qui la lui renvoie : « L'histoire est impossible, si l'on n'admet *hautement* qu'il y a pour la sincérité plusieurs mesures.... « Toutes les grandes choses se font par le peuple; or « on ne conduit le peuple qu'en se prêtant à ses idées. « Le philosophe qui, sachant cela, s'isole et se retranche

1. *Vie de Jésus*, p. 258.

« dans sa noblesse, est hautement louable. Mais celui « qui prend l'humanité avec ses illusions, et cherche à « agir sur elle et avec elle, ne saurait être blâmé. César « savait fort bien qu'il n'était pas fils de Vénus ; la France « ne serait pas ce qu'elle est, si l'on n'avait cru mille ans « à la sainte ampoule de Reims. Il nous est facile à nous « autres, impuissants que nous sommes, d'appeler cela « mensonge, et, fiers de notre timide honnêteté, de « traiter avec dédain les héros qui ont accepté dans « d'autres conditions la lutte de la vie. Quand nous au- « rons fait avec nos scrupules ce qu'ils firent avec leurs « mensonges, nous aurons le droit d'être pour eux sé- « vères.... Au moins faut-il distinguer profondément « les sociétés comme la nôtre, où tout se passe au plein « jour de la réflexion, des sociétés naïves et crédules, « où sont nées les croyances qui ont dominé les siècles. « Il n'est pas de grande fondation qui ne repose sur « une légende. Le seul coupable en pareil cas, c'est « l'humanité qui veut être trompée[1]. »

Ainsi, selon M. Renan, non-seulement Jésus-Christ a menti, mais il a dû mentir ; le mensonge a été la condition licite de son œuvre, comme il a été le caractère de toutes les grandes choses de l'humanité.

Nous nous bornons ici à dénoncer cette théorie ; nous la jugerons ailleurs.

1. *Vie de Jésus*, p. 253, 254.

Nous verrons, en particulier, combien il est absurde autant qu'odieux de l'appliquer à Jésus-Christ, de qui nos sociétés modernes tiennent précisément ce haut sentiment moral de sincérité qui la repousse. Pour le moment, je me borne à constater que cette théorie immorale est un des procédés de la méthode employée dans la *Vie de Jésus.*

Je dois dire que M. Renan en a seul la responsabilité et que tous ses panégyristes la déclinent. Mais nous verrons l'impossibilité où ils se trouvent d'arriver sans elle à la négation de la divinité de Jésus-Chist, et ce ne sera pas une des moindres preuves de cette divinité.

Ce n'était pas assez de la théorie de l'imposture; M. Renan devait y joindre celle de la folie, et elle ne lui était pas moins nécessaire pour commettre son dessein. Il le fait surtout dans la page suivante, digne pendant de celle que nous venons de citer.

Après avoir présenté la *sainteté* comme synonyme d'*extravagance*, il dit : — « Gardons-nous donc de mu-
« tiler l'histoire pour satisfaire nos mesquines suscep-
« tibilités. Qui de nous, pygmées que nous sommes,
« pourrait faire ce qu'a fait l'extravagant François d'As-
« sise, l'hystérique sainte Thérèse? Que la médecine
« ait des noms pour exprimer ces grands écarts de la
« nature humaine; qu'elle soutienne que le génie est
« une maladie du cerveau; qu'elle voie dans une cer-
« taine délicatesse de moralité un commencement d'é-

« tisie; qu'elle classe l'enthousiame et l'amour parmi « les accidents nerveux, peu importe. Les mots de sain « et de malade sont tous relatifs. Qui n'aimerait mieux « être malade comme Pascal que bien portant comme « le vulgaire? Les idées *étroites* qui se sont répandues « de nos jours sur la folie égarent de la façon la plus « grave nos jugements historiques dans les questions « de ce genre. Un état où l'on dit des choses dont on « n'a pas conscience, où la pensée se produit sans que « la volonté l'appelle et la règle, expose maintenant un « homme à être séquestré comme halluciné. Autrefois, « cela s'appelait prophétie et inspiration. Les plus belles « choses du monde se sont faites à l'état de fièvre; « toute création éminente entraîne une rupture d'équi- « libre, un état violent pour l'être qui la tire de lui[1]. »

Telles sont, sur le sens commun comme sur le sens moral, les théories que M. Renan a dû se faire pour écrire sa *Vie de Jésus*. Je lui fais l'honneur de croire que, pour son usage personnel, il les réprouve, et que, comme le dit M. Sainte-Beuve, il ne s'en est pas plus tiré à sa satisfaction propre qu'à celle de ses lecteurs. Mais, comme incrédule, il ne pouvait pas procéder autrement. Si on ne lui passe pas ces théories, si on lui oppose les éternels principes de la raison et de la conscience, son œuvre ne peut pas se soutenir.

1. *Vie de Jésus*, p. 452, 453.

Il en convient lui-même : « Si l'on part de ce prin-
« cipe, dit-il, que tout personnage historique à qui l'on « attribue des actes que nous tenons aujourd'hui pour « peu sensés ou charlatanesques a été un fou ou un « charlatan, toute ma critique est faussée[1]. »

Et en effet, je prends l'engagement de le démontrer, on ne peut renier Jésus-Christ qu'au moyen d'une morale et d'une logique dont l'application, en toute autre matière, conduirait droit à Mazas ou à Charenton.

IV. Mais nous n'avons rien dit encore du grand expédient de la méthode de M. Renan, qui en est comme le pivot sur lequel roule tout son livre :

La négation dogmatique du surnaturel.

C'est là le mot d'ordre et de passe de toute la conjuration. Tout le monde y obéit comme à un pacte : M. Renan, M. Schérer, M. Havet, même M. Sainte-Beuve.

— La négation du surnaturel. Eh bien! soit, c'est une opinion comme une autre, discutons-la.

— La discuter! audace sacrilége! Mais c'est un dogme, un dogme d'incrédulité, comme votre affirmation est un dogme de foi. Vous partez de la foi, vous autres croyants; nous, philosophes et libres penseurs, nous partons de la raison, qui n'admet pas le surnaturel, qui le tient pour

1. *Vie de Jésus*, p. 267.

impossible ; par conséquent, il ne saurait y avoir de discussion entre vous et nous.

Tel est, en effet, le langage de ces messieurs. Écoutons-les, en nous permettant quelques observations, pour faire ressortir ce qu'ils entendent par cette méthode qu'ils appellent *partir de la raison.*

« Depuis qu'il y a de l'être, dit M. Renan, tout ce qui « s'est passé dans le monde des phénomènes a été le « développement régulier des lois de l'être, lois qui ne « constituent *qu'un seul ordre de gouvernement*, qui « est *la nature*. Qui dit au-dessus ou en dehors de la « nature, dans l'ordre des faits, *dit une contradiction*, « comme qui dirait surdivin dans l'ordre des subs- « tances[1]. »

— Comment est-ce une contradiction ? Est-ce que le contraire, c'est-à-dire la nature législatrice d'elle-même, et dès lors effet et cause d'elle-même, ou plutôt effet sans cause, a l'évidence d'un axiome ? N'est-ce pas plutôt une évidente absurdité ?

— Point de raisonnement, nous répond le critique. « Ce n'est pas d'un raisonnement, mais de l'ensemble « des sciences que sort ce grand résultat : il n'y a pas « de surnaturel[2]. »

M. Renan reproduit la même doctrine dans sa *Vie de Jésus*. « La notion du surnaturel, avec ses impossibilités,

1. *Liberté de penser,* t. III, p. 465.
2. *Id., ibid.*

« y dit-il, apparaît toujours où naît la science expéri-
« mentale de la nature[1]. » — « Près d'un siècle avant
« Jésus, Lucrèce avait exprimé d'une façon admirable
« l'inflexibilité du régime général de la nature. La né-
« gation du miracle, cette idée que tout se produit dans
« le monde par des lois où l'intervention personnelle
« d'êtres supérieurs n'a aucune part, était de droit
« commun dans les grandes écoles de tous les pays qui
« avaient reçu la science grecque. Jésus ne sut rien de
« ce progrès[2]. »

— Si le raisonnement était permis, si la raison pouvait se faire entendre, il nous suffirait de dire que *la science expérimentale de la nature*, en découvrant les lois admirables qui la régissent, découvre par cela même la sagesse surnaturelle qui les lui a données, comme l'empreinte découvre le cachet, et que l'inflexibilité de ces lois dans leur sujet, qui est la nature, ne prouve pas leur inflexibilité dans leur auteur, qui est Dieu; que cette inflexibilité dans leur sujet prouve, au contraire, la suprême puissance qui les maintient; et que, comme elles ne sont pas métaphysiquement nécessaires, on doit admettre, à moins de nier ouvertement cette toute-puissance, que la même inflexibilité qui la prouve, prouve qu'elle peut y déroger. D'où suit, ce me semble, que loin qu'on puisse écarter la question du surnaturel

1. *Liberté de penser*, p. 41.
2. *Id.*, p. 40.

et des miracles par une fin de non-discuter tirée de leur impossibilité, il faut renverser la proposition et dire avec Jean-Jacques : « Cette question, sérieusement trai-« tée serait impie si elle n'était absurde ; ce serait faire « trop d'honneur à celui qui la résoudrait négative-« ment que de le punir ; il suffirait de l'enfermer. Mais « aussi, quel homme a jamais nié que Dieu pût faire « des miracles [1] ? »

— Eh bien, soit ! dit M. Renan. « Nous ne disons pas : « *Le miracle est impossible;* » nous disons : « Il « n'y a pas eu jusqu'ici de miracle constaté [2]. »

— Nouvelle question, répliquons-nous enhardis par cette concession, question qui n'est plus philosophique, mais purement historique, et sur laquelle nous demandons à faire entendre nos témoins, les témoins oculaires et les historiens fidèles des miracles de Jésus, Jésus lui-même, qui les invoquait comme preuves de sa divinité ; et les peuples de la Judée, le monde entier renversé et converti par la vue de ces prodiges.

— Point du tout, dit M. Renan. Il faut que le thaumaturge qui s'annonce comme pouvant, je suppose, ressusciter un mort, comparaisse devant une commission composée de physiologistes, de physiciens, de chimistes, de critiques ; que cette commission choisisse le cadavre, désigne la salle, règle les précautions, et « si,

1. *Lettres de la Montagne.*
2. *Vie de Jésus,* introduction, p. LI.

« dans de telles conditions, la *résurrection s'opérait*,
« une *probabilité presque égale* à la certitude serait
« acquise. *Cependant*, comme une expérience doit
« pouvoir toujours se répéter... le thaumaturge serait
« invité à reproduire son acte merveilleux dans d'autres
« circonstances, sur d'autres cadavres, dans un autre
« milieu. Si chaque fois (combien?) le miracle réussis-
« sait, deux choses seraient prouvées : la première, c'est
« qu'il arrive dans le monde des faits surnaturels ; la
« seconde, c'est que le pouvoir de les produire appar-
« tient ou est délégué à certaines personnes... — Jus-
« qu'à nouvel ordre, donc, conclut M. Renan, nous
« maintiendrons ce principe de critique historique,
« qu'un récit surnaturel ne peut être admis comme tel,
« et qu'il implique toujours crédulité ou imposture [1]. »

Je livre au bon sens du lecteur, en attendant que j'en fasse justice au chapitre des miracles, le projet de cette *commission*, en dehors de laquelle Dieu ne pourrait plus faire de miracles, ni le genre humain croire de miracles. Ce projet, cependant, M. Renan n'y tient pas si absolument, qu'il ne daigne discuter le miracle de la résurrection de Lazare. Mais il le fait si heureusement, que M. Schérer et M. Havet en sont effrayés, et qu'ils interviennent pour mettre ordre à tout ce scandale de raison et de discussion.

1. *Vie de Jésus*, introduction, p. LII.

M. Schérer, d'abord, trouve que M. Renan, concédant que le miracle n'est pas impossible, n'a pas pris assez de précautions contre les conséquences de cette concession, en se bornant à dire qu'*il n'y a pas eu encore de miracle constaté*. Il aurait dû aller plus loin, et affirmer qu'*il est impossible de constater rigoureusement le miracle*, même au moyen de sa *commission*. Que résulterait-il, en effet, de la résurrection bien avérée d'un mort, de plusieurs morts, même? Uniquement ceci : « qu'on aurait un fait sans exemple, inexplicable, dont « on ne saurait rendre compte par les lois *connues* de « la nature. » Mais que ce serait là un fait surnaturel, un miracle? Nullement. Au contraire, « c'est à l'opposé « qu'il faudrait conclure, dit M. Schérer; il faudrait « dire : Tout phénomène a une cause, et *jusqu'à preuve « du contraire*, cette cause doit être tenue pour natu- « relle [1]. »

Il faut convenir, cette fois, que M. Schérer a rivé le clou au surnaturel, et que voici Dieu bien empêché. Peut-être se serait-il déterminé à descendre devant la *commission*. Mais le moyen, les morts étant ressuscités, de prouver encore que ces résurrections sont des miracles? La résurrection d'un mort ne doit-elle pas être tenue pour chose toute naturelle???

Et M. Havet, lui, que dit-il de tout cela? M. Havet,

1. Troisième article sur la *Vie de Jésus* par M. Renan, journal *le Temps* du 28 juillet 1863.

plus franc ou plus imprudent, en véritable enfant terrible de M. Renan, répète ce qu'il a toujours entendu professer à son maître, sans paraître comprendre pourquoi celui-ci y met, dans sa *Vie de Jésus,* quelques ménagements.

« C'est le *principe dominant*, dit-il, de la vraie his-
« toire, comme de toute vraie science, — et sans le-
« quel on peut dire qu'elle n'existe pas, — que ce qui
« n'est pas dans la nature *n'est rien*, et ne saurait être
« *compté pour rien,* si ce n'est pour une *idée*...

« Ce *principe*, continue M. Havet, a mis entre le passé
« et l'avenir, dans l'ordre intellectuel, un abîme in-
« franchissable. Ceux qui refuseraient encore d'ad-
« mettre ce principe n'ont rien à faire du livre de
« M. Renan, et M. Renan, de son côté, n'a pas à s'in-
« quiéter de leur opposition et de leur censure, car il
« n'écrit pas pour eux. »

« On ne s'étonnera donc pas que je ne confronte point
« son ouvrage à d'autres travaux faits dans un tout autre
« sens. Si je n'entre pas dans cette discussion, c'est par
« l'impossibilité d'y entrer, sans accepter par cela même
« une supposition inacceptable, *celle que le surna-*
« *turel soit seulement possible.* Le philosophe part de
« la raison, le croyant part de la foi. — L'orthodoxe
« n'a pas besoin de prouver le miracle [1], il est con-

1. Nous! qui vous poursuivons de cette preuve!

« tent s'il peut seulement ne pas être forcé, ou ne pas « se croire forcé à le nier... Pour lui, l'Évangile est « sacré, tout doit y être présumé vrai[1]. Ces sortes de « livres (nos démonstrations évangéliques) peuvent sa- « tisfaire un lecteur qui a la même foi, mais ils ne ré- « pondent pas aux véritables libres penseurs. Les deux « critiques sont sans action l'une sur l'autre. Ce sont des « lignes qui ne peuvent se rencontrer, quoiqu'elles ne « soient pas du tout parallèles, parce qu'elles ne sont « pas dans le même plan.

« On comprend donc que je ne m'engage pas plus « avant dans cette voie, et que je rentre sur le terrain « philosophique. *L'impossibilité et le néant essentiel « du miracle,* l'indéfectibilité des lois naturelles, la na- « ture toujours pareille à elle-même, *dans le monde « moral aussi bien que dans le monde physique*[2], la « naissance du christianisme et l'apparition de Jésus, « purs phénomènes historiques, magnifiques phéno- « mènes, à la bonne heure, mais phénomènes comme

1. C'est pour vous que, l'Évangile étant sacré, tout doit y être présumé *faux*; et c'est là le pivot de votre manœuvre. Pour nous, nous n'allons pas du caractère au *fait*; mais du *fait* à son caractère. Nous allons le voir.

2. Grosse erreur philosophique : le monde physique, essentiellement contingent, ne portant pas en lui le caractère absolu du monde moral, essentiellement nécessaire. Comment, du reste, ces messieurs peuvent-ils parler de l'indéfectibilité de l'ordre moral, eux qui professent, M. Renan du moins, qu'*il y a pour la sincérité plusieurs mesures?*

« les autres, et dont l'étude doit se faire suivant les « mêmes procédés que toute autre étude, voilà le fond solide sur lequel le livre est bâti. Mon examen s'ap- « puie sur les mêmes principes, et j'ai dû les proclamer « d'abord, sans effort et tranquillement, comme choses « toutes simples, mais non sans fierté et sans joie, « puisqu'on peut en mesurer le prix à ce qu'il en a « coûté pour les conquérir [1]. »

Je permets tout à M. Havet, excepté d'intervertir les situations et de cumuler celles qui s'excluent, comme il le fait dans cette déclaration de principes. Je lui donne le choix : qu'il accepte la discussion, ou qu'il renonce à s'appeler un *libre penseur* et à parler de sa *fierté* et de sa *joie*. Qu'il ne se permette pas surtout de nous prêter son rôle, pour mieux s'emparer du nôtre.

Nous acceptons, nous, la discussion ; plus que cela, nous la proposons, nous la provoquons. Nous n'avons qu'une crainte, c'est de ne pas être assez discutés, bien que nous le soyons depuis dix-huit siècles. Nous veillons et nous attendons au pied du trophée de notre foi que quelque nouveau mécréant vienne y toucher de sa plume téméraire, pour nous mesurer avec lui et le frapper de nos arguments. Nous ne partons pas de la foi au surnaturel, et nous ne nous abritons pas sous la fin de non-recevoir de son affirmation, quelque préjugé uni-

1. *Revue des Deux Mondes*, 1er août 1863, p. 570.

versel qu'elle ait pour elle. Nous la mettons et nous la remettons à chaque instant en discussion, avec tout jouteur loyal et sincère. Pour cela nous faisons précisément ce que vous nous opposez et ce que vous désertez vous-même : nous prenons *l'apparition de Jésus et la naissance du christianisme comme de purs phénomènes historiques comme les autres, et dont l'étude doit se faire suivant les mêmes procédés que toute autre étude.* Nous éprouvons les faits de la vie de JÉSUS comme ceux de la vie de César et d'Alexandre; et si, prouvés qu'ils sont, ces faits ont un caractère surnaturel, nous avons bien acquis le droit de nous en prévaloir. Nous procédons par la méthode scientifique, la méthode empirique et expérimentale de l'observation, allant de la constatation du fait à son caractère, du témoignage à l'affirmation, de la phénoménalité à l'idée, du connu à l'inconnu, de la raison à la foi.

Mais vous, qui vous dites rationalistes et libres penseurs, quelle est votre méthode? D'où partez-vous? Vous partez de ce qui est en question, de l'x du problème, de l'inconnu, du surnaturel nié, de la foi à *l'impossibilité et au néant essentiel du miracle*, et vous l'opposez aux témoignages, aux faits, aux preuves, à l'expérience, à la raison; plus que cela, vous en faites une fin de non-recevoir dogmatique, une fin de non-discuter, de non-raisonner; *ne pouvant le faire*, dites-vous, *sans accepter ,par cela même, une supposition inacceptable*,

celle que le surnaturel soit seulement possible. Cessez dès lors de dire que vous partez de la raison; avouez que vous partez du préjugé, du parti pris, de l'incrédulité *à priori;* et que vous ne voulez pas entendre, comme dit Tertullien, parce que vous haïssez d'avance : *malunt nescire quia jam oderunt*[1].

Vous ne dites pas comme nous, naturels ou surnaturels, commençons par examiner les faits, les témoignages, les documents, leur existence, leur vérité, leur authenticité : éprouvons-les, discutons-les. Vous les supprimez par préjugé : c'est-à-dire que vous supprimez

1. Il est curieux de trouver ces deux méthodes en présence et en action dans l'Évangile même, au sujet d'un miracle du SAUVEUR : tant il est vrai que l'incrédulité ennemie, l'incrédulité pharisaïque est toujours la même! Nous voulons parler de ce qui se passa après le miracle de la guérison de l'aveugle-né. Les Pharisiens, comme on peut le voir tout au long dans cet admirable récit, cherchaient tous les moyens d'éluder l'évidence de ce miracle : « Ils firent venir pour la seconde fois celui qui avait été « aveugle, et lui dirent : Rendez gloire à Dieu, *nous savons que « cet homme est un pécheur.* » Voilà la méthode qui part de l'inconnu, de ce qui est en question, et qui oppose le préjugé à l'examen du *fait.* Que répond maintenant celui qui avait été aveugle? — « *Je ne sais pas,* leur dit-il, *si c'est un pécheur; je sais seulement que j'étais aveugle, et qu'à présent je vois.* » Voici la méthode d'observation qui part du *fait,* abstraction faite de ses conséquences. Les Pharisiens modernes nous disent pareillement : *Nous savons que les miracles sont impossibles,* à quoi nous répondons comme l'homme de l'Évangile : *Je ne sais pas si les miracles sont ou ne sont pas possibles; je sais seulement que Jésus a rendu la vue aux aveugles et ressuscité des morts,* et j'en appelle à la discussion des preuves qui l'établissent.

tout jugement et toute critique, pour vous renfermer dans le dogme, dans le fétichisme de votre négation.

Mais quel ridicule vous vous préparez ainsi à vous-même! Car enfin, il ne suffit pas de fermer les yeux pour supprimer le soleil. Pour soi, oui; mais pour les autres, non. Dans votre fanatique incrédulité, vous allez jusqu'à ne pas vouloir lire les livres de vos adversaires. Et alors qu'arrive-t-il? C'est que vous êtes réfuté depuis dix ans, depuis vingt ans, depuis des siècles, et que vous ne vous en doutez pas; c'est que vous allez vous heurter contre des démonstrations passées en force de chose jugée; c'est que, comme vous le dit très-sensément Montaigne, «outre que condamner ainsi résolûment une chose pour faulse et impossible, c'est « se donner l'advantage d'avoir dans la teste les bornes « et limites de la volonté de Dieu et de la puissance de « notre nature, la plus notable folie qui soit au monde, « — après que, selon votre bel entendement, vous avez « estably les limites de la vérité et de la mensonge, et « qu'il se trouve que vous avez nécessairement à croire « des choses où il y a encore plus d'estrangeté qu'en ce « que vous niez, vous estes déjà obligé de les abandonner [1]. »

Les deux critiques, dit M. Havet, *sont sans action l'une sur l'autre, ce sont des lignes qui ne peuvent se*

1. *Essais,* liv. I, ch. 26.

rencontrer (je crois bien, si vous évitez la nôtre); et M. Sainte-Beuve, épousant cette tactique, dit aussi : « Entre ceux qui admettent le surnaturel et le miracle « et ceux qui ne l'admettent pas, *il n'y a point à dis-* « *cuter* : c'est *à prendre ou à laisser.* » Ainsi tranchent ces messieurs. Tout ou rien, et c'est *rien* qu'ils choisissent. Mais c'est là du fanatisme, et le fanatisme du néant. C'est le plus parfait éteignoir qu'on puisse poser sur l'esprit humain. C'est mettre le surnaturel et le miracle, et par conséquent la puissance qui les fait, Dieu, hors la loi, hors la discussion. C'est y mettre par cela même la raison; puisque vous n'avez pas l'évidence. Cette méthode est, en dialectique, ce que la Révolution est en politique. C'est la Révolution passée dans les procédés de l'esprit. La Critique est le tribunal révolutionnaire : la Religion est mise hors la loi; et la loi des suspects est appliquée à la Raison, comme étant d'intelligence avec la Foi.

Si nous agissions ainsi à l'égard de notre foi, si nous interdisions d'en discuter les bases par cette fin de non-recevoir d'*indiscutabilité*, que diriez-vous de notre faiblesse d'esprit? et c'est vous, philosophes, qui vous retranchez derrière elle, qui soufflez sur la discussion? Mais cette méthode est commode, et elle peut aller loin. Vous n'avez qu'à dire en toutes choses : « entre ceux « qui admettent l'affirmative et ceux qui admettent la « négative, il n'y a pas de discussion possible : » et alors

nous n'avons plus besoin d'encre ni de papier. Et ceux qui n'affirment ni ne nient? et ceux qui se réservent pour le résultat de l'examen consciencieux? et ceux qui offrent de déduire les raisons de leur affirmation et de la soumettre à la discussion : qu'en faites-vous? Pourquoi ne peut-on pas discuter philosophiquement la possibilité et historiquement l'existence du miracle? Nous pourrions le dire, nous, qui avons pour nous la foi universelle du genre humain. Mais nous ne le disons pas. Nous consentons à remettre, pour la millionième fois, en discussion, les fondements de nos croyances. Nous mettons notre enjeu : et vous, qui nous attaquez, qui engagez la partie, vous ne mettez pas le vôtre?

Car, encore, si vous vous absteniez, si vous vous défendiez seulement, au moyen de votre négation du surnaturel *à priori*, vous seriez simplement déraisonnable. Mais vous attaquez; et par là vous le devenez doublement. De votre bouclier, vous vous faites une arme. De votre impossibilité théorique des miracles, vous tirez argument contre le fait des miracles de JÉSUS : et c'est là votre argument unique, la raison de toutes vos raisons. Toutes les preuves de la certitude évangélique que vous ne pouvez combattre en elles-mêmes, bien plus, que vous avouez, et qui, en bonne logique, devraient faire conclure l'existence des miracles, et de cette existence leur possibilité, vous les faites céder à l'unique préjugé de l'impossibilité des miracles; et lors-

que nous voulons discuter ce préjugé, il revêt l'inviolabilité dogmatique d'une croyance, ou plutôt le fanatisme d'une superstition. Vous citez le genre humain à votre tribunal, et vous ne voulez pas l'entendre.

Cette méthode est intolérable, et la démasquer c'est la flétrir. Libre à vous, finalement, de ne pas croire, comme à nous de croire, aux périls et risques de notre conscience et de notre raison : mais ce que je ne saurais admettre, ce contre quoi je m'élève de toute la force du droit et de la logique, c'est que vous érigiez votre incrédulité en principe lorsque je mets ma foi en question, et que vous vous abritiez lorsque je me découvre. Que si vous le faites, vous êtes jugé.

Voici, du reste, comment vous l'avez été par un des vôtres, par notre plus franc ennemi, M. Proudhon, qui s'explique ainsi sur nos deux méthodes :

« Dans ces derniers temps, une déclaration émanée
« du Saint-Siége, en réponse à l'objection fameuse de
« l'impossibilité de concilier la raison avec la foi, por-
« tait expressément qu'il n'était pas vrai que la foi ca-
« tholique eût par elle-même rien d'irrationnel ; que les
« dogmes fondamentaux, tels que l'existence de Dieu,
« l'immortalité de l'âme, la nécessité d'une religion, se
« démontraient par la raison, en même temps qu'ils
« étaient appuyés par la révélation ; que les dogmes se-
« condaires se déduisaient des premiers avec la même
« logique et se confirmaient par les mêmes témoigna-

« ges; qu'en conséquence le reproche fait à l'Église par « une certaine philosophie, de sacrifier la raison à la foi, « était une franche calomnie.

« Des réclamations se sont élevées du côté de la phi- « losophie contre cette assertion du Saint-Père. On l'a « accusé lui-même de tergiversation et d'équivoque, « pour ne rien dire de pis. L'incident n'a pas eu d'autre « suite. A mon tour je prends la parole, et je demande : « Qui trompe-t-on ici, et qui en impose, de la philoso- « phie ou l'Église?

« Au risque de scandaliser les rationalistes et de pas- « ser pour faux frère, je dirai qu'à mon sentiment c'est « le pape qui a raison. Mais il faut s'entendre. »

Ici M. Proudhon, envisageant la question par rapport à la science, dit que l'Église ne satisfait pas aux conditions de celle-ci, parce que les faits dont elle s'appuie ne sont pas des faits *constants*, mais *des faits produits par exception, aperçus par aventure, signalés par des témoins privilégiés*. Nous répondrons pertinemment à cela en son lieu : notamment au chapitre des prophéties. Loin d'éluder l'objection, nous prions le lecteur d'en garder mémoire. Qu'il nous suffise de dire, quant à présent, qu'un *fait constant* pourrait difficilement être un *fait miraculeux;* et que néanmoins l'Auteur de notre foi a trouvé le secret de nous donner à l'appui et en accomplissement de sa parole, dans les prophéties et dans l'Église, des faits miraculeux *par leur constance*

même, des miracles universels et perpétuels. C'est ce que M. Proudhon lui-même va reconnaître dans ce qui suit.

« Que les nouveaux mystiques s'inclinent ici devant « leur maîtresse et leur mère.

« Plus sage, en effet, que ses impertinents contre-« facteurs, l'Église n'a jamais prétendu, comme Fichte, « Hegel, *aller de l'inconnu au connu*, de l'*en soi* des « choses à leur phénoménalité[1] ; expliquer l'observable « par l'invisible, l'ordre de la nature par celui de la « Providence, l'histoire par la théodicée, et, au rebours « de l'oracle de Delphes et de la méthode de Descartes, « conduire l'homme à la connaissance de lui-même par « la connaissance de Dieu.

« L'Église a *d'abord* donné à sa foi mystique une « sorte d'empirisme : ce sont ses livres, sa tradition, « ses prophéties, ses miracles, et, jusqu'à un certain « point, la série des révolutions humaines, en un mot, « l'ensemble de la *révélation.*

« La révélation, dans le véritable esprit de l'Église, « n'est pas l'identité du réel et de l'idéal, comme l'en-« seigne la philosophie hégélienne ; c'est une portion de « de la phénoménalité, créée tout exprès pour affirmer « ensuite la réalité ultra-sensible et le règne transcen-« dantal de l'absolu.

1. Comme M. Havet va de l'impossibilité et du *néant essentiel* des miracles, c'est-à-dire de *l'en soi* des miracles, contre leur phénoménalité historique et évangélique.

« Et moi aussi j'ai mon expérience, dit l'Église; expé-
« rience antérieure et supérieure à toutes les expéri-
« mentations incertaines, éternellement sujettes à con-
« trôle, des savants[1]; expérience décisive qui me vient
« de Dieu même, et à laquelle ont assisté mes auteurs :
« c'est la création du monde, dont la science ne rendra
« jamais compte; c'est la formation de l'homme, que
« la physiologie n'explique point; c'est sa première édu-
« cation par les anges; ce sont les révélations, réitérées
« pendant une longue suite de siècles, d'Adam, d'Hé-
« noch, de Noé, d'Abraham, de Moïse, des prophètes,
« de Jésus-Christ.

« Sur cette expérience vénérable, dont le souvenir
« s'est conservé chez tous les peuples, s'appuient ma
« théologie et mon enseignement. Ni moi non plus je
« ne crois à l'absolu métaphysique destitué de toute
« manifestation sensible : je le récuse, je le blâme,
« comme la source de toute illusion. Dira-t-on que ma
« révélation ne se renouvelant plus n'a d'autre garantie
« que des témoignages? Mais j'existe, et mon existence
« à elle seule est une révélation incessante, un *miracle*
« *perpétuel*[2]. »

Tout ceci revient à ce que nous avons dit, que le

1. Ici M. Proudhon rend un complet hommage à la vérité contre ce qu'il a dit précédemment.

2. *De la Justice dans la Révolution et dans l'Église*, t. II, p. 309, 310, 311.

Christianisme est un système de foi revêtu d'un appareil de preuves sensibles qui constituent la révélation, et que, conformément à la grande méthode rationnelle et scientifique, nous allons à la foi en partant de la révélation, en partant des phénomènes historiques et évangéliques, des faits et de toutes les preuves et témoignages qui les établissent; en partant, en un mot, de la raison; — alors que nos adversaires partent au contraire de l'incrédulité idéale pour aller, sans discussion, contre les faits, contre les preuves, contre l'expérience, et dès lors contre la raison.

Voilà qui est surabondamment établi [1].

V. Mais ce qui reste à expliquer, c'est le pourquoi de cette conduite de nos adversaires. Et ici nous abordons le cinquième caractère de la méthode de la *Vie de Jésus :* son vrai fond, dans lequel elle se résume.

Car, enfin, cette proscription du surnaturel et du mi-

1. Si je secoue longtemps mes adversaires sur ce procédé de leur méthode, c'est moins pour ce qu'ils sont que pour ce qu'ils représentent. En eux s'agite, en effet, l'esprit critique moderne qui, sous ses formes multiples de philosophie, d'histoire, de politique, de littérature et de roman, pourrait s'appeler *Légion*. Seulement, au lieu que l'Esprit de ce nom dans l'Évangile était exorcisé par la foi et par la prière, celui-ci l'est par la raison et par la discussion. L'ombre du raisonnement le met en fuite. Il n'est hardi qu'à se retrancher derrière des affirmations sentencieuses, qui sont elles-mêmes autant de négations fastueuses. J'ai tenu à lui arracher ce masque d'oracle, d'oracle du néant. Ce qui suit va achever de le mettre à nu.

racle dont ils se font un *principe*, avec lequel ils écartent ou renversent tout, ne saurait avoir, de soi, ce caractère. Il n'a pas, en effet, la propriété d'un axiome, l'*évidence ;* et il ne s'appuie pas sur un principe antérieur qui l'aurait. Ce devrait être une pure question d'expérience. D'où vient donc qu'ils en font une question de philosophie ? Bien plus, d'où vient qu'ils ne veulent pas même en faire une question, et qu'ils veulent le mettre au-dessus et à l'abri de toute discussion, comme un dogme ?

M. Renan dit, il est vrai, « ce n'est pas au nom de « telle ou telle philosophie, c'est au nom d'une cons- « tante expérience, que nous bannissons le miracle de « l'histoire [1]. » Mais il biaise en disant cela ; car dès qu'on en appelle à l'expérience et à l'histoire, il les écarte par cette raison d'impossibilité des miracles qu'il en fait cependant résulter. Et puis faut-il rappeler ce qu'il a dit antérieurement d'une façon si philosophique et si dogmatique : « *Les lois de l'être ne constituent* « *qu'un seul ordre de gouvernement qui est la nature.* « Qui dit au-dessus et en dehors de la nature, dans « l'ordre des faits, dit *une contradiction*, comme qui « dirait surdivin dans l'ordre des substances [2]. »

Quant à M. Havet, il professe ouvertement ce qu'il appelle, en des termes qui se repoussent et qui sont en

1. *Vie de Jésus*, introduction, p. LI.
2. *Liberté de penser*, t. III, p. 465.

cela l'image de la doctrine, le *néant* ESSENTIEL *du miracle;* et il en fait bien réellement un principe lorsqu'il dit : « C'est le *principe dominant* de la vraie histoire comme de toute vraie science, que ce qui n'est « pas dans la nature n'est rien, ne saurait être compté « pour rien, si ce n'est pour une idée ; — et ce principe a mis entre le passé et l'avenir, dans l'ordre intellectuel, un abîme infranchissable, etc. »

Il y a donc bien évidemment une doctrine là-dessous.

Laquelle?

Eh bien, s'il faut la nommer pour ces messieurs qui n'en ont pas le courage, c'est... l'Athéisme... Et la nommer, c'est expliquer pourquoi ils ne veulent pas qu'on la discute. C'est là le *sanctum sanctorum* qui doit rester voilé sous le principe de l'impossibilité du surnaturel, abrité lui-même sous la fin de non-discussion qu'on nous oppose.

Mais il faut que la lumière se fasse, et que chacun ait le courage de son drapeau.

Du reste, le mystère est assez transparent. Dire que « ce qui n'est pas dans la nature n'est *rien* et ne saurait « être compté pour *rien*, si ce n'est pour une *idée;* » c'est dire que Dieu, conçu en dehors de la nature, n'est rien ; n'est qu'une idée. Dire qu'il n'y a qu'*un seul ordre de gourvernement* qui est *la nature;* c'est nier la Providence.

Qui dit Dieu, dit un Être supérieur à la nature, *sur-*

naturel, par conséquent; — Dieu implique ainsi le surnaturel en essence et en puissance. — Et maintenant, de la puissance à l'acte, le lien de possibilité ne peut faire question. *Cette question serait impie si elle n'était absurde*, comme le dit très-bien Rousseau. Nier la possibilité *essentielle* du surnaturel, c'est donc nier le surnaturel en puissance : c'est nier Dieu.

En d'autres termes, Dieu est le miracle en puissance; et le miracle est Dieu en acte. Dire, le miracle n'est pas possible, c'est dire Dieu n'est pas. Ainsi la négation théorique et systématique du surnaturel et du miracle équivaut rigoureusement à la négation théorique et systématique de Dieu.

Athéisme : voilà donc le mot dont vous posez la chose comme point de départ de toute votre méthode. Et c'est ce que vous appelez *partir de la raison*. La raison, pour vous, c'est l'athéisme, qui est anti-raison.

Voilà ce que vous voulez faire passer sans discussion. En cela seul vous avez raison : puisque c'est témoigner que vous n'avez pas raison.

M. Renan, du reste, n'en fait pas toujours mystère, même dans sa *Vie de Jésus*. N'est-ce pas, en effet, à la façon de *Lucrèce*, qu'il y professe l'inflexibilité du régime général de la nature, cette *idée que tout se produit dans le monde par des lois où l'intervention personnelle d'êtres supérieurs n'a aucune part*[1]?

1. *Vie de Jésus*, p. 40.

Il n'est donc que trop vrai, c'est à l'athéisme que nous avons affaire. Il est l'âme, si je peux ainsi parler, de la *Vie de Jésus;* et, pour en revenir au sujet de ce chapitre, il en est la méthode.

C'est parce qu'il n'y a pas d'*être supérieur à la nature*, qu'il n'y a pas de surnaturel ; — et c'est parce qu'il n'y a pas de surnaturel, et par cela seul, que tout le surnaturel des Évangiles est légendaire, quelles que soient d'ailleurs les raisons de crédibilité.

Ainsi procède M. Renan : c'est là sa seule déduction, sa seule critique, d'après laquelle il juge tout et à laquelle il ramène tout. — « Que les Évangiles soient en « partie légendaires, dit-il, c'est ce qui est évident, puis- « qu'ils sont pleins de miracles et de surnaturel[1]. » Lesquels sont impossibles.

Ce qui équivaut à dire : « Que JÉSUS ne soit pas Dieu, « c'est ce qui est évident; puisqu'il n'y a pas de Dieu.»

L'athéisme étant posé, tout est simple ainsi comme le *néant :* mais le néant de la raison et le chaos de la pensée.

M. Renan ne se dévoile pas ainsi, il est vrai : il use même quelquefois du mot de *Dieu*, et beaucoup de celui de *divin*.

Mais quant au mot de Dieu, on sait la clef qu'il en a donnée : «Bon vieux mot, a-t-il dit, un peu lourd, que

1. Introduction, p. xv.

« la philosophie interprétera dans un sens de plus en « plus raffiné. Il a pour lui une longue prescription ; le « supprimer serait dérouter l'humanité et se séparer « par le langage des simples qui adorent si bien à leur « manière[1]. »

Quant au mot *divin*, il veut une tout autre explication.

Je dois une réparation à M. Renan. Il n'est pas athée. Il est panthéiste.

Il est vrai que l'athée est celui qui nie que l'univers ait un Auteur et un Maître ; et que le panthéiste est celui qui nie que l'univers ait un Auteur et un Maître : ce en quoi ils se ressemblent fort, comme on le voit.

Mais l'athée se borne à nier Dieu et le panthéiste en hérite. Le premier le détrône, le second se met en sa place. Celui-là le supprime, et celui-ci l'absorbe.

Le panthéiste garde de Dieu ce qu'il en faut pour diviniser l'homme : la substance, *le divin ;* le divin dont il a dit : « l'humanité fait du divin, comme l'araignée « file sa toile[2] ; » et dont l'humanité et certains hommes dans l'humanité sont l'expression plus ou moins haute.

C'est ainsi que M. Renan a dit de la personne de Jésus que « il est permis de l'appeler divine, non en ce sens « que Jésus ait *absorbé tout le divin* (il en reste encore) ;

1. *Liberté de penser*, t. VI, p. 348, et *Études d'histoire religieuse*, p. 418, 419.
2. Job, xc.

« mais en ce sens que Jésus est l'individu qui a fait « faire à son espèce le plus grand pas vers *le divin*[1]. »

En un mot, pour rappeler la définition de Bossuet en la complétant : le panthéiste est un athée déguisé en Dieu même.

Il résulte de là un grand avantage, dont M. Renan a très-bien tiré parti.

C'est que, alors que l'athéisme emporte avec lui l'idée repoussante de monstrueuse impiété, le panthéisme étant la religion du divin dans l'homme même, en respire le sentiment et en parle le langage plus encore que le christianisme, que le mysticisme.

Sous ce rapport, M. Renan, qui absorbe sans doute beaucoup de divin, en a de quoi embaumer tous les athées. Aussi est-il généreux à leur égard ; effaçant toute distinction entre eux et lui.

« L'énorme malentendu qui transforme en blasphé- « mateurs de la Divinité *ses plus sincères adorateurs*, « dit-il, est, avant tout, une erreur de grammaire. On « ne s'entend pas sur les mots. *Quel hymne vaut le « poëme de Lucrèce*[2] ? » — Aucun, si ce n'est la *Vie de Jésus*, de M. Renan. — De même, selon lui, les athées déclarés du dix-huitième siècle, qui niaient Dieu, n'étaient pas athées ; « ils prêchaient le Dieu véritable. » Mais ils reculaient, comme les matérialistes, « devant

1. *Vie de Jésus*, p. 457.
2. *Revue des Deux Mondes*, avril 1858, p. 504.

« les formules élevées[1]. » — Ce en quoi seulement M. Renan diffère d'eux. — Enfin, parlant de M. Feuerbach, qui a été la personnification la plus avancée de l'athéisme allemand dans ce siècle, il réclame pour lui contre la qualification d'athée, — ou, s'il était athée, dit-il, il l'était « dévotement et avec une sorte d'onc« tion[2]. »

Nous n'accusons pas M. Renan de l'être autrement : ou plutôt nous l'accusons précisément de l'être de cette façon, beaucoup moins franche et plus dangereuse.

Nier Dieu en face serait trop fort : on irait se heurter par là contre le genre humain. D'autres l'ont tenté et s'y sont brisés. On s'y prendra différemment. On niera Dieu en Jésus-Christ, et le surnaturel dans l'Évangile, par une présupposition qui impliquera la négation de Dieu dans celle du surnaturel, et qu'on fera passer sans discussion, mais « dévotement et avec onction..... » Oh ! la franche manœuvre !

La *Vie de Jésus* surprend ainsi la religiosité du lecteur frivole. Elle cache la face hideuse de l'Athéisme sous une vapeur d'encens. Mais la profusion même du *divin* l'y dénonce.

Aimez-vous le *divin*, on en a mis partout.

Comme ces essences parfumées dont parle Juvénal,

1. *Revue des Deux Mondes,* avril 1858, p. 504.
2. *Liberté de penser,* t. VI, p. 347.

qui trahissent par leur excès le mal dont celui qui en abuse est atteint.

Qui bene olet, male olet.

Voilà le fond de la *Vie de Jésus.*

Voilà la méthode.

Voilà la question.

La méthode ! elle a pour procédés auxiliaires la divination et la conjecture ; le roman et le libelle ; la théorie de l'imposture et de la folie. Mais elle a pour criterium la négation indiscutable du surnaturel en possibilité et en essence : l'athéisme. C'est là le creuset où l'histoire la plus véridique devient légende, et où le CHRIST qu'adorent les anges, devient celui que patronne M. Renan.

La question ! elle n'est plus que JÉSUS soit Dieu ; mais que DIEU soit. Elle n'est plus de savoir si nous devons revenir au paganisme, mais si nous devons aller à ce qui était en horreur même au paganisme.

Montrons que nous devons rester au Dieu de l'Évangile, au FILS DU DIEU VIVANT[1]. »

1. MM. Renan et Havet donnent la main à M. Proudhon, dans son livre de *la Justice dans la Révolution et dans l'Église.* Ce livre en effet roule sur l'élimination de Dieu, sous le nom d'*absolu*, de la conscience humaine, comme la *Vie de Jésus* roule sur l'élimination du *surnaturel.* C'est ce que M. Proudhon appelle *la Doctrine de la Révolution.* Ce n'est pas que celle-ci soit athée, M. Proudhon l'en défend. « La Révolution n'est point athée, elle est *anti-*

« *théiste*, » elle ne nie pas l'*absolu*, elle le chasse, elle veut *en délivrer la France.* MM. Renan et Havet sont en progrès sur M. Proudhon. Pour eux, le surnaturel, l'absolu *n'est rien,* ne saurait *être compté pour rien.* Il n'y a pas à éliminer Dieu et à lui faire la guerre : il n'est pas; ou mieux encore il n'est que l'humanité. C'est beaucoup plus simple. « L'absolu de la justice et « de la raison ne se manifeste que dans l'humanité. Envisagé « hors de l'humanité, cet absolu n'est qu'une abstraction; envi- « sagé dans l'humanité, il est une réalité. L'*infini n'existe que « quand il revêt une forme finie.* » (Article de M. Renan sur *la métaphysique* de M. Vacherot.)

CHAPITRE V

JÉSUS-CHRIST EST DIEU

DÉMONSTRATION PRÉLIMINAIRE TIRÉE DE CE QUI PRÉCÈDE

Ainsi que nous nous le sommes proposé, ce livre ne doit pas être une simple polémique : nous ne devons pas nous y borner à confondre uniquement l'œuvre de M. Renan, de telle sorte que l'effet soit seulement un livre effacé par un autre livre, qui lui-même s'efface-rait dans ce succès.

Nous voulons tirer un résultat durable et qui survive; et pour cela concluant et affirmatif. En réfutant la *Vie de Jésus*, nous voulons tout à la fois la détruire et la conserver; la repousser et nous en emparer; l'empêcher de nuire et la faire servir à notre foi.

Déjà, dans le chapitre deuxième, où nous avons fait valoir l'importance de la question, et dans le chapitre troisième, où nous avons exposé notre méthode, nous avons préparé ce travail apologétique qui doit se croiser avec le travail polémique dans notre ouvrage, soit en chapitres distincts, soit dans le même chapitre.

Maintenant, après avoir fait une large part à la polé-

mique dans le chapitre qui précède, nous devons dans celui-ci dégager et tirer nos premières affirmations.

Elles seront courtes, mais fortes et simples, parce que ce sont les affirmations du bon sens.

JÉSUS-CHRIST est Dieu, disons-nous : cela résulte déjà de la question posée, et de la méthode employée pour le nier.

Et d'abord cela résulte de la question.

I

Je veux bien concéder, pour le raisonnement, que ce soit une question. C'est une vraie concession que je fais là, à considérer sérieusement et d'un cœur impartial le fond des choses. Car, enfin, tout ce qu'il y a eu de grands esprits honnêtes a embrassé l'affirmative; et sur cette affirmative crue, professée et pratiquée jusqu'au dévouement, jusqu'au sacrifice, la partie la plus éclairée du genre humain marche, depuis dix-huit siècles, dans la vraie civilisation. Nos adversaires, M. Renan surtout, en tombent d'accord avec nous, et ils épuisent tout le langage de l'admiration et de l'enthousiasme pour rendre hommage à cette vérité. Tout ce qu'ils disent, en effet, pour préconiser l'influence morale et sociale de JÉSUS sur le monde, n'a jamais eu lieu que par la foi à sa divinité : foi qu'ils répudient, mais qui a toujours été la condition de cette influence. L'affirmative de la question

a donc pour elle, de leur aveu, le monde, l'humanité. Quant à la négative, je ne sais pas si elle rallie beaucoup de partisans ; car je ne considère pas comme tels ceux qui doutent, et *le doute*, selon M. Schérer, au sujet de cette question, est *la forme suprême de la science.*

Dans de telles conditions, entre une telle affirmation et le doute, j'ai le droit de dire que la question, posée comme sérieuse, est une concession; et je n'en voudrais pour témoignage que l'effet général de témérité et de paradoxe produit sur la masse du public par le livre de M. Renan, et toutes les protestations éclatantes ou secrètes qu'il a soulevées.

Mais enfin, la divinité de Jésus-Christ étant sérieusement, je le veux bien, une question [1], et de cela seul qu'elle peut l'être, cette question se résout affirmativement pour le bon sens : elle implique son affirmative.

Elle l'implique à deux points de vue : par rapport à Jésus-Christ, et par rapport à nous.

Et d'abord, se représente-t-on bien ce que c'est pour un être, que de pouvoir être sérieusement l'objet d'une telle question ; que de la soulever et de la soutenir depuis dix-huit siècles ; que de pouvoir sérieuse-

1. Quand je dis une question, j'entends non en soi, mais en ait et dans l'état des esprits.

ment tenir l'humanité en suspens sur le point de savoir s'il n'est pas réellement Dieu?

Selon l'observation très-judicieuse qu'on attribue à Napoléon, dans un jugement sur cette question qui est digne de son génie, Jésus est le seul qui ait osé dire clairement, non pas *je suis un Dieu,* mais, ce qui est bien différent, *je suis Dieu.* L'histoire ne mentionne aucun autre individu qui se soit qualifié lui-même de ce titre de Dieu dans le sens absolu.

Dans ce sens absolu, en effet, l'idée que nous avons de Dieu est si grande, si accablante, si formidable, la distance qui en sépare l'homme le plus éminent est si infranchissable à l'imagination même, que se mesurer avec cet idéal jusqu'à se l'identifier, jusqu'à se le personnifier, est le comble de la folie en tout autre sujet que Jésus, et ne soutient pas un regard de la raison. Comment en Jésus seul, parmi tous les mortels, cette affirmation se concilie-t-elle avec une sagesse qui devrait l'exclure plus qu'en tout autre, si elle ne la justifiait pas? — Comment a-t-elle pu faire *question* un instant, autour de lui, comme nous le voyons dans l'Évangile, lorsque Jésus, se promenant sous le portique de Salomon, les Juifs l'entourèrent lui disant : « Jusques à « quand tiendrez-vous notre esprit en suspens? » *Quousque animam nostram tollis*[1] ? — Comment, dans une nation où le culte de la Divinité était si jaloux et si

1. Jean, x, 24.

inviolable, et qui le fut, à l'égard de JÉSUS lui-même, jusqu'à étouffer le blasphème réputé de sa prétention par le dernier supplice, cette prétention se releva-t-elle de cet anéantissement jusqu'à se poser aussitôt devant le conseil des docteurs et des prêtres, et à s'y faire tolérer sur cet avis du plus éminent d'entre eux : « Prenez garde qu'à « l'événement vous ne vous trouviez avoir lutté contre « DIEU lui-même[1] ? » — Comment, partant de là avec la rapidité de la lumière et de la foudre, cette question fut-elle se poser à la fois dans tous les grands centres de la civilisation grecque et romaine : à Athènes, à Corinthe, à Éphèse, à Alexandrie, à Antioche, à Rome ; et, balayant devant elle tous les soulèvements de l'esprit, des sens, de la politique, de la superstition et de la nature, comment prévalut la solution qui fit tomber le monde aux pieds de l'HOMME-DIEU ? — Comment, assaillie avec acharnement par la rage de la haine et de l'intérêt, de la part des Juifs, des philosophes, des prêtres et des Césars, se maintint-elle et s'affermit-elle sous les coups qui lui étaient portés ? — Comment, remise successivement en question par toutes les hérésies qui n'ont cessé de l'agiter pendant dix-huit siècles, autant de fois a-t-elle triomphé ? — Comment, à la seule époque, au seul siècle où la divinité de JÉSUS fut ouvertement niée, avec elle et en elle furent niées, furent abîmées toute religion et

1. Opinion de Gamaliel dans le sénat des Juifs. Actes, v, 29.

toute société? — Comment, tout ce qu'il y a eu de grands esprits et de héros de l'humanité, se sont-ils rangés parmi les premiers disciples de cette croyance, et lui ont-ils dû leurs plus belles inspirations de génie ou de vertu? — Comment, enfin, à cette heure où le progrès des sciences, de l'industrie et de la critique, a passé au crible de l'esprit humain toutes les erreurs, toutes les illusions, tous les abus, et où l'audace de l'impiété croissant avec le succès *ose s'attaquer au Dieu du passé et regarder en face Celui devant qui se sont inclinées des générations d'adorateurs*, comment ce Dieu du passé n'est-il pas définitivement détrôné? Que dis-je? comment cette impiété elle-même s'incline-t-elle, la première, devant Jésus, exalte-t-elle l'homme en lui jusqu'à la divinité pour lui en refuser le titre légitime, et ne peut-elle autre chose que substituer l'idolâtrie de Jésus à la vraie religion de Jésus?

Il est donc vrai : Jésus-Christ, après avoir posé et fait prévaloir dans le monde l'affirmation qu'il est Dieu même, en a soutenu et déployé le titre depuis dix-huit siècles, à travers toutes les épreuves qui se puissent imaginer; et à l'heure qu'il est, pour ceux qui n'adorent pas en lui ce caractère, il le balance assez pour que ce soit une question, et pour qu'on ne puisse résoudre contre lui cette question qu'au prix de Dieu lui-même.

Non : « Il n'y a pas de Dieu dans le ciel, si un homme « a pu concevoir et exécuter avec un tel succès le des-

« sein gigantesque de dérober pour lui le culte suprême,
« en usurpant le nom de Dieu[1]. »

Mais qu'est-ce donc, si nous venons à observer que ce nom de Dieu, ce caractère, cet idéal de divinité si élevé, si accablant et si formidable, non-seulement Jésus le balance, non-seulement il le soutient, mais il est l'auteur de sa notion dans le monde.

Comme le dit très-bien M. Renan dans son langage : « Une haute notion de la divinité, qu'il ne dut pas au « judaïsme, et qui semble avoir été de toutes pièces *la* « *création de sa grande âme*, fut en quelque sorte le « principe de toute sa force[2]. »

Avant Jésus, Dieu n'était connu que dans la Judée. Partout ailleurs ce n'était qu'un fantôme, produit changeant de toutes les rêveries philosophiques de l'esprit humain, qui ne s'élevait au-dessus de l'idolâtrie que pour s'évanouir dans le scepticisme et dans l'athéisme. Dans la Judée même, où la notion de son unité, de sa puissance créatrice et de sa providence s'était miraculeusement maintenue, son culte était restreint au seul temple de Jérusalem, borné dans sa principale sanction aux avantages de la terre, et enveloppé d'ombres et de figures. Il était, surtout, local et sans vertu d'expansion dans le monde.

1. Jugement de Napoléon sur Jésus.
2. *Vie de Jésus,* p. 74.

Jésus-Christ seul a révélé Dieu aux hommes dans tous les mystères et dans tous les attributs de son être : sa trinité, sa paternité, sa sainteté, sa puissance, sa sagesse, sa justice, sa miséricorde, et la conciliation merveilleuse de tous ces attributs appliqués au salut du monde dans l'incarnation de son Verbe et la rédemption du genre humain. C'est l'ensemble de toute cette révélation qui constitue cette sublime notion que nous avons de Dieu, même en dehors de la foi aux mystères d'où elle émane, et sans laquelle cependant cette notion s'évanouirait. Or Jésus en est l'auteur. Il est le fondateur du culte de Dieu. Plus que cela, il en est l'objectif, si je peux ainsi parler, souverain; puisque c'est en lui et par lui, Fils incarné et immolé pour le salut du monde, que le Père est connu, adoré et invoqué.

M. Renan, citant cette grande parole de Jésus à la Samaritaine : « Femme, crois-moi, l'heure est venue où « l'on n'adorera plus ni sur cette montagne, ni à Jéru« salem ; mais où les vrais adorateurs adoreront le Père « en esprit et en vérité, » ne peut s'empêcher de dire : « Le jour où Jésus prononça cette parole, il fut vrai« ment Fils de Dieu. Il dit pour la première fois le mot « sur lequel reposera la religion éternelle[1]. »

Je ne sais si pour avoir fait ce qu'il a dit, en réali-

1. *Vie de Jésus*, p. 234.

sant la notion et le culte du vrai Dieu dans le monde, Jésus a cessé d'être Fils de Dieu ; mais ce que je veux dire uniquement ici, c'est que la conclusion que nous tirions déjà en faveur de cette vérité de la seule question, de la seule supposition sérieuse que Jésus fût Dieu, se fortifie grandement de cette considération que Jésus même est l'auteur de cette sublime notion de Dieu, terme de l'équation constitutive du problème.

Si nous la lui devons, en effet, comment la lui disputer? n'en justifie-t-il pas l'attribution par cela même? n'est-il pas adéquat à sa propre révélation? autre que Dieu seul peut-il révéler Dieu? « Nul ne connaît le « Père, si ce n'est le Fils[1], » a dit Jésus lui-même.

Bien plus, cet idéal de Dieu, tenant à l'attribution qu'il s'en fait comme Fils, par qui et en qui le Père s'est ainsi révélé, il n'y a pas même d'équation à établir : cette notion de Dieu est inhérente à Jésus ; il en est le sujet révélateur, irradiateur dans le monde ; et en la lui attribuant, nous ne faisons que la rapporter non-seulement à son auteur, mais à son foyer et à son essence[2]. Jésus alors est tellement Dieu, que cette conception de Dieu est en Jésus, est Jésus même; et il a pu dire : « Le Père est en moi, et moi dans le

1. Matth., xi, 27.
2. Je dis le foyer, comme on dit le soleil dans son rayon.

« Père [1]; » et plus encore : « Moi et le Père, nous ne « sommes qu'un [2]. »

En un mot, la notion de Dieu, sur laquelle nous mesurons Jésus, nous vient de lui, tient à lui, est lui-même. A moins de la répudier, il faut la lui attribuer, et M. Renan vient confirmer cette conclusion par sa méthode.

Ce n'est pas de la théologie que je fais ici, qu'on le remarque bien ; ce n'est pas même de la philosophie; c'est de l'histoire : l'histoire, la genèse de la notion de Dieu dans le monde, considérée dans son rapport avec Jésus-Christ.

Voilà ce que renferme et où conduit la seule question engagée de la divinité de Jésus-Christ, considérée par rapport à lui-même.

Envisageons-la maintenant par rapport à nous.

La notion de Dieu, telle que Jésus-Christ l'a révélée au monde, et telle qu'elle se personnifie en lui, est, par sa sainteté, et par les conditions de salut qu'elle nous impose, une vraie déclaration de guerre à la nature humaine corrompue qu'elle vient guérir. La parole de Jésus est « ce glaive acéré et à deux tranchants » que l'Apôtre des visions « vit sortir de sa bouche [3]. » — « Ne

1. Jean, x, 38.
2. Jean, x, 30.
3. Apoc., I, 16.

« pensez pas que je sois venu apporter la paix sur la « terre, dit-il lui-même, non; je ne suis pas venu ap- « porter la paix, mais le glaive; car je suis venu sépa- « rer l'homme de son père et la fille de sa mère. Et « qui ne prend pas sa croix et ne me suit pas, n'est pas « digne de moi. Qui recherche sa vie la perdra; et qui « perdra sa vie à cause de moi, la trouvera [1]. »

Ce langage, qui s'harmonise si divinement avec celui où Jésus parle de la douceur et de la suavité de son joug, n'a pas été compris, parce qu'il n'était pas goûté, par M. Renan. Comme dans celui-ci, il n'a vu que « le « fin et joyeux moraliste des premiers jours, » il n'a vu dans celui-là que « le géant sombre, qu'une sorte « de pressentiment grandiose jetait hors de l'humanité, « dévorant la vie à sa racine, et réduisant tout à un « affreux désert [2]. »

Cette impression de M. Renan est celle de la nature humaine, telle qu'elle s'est offerte à Jésus. Se faire reconnaître et accepter par cette nature, la faire revenir des *Mystères d'Adonis* à ceux du Crucifié; se faire adorer et aimer par elle, Dieu en croix; ne révéler la Divinité qu'en la produisant sous l'aspect le plus salutaire, mais le plus horrible au monde, *scandale au juif*, *folie au gentil*, était, il faut en convenir, outre la gigantesque entreprise de se faire adorer comme le Dieu

1. Matth., x, 34-39.
2. *Vie de Jésus*, p. 312.

unique à l'exclusion de tous les dieux, un dessein surhumain par la sainteté autant que par la puissance, l'exécution venant le justifier.

Par la sainteté, dont la Croix était comme le dard, ce dessein devait soulever toutes les révoltes de la nature humaine, que la puissance devait surmonter ; mais surmonter encore, chose admirable ! sans violenter cette nature noble jusque dans sa corruption, en respectant et en éprouvant sa liberté.

Dans ces conditions, l'adorable auteur de cette merveille, JÉSUS-CHRIST, devait être mis en question, *posé en butte à la contradiction* des hommes, pour leur ruine ou leur résurrection par l'épreuve.

D'après cela, que la divinité de JÉSUS-CHRIST soit en question, c'est ce qui prouve au plus haut point cette divinité ; cela l'implique.

Quelle preuve, en effet, d'une puissance vraiment divine en JÉSUS, que de balancer toute la nature humaine soulevée par l'horreur de sa Croix, comme nous venons de voir qu'il balançait tout l'idéal de la nature divine ? Comment a-t-il pu tenir tête à cette guerre qu'il est venu déclarer au monde pour le sauver ? Sa divinité est en question ! mais c'en est là le caractère, c'est là ce qui en fait l'évidence : la révolte de la nature humaine contre lui étant incessante, sans pouvoir jamais prévaloir contre sa Croix, qui en domine tous les soulèvements. Elle est en question, comme le roc par les vagues.

Cet état de Jésus-Christ prouve doublement sa divinité : comme témoignage de sa sainteté qui soulève, et comme témoignage de sa puissance qui domine toutes les révoltes du mal.

Voilà ce qui résulte de la question posée.

II

Quant à la méthode de l'impiété pour résoudre négativement cette question, elle ne prouve, elle n'implique pas moins l'affirmative.

Si Jésus n'était pas Dieu, s'il n'était qu'homme, et son œuvre un fait humain, rien ne devrait être plus facile à établir. Je conçois qu'il soit difficile jusqu'à l'impossible de prouver qu'un homme soit Dieu; mais de prouver qu'un homme est homme, cela devrait être facile jusqu'à l'inutile. Qui s'est jamais mis en frais sérieux, je ne dis pas parmi nous, peuples éclairés, mais chez les peuples même qui ont obéi à ces superstitions, pour démontrer que Mercure, Apollon, Bacchus, n'étaient pas des dieux véritables? Aucune controverse s'est-elle jamais élevée à ce sujet? Alexandre a pu se dire le fils de Jupiter; mais toute la Grèce a souri de cette supercherie; et de même, l'apothéose des empereurs romains n'a jamais été une chose sérieuse pour les Romains. Mahomet ne s'est donné que pour un

simple agent de la Divinité, et il n'en a donné d'autre preuve que le sabre, sans qu'aucune plume lui ait jamais fait l'honneur de le discuter.

Comment, pour nous, la divinité de Jésus-Christ peut-elle être chose, non-seulement si sérieuse mais, si insurmontable? Car enfin, voici dix-huit cents ans qu'on l'assiége. Depuis Celse jusqu'à Strauss, que de plumes usées, que de volumes accumulés, que de travaux entrepris, faits, défaits, refaits; que d'armes renouvelées dont les débris sont épars ou enterrés au pied de cette *Enclume qui a brisé tous les marteaux,* et où gisent pêle-mêle, dans une célébrité pire que l'oubli, tous les téméraires agresseurs de cette divinité invincible!

Enfin M. Renan vient. Toute souveraineté va plier devant sa critique: il va s'attaquer au Dieu du passé, et regarder en face celui devant qui se sont inclinées des générations d'adorateurs. Écoutons-le :

Dans un tel effort, une part de divination et de conjecture doit être permise. Et encore, selon M. Schérer, *une large part;* et de divination romanesque, et de *conjecture erronée :* au lieu de *l'analyse des témoignages, du balancement des preuves*, et des *informations authentiques*, qui serait le *parti le plus digne*, mais qui a l'inconvénient d'*être impossible.*

Quel aveu! quel hommage!

Ce n'est pas assez. *Dans un tel effort*, les éternelles

lois du sens moral et du sens commun doivent être suspendues ; plus que cela, renversées. *L'entreprise est impossible, si l'on n'admet hautement qu'il y a pour la sincérité plusieurs mesures, etc.*, et si, *selon les idées étroites qui se sont répandues sur la folie, on considère comme n'étant pas sain, un état où l'on dit des choses dont on n'a pas conscience, et où la pensée se produit sans que la volonté l'appelle et la règle. — Toute critique est faussée si l'on part de ce principe que tout personnage historique à qui l'on attribue des actes que nous tenons pour insensés ou charlatanesques a été un fou ou un charlatan.* — Il faut qu'on passe tout cela au critique, pour qu'il puisse se tirer de son entreprise contre Jésus-Christ.

Quel aveu plus éclatant, quelle preuve plus manifeste que la divinité de Jésus-Christ repose sur les fondements de la raison et de la conscience, que de ne pouvoir l'attaquer sans renverser ainsi ces fondements de toute critique, de toute certitude, de toute conviction ! Jamais nos apologétiques furent-elles aussi probantes, aussi concluantes ?

Ce n'est pas tout encore. Pour pouvoir contester avantageusement les œuvres surnaturelles par lesquelles Jésus a manifesté sa divinité, et les témoignages historiques qui les rapportent, il faut présupposer que de telles œuvres sont toujours impossibles et que de tels témoignages sont toujours faux. Et il faut partir de

cette présupposition comme d'un principe qui ne saurait être discuté. A cette condition seulement on aura raison des miracles de Jésus et des Évangiles. C'est-à-dire, à la condition de les nier simplement sans preuve, contre toute preuve; d'aller de l'inconnu au connu, et d'ériger en solution ce qui est en question. A la condition, surtout, de ne pas tolérer la discussion du grand point de départ de cette nouvelle dialectique, l'impossibilité du surnaturel, et cette idée de Lucrèce que tout se produit dans le monde par des lois où l'intervention personnelle d'êtres supérieurs n'a aucune part : l'athéisme.

Ainsi : gloire à notre foi! confirmation la plus éclatante qu'elle ait jamais reçue! Dieu et Jésus sont tellement liés ensemble dans l'esprit humain et dans la vérité, que, pour nier que Jésus soit Dieu, il faut supprimer Dieu; et que pour supprimer Dieu, il faut l'attaquer en Jésus comme en lui-même. Il faut attaquer le Fils dans le Père, et le Père dans le Fils : tant est vraie, par la tactique même de l'erreur, cette grande parole déjà citée de Jésus : — « Le Père est en « moi, et moi dans le Père : le Père et moi nous ne « sommes qu'un. »

Jésus-Christ est donc Dieu, s'il y a un Dieu; puisque le seul principe d'où on fasse dériver sa négation est celle de Dieu même. Il n'y a plus place pour le déisme entre la foi en Jésus-Christ et la foi en

Dieu, tant ces deux objets de la foi se pénètrent et se confondent, je ne dis pas dans le culte des croyants, mais dans la guerre des impies.

« Croyez-vous en Dieu? — dit M. Proudhon, — si « oui, vous êtes chrétien, catholique... si non, osez le « dire; car alors ce n'est pas seulement à l'Église que « vous déclarez la guerre, c'est à la foi du genre hu- « main. Entre ces deux alternatives, il n'y a de place « que pour l'ignorance ou la mauvaise foi [1].

« Jamais je n'eusse contesté l'autorité de l'Église, « si j'admettais le surnaturel, je me serais incliné de- « vant une foi si antique, fruit de la plus savante et de « la plus longue élaboration dont l'esprit humain ait « donné l'exemple [2].

« Oh! le Christianisme est sublime, sublime dans la « majesté de son dogme et la chaîne de ses déductions. « Jamais pensée plus haute, système plus vaste, ne fut « conçu, organisé parmi les hommes. Et je fais ici ser- « ment que si l'Église parvient à renverser la thèse (an- « tithéiste) que je lui oppose, j'abjure ma philosophie « et je meurs dans ses bras [3].

« Si vous reconnaissez un Être suprême, à genoux « devant le Crucifié [4]! »

1. *De la Justice dans la Révolution et dans l'Église,* t. Ier, p. 38.
2. *Id., ibid.,* p. 36.
3. *Id., ibid.,* p. 164.
4. *Id.,* t. II, p, 207.

DIEU admis, il faut donc proclamer que JÉSUS-CHRIST est Dieu, que le Christianisme est la religion véritable, que le Catholicisme en est le foyer conservateur. Il n'y a pas d'autre raison de ne pas être vraiment catholique, que d'être athée, que d'éliminer le surnaturel, l'absolu, Dieu : comme il n'y a pas d'autre moyen pratique de nier Dieu que de nier JÉSUS, le CHRIST, DIEU AVEC NOUS.

C'est là l'entreprise de nos nouveaux Titans, qui escaladent le ciel et la conscience humaine pour en arracher Dieu; qui, entassant la négation de JÉSUS-CHRIST sur celle de DIEU, la négation de DIEU sur celle de JÉSUS-CHRIST, ne parviennent par cette double et réciproque négation qu'à affirmer et confirmer ces deux vérités l'une par l'autre, et qu'à rouler sous le poids de leurs propres arguments.

JÉSUS-CHRIST n'est pas seulement Dieu pour ceux qui croient en Dieu.

Pour ceux même qui ne croient pas en Dieu, il le prouve.

C'est ce que nous allons voir dans les chapitres qui vont suivre, toujours à l'aide de M. Renan.

CHAPITRE VI

LES PROPHÉTIES

Les prophéties en effet, pour commencer par cette première preuve de notre foi, considérées dans tous les caractères qu'elles présentent, sont du surnaturel et du miracle au premier chef. Si elles sont bien établies, elles prouvent donc une puissance surnaturelle et son intervention dans le monde, pour s'attester en Jésus-Christ.

J'ai déjà déroulé cette preuve dans un long chapitre du quatrième volume de mes *Études*. Je n'ai pas l'intention de refaire ni de redonner ici ce travail. Je me permettrai seulement d'y renvoyer le lecteur curieux de se faire une conviction sur un des plus grands sujets qui en soient dignes.

Ce travail supposé, je me propose seulement de montrer la confirmation qu'il reçoit de la *Vie de Jésus* de M. Renan : confirmation, selon moi, décisive, et après laquelle il n'y a plus de question.

Non que, jusqu'à ce jour, la valeur des prophéties fît sérieusement question : mais l'incrédulité, comme je dois le rappeler souvent, s'étant tenue, à l'égard de cette

preuve, comme à l'égard de toutes les autres, sur la négative, en avait éludé la force. Aujourd'hui qu'elle se décide enfin à sortir de ce rôle par trop chétif et par trop usé pour se risquer sur le terrain positif de l'explication, elle y glisse fatalement dans l'aveu, et n'en sort que par le ridicule.

C'est ce qu'on va voir.

I

Nos adversaires et nous, tombons d'accord de ce point capital, qu'une prophétie, quand elle réunit toutes les conditions, est un fait surnaturel, et équivaut au plus grand miracle.

M. Havet le dit expressément : « Toute prophétie, « tout miracle, en un mot tout merveilleux est effacé « de la *Vie de Jésus* par M. Renan[1]. » Prophétie, miracle, merveilleux, sont posés, par lui, sur la même ligne.

« L'orthodoxe, dit-il encore, n'a pas besoin de prou- « ver *le miracle*, il est content s'il peut seulement ne « pas être forcé ou ne pas se croire forcé à le nier. Je « voudrais préciser davantage par un exemple. Le cri- « tique ouvre un Évangile et il y trouve la prédiction « précise et circonstanciée de la prise de Jérusalem et « de la ruine du temple. *Il conclut tout de suite et sans*

1. *Revue des Deux Mondes*, 1er août 1863, p. 63.

« *en demander davantage*, que ce livre, ou tout au « moins cet endroit, a été écrit après l'événement, etil « tient cela pour acquis, à moins qu'on ne fournisse la « preuve du contraire[1]. »

Ainsi, tel est le caractère surnaturel et miraculeux de la prophétie pour l'incrédule, que quand elle s'offre à lui dans un livre, par cela seul, il conclut de suite que ce livre a été écrit après l'événement.

M. Havet fait allusion par là à l'Évangile de saint Luc et à la conduite de M. Renan relativement à la prophétie de la ruine de Jérusalem par Jésus-Christ dans cet Évangile.

M. Renan, en effet, dont M. Havet ici n'est que l'écho, professe et pratique cette même doctrine, qui reconnaît dans une prophétie bien caractérisée un témoignage surnaturel.

Il conclut de la prophétie de Jésus-Christ rapportée au chapitre XXI de saint Luc, que la *date de cet Évangile peut être déterminée avec beaucoup de précision, et qu'il a été écrit certainement après le siége de Jérusalem;* et il y revient par quatre fois dans son ouvrage : tant cette raison de décider lui paraît péremptoire[2].

Et que l'on remarque combien il faut qu'elle le soit, à ses yeux, pour prévaloir seule contre toutes les rai-

1. *Vie de Jésus*, 570.
2. *Id.*, *ibid.*, p. XVII, p. XXXIX, p. XLI, et p. 418.

sons qui assignent à saint Luc une date antérieure [1]. Que l'on remarque aussi qu'à cette date antérieure à l'événement la prophétie de Jésus, prodigieuse assurément, cependant l'est moins, quant à l'antériorité, que les autres prophéties. Combien donc celles-ci doivent-elles avoir un caractère surnaturel !

Aussi, relativement à l'une d'elles, celle de Daniel, dans la partie qui regarde les révolutions des empires, M. Renan n'hésite-t-il pas à la faire descendre après les événements dont elle parle, au temps d'Antiochus Épiphane, sur la principale raison que *l'annonce des événements y est claire et déterminée* [2]. Il va même jusqu'à appeler cette prophétie un *faux*, pour ce motif [3].

Il est donc professé par l'auteur de la *Vie de Jésus* et par M. Havet, que la prophétie est de l'ordre du miracle.

Qu'il me soit permis de montrer à quel point ils ont raison, par le rappel d'une page où j'ai moi-même exposé cette vérité.

« Telle est, disais-je, la force des prophéties pour celui qui en examine attentivement l'antiquité, le nombre, la répétition, la précision et l'accord avec les événements, qu'on peut dire que le miracle qu'elles étalent est aussi grand que celui de la résurrection d'un

1. Voir *Lardner's Credibility of the Gospel's history*, part. II.
2. *Vie de Jésus*, introduction, p. XI.
3. *Id.*, p. 253.

mort. Rendre la vie à ce qui n'est plus, ne suppose pas plus de puissance que la prédire en ce qui n'est pas, lorsque la prédiction est tellement antérieure, tellement circonstancielle et ponctuelle, qu'il n'y a que l'auteur de la vie qui peut avoir confié le secret de son événement. La puissance de *prédire* se confond alors avec celle de *produire* et n'en est qu'une dérivation. Le temps n'oppose pas un voile moins épais, un silence moins muet que la mort aux investigations de l'homme ; ce sont deux abîmes également fermés ; ce sont comme les deux mains de Dieu, par lesquelles il donne l'être ou le retire : lui seul peut les ouvrir, et faire voir ce que lui seul peut faire. — Qu'on ne dise pas que la prévision de l'homme et le calcul des conjectures peuvent quelquefois rencontrer juste. Cela n'est vrai que lorsque l'événement à venir se rattache par quelque point à l'événement présent, et rentre dans les lois générales sous lesquelles on se trouve placé : parce qu'alors cet événement n'est pas, à proprement parler, à venir ; il existe dans le moment présent comme dans son germe ; il ne s'agit que de l'en dégager : de même aussi qu'il est vrai que l'art médical peut retenir la vie dans un corps qu'elle n'a pas entièrement abandonné, et en qui elle tient encore par quelque organe. Mais lorsque la vie n'est absolument pas, ou lorsqu'elle n'est absolument plus ; lorsqu'elle est tellement enfoncée dans le temps ou dans la mort qu'il n'en subsiste aucun prin-

cipe ni aucune relation dans le présent ; lorsque son objet est tellement singulier et individuel qu'il échappe à toute induction tirée des lois générales, et qu'il est enfin jeté, loin de toute portée conjecturale, dans les profondeurs de l'avenir, alors la prédiction est un vrai prodige ; et la puissance de prophétiser, de *susciter* en quelque sorte l'événement, est absolument égale à celle de *ressusciter* [1]. Qu'est-ce donc lorsque l'événement n'est pas seulement éloigné, singulier, hors de toute relation avec les lois générales ; mais qu'il est contre les lois générales, contre les lois naturelles même, une exception, un prodige ? Si prophétiser est un prodige, qu'est-ce donc de prophétiser des prodiges [2] ? »

Or, telles sont, disions-nous, nos prophéties. Après cela nous les déroulions.

Que M. Renan dût contester cette seconde partie de notre démonstration, nous devions nous y attendre, d'autant qu'il était d'accord avec nous sur la première. Reconnaissant le caractère surnaturel de la prophétie, il devait en contredire l'existence, à moins de passer en-

1. Aussi la qualification de *prophète* emportait-elle celle de *thaumaturge*. Nous lisons, *Ecclés.*, c. 68, que le corps d'Élisée *prophétisa* après sa mort, parce que l'attouchement de ce corps *ressuscita* un mort qui avait été mis dans le même tombeau. A la vue des miracles opérés par Jésus, les Juifs disaient aussi : « Un grand *prophète* s'est levé parmi nous, et Dieu a visité son « peuple. » (Luc, c. 16, v. 7.)

2. *Études philosophiques sur le christianisme*, tome IV, p. 159.

tièrement dans notre camp. Aussi a-t-il contesté l'existence de deux prophéties dont j'ai fait mention plus haut : la prophétie de la ruine de Jérusalem par JÉSUS-CHRIST dans saint Luc, et celle de la révolution des empires par Daniel.

Mais qui le croirait? sauf ces deux prophéties (et encore revient-il sur la négation de la première), il avoue toutes les autres prophéties : tant elles sont établies, démontrées, incontestables! tant, du moment qu'il a voulu sortir du vide de la négation, pour poser le pied sur le sol positif de l'histoire, il les a vues se dresser devant lui et l'envelopper de leur réalité, l'accabler de leur certitude, l'éblouir et l'inonder de leur clarté!

Ce n'est pas une fois et transitoirement, c'est pleinement et largement qu'il les rapporte, qu'il les expose, et dans des termes qui ne laissent rien à désirer.

Nous allons donc lui céder la parole, et nous nous bornerons à l'étayer par la citation, en note, des textes auxquels lui-même nous renverra.

« C'est la race sémitique, dit-il, qui a la gloire
« d'avoir fait la religion de l'humanité. Bien au delà
« des confins de l'histoire, sous sa tente restée pure des
« désordres d'un monde déjà corrompu, le patriarche
« bédouin préparait la foi du monde [1]. Entre toutes les

1. « Le Seigneur Dieu dit à Abraham : — *Je ferai sortir de* « toi *un grand peuple; et toutes les nations de la terre seront*

« tribus des sémites nomades, celle de Beni-Israël était « marquée déjà pour d'immenses destinées[1]. Une « Loi ou *Thora*, très-anciennement écrite sur des « tables et qu'ils rapportaient à leur grand libérateur, « Moïse, était déjà le code du Monothéisme et renfer- « mait, comparée aux institutions d'Égypte et de la « Chaldée, de puissants germes d'égalité sociale et de « moralité. » M. Renan mentionne ensuite l'institution de l'Arche et du Sacerdoce. « De là cependant ne « vint pas l'institution qui décida de l'avenir. Outre « ses prêtres, chaque tribu nomade avait son *nabi* ou « prophète, sorte d'oracle vivant que l'on consultait « pour la solution des questions obscures qui suppo- « saient un haut degré de clairvoyance. Les nabi d'Is- « raël furent les vrais instruments de la primauté reli- « gieuse du peuple juif. De bonne heure, ils annon- « cèrent des espérances illimitées. Ils proclamèrent

« *bénies en* CELUI QUI SORTIRA DE TOI. » (Genèse, ch. XII, v. 3. — Ch. XXII, v. 18.

1. « Or Jacob (qui, dans sa lutte avec l'ange, avait reçu le nom « d'*Israël*) appela ses enfants, et leur dit : Assemblez-vous tous, « pour que je vous annonce les choses qui doivent arriver *dans « les derniers jours... Le sceptre ne sortira point de Juda*, et il y « aura toujours des chefs de sa race, *jusqu'à ce que vienne* « CELUI QUI DOIT ÊTRE ENVOYÉ, CELUI-LA QUI SERA L'ATTENTE DES « NATIONS » (Genèse, ch. XLIX, v. 8, 9, 10). — « J'attendrai le « SAUVEUR QUE VOUS DEVEZ ENVOYER, Seigneur. » (Genèse, ch. XLIX, v. 18.) — « Mes bénédictions dureront jusqu'à ce que le « DÉSIRÉ DES COLLINES ÉTERNELLES SOIT VENU. » Genèse, ch. XLIX, v. 26.)

« qu'*un règne sans bornes lui était réservé, qu'un jour*
« *Jérusalem serait la capitale du monde entier* et que
« le genre humain se ferait juif. Jérusalem et son
« temple leur apparurent comme une ville placée sur
« le sommet d'une montagne, *vers laquelle tous les*
« *peuples devaient accourir, comme un oracle d'où la*
« *loi universelle devait sortir, comme le centre d'un*
« *règne idéal, où le genre humain, pacifié par Israël,*
« retrouverait les joies de l'Éden[1]. Un gigantesque
« rêve poursuivait depuis des siècles le peuple juif. Il
« crut avoir les promesses divines d'un avenir sans
« bornes. Avant la captivité, quand tout l'avenir ter-
« restre de la nation se fut évanoui par la séparation
« des tribus du Nord, on rêva la restauration de la
« maison de David, la réconciliation des deux fractions
« du peuple, le triomphe de la théocratie et du culte de
« Jéhovah sur les cultes idolâtres. A l'époque de la cap-
« tivité, un poëte plein d'harmonie *vit* la splendeur
« d'une Jérusalem future, dont les peuples et les îles
« lointaines seraient tributaires, sous des couleurs si

1. *Vie de Jésus*, p. 5, 6, 7, 8. — « Dans *les derniers temps*,
« la maison du Seigneur sera élevée sur les collines, et *afflue-*
« *ront à elle* TOUTES LES NATIONS. Et la *multitude des peuples*
« iront à elle en disant : Venez, et montons à la montagne du
« Seigneur et à la maison du Dieu de Jacob ; et il nous ensei-
« gnera les voies, et nous marcherons dans ses sentiers, PARCE
« QUE LA LOI SORTIRA DE SION, ET LA PAROLE DU SEIGNEUR DE
« JÉRUSALEM. » (Isaïe, ch. II.)

« douces, qu'on eût dit qu'un rayon des regards de « Jésus l'eût pénétré à une distance de six siècles [1]. »

1. *Vie de Jésus*, p. 49, 50.

« Les yeux superbes seront humiliés, la hauteur des grands sera « abaissée, le Seigneur seul paraîtra grand ce jour-là. L'IDOLATRIE « SERA ENTIÈREMENT DÉTRUITE. » (Isaïe, ch. II.) — « Depuis le le- « ver du soleil jusqu'à son couchant, *mon nom sera grand parmi « les nations*; et en tout lieu on me sacrifiera, et L'ON OFFRIRA « EN MON NOM UNE HOSTIE PURE » (Malach., ch. I, v. 11.) — « Écoutez-moi, vous qui êtes mon peuple; car la loi sortira de « moi, et ma justice éclairera tous les peuples. — Il viendra un « jour où je dirai : *Moi qui parlais autrefois, me voici présent.*— « Le Seigneur a fait voir son bras aux yeux de toutes les nations; « et *toutes les régions de la terre verront* LE SAUVEUR QUE NOTRE « DIEU DOIT ENVOYER. Il arrosera beaucoup de nations, et les rois « se tiendront devant lui dans le silence, parce que ceux aux- « quels il n'a point été annoncé le verront, et ceux qui n'avaient « point entendu parler de lui le contempleront. » (Isaïe, ch. LI et « ch. LII.) — « Seigneur, envoyez l'AGNEAU DOMINATEUR DE LA « TERRE. » (Isaïe, ch. XVI.) — « Je ne me tairai point en faveur de « Sion, jusqu'à ce que SON JUSTE paraisse comme une vive lu- « mière. Les nations verront VOTRE JUSTE; tous les rois de la « terre verront votre Prince éclatant de gloire, et on vous appel- « lera d'un nom nouveau. » (Isaïe, ch. LXII.) — « Cieux, faites « descendre LE JUSTE comme une pluie, et que la terre germe LE « SAUVEUR ! » (Isaïe, ch. XLV.)

« Voici ce que dit le Seigneur qui a créé les cieux, le Dieu « qui a créé la terre : Je n'ai point parlé en secret... *C'est moi « qui annonce dès le commencement ce qui ne doit arriver qu'à la « fin.* (Manière de caractériser la prophétie qui revient souvent.) « J'ai juré par moi-même que tout genou fléchira devant moi, « et que toute langue jurera par mon nom. Toutes mes résolu- « tions sont immuables, et toutes mes volontés s'exécuteront. « Je l'ai dit et je le ferai; j'en ai formé le dessein et je l'accom- « plirai. (Admirable caractère de résolution !) Le temps d'envoyer « MA JUSTICE est proche, je ne le différerai pas, et LE SAUVEUR

M. Renan rapporte ensuite ce fameux chapitre LIII d'Isaïe, où le prophète trace un portrait si prodigieusement frappant de Jésus, dans son double caractère de souffrance et de gloire, qu'il lui a valu le nom de *cinquième Évangéliste*.

« Des accents inconnus se font déjà entendre, dit « M. Renan, pour exalter le martyre et célébrer la puis- « sance de *l'homme de douleur*. — *A propos* [1] de quel- « qu'un de ces sublimes patients qui, comme Jérémie, « teignaient de leur sang les rues de Jérusalem, un « inspiré fit un cantique sur les souffrances et le

« QUE JE DOIS ENVOYER ne tardera plus. » (Isaïe, ch. XLV et XLVI.) — « LE JUSTE QUE JE DOIS ENVOYER est proche, LE SAUVEUR QUE « J'AI PROMIS va paraître, et mon bras fera justice aux nations. » (Isaïe, ch. LI.) — « Encore un peu de temps, et j'ébranlerai le « ciel et la terre, la mer et tout l'univers; j'ébranlerai tous les « peuples, et LE DÉSIRÉ DE TOUTES LES NATIONS VIENDRA. » (Aggée, ch. 11.)

On conçoit qu'en présence de pareils textes, dont les Juifs nous garantissent l'authenticité, la traduction des Septante, la lettre; et les paraphrases chaldaïques, le sens, M. Renan ait été obligé de s'exécuter. — Et ce n'est là qu'une partie de nos prophéties. M. Renan a évité de parler de celles où, dans les termes les plus énergiques, la réprobation des Juifs est présentée comme concomitante à la vocation des Gentils. Il a éludé ou n'a dit qu'un mot équivoque de l'admirable et incontestable prophétie *Ecce Virgo concipiet*, etc., etc. Voir sur tout cela nos *Études*.

1. Nous faisons nos réserves sur cet *à propos*, ainsi que sur le *génie* d'Israël qui termine cette phrase, seules atténuations que M. Renan ait essayé d'opposer à la force accablante de cette prodigieuse prophétie.

« triomphe du serviteur de Dieu, où toute la force pro-
« phétique du génie d'Israël semble concentrée. — *Il*
« *s'élevait* comme un faible arbuste[1], comme un reje-
« ton qui monte d'un sol aride ; il n'avait ni grâce ni
« beauté. Accablé d'opprobres, délaissé des hommes,
« tous détournaient de lui la face ; couvert d'ignomi-
« nie, il comptait pour un néant. C'est qu'il s'est
« chargé de nos souffrances ; c'est qu'il a pris sur lui
« nos douleurs. Vous l'eussiez tenu pour un homme
« frappé de Dieu, touché de sa main. Ce sont nos cri-
« mes qui l'ont couvert de blessures, nos iniquités qui
« l'ont broyé ; le châtiment qui nous a valu le pardon a
« pesé sur lui, et ses meurtrissures ont été notre gué-
« rison. Nous étions comme un troupeau errant, cha-
« cun s'était égaré, et Jéhovah a déchargé sur lui l'ini-
« quité de nous tous. Écrasé, humilié, il n'a pas ouvert
« la bouche[2] ; il s'est laissé mener comme un agneau à
« l'immolation ; comme une brebis silencieuse devant

1. Il y a dans le texte : *il s'élèvera, ascendet.* M. Renan met toute cette prophétie au passé, sauf la fin : la vérité, c'est qu'elle est tantôt au futur, tantôt au passé, tantôt au présent, ce qui est le vrai caractère de la prophétie chrétienne ; par la double raison qu'à la lumière de Dieu tous les temps sont indifférents, et que les effets de l'expiation du Christ ont reflué sur tous les temps. *Agnus occisus est ab origine mundi.* Il est même remarquable, dans cette merveilleuse prophétie, que tout ce qui est dit des souffrances expiatoires du Sauveur est au passé, et que tout ce qui se rapporte à son triomphe évangélique est au futur.

2. « *S'il a été offert*, dit ici la prophétie, *c'est qu'il l'a voulu.* »

« celui qui la tond, il n'a pas ouvert la bouche[1]. Son « tombeau passe pour celui d'un méchant, sa mort « pour celle d'un impie[2]. Mais du moment qu'il aura « offert sa vie, il verra naître une postérité nombreuse, « et les intérêts de Jéhovah prospéreront dans sa « main[3]. »

M. Renan a bien raison de voir *toute la force prophétique concentrée* sur cet Ecce Homo présenté par Isaïe huit cents ans avant qu'il l'ait été par Ponce-Pilate. Et assurément cela est prodigieux et surnaturel.

1. « Il est mort dans les angoisses, *ayant été condamné par des Juges.* » Autre trait omis, très-important. (Isaïe, LIII, 8.)

2. « Mais le prix de ses souffrances lui sera donné, il en sera « rempli, et il *justifiera un grand nombre d'hommes par la con-* « *naissance qu'ils auront de lui*, ayant porté lui-même leurs ini- « quités. — Le Seigneur lui départira une nombreuse postérité, « parce qu'il se sera livré lui-même à la mort; *qu'il aura été mis* « *lui-même au nombre des scélérats;* qu'il aura porté les péchés « de tous, *et qu'il aura prié pour les coupables.* » (Isaïe, LIII, 11, 12.) — Conçoit-on, après de telles prophéties, qui arrivent chez Daniel à la précision chronologique du sacrifice de la croix, que M. Schérer vienne nous dire : « Il est certain que l'Ancien Tes- « tament ne renferme pas un mot relatif à un Messie souffrant, « mourant, expiant les péchés ? »

3. *Vie de Jésus*, p. 58.

« On avait ordonné son sépulcre avec les méchants, *et il a été* « *avec le riche dans sa mort.* » (Is., LIII, 9.) Admirable trait prophétique de la circonstance évangélique de Joseph d'Arimathie, homme riche, *homo dives,* qui obtint de Pilate le corps de Jésus, et le mit *dans un sépulcre neuf, qu'il avait fait tailler pour lui dans le roc.* (Marc, XV, 46.) Ce sépulcre prophétisé glorieux : *Et sepulchrum ejus erit gloriosum.* (Is., XI, 10.)

M. Renan, qui conteste aux prophéties de Daniel d'avoir été faites durant la captivité, parce que, en ce qui touche les révolutions des empires, l'annonce des événements y est claire et déterminée[1] (raison qui l'accable dans toutes les autres prophéties qu'il reconnaît), les avoue cependant comme ayant paru sous le règne d'Antiochus Épiphane, cent soixante-quinze ans avant Jésus-Christ[2].

Il reconnaît ainsi leur valeur en ce qui regarde le Messie :

« Durant les persécutions d'Antiochus Épiphane,

1. *Vie de Jésus,* introduction, p. XI.

2. M. Renan, dans cette contestation, comme dans cet aveu, n'est que l'écho de Porphyre, sans tenir compte des réfutations anciennes et modernes qui l'ont confondu. Mais cette contestation est heureuse en ce qu'elle donne la mesure de l'aveu. C'est ce que nous faisions remarquer nous-même, il y a vingt ans, dans nos *Études :* « Les prophéties de Daniel touchant ce passage de JÉSUS-« CHRIST s'offrent à nous avec deux garanties décisives. La pre-« mière est l'aveu forcé de Porphyre, qui, dans l'emportement « de sa prévention, intéressé à écarter la première prophétie de « Daniel sur le règne d'Antiochus Épiphane (si bien justifiée par « l'événement *qu'elle a plutôt raconté des choses passées,* dit-il, « *que décrit des événements futurs*), osa alléguer, sans ombre de « preuve, que le livre de Daniel avait été composé par un in-« connu, sous le règne de ce prince. (*Porphyr. apud Hieronym.,* « *præf. in Daniel.*) Démenti et confondu sur-le-champ par les « Juifs, son imputation tomba ; mais la marque en est restée, « comme le plus haut point où ait osé monter l'incrédulité à « l'endroit des prophéties, à la grande justification des deux « autres prophéties de Daniel sur JÉSUS-CHRIST, que cette « attaque insensée laissait subsister dans une antériorité bien

« dit-il, « le livre de Daniel » parut. Ce fut comme une « renaissance du prophétisme, mais sous une forme « très-différente de l'ancienne, et avec un sentiment « bien plus large des destinées du monde. Le livre de « Daniel donna en quelque sorte aux espérances mes- « sianiques leur dernière expression. Le messie ne fut « plus un roi à la façon de David et de Salomon, un « Cyrus théocrate et mosaïste ; ce fut un FILS DE L'HOMME, « apparaissant dans la nue, un être surnaturel revêtu « de l'apparence humaine, chargé de juger le monde « et de présider à l'âge d'or [1]. »

M. Renan nous renvoie au texte qu'il veut bien nous indiquer. Autorisé ainsi par lui à y avoir recours, nous allons le produire pour le compte de son aveu.

« suffisante, quoiqu'elle ne fût pas complète : semblable à ces « crues d'eau qui recouvrent un moment les piles d'un pont, « sans atteindre jusqu'à ses arches, et dont l'impuissante et pas- « sagère furie ne sert qu'à rehausser la prudence de l'architecte « qui a su la prévoir et la braver. »

« La seconde garantie, disons-nous, est dans cette déclaration « de l'historien juif Josèphe : « Tous ces malheurs fondirent sur « notre nation sous le règne d'Antiochus, comme Daniel l'a ait « prédit LONGTEMPS AUPARAVANT ; — il a parlé aussi de la puis- « sance des Romains et de leur empire ; — et il a prédit les maux « dont ils devaient accabler notre nation. — Tous les écrits que « Daniel nous a laissés se lisent encore dans nos assemblées. » (*Antiq. judaicæ*, lib. x, cap. XII.) « Tous ces écrits de Daniel « font du reste partie de la traduction des *Septante*, et existaient « ainsi notoirement dans le monde depuis près de trois cents « ans. » (*Études philos.*, t. IV, p. 250.)

1. *Vie de Jésus*, p. 15.

Voici ce texte, véritable miroir prophétique dans lequel apparaît cinq cent trente-sept ans, suivant l'Histoire universelle, avant sa venue (cent soixante-quinze ans, suivant Porphyre et M. Renan), la grande figure du Fils de l'Homme, qui en reçoit ainsi, par cette anticipation prodigieuse, un éblouissant témoignage de divinité.

« Je considérais ces choses dans une vision de nuit, « dit le Prophète, et je vis comme le Fils de l'Homme « qui venait avec les nuées du ciel, et qui s'avança « jusqu'à l'Ancien des jours. Ses anges le lui présen- « tèrent, et il lui donna puissance, honneur, royauté, « et tous les peuples et toutes les tribus : disant que « toutes les races et toutes les langues le serviront, que « sa puissance est une puissance éternelle qui ne « lui sera point ôtée, et que son règne n'aura point « de fin[1]. »

Quelle prophétie ! quand on la rapproche de l'inscription romaine, que chaque siècle en passant grave plus profondément : *Christus vincit! Christus regnat! Christus imperat!*

Où est le surnaturel, où est le miracle, où est l'intervention manifeste de la Divinité, si ce n'est dans les deux prodiges d'une telle prophétie et d'un tel accomplissement, multipliés en quelque sorte l'un par l'autre,

1. Daniel, VII, 13 et suiv.

pour s'élever à la plus haute puissance? Et encore une fois, si prophétiser des événements naturels est un prodige, qu'est-ce donc de prophétiser des prodiges?

Ce n'est pas tout.

Daniel a prophétisé non-seulement cette puissance prodigieuse du CHRIST, mais il a prédit son immolation, qui la rend encore plus prodigieuse. Il a prédit la gloire du CRUCIFIÉ. — Et il a fait cette prédiction avec une telle précision de dates et de circonstances, que l'histoire et l'astronomie s'en sont aidées[1].

1. Un jeune astronome du siècle dernier, enlevé à la science par une mort prématurée, et dont les rares et nombreuses connaissances, dit le savant naturaliste Bonnet, étaient relevées par une modestie, une candeur et une piété plus rares encore, M. DE CHESEAUX, fit dans les prophéties de Daniel des découvertes astronomiques qui étonnèrent deux des premiers astronomes de ce siècle, MAIRAN et CASSINI. « Il n'y a pas moyen de disconvenir « des vérités et des découvertes qui sont prouvées dans votre dis- « sertation, lui écrivait Mairan; mais je ne puis comprendre (il « était incrédule) comment et pourquoi elles sont aussi réelle- « ment renfermées dans l'Écriture sainte. » Cassini, sans s'arrêter comme Mairan aux comment et pourquoi, déclara bientôt après, avoir trouvé toutes ses méthodes pour le calcul des mouvements du soleil et de la lune, *déduites du cycle de Daniel* et de l'arrivée des équinoxes et du solstice au méridien de *Jérusalem*, très-démontrées et parfaitement conformes à l'astronomie la plus exacte. « Eût-on soupçonné, ajoute Bonnet, que l'étude d'un pro- « phète enrichirait l'astronomie transcendante, et qu'elle nous « vaudrait, sur certains points très-difficiles de cette belle science, « un degré de précision fort supérieur à celui que le calcul avait « donné jusqu'alors? » (*Recherches philosophiques sur les preuves du Christianisme*, par C. Bonnet; Amsterdam, 1783, p. 163 note.)

Tout le monde connaît cette célèbre prophétie des *Semaines*, que, pour cette raison sans doute, M. Renan n'a pas citée; car du reste elle fait corps avec celle du Fils de l'Homme qu'il vient de rapporter. Il est bon cependant de la reproduire. La voici :

«Écoute la parole, dit l'Esprit de Dieu au prophète,
« et vois la vision :

« A soixante et dix semaines [1] se réduit le temps dé-
« crété sur ton peuple et sur la ville sainte, pour que la
« prévarication soit abolie, que le péché s'expie, que
« l'iniquité soit abolie, que la Justice des siècles
« soit introduite, que les visions et prophéties soient
« consommées, et que le Saint des saints soit oint [2].

« Apprends donc et saisis bien!

1. Semaines d'années, chacune de 7 ans, font 490 ans, durée exacte à partir du point que va fixer la prophétie jusqu'à la mort du Christ. — Voir les justifications de détail, d'ailleurs incontestables, dans nos *Études*, t. IV, p. 253.

On comprend maintenant l'intérêt de M. Renan et de Porphyre à prétendre que le livre de Daniel, œuvre d'un inconnu, disent-ils, sous le règne d'Antiochus Épiphane, ne remonte qu'à 175 ans avant Jésus-Christ, au lieu de sa date véritable : c'est de faire tomber tout le calcul des semaines. Mais, outre que cette prétention est purement gratuite, il reste toujours contre eux le prodige des événements prophétisés, dont la précision est aussi prodigieuse que celle des dates, et c'est au moins cela que reconnaît M. Renan.

2. Voilà le cadre général de la prophétie, où tout le but de l'avénement du Christ (la rédemption du genre humain de la faute originelle, objet de toutes les prophéties qui y trouveront leur consommation) est clairement défini. Et dans quels termes!

« *A partir de l'Édit* qui sera donné pour la recons-
« truction de Jérusalem, jusqu'à ce que le Christ
« paraisse, sept semaines et soixante-deux semaines
« (soixante-neuf semaines sur les soixante-dix du
« compte général) s'écouleront; et de nouveau seront
« bâties les places et les murailles de la ville parmi des
« temps fâcheux [1].

« Et après les soixante-deux semaines[2] le Christ
« sera mis à mort, et le peuple qui doit le rejeter ne
« sera plus sien[3]. Un peuple avec son chef doit venir
« fondre sur la ville et le sanctuaire, et en disperser les
« débris : fin dévastatrice! et, la guerre finie, la déso-
« lation prononcée suivra[4].

1. La précision chronologique est ici des plus grandes, le point de départ (l'édit d'*Artaxerxès à la Longue main*) et le point d'arrivée (l'apparition du Christ) étant clairement déterminés. — Remarquons ici que le système de l'incrédulité, de post-dater la prophétie, devient puéril, car ce n'est pas de la date de celle-ci que part le compte des semaines, c'est *de l'Édit*.

2. Il résulte de cette coupure des semaines en 7 et 62, que les 7 semaines, c'est-à-dire 49 ans, sont données à la reconstruction de Jérusalem parmi les temps fâcheux, ce qui s'est réalisé à la lettre sous la conduite de Néhémias (Esdras, liv. II, ch. 4, 5, 6, 7), et les 62 autres à tout le temps écoulé ensuite jusqu'à la mort du Christ. Reste la soixante-dixième semaine qui, à elle seule, va être l'objet de l'arrière-plan de la prophétie.

3. Quel trait! Il vient du reste se relier à toutes les autres prophéties qui font pareillement coïncider la réprobation des Juifs avec la vocation des Gentils, par la mort du Christ.

4. Ce mystère si inimaginable n'est pas seulement prédit en général, il est raconté ici en détail, et la prophétie devient l'his-

« Cependant il (le CHRIST) confirmera son alliance « avec un grand nombre dans la dernière semaine (qui « est la soixante-dixième) ; et, à partir de la moitié de « cette dernière semaine, les sacrifices seront abolis, « l'abomination de la désolation sera dans le temple, et « la désolation qui doit suivre durera jusqu'à la con« sommation et jusqu'à la fin [1]. »

toire. Les Romains, Titus, le siége de Jérusalem, la ruine et la dévastation du temple, la désolation du peuple juif à jamais, apparaissent ici 500 ans avant l'événement dans la vision de Daniel, tels qu'ils ont été décrits dans le *De bello Judaïco* de Josèphe. Et Josèphe lui-même, de la même plume qui raconte l'événement, confesse ainsi la prophétie : « Tous ces malheurs fondirent sur « notre nation, comme Daniel l'avait prédit longtemps avant le « règne d'Antiochus... Il a parlé *aussi de la puissance des Romains* « *et de leur empire, et il a prédit les maux dont ils devaient accabler* « *notre nation.* » Enfin, entendez, non plus l'historien seulement, mais l'exécuteur de la prophétie, Titus, prédit lui-même (*duce venturo*), s'écrier : « C'est sous la conduite de Dieu que nous avons « fait cette guerre... Ce n'est point moi qui ai vaincu : je n'ai fait « que prêter mes mains à la vengeance divine ! » (Jos., *de Bell. Jud.*, lib. VII, c. XII.)

Est-ce du surnaturel ?

Auras-tu donc toujours des yeux pour ne point voir,
Peuple ingrat !

1. Le prophète porte ici la précision dans la précision même. Après avoir en effet coupé les 70 semaines en 7, 62 et 1, après avoir fait tomber la mort du CHRIST après les 62, c'est-à-dire les 69 du compte général, et par conséquent dans la 70e semaine, soit entre l'an 30 et 37 de l'ère chrétienne, comme elle arriva en effet, il reprend cette 70e et dernière semaine comme étant digne, par son importance, d'être considérée à part ; et, concentrant nos regards sur ce fond de la perspective prophétique, il en précise

On a peine à croire ses yeux lorsqu'on lit cet oracle, qu'on prendrait pour une chronologie faite après l'événement; et on est saisi de ce mouvement qui fit tomber Nabuchodonosor aux pieds de Daniel et le fit s'écrier : « Votre Dieu est véritablement le Dieu des dieux et le « Seigneur des rois, et celui qui révèle les mystères; « puisque vous avez pu découvrir un mystère si ca- « ché[1]. »

Nous avons cité et fait ressortir cette grande prophétie, parce qu'elle se relie étroitement à celle du FILS DE L'HOMME que signale M. Renan en parlant de ce «Livre de Daniel» *qui donna*, dit-il, *en quelque sorte aux espérances messianiques leur dernière expression;* — et parce que d'ailleurs elle n'éprouve aucune diminution de la seule objection qu'il fait à ce livre, de n'avoir été composé que sous le règne d'Antiochus Épiphane.

M. Renan avoue, sans en rien dissimuler, une autre

ainsi l'objet : « Pendant une semaine, le CHRIST confirmera son « alliance avec plusieurs. » — Et c'est, en effet, à la 30e année de sa vie, que JÉSUS ouvrit, par ses prédications, le règne de la nouvelle Alliance. — « Et, à partir de *la moitié* de cette dernière « semaine (c'est-à-dire de 33 ans et 6 mois), les holocaustes et « les sacrifices seront abolis, » comme ils le furent, en effet, universellement, par le seul Sacrifice de JÉSUS-CHRIST, dont ils n'avaient été que les figures. Puis « l'abomination de la déso- « lation sera dans le temple, et la désolation durera jusqu'à la « fin, » comme nous voyons qu'elle dure encore, et qu'elle se poursuit sous nos yeux.

1. Daniel, II, 47.

magnifique prophétie : celle de Malachie, touchant le Précurseur :

« Le prophète Malachie, dit-il, dont l'opinion en ceci « fut vivement relevée, avait annoncé avec beaucoup de « force un précurseur du Messie, qui devait préparer « les hommes au renouvellement final, un messager qui « viendrait aplanir les voies devant l'élu de Dieu [1]. »

Pour apprécier le caractère de cette prophétie, il faut remarquer que c'est la dernière. Il était réservé au dernier prophète de prédire une circonstance de la venue de Jésus-Christ inconnue jusqu'alors, à savoir qu'il aurait un précurseur. — Malachie, qui d'un côté termine la chaîne des prophètes en remontant jusqu'aux patriarches, se penche de l'autre, en quelque sorte, comme pour donner la main, à travers quatre siècles d'attente silencieuse, à Jean-Baptiste, précurseur immédiat de Jésus-Christ. — Les termes du prophète répondent admirablement à ce caractère finalement indicatif :

« *Je vais* vous envoyer mon ange, qui *préparera ma* « *voie devant* MA FACE ; et aussitôt le DOMINATEUR « que vous cherchez, et l'ANGE DE L'ALLIANCE si « désiré de vous viendra dans son temple. LE VOICI « QUI VIENT [2]. »

M. Renan, abusant de la croyance juive que le prophète Élie devait revenir pour préparer les voies au

1. *Vie de Jésus*, p. 199.
2. Malachie, ch. III, I.

Messie, et la prenant dans un sens *judaïque*, s'efforce d'écarter l'application de cette prophétie à Jean-Baptiste. Il reconnaît néanmoins que *Jean rappelait en effet cette figure étrange de la vieille histoire d'Israël*[1]; qu'il était ainsi un autre Élie. — « Si vous le voulez comprendre, « Jean est Élie qui doit venir[2], » disait JÉSUS aux Juifs, et en eux à M. Renan. — M. Renan finit par le comprendre tout à fait, et si bien, que la beauté du caractère et de la mission de Jean-Baptiste lui inspire les plus belles lignes, selon nous, de sa *Vie de Jésus :*

« Jean resta dans la légende chrétienne ce qu'il fut « en réalité, l'austère préparateur, le triste prédicateur « de pénitence avant les joies de l'arrivée de l'Époux, « le prophète qui annonce le royaume de Dieu et meurt « avant de le voir. Géant des origines chrétiennes, ce « mangeur de sauterelles et de miel sauvage, cet âpre « redresseur de torts, fut l'absinthe qui prépara les « lèvres à la douceur du royaume de Dieu. Le décollé « d'Hérodiade ouvrit l'ère des martyrs chrétiens; il fut « le premier témoin de la conscience nouvelle. Les mon- « dains, qui reconnurent en lui leur véritable ennemi, « ne purent permettre qu'il vécût; son cadavre mutilé, « étendu sur le seuil du christianisme, traça la voie san- « glante où tant d'autres devaient passer après lui[3]. »

1. *Vie de Jésus*, p. 201.
2. Matth., XI, 14.
3. *Vie de Jésus*, p. 202.

Voilà le Précurseur prédit par Malachie; et dont il disait : *Le voici qui vient.*

Après cette prophétie indicative, il n'y en eut plus jusqu'à Jean, et durant quatre siècles. « Dieu donna à « la majesté de son Fils, dit Bossuet, de faire taire les « prophètes durant tout ce temps, pour tenir son peuple « en attente de Celui qui devait être l'accomplissement « de tous les oracles [1]. »

Le peuple ne faillit pas à cette grande attente. M. Renan le fait très-bien ressortir pour nous :

« A travers de nombreuses défaillances, dit-il, Israël « soutint admirablement cette vocation. Une succession « d'hommes pieux, Esdras, Néhémie, Onias, les Machabées, dévorés du zèle de la Loi, se succèdent pour la « défense des antiques institutions. L'idée qu'Israël est « un peuple de saints, une tribu choisie de Dieu et liée « envers lui par un contrat, prend des racines de plus « en plus inébranlables. Une immense attente remplit « les âmes. Toute l'antiquité Indo-européenne avait « placé le paradis à l'origine; tous ses poëtes avaient « pleuré un âge d'or évanoui. Israël mettait l'âge d'or « dans l'avenir [2]. Israël devient vraiment et par excel-

1. *Discours sur l'histoire universelle,* part. II.

2. Il ne le mettait pas moins dans le passé; seulement il mettait la réparation de sa perte dans l'avenir, et c'est de lui que les autres nations tenaient et ce souvenir et cette espérance, en Celui qui était appelé le *Désiré de toutes les nations.*

« lence le peuple de Dieu, pendant qu'autour de lui les « religions païennes se réduisent de plus en plus, en « Perse et en Babylonie, à un charlatanisme officiel; « en Égypte et en Syrie, à une grossière idolâtrie; « dans le monde grec et latin, à des parades. Ce que les « martyrs chrétiens ont fait dans les premiers siècles « de notre ère, ce que les victimes de l'orthodoxie per-« sécutrice ont fait dans le sein même du christianisme « jusqu'à notre temps [1], les Juifs le firent durant les « deux siècles qui précédèrent l'ère chrétienne. Ils fu-« rent une vivante protestation contre la superstition « et le matérialisme religieux. Un mouvement d'idées « extraordinaire, aboutissant aux résultats les plus op-« posés, faisait d'eux, à cette époque, le peuple le plus « frappant et le plus original du monde [2]. »

M. Renan ne nous laisse pas le soin de constater un autre phénomène inexplicable, s'il n'est surnaturel : à savoir, que cette prodigieuse attente du Messie, qui ne s'était jamais lassée ni précipitée depuis quatre mille ans; qui ne s'était jamais arrêtée ni égarée sur aucun objet, ni à aucune époque antérieurement à Jésus-Christ, prophétisa en quelque sorte elle-même son terme au moment où elle allait l'atteindre : ou plutôt, pour parler

1. Nous laissons cette phrase pour la fidélité de la citation. Il en est des martyrs comme de toute chose : *martyrs et martyrs il y a*; et, comme toute chose, on les connaît à *leurs fruits*.

2. *Vie de Jésus*, p. 12.

plus exactement, reconnut ce moment aux signes précis que les prophéties y avaient attachés.

« La Révolution [1], ou en d'autres termes le messia-« nisme, faisait alors travailler toutes les têtes. On se « croyait à la veille de voir apparaître la grande réno-« vation ; l'Écriture, torturée en des sens divers, servait « d'aliment aux plus colossales espérances. A chaque « ligne des simples écrits de l'Ancien Testament, on « voyait l'assurance et en quelque sorte le programme « du règne futur qui devait apporter la paix aux justes « et sceller à jamais l'œuvre de Dieu [2]. Les règnes des « derniers Asmonéens et celui d'Hérode virent l'exal-« tation grandir encore. Ils furent remplis par une « série non interrompue de mouvements religieux. Le « monde, distrait par d'autres spectacles, n'a nulle con-« naissance de ce qui se passe en ce coin oublié de « l'Orient. Les âmes au courant de leur siècle sont « pourtant mieux *avisées*. Le tendre et *clairvoyant* « Virgile semble répondre, par un écho secret, au second « Isaïe ; la naissance d'un enfant le jette dans des rêves « de palingénésie universelle. Ces rêves étaient ordi-« naires et formaient comme un genre de littérature, « que l'on couvrait du nom de Sibylles. La formation « toute récente de l'empire exaltait les imaginations;

1. Étrange anachronisme de langage, dans le sens absolu et subversif que M. Renan attache à ce mot.

2. *Vie de Jésus,* p. 63. — Ce n'est pas là *la Révolution.*

« la grande ère de paix où l'on entrait, et cette impres-
« sion de sensibilité mélancolique qu'éprouvent les
« âmes après les longues périodes de révolutions fai-
« saient naître de toutes parts des espérances illimi-
« tées [1]. »

« En Judée l'attente était à son comble ; de saintes
« personnes, parmi lesquelles on cite un vieux Siméon
« auquel la légende fit tenir Jésus dans ses bras, Anne,
« fille de Phanuel, considérée comme prophétesse,
« passaient leur vie autour du temple, jeûnant, priant,
« pour qu'il plût à Dieu de ne pas les retirer du monde

1. Tout ceci est très-habilement insinué pour affaiblir le prodige en l'avouant, tant cet aveu a de la portée. Il se pourrait que la naissance du Fils de Dieu, si obscure qu'elle ait été, ait imprimé au monde des âmes comme une sorte de tressaillement, dont Virgile, l'âme la mieux faite pour le sentir, aurait rendu l'impression dans sa célèbre églogue, remarquable, en ce sens, par une sorte d'emphase en opposition avec le goût toujours si tempéré du divin poëte. Cependant, à considérer froidement les choses, Virgile ne me paraît pas avoir été plus *avisé* et plus *clairvoyant* que Cicéron, Suétone, Tacite et Josèphe, qui, s'autorisant des oracles juifs, comme ils le disent, oracles recueillis sous le nom de *Sibylles*, redisaient, eux aussi, la grande attente du genre humain. Pour Virgile, il y a ceci de particulier, au rapport de Josèphe (*Antiquités*, liv. XIX, ch. 25, et liv. XV, ch. 13), que Hérode le Grand vint à Rome en 714, l'année même où Virgile composa son églogue, et qu'il y habita chez Pollion, l'ami de Virgile, Pollion dont l'églogue porte le nom, et au consulat duquel il est fait honneur du prodige qui y est chanté... Comment douter qu'un rapport si immédiat avec le roi des Juifs, alors si fort préoccupé de la venue du Messie, n'ait influé sur le tour et la couleur de cette églogue, et ne lui ait imprimé un cachet d'*actualité?*

« sans avoir vu l'accomplissement des espérances d'Is-
« raël. On sent une puissante incubation, proche de
« quelque chose d'inconnu.

« Ce mélange confus de claires vues et de *songes*,
« cette alternative de *déceptions* et d'espérances, ces
« aspirations sans cesse refoulées par une odieuse réa-
« lité[1], trouvèrent enfin leur interprète[2] dans l'homme
« incomparable auquel la *conscience universelle* a dé-
« cerné le titre de Fils de Dieu[3], et cela avec justice,
« puisqu'il a fait faire à la religion un pas auquel nul
« autre ne peut et probablement ne pourra jamais être
« comparé. »

N'en demandons pas davantage à M. Renan. C'est assez d'aveux. Maintenant demandons-nous, d'abord, comment il a été amené à les faire ; et en second lieu, comment il a cherché à s'en tirer.

II

C'est la première fois, depuis l'origine du christianisme, que l'incrédulité a fait de tels aveux, et que

1. Phraséologie échappatoire pour éviter de dire : prophéties claires, soutenues, suivies et grandissantes. Il n'y a jamais eu de *songe* ni de *déception* à l'endroit du Messie jusqu'à sa venue, ni après, si ce n'est pour ceux qui l'ont méconnu et le méconnaissent. — Mais on ne peut faire de tels aveux sans grimacer.

2. Parce qu'il en était l'objet.

3. La conscience universelle n'a pas décerné ce titre; elle l'a confessé. C'est Dieu lui-même qui, au baptême de JÉSUS-CHRIST

nos prophéties, toujours victorieuses de la discussion, mais aussi toujours éludées, sont enfin reconnues et admises dans leurs caractères essentiels. C'est que c'est la première fois, nous ne saurions trop rappeler l'attention du lecteur sur cet aperçu, que l'incrédulité, de négative qu'elle avait précédemment été, s'est faite positive et explicative.

L'explication que l'histoire donne de JÉSUS-CHRIST quand elle le présente comme le *Désiré de toutes les nations*, le *Sauveur*, le *Seigneur*, le *Dominateur* et le *Christ* promis et attendu depuis l'origine du monde ; et lorsqu'elle montre dans ces prophéties si prodigieuses des titres surnaturels de sa divinité, est tellement certaine, que l'incrédulité elle-même ne peut s'engager sur ce terrain historique sans tomber du premier pas dans cette explication inévitable.

« A quelque point de vue qu'on se place, dit très-bien « M. Schérer, il est certain que Jésus s'annonce comme « l'interprète autorisé de la loi, et le libérateur *promis* « par les prophètes. Les jours d'une science impartiale « sont venus, et, je ne sais trop pourquoi on a « *continué à éluder la difficulté*[1]. Il n'en est pas moins

et à sa transfiguration, le lui a décerné par ces paroles : *Celui-ci est* MON FILS *bien-aimé, en qui j'ai mis toutes mes complaisances ; écoutez-le.*

1. Il y a de la candeur dans cet étonnement de M. Schérer, et dans l'aveu qu'il laisse échapper.

« vrai que Jésus s'est cru le Messie et s'est donné pour « tel, et que ce jour-là a été le jour décisif, ce fait a « été le fait capital dans l'histoire de sa pensée. C'est là « le sens qu'il a donné à sa mission, et c'est à ce point « de vue qu'il faut *absolument* se placer, si l'on veut « comprendre sa vie et son enseignement... Jésus s'est « proclamé le Messie. Or qu'est-ce que le Messie? *Le « Messie est le libérateur que Jéhovah a promis à son « peuple; c'est le personnage surhumain dont la prophé- « tie et l'Apocalypse ont pendant sept siècles développé « ou arrêté les traits;* c'est le Roi (Messie ne signifie pas « autre chose) qui doit venir ressusciter les morts, juger « les hommes, replacer les Juifs à la tête des nations, « et, régnant éternellement sur eux, établir à jamais « sur la terre ce royaume de Jéhovah, qui consiste dans « la vérité et la justice. Voilà ce qu'il faut savoir pour « comprendre ce qui rattache Jésus aux croyances de « l'Ancien Testament, la place qu'il occupe dans les an- « nales de sa nation, le rôle même qu'il prend dans « l'histoire religieuse des hommes : *l'accomplissement « de la prophétie messianique,* voilà la clef de la vie de « Jésus, et *voilà pourquoi* l'introduction *indispensable* « à la biographie du fondateur du christianisme, est un « récit des destinées de l'idée messianique[1]. »

On ne pouvait mieux expliquer notre pensée. Jusqu'à

1. Journal *le Temps*, du 14 juillet et du 11 août 1863.

ce jour, on a *continué à éluder la difficulté.* Mais enfin, on se risque à l'aborder. Les jours de *la science impartiale sont* enfin *venus.* Nous vous attendions là. Cette attente a été longue, il est vrai; n'importe, nous sommes toujours heureux de voir sortir de votre bouche cet aveu, qui pour avoir été si longtemps retenu n'en a que plus de prix : que quiconque voudra parler du fondateur du christianisme devra partir des prophéties ; et que c'est au point de vue de la prophétie messianique, et de *son accomplissement en* JÉSUS, qu'il faut *absolument* se placer, si l'on veut comprendre la vie et l'enseignement de JÉSUS. M. Schérer, dans sa candeur, va même jusqu'à reprocher à M. Renan *de ne pas avoir été assez au fond des choses.* Nous ne sommes pas si exigeants; les aveux de M. Renan nous suffisent[1].

Reste à voir comment il s'en est tiré. M. Schérer comprendra peut-être alors pourquoi on a continué à éluder la difficulté, et qu'on aurait mieux fait de l'éluder encore.

Car, enfin, la situation me paraît embarrassante. Les prophéties sont manifestement des prodiges, des faits

1. Nous faisons grâce à M. Renan, entre autres prophéties qu'il a omises, de la grande prophétie *Ecce Virgo concipiet et pariet,* dont il a insidieusement parlé à la page 241, nous réservant cependant d'y revenir au sujet de la Vierge Marie.

surnaturels. On en convient. On nous l'oppose même. *Toute prophétie, tout miracle, en un mot tout merveilleux*, dit M. Havet, a dû être effacé de la vie de Jésus comme impossible. Tellement que, de la prédiction précise et circonstanciée de la prise de Jérusalem, rapportée dans l'évangile de saint Luc, on conclut *tout de suite, et sans en demander davantage,* que ce livre a été écrit après l'événement, *à moins qu'on ne fournisse la preuve du contraire.* Nous n'avons pas besoin de fournir une telle preuve en ce qui touche les prophéties de Malachie, de Daniel, d'Isaïe, de Jacob, d'Abraham. Bien évidemment, et de votre éclatant aveu, elles ont été écrites avant l'événement, qu'elles dominent, non de quelques années, comme la prédiction de Jésus sur Jérusalem, mais de plusieurs siècles. Nous avons donc là de vraies prophéties, et par conséquent, selon vous-même, de vrais témoignages surnaturels.

Comment M. Renan sort-il de là?

Je suis embarrassé de le dire, par respect pour la raison et pour le lecteur; mais le voici :

« Grâce à une espèce de sens prophétique, qui rend « par moments le sémite merveilleusement apte à voir « les grandes lignes de l'avenir, le Juif, dit-il, a fait « entrer l'histoire dans la religion [1]. »

1. *Vie de Jésus,* p. 47.

Ici pourrait s'engager un dialogue entre le lecteur et le critique.

LE LECTEUR.

Voici une explication qui coupe court à bien des difficultés; comment donc avez-vous trouvé cela?

LE CRITIQUE.

Nous autres, libres penseurs, nous connaissons d'abord les choses. Un autre aurait été embarrassé, et vous eût été dire, c'est ceci, c'est cela; mais moi, je touche au but du premier coup, et je vous apprends que le sémite est merveilleusement apte à voir les grandes lignes de l'avenir.

LE LECTEUR.

Oui; mais je voudrais bien que vous me puissiez dire d'où cela vient.

LE CRITIQUE.

Il n'est rien de plus aisé; cela vient de ce qu'il a le sens prophétique.

LE LECTEUR.

Fort bien. Mais la cause, s'il vous plaît, qui fait qu'il a le sens prophétique?

LE CRITIQUE.

C'est tout simple; cela tient à la vertu qu'il a de prévoir. Voilà justement ce qui fait que le sémite est prophète.

LE LECTEUR.

Vous ressemblez fort, en ce moment, à un *critique malgré lui;* et vous êtes bien heureux que Molière n'ait pas eu le sens prophétique.

En vérité, c'est la seule manière de caractériser le ridicule par lequel ces messieurs se tirent de leurs aveux.

Qu'est-ce que cette *espèce de sens prophétique* qui, à vingt siècles de distance, anticiperait la vue des événements les plus inimaginables, et cependant les plus circonstanciés; ce sens, dont le sémite seul serait *par moments merveilleusement doué* dans toute la race humaine, et qui, à vrai dire, n'aurait été departi qu'à une douzaine de sémites? Ne serait-ce pas là une dérogation à *l'inflexibilité du régime général de la nature* plus inconcevable mille fois que le miracle, puisqu'elle partirait du sein même de la nature, et non de la toute-puissance qui la régit? Et puis, ce serait ce sémite qui, depuis dix-huit siècles, est précisément un prodige d'aveuglement dans le monde, qui aurait été doué d'une telle clairvoyance; qui aurait eu le sens de *prévoir* ce qu'il n'a pas eu le sens de *voir*, son propre désastre? Enfin, comment la prophétie est-elle à vos yeux un vrai prodige, un vrai miracle, que vous rejetez pour ce motif quand vous croyez pouvoir contester l'antériorité de la prédiction, comme celle de Jésus sur Jérusalem, et

cesse-t-elle de l'être du moment que cette antériorité est incontestable? Comment, alors, à cinq, sept et vingt siècles de distance, la prédiction est-elle moins étonnante qu'à cinquante ans de l'événement, et comment, en grandissant, s'amoindrit-elle?

En vérité, on ne discute pas ces choses-là : on en profite.

Elles montrent, en effet, ce qu'il faut croire d'absurdités pour ne pas croire à des merveilles; et que telles sont les preuves de notre foi, qu'il faut s'y rendre, sous peine de déraisonner.

Les prophéties, en particulier, ont été disposées à cette fin expresse, de réduire l'impiété à cette extrémité; de la mettre au pied du mur, en lui retirant toute excuse, et en la laissant, je ne dis pas sans raison, mais sans prétexte.

L'Auteur lui-même des prophéties s'en est expliqué ainsi :

« Approchez, dit-il à l'impie, et disputons ensem-
« ble.

« Qui a fait entendre les choses depuis le commen-
« cement? qui a prédit les choses dès lors? n'est-ce pas
« moi qui suis le Seigneur [1]? Moi, qui annonce depuis
« le commencement les choses qui ne doivent arriver
« qu'à la fin, et longtemps auparavant ce qui n'a pas

1. Isaïe, ch. XLV, 21.

« encore été fait, disant dès l'origine du monde : Mes « décrets subsisteront, et mes volontés s'exécuteront [1].

« J'ai prédit, j'ai sauvé; j'ai fait moi seul ces mer-« veilles à vos yeux ; vous êtes les témoins de ma divi-« nité, dit le Seigneur [2].

« J'ai fait prédire longtemps auparavant ce qui s'est « fait depuis ; je l'avais publié d'abord, et je l'ai accom-« pli ensuite, parce que je sais que vous êtes dur, que « votre esprit est rebelle, et que votre front est d'airain ; « et c'est pourquoi j'ai voulu annoncer ces choses avant « l'événement, afin que vous ne puissiez pas dire que « ce fut l'ouvrage de vos dieux et l'effet de leur ordre, « et que vous reconnaissiez que je suis l'Éternel [3]. »

M. Renan n'avait pas à s'expliquer seulement sur les prophéties ; il devait le faire encore sur leur accomplissement. Nouvel écueil. Car, que le Messie ait été prédit avec tous les caractères qui se rencontrent en Jésus-Christ, ainsi que tous les grands événements dont il est le centre, c'est déjà un prodige. Mais que Jésus-Christ, de son côté, ait rempli si magnifiquement l'objet des prophéties, c'est un autre prodige qui répond au premier, et qui ne peut s'expliquer que par leur accord

1. Isaïe, ch. XLVI, 10.
2. *Id.*, ch. XLIII, 12.
3. *Id.*, ch. XLVIII, 3, 4.

surnaturel, que par la vérité du caractère messianique en Jésus. Selon M. Renan, il n'en serait rien; Jésus n'aurait été qu'un habile et heureux interprète des prophéties.

Il n'est personne qui ne soit frappé de l'impossibilité de ce système. Qu'un homme qui n'aurait pas été réellement le Messie, ait paru à l'heure prédite depuis l'origine du monde, et où le monde l'attendait; qu'il ait été sans rival dans l'entreprise d'en jouer le rôle, ou plutôt, que les faux messies qui se produisirent alors n'aient servi qu'à témoigner qu'il devait y en avoir un véritable, et que lui seul l'était; qu'il ait été, dès le premier jour, à la hauteur de cette prodigieuse mission; qu'il en ait rempli de point en point le programme gigantesque dans son double caractère d'obscurité et de gloire, d'immolation et de triomphe; que la conversion des Gentils et la réprobation des Juifs, ce mystère aussi éclatant dans l'annonce, qu'impénétrable dans l'événement, se soient opérées par lui d'une manière si littérale et si colossale; que les événements qui ont suivi sa mort, comme ceux qui ont marqué sa vie, se soient universellement rangés à cette justification, à cette consommation en lui des prophéties; que l'attente incessante dont il avait été précédé ait cessé à jamais à partir de lui; qu'en un mot, il ait tellement rempli cette attente prophétique, que l'événement n'aurait pas été plus d'accord avec la prophétie, si la prophétie avait été

faite sur l'événement, et que ce ne soit pas là le vrai MESSIE : voilà un prodige plus grand que celui qu'on veut éviter, car il heurte et confond la raison, que l'autre dépasse seulement et transporte.

Or, M. Renan ne diminue en rien ce grand caractère messianique de JÉSUS ; il l'avoue, en se donnant le ridicule d'en faire rejaillir sur lui les conclusions.

Jésus, selon M. Renan, n'hésite pas à se poser comme l'objet des prophéties. Ses idées et ses résolutions s'expriment avec une netteté parfaite. « La loi sera abolie ; « c'est lui qui l'abolira. Le Messie est venu ; c'est lui « qui l'est. Le royaume de Dieu va bientôt se révéler ; « c'est par lui qu'il se révélera. Il sait bien qu'il sera « victime de sa hardiesse ; mais le royaume de Dieu ne « peut être conquis sans violence ; c'est par des crises « et des déchirements qu'il doit s'établir. Le Fils de « l'homme, après sa mort, viendra avec gloire, et ceux « qui l'auront repoussé seront confondus [1]. Quelques « partisans des idées messianiques avaient déjà admis « que le Messie apporterait une loi nouvelle qui serait « commune à toute la terre. Les Esséniens, qui étaient « à peine des Juifs, paraissent aussi avoir été indifférents au temple et aux observances mosaïques. Mais « ce n'étaient là que des hardiesses isolées ou non « avouées. Jésus le premier osa dire qu'à partir de lui,

1. *Vie de Jésus*, p. 236, 237.

« ou plutôt à partir de Jean, la loi n'existait plus... Il
« usait à ce sujet de comparaisons énergiques : « On ne
« raccommode pas, disait-il, du vieux avec du neuf. On
« ne met pas le vin nouveau dans de vieilles outres. »
« Voilà, dans la pratique, son acte de maître et de créa-
« teur... Il appelle tous les hommes à un culte fondé
« sur leur seule qualité d'enfants de Dieu. Il proclame
« les droits de l'homme, non les droits du Juif; la re-
« ligion de l'homme, non la religion du Juif; la dé-
« livrance de l'homme, non la délivrance du Juif. Ah!
« que nous sommes loin d'un Judas Gaulonite, d'un
« Mathias Margaloth (faux messies) prêchant la révo-
« lution au nom de la loi! La religion de l'humanité,
« établie non sur le sang, mais sur le cœur, est fondée.
« Moïse est dépassé; le temple n'a plus de raison d'être
« et est irrévocablement condamné [1]. »

Voilà comment M. Renan avoue le grand caractère messianique de JÉSUS : caractère à la dimension des prophéties, et qui complète la démonstration qui en ressort.

III

Mais ce qu'il n'avoue pas si bien, assez cependant pour que nous puissions en tirer avantage, ce sont les prophéties de JÉSUS lui-même.

1. *Vie de Jésus*, p. 221, 222, 223.

Le grand signe que Jésus-Christ était l'objet des prophéties, ce sont celles qu'il a faites sur lui-même, prouvant par leur accomplissement, que l'accomplissement en lui des anciennes prophéties était divin et véritable. Il faisait voir par là, en lui, le même esprit par lequel il s'était annoncé dans ses prophètes, de manière à justifier, pour ainsi parler, de son identité, et à pouvoir dire, selon qu'il l'avait encore prédit : « Moi qui parlais « autrefois, me voici présent[1]. »

A cette fin tout a été prophétie dans Jésus-Christ.

C'en était une déjà de se voir lui-même et de s'annoncer, dans l'obscurité de son avénement, par l'inspiration prophétique qu'il fit éclater autour de son berceau dans la bouche de l'Ange, d'Élisabeth, de Jean-Baptiste, de Zacharie, de Siméon et de sa divine Mère. Quel chœur admirable que celui que tous ces saints personnages font entendre à l'arrivée de Jésus ! Quelles prophéties que les paroles de l'Ange et d'Élisabeth ; que le tressaillement précurseur de Jean-Baptiste ! quels cantiques que le *Benedictus*, que le *Nunc dimittis*, que le *Magnificat !* et qu'il faut avoir peu le sens du vrai, du beau et du saint, pour ne pas être ravi par l'accent, et convaincu par le prodige de ces éblouissantes prophéties ! Que dire maintenant des prophéties de Jésus lui-même, s'annonçant de point en point, jusque dans

1. Isaïe, LII.

l'ignominie de son supplice, comme l'objet des prophéties ; dirigeant lui-même dans ce but les événements auxquels il paraissait succomber, et taillant en quelque sorte son destin au patron des prophéties ? Ces prophéties ne devant trouver leur final accomplissement que par son sacrifice, c'est-à-dire par ce qui devait humainement parlant l'anéantir, c'était s'en montrer au plus haut point le maître, que de prophétiser du fond de cet anéantissement son triomphe, et de *rejeter,* comme dit très-bien M. Renan, *les grandes preuves après sa mort*[1]. Or, c'est ce que JÉSUS fait constamment dans l'Évangile : et si nous ne sommes pas frappés de ces prophéties de JÉSUS comme des anciennes prophéties, et de celles des saints personnages évangéliques dont nous avons parlé, cela tient à des caractères plus éminents ; le calme et la simplicité divine avec lesquels il annonce les plus grandes merveilles, et la grandeur de l'accomplissement dans lequel elles ont comme disparu.

— *Suivez-moi*, dit-il à Simon et à André qui jetaient leurs filets dans la mer, et *je vous ferai* PÊCHEURS D'HOMMES[2].

—*Laissez-la*, dit-il à ceux qui rudoyaient la Pécheresse pour avoir épanché des parfums sur ses pieds. *Je vous le dis en vérité, partout où sera prêché cet Évangile*, ET IL LE SERA DANS LE MONDE ENTIER, *on publiera à la*

1. *Vie de Jésus*, p. 291.
2. Marc, I, 18.

louange de cette femme ce qu'elle vient de faire en ce moment[1].

— *Le prince de ce monde sera jeté dehors. Et moi, quand je serai élevé de terre,* J'ATTIRERAI TOUT A MOI[2].

— *Vous recevrez la vertu du Saint-Esprit qui descendra sur vous, et vous me rendrez témoignage* DANS JÉRUSALEM, DANS TOUTE LA JUDÉE, DANS LA SAMARIE ET JUSQU'AUX EXTRÉMITÉS DE LA TERRE[3].

— *Ce que vous voyez ici*, dit-il parlant du temple à ceux qui lui faisaient remarquer la beauté de sa construction, *un temps viendra où il sera tellement détruit qu'il* N'Y DEMEURERA PAS PIERRE SUR PIERRE. Et comme on lui demandait l'époque de cet événement, il répondit : *Je vous le dis en vérité,* CETTE GÉNÉRATION NE PASSERA POINT *que ces choses ne soient accomplies;* puis, il prédit le siége et le sac de Jérusalem, *foulée aux pieds par les Gentils*, les Juifs dispersés *dans toutes les nations*, et la désolation sur Jérusalem pour *ne pas avoir connu le temps auquel elle a été visitée*[4].

— En même temps qu'il prédit qu'il ne restera pas de Jérusalem et de la Synagogue pierre sur pierre, il fonde et prophétise l'Église par cette incommensurable prophétie que la coupole de Saint-Pierre publie à tout

1. Matth., XXXVI, 13. — Marc, XIV, 9.
2. Jean, XII, 31, 32.
3. Act., I, 8.
4. Luc, XIX, 44; XXI, 24.

l'Univers : TU ES PIERRE, ET SUR CETTE PIERRE JE BATIRAI MON ÉGLISE, ET LES PORTES DE L'ENFER NE PRÉVAUDRONT POINT CONTRE ELLE [1].

— Et enfin, quittant la terre, cette dernière et invincible prophétie qui a été comme l'impulsion divine communiquant à l'Église le mouvement qui lui fait traverser les siècles, déjouer tous les écueils et refouler tous les obstacles sous nos yeux : TOUTE PUISSANCE M'A ÉTÉ DONNÉE DANS LE CIEL ET SUR LA TERRE. ALLEZ DONC PAR TOUT LE MONDE, PRÊCHEZ L'ÉVANGILE A TOUTE CRÉATURE, ET ENSEIGNEZ TOUTES LES NATIONS, LES BAPTISANT AU NOM DU PÈRE, ET DU FILS, ET DU SAINT-ESPRIT : LEUR APPRENANT A GARDER TOUT CE QUE JE VOUS AI COMMANDÉ ; ET VOILA, JE SUIS AVEC VOUS TOUS LES JOURS, JUSQU'A LA CONSOMMATION DES SIÈCLES [2].

— LE CIEL ET LA TERRE PASSERONT, MAIS MES PAROLES NE PASSERONT POINT [3].

A un tel langage, et à l'universelle et éternelle obéissance des événements, Dieu apparaît : *Patet Deus ;* et malheur à qui ne tombe pas la face contre terre pour l'adorer.

IV

Pourquoi faut-il que nous soyons obligé d'ajouter un

1. Matth., XVI, 18.
2. Matth., XXVIII, 18, 19, 20. — Marc.
3. Luc, XXI, 33.

mot! Il importe cependant de montrer à quoi en est réduit sur ce point M. Renan, et en lui l'incrédulité.

Il omet, sans les contester, c'est-à-dire il élude les prophéties relatives à la révolution universelle annoncée et opérée par JÉSUS du haut de sa croix; et à la mission donnée aux Apôtres et à l'Église d'aller porter l'Évangile jusqu'aux extrémités de la terre et jusqu'à la fin des temps : et cela dans une vie de JÉSUS!

Il avoue les prophéties relatives à la transformation des pêcheurs en apôtres; — à la gloire universelle de Madeleine; — et à la fondation de l'Église.

Et enfin, il conteste et il avoue à la fois la prophétie relative à la destruction du temple et à la ruine de Jérusalem.

Mais ce qui fait le poids de ces aveux, c'est l'effort de M. Renan pour en diminuer l'importance; trahissant par là jusqu'au ridicule l'embarras qu'il en ressent.

Et d'abord, pour la transformation des pêcheurs en apôtres.

« Jésus, dit-il, qui aimait à jouer sur les mots, disait « *parfois* qu'il ferait d'eux (Simon et André) des pê- « cheurs d'hommes. *En effet*, parmi tous ses disciples, « il n'en eut pas de plus fidèlement attachés [1]. »

Voyez-vous déjà cette simple et sublime prophétie réduite à un jeu de mots, et hors de là n'ayant pas de

1. *Vie de Jésus*, p. 150.

raison d'être? Jeu de mots, en effet, mais qui n'appartient qu'à Celui qui peut en faire un jeu de choses, comme il apparut lorsque, à sa première prédication, Simon prit *trois mille* hommes, à sa seconde, *cinq mille*[1], et lorsque ce ne fut bientôt plus des hommes, mais des villes, des provinces, l'Empire, le monde entier que ces pêcheurs de poissons prirent et ont gardé depuis dans leurs filets[2]!

Parfois, dit encore M. Renan, comme pour amoindrir par la fréquence et par la familiarité du propos cette parole unique.

En effet. Qui ne croirait que cet *En effet*, se rapportant à ce qui précède, amène cette conclusion : ils furent en effet pêcheurs d'hommes? Mais point du tout : *parmi tous ses disciples, il n'en eut pas de plus fidèlement attachés*. Que c'est joliment escamoté! M. Renan ne laisse voir que cela, qui par malheur n'est pas vrai, puisque saint Pierre renia Jésus. Et de la grande, de la prodigieuse merveille de la pêche évangélique? Rien. Oh! la belle chose que la critique!

1. Actes, II, 31; IV, 4.
2. Ce qui semblerait plutôt un jeu de mots, ce serait : *Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église;* et c'est sans doute à cela que fait allusion M. Renan, sans s'en expliquer, sachant très-bien la réponse qu'on peut y faire. Jésus ne profite pas, en effet, dans cette mémorable parole, du nom de *Pierre,* qu'aurait eu déjà Simon. Ce nom, il le lui avait donné à cette fin, quand il lui dit : « Tu ne t'appelleras plus Simon, mais *Pierre*, » comme nom symbolique devant désigner la destination.

Maintenant pour la pécheresse glorifiée.

Après une page ignoble, où l'auteur de la *Vie de Jésus* transforme en coup de théâtre le plus beau mouvement de cœur qui ait relevé l'humanité dans le prosternement de la pécheresse aux pieds du Sauveur, et en fait une *réclame* pour la réputation de Jésus qui s'y serait prêté *parce que les honneurs servaient à son but*, M. Renan, inspirant Jésus d'un sentiment d'ambition contrariée par l'observation des assistants sur la prodigalité dont il était l'objet en cette circonstance, dit : « *Aussi* « quand on lui parla des pauvres, il répondit assez « *vivement* : « Vous aurez toujours des pauvres avec « vous ; mais moi, vous ne m'aurez pas toujours. » « Et, s'exaltant, il promit l'immortalité à la femme « qui, en ce moment *critique* (parce qu'il y allait « de la réputation de Jésus), lui donnait un gage « d'amour. »

Il promit l'immortalité. On a vu et il faut revoir dans quels termes. Et de l'accomplissement de cette prédiction ? Rien encore. Si M. Renan lève la tête, il suffit à ma foi indignée qu'il rencontre du regard le fronton de *la Madeleine*, où ce temple, fondé pour *la Gloire* par un de ses plus grands favoris, exalte, dans la capitale du monde civilisé, cette vile pécheresse dont Jésus dit il y a dix-huit siècles à ceux qui la repoussaient : « Je « vous le dis en vérité, partout où sera prêché cet Évan- « gile, et il le sera dans le monde entier, on publiera à

« la gloire de cette femme ce qu'elle vient de faire en ce « moment. »

Quant à la mémorable prophétie, *tu es pierre*, etc., M. Renan l'avoue en ces termes : « Il jette avec une *rare* « sûreté de vues les bases d'une église *destinée* à durer. »

Rare en effet, mais pas si rare encore que la ridicule affectation que vous mettez à en effacer le prodige. Quant à *destinée à durer*, il est évident que l'Église l'était puisque vous *ne pouvez rien contre elle.* Mais de ce qu'elle était destinée à durer, il ne s'ensuit pas qu'on pût le prévoir avant qu'elle existât comme nous le voyons après dix-huit siècles, à moins d'être le souverain maître des destinées.

Enfin, pour ce qui est de la prédiction de JÉSUS sur Jérusalem et sur la destruction du temple sans qu'il dût en rester *pierre sur pierre,* M. Renan est pris d'une étrange frayeur. Cette prophétie a le privilége de lui paraître, ainsi qu'à M. Havet, un vrai prodige, qui, s'il était prouvé, ouvrirait la porte au surnaturel dans l'histoire. C'est pour eux un véritable cauchemar. Et pourquoi? Un nom, indiscrètement rappelé par M. Renan, a été pour nous le mot de l'égnime. C'est celui d'*Ammien Marcellin* [1]. On sait, en effet, comment, au rapport de cet historien, l'empereur Julien, voulant faire mentir la prophétie de JÉSUS sur le temple, mit en frais

1. *Vie de Jésus,* p. 215.

toute sa puissance impériale et tout le fanatisme des Juifs, pour remettre *pierre sur pierre;* et par quel prodige cette tentative sacrilége fut confondue à la grande confirmation de la prophétie. « Des contemporains, « dont le témoignage est imposant, dit Gibbon, attes- « tent que des tourbillons de vent et de feu renver- « sèrent et dispersèrent les nouveaux fondements du « temple[1]. »

M. Renan, animé du même esprit que Julien, s'y prend différemment et à moins de frais. Il ne s'attaque pas à l'accomplissement de la prophétie; mais à la prophétie même : à sa date. Elle a été écrite, bien certainement, dit-il, après l'événement; après le siége de Jérusalem. La légende l'a prêtée à Jésus. Et quoique tout démontre que saint Luc, qui la rapporte, ait écrit son Évangile bien avant; cependant *de cela seul* que ce serait un fait surnaturel *et sans en demander davantage,* saint Luc a nécessairement écrit après le siége de Jérusalem, M. Renan l'affirme par quatre fois, et M. Havet, pour plus de sûreté, y ajoute son sceau.

Fort bien : donc si, indépendamment de saint Luc, et par des documents dont vous ne contestez pas l'antériorité, nous établissons la prophétie, nous aurons enfin,

1. *Histoire de la décadence de l'empire romain*, t. IV, p. 399 à 461. — Gibbon raconte avec détail toutes les circonstances de cet événement.

de votre aveu, un prodige, un témoignage surnaturel bien avéré.

Or, saint Matthieu et saint Marc, dont vous reconnaissez l'antériorité, rapportent la même prophétie de Jésus : « Voyez-vous tout cela, dit Jésus à ceux qui « lui faisaient remarquer la structure du temple? En « vérité, je vous le dis, il n'y sera pas laissé pierre sur « pierre [1]. »

Mais que nous sommes simples de nous donner tant de mal! M. Renan en convient. Oui : il convient de l'antériorité de la prédiction; et il en convient, non-seulement sur le témoignage de saint Matthieu et de saint Marc, mais sur celui de saint Luc lui-même après l'avoir rejeté par quatre fois [2].

Il est donc pris par lui-même, direz-vous? — Il est vrai, s'il n'était pas un libre penseur, *qui juge et n'est point jugé,* et qui se rit de la discussion et de la raison.

Ces messieurs ont des priviléges vraiment surnaturels contre le surnaturel.

Vous ne devineriez jamais comment, après avoir nié la prophétie de Jésus sur le temple contre toute preuve; après l'avoir avouée contre sa propre négation; il l'explique contre le caractère surnaturel de prodige qu'il lui a reconnu d'une manière si éclatante :

1. Matth., xxiv, 1, 2. — Marc, xiii, 1, 2.
2. *Vie de Jésus*, p. 339.

« Plus *clairvoyant* que les incrédules et que les fana-
« tiques, dit-il, Jésus *devinait* que ces superbes cons-
« tructions étaient appelées à une courte durée [1]. »

Nous ne gâterons pas ce dernier trait en le commentant. Il se suffit à lui-même; et il achève, en ce qui touche les prophéties, la démonstration de la vérité de notre foi, par la déraison de l'impie.

Outre sa portée générale, cette démonstration a une portée radicale contre toute l'œuvre de M. Renan que nous devons noter en terminant ce chapitre.

Les prophéties attestent l'existence et l'intervention d'un Être qui domine les temps et les événements; pour qui il n'y a pas de temps; qui est éternel. Elles nous *obligent à reconnaître qu'il est l'*ÉTERNEL, selon la juste expression dont il se caractérise lui-même par ses prophéties.

Or, en cela, il est manifestement *surnaturel* et il en fait acte éclatant : puisqu'il est vrai que la nature humaine est sujette au temps, est inévitablement la proie de ce sphinx assis aux portes de l'avenir et qui en garde les mystères.

Nous avons donc, dans les prophéties, des faits avoués par nos adversaires, et dont le caractère, surnaturel en

1. *Vie de Jésus*, p. 211.

lui-même, est éprouvé par la ridicule impossibilité de leurs explications.

Et ces faits ne sont pas, comme dit M. Proudhon, des faits qui ne répondent pas aux conditions de la science, *produits par exception, aperçus par aventure, signalés par des témoins privilégiés*. Ce sont des faits *constants* s'il en fut jamais ; des faits qui se partagent l'histoire tout entière de l'humanité, en deux mille ans de prophétie et deux mille ans d'accomplissement ; des faits qui ont toute une race dispersée dans l'univers pour témoin aveugle de la prophétie, et le monde entier pour théâtre de l'événement ; des faits, en un mot, qui font de la Religion un miracle perpétuel traversant les siècles, depuis l'origine jusqu'à la fin des temps.

Le surnaturel, le miracle, en lui-même et par rapport à JÉSUS-CHRIST, est donc ce qu'il y a au monde de plus historique et de plus patent. L'histoire en est faite, et nous en sommes tous les acteurs.

Dire après cela que le surnaturel est impossible, c'est dire une chose qu'on fait bien de mettre à l'abri de toute discussion, parce qu'elle ne pourrait la supporter.

Or, comme c'est là l'*unique* argument de M. Renan, sur lequel roule toute son œuvre, celle-ci ne se soutient déjà plus dans les autres parties qui nous restent à examiner.

CHAPITRE VII

LES ÉVANGILES

« Que les Évangiles soient en partie légendaires, dit « M. Renan, c'est ce qui est évident, puisqu'ils sont « pleins de surnaturel [1], et que le surnaturel est impos- « sible [2]. »

Nous sommes déjà en droit de rétorquer : — C'est ce qui n'est pas évident, puisque le surnaturel éclate dans les prophéties, et qu'il est dès lors possible, étant réel.

Du reste, nous reconnaissons que la question n'est pas vidée par cela seul; et qu'il reste à examiner si le surnaturel des Évangiles est vrai et si les Évangiles sont historiques.

C'est là une question d'authenticité et de crédibilité comme toute autre de ce genre, et qui doit être traitée par des raisons qui lui soient propres.

Or de ces raisons-là, M. Renan n'en produit aucune contre, et il nous gratifie de ses aveux pour les Évangiles.

1. Introduction, p. xv.
2. *Passim*.

C'est là ce que nous allons montrer, en procédant toujours à son égard aux mêmes constatations : valeur de ses aveux, pauvreté de ses explications.

I

Les aveux de M. Renan, sur les Évangiles, ainsi que sur les prophéties, inaugurent une ère nouvelle pour la polémique chrétienne. Confiante dans la faiblesse de la raison de ce temps, forte en particulier de son fameux principe d'impossibilité du surnaturel, l'incrédulité a cru pouvoir être impunément sincère dans ses aveux, se flattant de les racheter par ses explications.

Il fallait bien d'ailleurs qu'elle s'exécutât. Elle y était contrainte par les grands travaux de l'apologétique chrétienne. En effet :

L'authenticité des Évangiles ne faisait pas question, n'a jamais fait question avant le dernier siècle. Les ennemis les plus acharnés du christianisme, à l'époque cependant où la fraude historique eût été plus facile à démasquer, n'ont jamais élevé le plus léger soupçon contre cette authenticité. Julien, Celse, Porphyre, les hérétiques, les juifs, surveillants jaloux et investigateurs acharnés de tout ce qui pouvait déconsidérer ces titres de notre foi, n'ont jamais imaginé de les révoquer en doute. Ils discutent le caractère ou la portée des faits, mais non leur existence et leur récit.

Ils s'en font même une arme contre nous. « L'au-
« torité de nos Évangiles est si bien établie, disait saint
« Irénée au second siècle, que les hérétiques eux-
« mêmes leur rendent témoignage... Notre doctrine est
« donc bien certaine, puisqu'elle est appuyée sur les
« livres que nos adversaires eux-mêmes confirment de
« leur aveu[1]. »

Il y a eu, *dès la rédaction* des Évangiles, deux traditions, si je peux ainsi dire, deux contrôles qui en ont garanti l'authenticité originelle et l'intégrité constante, avec d'autant plus de certitude, que ces deux contrôles, ennemis l'un de l'autre, se contrôlaient eux-mêmes réciproquement, et formaient ainsi une garantie humainement infaillible, puisqu'elle l'était en raison même de l'opposition de ses éléments. Ces deux contrôles sont celui de la foi, et celui de l'impiété. La tradition chrétienne, tradition publique dans les fidèles et vigilante dans les pasteurs, offrant par là elle-même une double garantie, a saisi les Évangiles dès leur rédaction. Elle nous les montre sous la plume en quelque sorte des Évangélistes, et immédiatement en lecture et en témoignage dans les assemblées des fidèles et dans les écrits des confesseurs, sans qu'il y ait eu le moindre intervalle de temps pour la légende. En même temps, les hérétiques, les juifs et les philosophes commencent, ou

1. S. Irén., liv. III, c. II, v. 7.

plutôt continuent cette guerre qui avait commencé autour même de Jésus-Christ, et sous le feu de laquelle furent écrits les Évangiles. Ils en surveillent l'authenticité, la fidélité historique ; et si grandes sont celles-ci, qu'ils osent tout, sans qu'il leur vienne à la pensée de les contester. Les quatre Évangiles deviennent le document commun, le terrain du combat. Ce *dossier de la partie adverse* n'a cessé d'être *donné en communication*, depuis l'origine du *procès*, à tous les *adversaires* qui y figurent contre nous. Ils l'ont toujours eu dans les mains, nous le leur avons mis nous-mêmes, nous les avons forcés à le discuter en le leur opposant. Ils l'ont retourné de toute manière pour la défense ou pour l'attaque ; ils en ont fait leur propre dossier, en le commentant, l'interprétant, le torturant, pour en tirer contre nous mille inductions fausses et sacriléges. Et ce serait ce dossier tout froissé par leurs propres mains pendant dix-huit cents ans, tout chargé de leurs injurieuses objections, tout souillé du venin de leur impiété, qu'ils nous rejetteraient aujourd'hui comme suspect d'inauthenticité? Ils ne seraient plus *recevables* : ils ne l'ont jamais été : parce que les Écritures ne leur ont jamais été cachées, qu'elles ont été écrites sous leurs propres yeux, sous les yeux des juifs et des païens qui en égorgeaient les auteurs, mais qui ne les démentaient pas.

Au dernier siècle, cependant, on entreprit, à la faveur du temps écoulé et de la prévention d'obscurité qui

s'attache toujours aux origines, d'élever des nuages sur l'authenticité des Évangiles. Cette question se posa pour la première fois. Elle fut l'objet de grands travaux qui ont abouti à Strauss, comme expression la plus avancée de la critique ennemie. Mais Strauss reculait déjà de lui-même dans la troisième édition de sa *Vie de Jésus*[1], où il déclare qu'une nouvelle étude a ébranlé la valeur de ses doutes contre l'authenticité de saint Jean et la valeur qu'il mérite, reconnaissant aussi qu'une épître de saint Paul, rédigée trente ans après la résurrection, en présence de témoins vivants, est pareillement un titre digne de foi. Le docteur de Wette, dans son *commentaire de saint Jean,* faisait le même aveu. Ce fut le commencement de la réaction contre la surprise qu'une fausse érudition avait faite à la foi des siècles. Des défenseurs de la vérité se levèrent en Allemagne, où s'était concentrée l'attaque, et leurs grands travaux complétant ceux qui avaient paru précédemment en Angleterre, firent repentir à jamais l'incrédulité de sa tentative. L'authenticité des Évangiles, qui avait été jusque-là du simple domaine de la tradition, comme nous l'avons montré ci-dessus, passa désormais dans celui de la science ; et, une fois de plus, le Christianisme s'enrichit des attaques de ses ennemis.

Aujourd'hui c'est une question vidée. Mais il était

1. Préface de la 3e édition, et sect. III, ch. IV, § 36.

réservé à M. Renan d'acquiescer au jugement et d'enterrer Strauss.

C'est ce qu'il faut voir.

C'est d'abord une observation très-judicieuse, que celle qui s'échappe de sa plume au début de son livre, quand il dit que : « Par une singularité rare en histoire, « nous voyons bien mieux ce qui s'est passé dans le « monde chrétien de l'an 50 à l'an 75, que dans les « temps moins reculés[1]. »

Le bénéfice de cette observation s'attache presque exclusivement aux écrits du Nouveau Testament et plus particulièrement aux Évangiles. Il y a là, en effet, un caractère qui distingue l'histoire du Christianisme de toutes les histoires. L'obscurité est à toutes les origines de celles-ci. La plus vive et la plus nette lumière éclaire le berceau de celle-là : et c'est le héros lui-même de cette histoire qui est cette lumière dont il illumine tout autour de lui, et dont les pages de son Évangile sont éclatantes. Toute histoire pâlit auprès de ce lumineux caractère, *et les faits de Socrate dont personne ne doute sont moins attestés que ceux de* JÉSUS-CHRIST[2], De sorte que, comme le dit excellemment Schelling : « Du point de vue même de la philosophie, le Christia-« nisme n'est pas une pure conception de l'intelligence, « il est autre chose encore, il est un *fait*, et le *plus*

1. *Vie de Jésus*, introduction, p. VI.
2. Rousseau, *Émile*, liv. IV.

« *grand de tous*, et ce fait a pour centre *la personne du* « CHRIST, le CHRIST, *tel que l'Évangile nous l'a* « *représenté* [1]. »

C'est en ceci que M. Renan se sépare de Strauss, qui ne voyait, lui, dans JÉSUS, qu'un idéal théologique et légendaire : « M. Strauss, dit-il, s'est trompé dans sa « théorie sur la rédaction des évangiles, et son livre a, « selon moi, le tort de se tenir beaucoup trop sur le « terrain théologique, et trop peu sur le terrain histo- « rique[2]. » M. Renan croit devoir cependant, dans une note au bas de la page, disculper Strauss d'avoir nié l'existence de JÉSUS, et il appelle étrange et absurde calomnie cette opinion qu'on a généralement de son système. Il est vrai, en effet, que Strauss reconnaît qu'il a existé un Christ quelconque ; mais il l'est aussi qu'il nie l'existence du CHRIST, *tel que l'Évangile nous l'a représenté*, et qu'il en fait un fantôme purement légendaire : et c'est cela qui est *étrange et absurde*. Il était réservé, cependant, à M. Renan de faire pis encore. Strauss avait du moins respecté et admiré, dans ce fantôme légendaire de JÉSUS, l'idéal évangélique : M. Renan y a substitué le fantôme de son impiété. Mais seulement il a voulu lui donner une base historique, et il a mis à profit, pour cela, les aveux mêmes que lui arrachait la nécessité.

1. *Discours d'ouverture,* Berlin. *Rev. indép.*, 1er mai 1842.
2. *Vie de Jésus,* introduction, p. VIII.

Le terrain évangélique est, il l'avoue, en effet, un terrain historique. « Grâce aux beaux travaux dont cette « question a été l'objet depuis trente ans, un problème « qu'on eût jugé autrefois inabordable est arrivé à « une solution qui, assurément, laisse place encore à « bien des incertitudes (il faut passer, pour le moment, « à M. Renan cette réserve que nous allons apprécier « bientôt), mais qui *suffit pleinement aux besoins de « l'histoire* [1]. »

Et d'abord, « s'ils sont de ceux dont ils portent les « noms, les évangiles, sans cesser d'être légendaires « (par l'unique raison présupposée que le surnaturel « est impossible), prennent une haute valeur ; puis- « qu'ils nous font remonter au demi-siècle qui suivit « la mort de Jésus, et même, dans deux cas, *aux té- « moins oculaires* de ses actions [2]. »

« Pour Luc d'abord, le doute n'est guère possible. « L'Évangile de Luc est une composition régulière *fon- « dée sur les documents antérieurs*. L'auteur de cet « Évangile *est certainement* le même que celui des « Actes des Apôtres. Or, l'auteur des Actes est un com- « pagnon de saint Paul, titre qui convient parfaitement « à saint Luc. » — M. Renan assigne ici à saint Luc une date postérieure au siége de Jérusalem, sur l'unique raison déjà jugée, et sur laquelle lui-même se déjuge,

1. *Vie de Jésus*, introduction, p. XIV.
2. *Id. ibid.*, p. XVI.

de la clarté de la prophétie de JÉSUS sur cette ville. « Nous sommes donc ici, continue-t-il, sur *un terrain* « *solide*, car il s'agit d'un ouvrage écrit tout entier *de* « *la même main*, et *de la plus parfaite unité*[1]. »

« Nous avons là un biographe du premier siècle, un « artiste divin qui, indépendamment des *renseigne-* « *ments qu'il a puisés aux sources les plus anciennes*, « nous montre le caractère du fondateur avec un « bonheur de trait, une inspiration d'ensemble, un re- « lief que n'ont pas les deux autres synoptiques[2].

« Les évangiles de Matthieu et de Marc, en effet, « n'ont pas, à beaucoup près, le même cachet indivi- « duel. Ce sont des compositions impersonnelles, où « l'auteur disparaît totalement. Un nom propre, en tête « de ces sortes d'ouvrages, ne dit pas grand'chose « (contradiction flagrante avec ce qu'il vient de dire « quelques lignes plus haut). Mais si l'évangile de Luc « est daté, *ceux de Matthieu et de Marc le sont aussi ;* « car *il est certain* que le troisième évangile est posté- « rieur aux deux premiers[3], » et que ceux-ci, dès lors, sont de la première génération.

Quant à leur valeur, elle se relève de l'infériorité que M. Renan vient de leur donner par rapport à saint Luc. « Matthieu, en effet, mérite *évidemment* une confiance

1. *Vie de Jésus,* introduction, p. XVI.
2. *Id.*, *ibid.*, p. XLII.
3. *Id., ibid.,* p. XVIII.

« *hors ligne* pour les discours; là sont les *Logia*, les « notes mêmes prises sur *le souvenir vif et net* de l'en- « seignement de Jésus. Une espèce d'éclat à la fois « doux et terrible, une force divine, si j'ose le dire, « souligne ces paroles, les détache du contexte, et les « rend pour le critique facilement reconnaissables. La « personne qui se donnera la tâche de faire, avec l'his- « toire évangélique, une composition régulière, pos- « sède, à cet égard, une *excellente pierre de touche.* « Les vraies paroles de Jésus se décèlent, pour ainsi « dire, d'elles-mêmes; dès qu'on les touche (dans ce « chaos de traditions d'authenticité inégale[1]), on les « sent vibrer; elles se traduisent spontanément, et « viennent d'elles-mêmes se placer dans le récit où « elles gardent un relief sans pareil. »

Saint Marc a une valeur différente, mais non moins importante; car il l'emporte autant sur saint Matthieu, pour le récit, qu'il lui cède pour les discours. Les parties narratives dans saint Matthieu n'ont pas, en effet, suivant M. Renan, la même autorité que les discours. Il s'y trouve beaucoup de légendes d'un contour assez mou, sorties de la piété de la deuxième génération chrétienne. (Nous rechercherons, dans un instant, les raisons que doit donner sans doute M. Renan à l'appui de cette grave opinion.) Reste que « l'évangile de Marc

1. Nous mettons entre parenthèses les passages objet de nos réserves dans les citations.

« est bien plus ferme, plus précis (moins chargé de « fables tardivement insérées); c'est celui des trois sy- « noptiques, qui est resté le plus ancien, le plus origi- « nal (celui où sont venus s'ajouter le moins d'éléments « postérieurs). Les détails matériels ont, dans Marc, « une *netteté* qu'on chercherait vainement chez les « autres évangélistes. Il est plein d'observations minu- « tieuses, venant *sans nul doute d'un témoin oculaire.* « Rien ne s'oppose à ce que ce témoin oculaire, qui « *évidemment avait suivi Jésus*, qui l'avait aimé et « *regardé de très-près*, qui en avait *conservé une vive* « *image*, ne soit l'apôtre Pierre lui-même, comme le « veut Papias[1]. »

Chacun des trois premiers Évangiles se recommande ainsi à un très-haut degré d'authenticité et de crédibilité par des caractères différents, dont nous contestons, bien entendu, la répartition, mais qui nous suffisent comme aveu.

Reste le quatrième, celui de saint Jean. M. Renan est animé, à son égard, des dispositions les plus défavorables; et cela se conçoit, si l'on remarque que cet Évangile a été plus particulièrement composé contre lui, l'ayant été contre les négateurs de la divinité de Jésus-Christ. Aussi M. Renan débute-t-il par élever des doutes sur l'authenticité de cet Évangile, et par le

1. *Vie de Jésus*, introduction, p. XXXVII-XXXIX.

déprécier sous un faux air de critique scrupuleuse et impartiale. « Tout cela est grave, conclut-il, et, pour « moi, je n'ose être assuré que le quatrième évangile « ait été écrit tout entier de la plume d'un ancien pê- « cheur galiléen. » Voilà le plus haut point de la critique contre saint Jean. Mais elle ne pourra pas même s'y tenir, et la vérité, manifestée par les travaux dont cette question a été l'objet, oblige M. Renan à une première confession.

« Mais, qu'en somme, dit-il aussitôt, cet évangile « soit sorti vers la fin du premier siècle de la grande « école d'Asie Mineure, qui se rattachait à Jean, qu'il « nous représente une version de la vie du maître *digne « d'être prise en haute considération*, et souvent d'être « préférée; c'est *ce qui est démontré*, et par des témoi- « gnages extérieurs, et par l'examen du document lui- « même d'une façon *qui ne laisse rien à désirer*. »

Développant ce premier aveu, M. Renan arrive à un second : c'est que l'Évangile est nécessairement de saint Jean lui-même. On ne peut mieux plaider contre soi : tant la vérité, derrière lui, le pousse et le domine.

« Et d'abord, continue-t-il, personne ne doute que, « vers l'an 150, le quatrième évangile existât et fût at- « tribué à Jean. Des textes formels de saint Justin, d'A- « thénagore, de Tatien, de Théophile d'Antioche, d'Iré- « née, montrent, dès lors, cet évangile mêlé à toutes « les controverses, et servant de pierre angulaire au

« développement du dogme. Irénée est formel; or, Irénée sortait de l'école de Jean, et, entre lui et l'apôtre, « il n'y avait que Polycarpe. Le rôle de notre évangile « dans le gnosticisme, et en particulier dans le système de Valentin, dans le montanisme, et dans la « querelle des Quartodécimans, n'est *pas moins décisif*. L'école de Jean est celle dont on aperçoit le « mieux la suite durant le deuxième siècle; or, cette « école ne s'explique pas, si l'on ne place le quatrième « évangile *à son berceau même*. Ajoutons que la première épître, attribuée à saint Jean, est *certainement* « du même auteur que le quatrième évangile; or, l'épître est reconnue comme de Jean, par Polycarpe, « Papias, Irénée. — Mais c'est surtout la lecture de « l'ouvrage qui est de nature à faire impression. L'auteur y parle toujours comme témoin oculaire; il veut « se faire passer pour l'apôtre Jean. Si donc cet ouvrage n'est pas réellement de l'apôtre, il faut admettre une supercherie que l'auteur s'avouait à lui-même. Or, quoique les idées du temps, en fait de « bonne foi littéraire, différassent essentiellement des « nôtres, on n'a pas d'exemple, dans le monde apostolique, d'un faux de ce genre[1]... »

Voilà, ce me semble, assez de bonnes raisons de conclure que le quatrième Évangile est bien de saint Jean,

1. *Vie de Jésus*, introduction, p. xxv-xxii.

de ce grand témoin qui rapporte *ce qu'il a vu, ce qu'il a entendu, ce qu'il a touché* du Verbe de vie. M. Renan cependant ne se contente pas de ces bonnes raisons, et comme pour se les faire pardonner, il en ajoute de mauvaises, tirées de ce qu'on reconnaît bien l'apôtre de la charité, dans cet Évangile, à sa préoccupation de petite vanité et de jalouse rivalité contre saint Pierre (lui qui précisément est le seul des Évangélistes qui raconte l'investiture de la principauté faite à saint Pierre, sur le témoignage de son amour pour JÉSUS *supérieur* à celui de tous les autres apôtres!)[1].

La conclusion inévitable, ce semble, après tout ce qui précède, que le quatrième Évangile est bien de saint Jean, éprouve cependant une grande difficulté à sortir de la plume de M. Renan. Il ne peut pas pardonner à cet Évangile *le ton mystique* des discours qu'y tient JÉSUS, ou dont il est l'objet, touchant sa filiation divine et son incarnation humaine. Il en fait un grief à saint Jean. De là toute la mauvaise grâce qu'il met à confesser son authenticité, et qui est poussée jusqu'au ridicule. « *S'il faut tout dire*, ajoute-t-il, *probable-* « *ment* Jean lui-même eut en cela peu de part. On est « *parfois tenté de croire* que des notes précieuses, ve- « nant de l'apôtre, ont été employées par ses disciples. « *Il est difficile, à distance, d'avoir le mot de tous ces*

1. Jean, ch. XXI, 15.

« *problèmes singuliers. Sans nous prononcer* sur la « question matérielle de savoir quelle main a tracé le « quatrième évangile, et *tout en inclinant à croire* que « les discours au moins *ne sont pas* du fils de Zébédée, « nous admettons *donc* que *c'est bien là l'évangile* « *selon Jean*, dans le même sens que le premier et le « deuxième évangile sont bien les évangiles « selon « Matthieu » et « selon Marc[1]. »

Quelles tergiversations misérables ! et comme tous ces ricochets ajoutent à la force de l'aveu !

Du reste, malgré la grande valeur de crédibilité que M. Renan attache aux trois premiers Évangiles, qu'il appelle synoptiques, il n'hésite pas, en ce qui touche la narration, à mettre encore l'Évangile de saint Jean au-dessus.

« J'ajoute, dit-il, que, dans mon opinion, cette école « de Jean (dont le quatrième Évangile a été le berceau) « savait mieux les circonstances extérieures de la vie du « fondateur, que le groupe dont les souvenirs ont cons-« titué les évangiles synoptiques. Elle avait, notam-« ment sur le séjour de Jésus à Jérusalem, des don-« nées que les autres ne possédaient pas[2]. Toute « personne qui se mettra à écrire la vie de Jésus sans « théorie arrêtée sur la valeur relative des évangiles, se « laissant uniquement guider par le sentiment du sujet,

1. *Vie de Jésus*, introduction, p. XXXVI.
2. *Id.*, *ibid.*

« sera ramenée dans une foule de cas à préférer la nar-
« ration de Jean à celle des synoptiques[1]. »

Enfin M. Renan conclut ainsi sur les quatre Évangiles :

« Ces explications seront suffisantes, je pense, pour « qu'on voie, dans la suite du récit, les motifs qui « m'ont déterminé à donner la préférence à tel ou tel « des quatre guides que nous avons pour la vie de « Jésus. *En somme*, J'ADMETS COMME AUTHENTIQUES LES « QUATRE ÉVANGILES CANONIQUES. *Tous*, selon moi, re- « montent au premier siècle, et ils sont *à peu près*[2] des « auteurs à qui on les attribue[3]. »

A cet aveu, le plus considérable que l'incrédulité ait fait encore sur l'authenticité et la crédibilité historique des Évangiles, depuis qu'une fausse science les avait mis en question, M. Renan ajoute une confirmation qui lui est tout à fait personnelle, et que nous ne devons pas négliger.

« A la lecture des textes, dit-il, j'ai pu joindre une « grande source de lumières, la vue des lieux où se « sont passés les événements. La mission scientifique « ayant pour objet l'exploration de l'ancienne Phénicie, « que j'ai dirigée en 1860 et 1861, m'amena à résider « sur les frontières de la Galilée et à y voyager fréquem-

1. *Vie de Jésus*, introduction, p. XXXIII.
2. Cet *à peu près* a fait sourire bien du monde.
3. *Vie de Jésus*, introduction, p. XXXVII.

« ment. J'ai traversé dans tous les sens la province « évangélique, j'ai visité Jérusalem, Hébron, et la « Samarie; presque aucune localité importante de l'his- « toire de Jésus ne m'a échappé. Toute cette histoire « qui, à distance, semble flotter dans les nuages d'un « monde sans réalité, prit ainsi un corps, une solidité « qui m'étonnèrent. *L'accord frappant des textes et « des lieux,* la merveilleuse harmonie de l'idéal évan- « gélique avec le paysage qui lui servit de cadre *furent « pour moi comme une révélation.* J'eus devant les « yeux un *cinquième évangile,* lacéré, mais lisible « encore, et désormais *à travers les récits de Matthieu « et de Marc,* au lieu d'un être abstrait, qu'on dirait « n'avoir jamais existé, je vis une admirable figure « humaine vivre, se mouvoir [1]. »

Tels sont les aveux de l'incrédulité au dix-neuvième siècle. Ils ont, selon nous, une portée dont on n'a pas fait assez de cas, les croyants du moins; car l'incrédulité en a été alarmée, et on va voir combien elle a eu raison, par la fausse situation que cela lui fait. Plus préoccupé de ce qui manque à ces aveux que de qu'ils contiennent, on a fait la guerre à M. Renan sur ses réserves, sans prendre acte de ses déclarations. On a eu raison en vérité absolue; et c'est même parce qu'on a exécuté, à n'y plus revenir, M. Renan sur ce terrain, que nous

1. *Vie de Jésus*, introduction, p. LIII.

sommes plus à l'aise sur celui des aveux. Mais en bonne tactique on perdrait, à négliger ceux-ci, un avantage dont les conséquences sont décisives dans le débat. Qu'importe pour le moment que saint Matthieu soit jugé par M. Renan inférieur ou suspect même pour la narration, et saint Jean pour les discours, si pour les discours saint Matthieu, et pour la narration saint Jean sont avoués incomparables, et dignes d'une *confiance hors ligne;* si saint Luc nous offre un *terrain solide* dans un Évangile *de la plus parfaite unité*, *puisé aux sources les plus anciennes,* et admirable *d'inspiration, de bonheur de trait et de relief;* si saint Marc est d'une *netteté* supérieure encore, qui ne peut appartenir qu'à *un témoin oculaire,* qui *évidemment avait suivi Jésus, l'avait regardé de très-près et en avait gardé une vive image;* si enfin on entend Jésus même dans saint Matthieu, si on le voit dans saint Marc, si on le touche dans saint Jean, autant qu'on le contemple dans saint Luc, et si les quatre Évangiles décidément authentiques, du premier siècle, et à peu près de ceux dont ils portent les noms, reçoivent en outre, de *l'accord frappant des textes et des lieux,* une confirmation saisissante pour M. Renan lui-même, et qui équivaut à un *cinquième évangile* et *comme à une révélation?*

Véritablement, il ne faut pas être trop exigeant. Il faut permettre à M. Renan *ses préférences*. Il peut choisir; nous avons de la preuve et de la vérité de reste :

et comme la vérité est une, si peu qu'il en accorde, et il en accorde assez, il y est pris.

Il le sent si bien lui-même que, en même temps qu'il fait ces aveux, il essaye de s'en dégager par ses explications.

Mais, de même que pour les prophéties, ces explications sont telles, qu'elles ne témoignent que de la détresse de sa situation, et qu'elles l'aggravent.

II

Et d'abord, comme je suis condamné à le redire, parce que c'est là le ressort unique de tout l'ouvrage de M. Renan, les Évangiles quoique authentiques, et offrant plus de garanties historiques qu'aucun autre récit, sont nécessairement légendaires pour lui, par cela seul qu'il y est question de miracle et de surnaturel. La présupposition que le miracle est impossible domine toute raison d'authenticité et de crédibilité. La théorie violente le fait; le fait, qui devrait éprouver au moins la théorie.

M. Renan, qui sent tout ce que cette critique a d'irrationnel, s'en défend : « Chercher à expliquer ces « récits, ou les réduire à des légendes, ce n'est pas mu« tiler les faits au nom de la théorie, dit-il, c'est partir « de l'observation des faits. » Et à l'appui de cette der-

nière assertion, il pose en fait qu'aucun miracle ne s'est produit devant une réunion d'hommes capables, selon lui, de constater le caractère miraculeux d'un fait, et que les miracles du passé, n'offrant pas à cet égard plus de garantie que les miracles contemporains (ce qui est la question), il est *probable* qu'ils nous offriraient également, s'il nous était possible de les critiquer en détail, leur part d'illusion. « Ce n'est donc pas au nom de telle « ou telle philosophie, conclut-il, c'est au nom d'une « constante expérience, que nous bannissons le miracle « de l'histoire [1], » et, par conséquent des Évangiles, malgré leur authenticité.

Nous réservons la question du miracle pour le chapitre suivant. Il nous suffit, en ce qui touche les Évangiles, de faire observer que, si ce n'était pas au nom de telle philosophie qui se dissimule ici, mais qui s'est trop bien affichée ailleurs, que M. Renan bannissait le miracle de l'histoire, l'histoire devrait être au moins entendue sur la question du miracle. Cette question n'étant pas une question de principe, selon vous, mais une question de fait, c'est renverser les termes de toute investigation sérieuse, et décider la question par la question, que d'opposer le fait au témoignage, au lieu de procéder du témoignage au fait. Éprouvez le témoignage tant que vous voudrez, soit en lui-même, soit

1, *Vie de Jésus*, introduction, p. L–LI.

relativement au fait en question ; et si, après cela, vous en reconnaissez l'authenticité historique et la véracité morale, respectez-en la certitude, subissez-en la conclusion, comme de tout témoignage éprouvé. Ne faites pas céder cette *certitude* à la *probabilité* d'une illusion qu'elle exclut. Sinon, vous vous placez dans cette situation radicalement absurde, de prétendre qu'un témoignage, que vous reconnaissez authentique et véridique, est en même temps légendaire et faux; de travailler à des explications que vous aurez préalablement rendues impossibles ; et finalement d'affermir la vérité que vous voulez combattre, en intéressant à sa certitude les fondements mêmes de toute certitude historique et les premiers éléments de la raison.

C'est là, en effet, ce qui arrive pour l'auteur de la *Vie de Jésus,* et ce que lui commandait le parti pris de son système.

Pour échapper à la contradiction, il cherche d'abord à se tenir dans l'*à peu près.* Les Évangiles sont-ils des biographies véridiques? sont-ils des légendes fictives? Ni l'un ni l'autre, et l'un et l'autre ; ni oui ni non, et oui et non. « Ce ne sont ni des biographies à la « façon de Suétone, ni des légendes fictives à la ma- « nière de Philostrate ; ce sont des... *biographies légen-* « *daires* [1]. » Système commode pour *la divination et*

1. *Vie de Jésus*, introduction, p. XLIV.

la conjecture, qui permet d'en prendre et d'en laisser à son gré, et de faire soi-même une biographie romanesque; mais système qui périt par tous ses avantages, et qui laisse son auteur entre deux sans pouvoir se relever.

Et comment ces biographies, telles que les ont caractérisées les aveux de M. Renan, peuvent-elles être légendaires?

A cette question, M. Renan répond d'abord qu' « il « y a légende et légende [1]. » Et il se hâte de mettre les Évangiles canoniques à une grande distance des évangiles apocryphes. « Ces compositions, dit-il, parlant de « ceux-ci, ne doivent être, en aucune façon, mises sur « le même pied que les évangiles canoniques. Ce sont « de plates et puériles amplifications, ayant les cano- « niques pour base, et n'y ajoutant rien qui ait du « prix [2]. »

Mais en quoi les apocryphes ne peuvent-ils, *en aucune façon*, être mis sur le même pied que les canoniques? Qu'est-ce qui sépare donc tant ceux-ci de ceux-là, si ce n'est précisément leur caractère profondément historique et antilégendaire, leur ordonnance toute biographique, l'austère désintéressement de leur touche, leur sobriété de ligne qui ne laisse voir que le dessin sans couleur, la fidélité sans émotion, le simple relevé

1. *Vie de Jésus*, introduction, p. xv.
2. *Id.*, *ibid.*, p. XLIII.

des faits et des traits de l'Homme-Dieu, et, si je peux parler ainsi, sa photographie sans retouche? A ne considérer les Évangiles qu'en eux-mêmes, indépendamment de tout témoignage extérieur, ils sont si loin de la légende, que c'est même les méconnaître que de les assimiler à des *biographies à la façon de Suétone*, et qu'il faut y voir des *procès-verbaux* incomparables de la Vérité même qui les a inspirés.

Cette manière, disions-nous dans nos *Études*, qui n'a pu être inspirée que par la sincérité et la conviction portées au plus haut degré, donne à l'Évangile un air de vérité saisissant. On ne peut se défendre de croire ce qu'on cherche si peu à vous faire croire, ce qu'on redoute si peu que vous ne croyiez pas. Cette absence complète de réflexions et d'ornements relève les faits, et leur donne un aspect frappant de rigoureuse fidélité; c'est plus qu'une reproduction, c'est quelque chose de la réalité, comme si les faits eux-mêmes étaient venus s'imprimer sur ce fond de candeur inaltérable. Une pieuse tradition rapporte que lorsque Jésus allait au supplice, tombant sous le poids de sa croix, une sainte femme perça la foule acharnée de ses bourreaux, et, s'approchant de sa personne, appliqua sur sa face adorable un linge blanc pour en essuyer la sueur et le sang dont elle était ruisselante; et qu'en récompense de cette courageuse compassion, il se fit un miracle : les traits de l'auguste victime restèrent empreints sur le

voile consolateur. Ainsi, peut-on dire, l'Évangile nous reproduit les traits de la vie de Jésus ; et, dans sa candide et véridique simplicité, il est pour nous comme le voile de Véronique[1].

Cependant, d'après M. Renan, voici comment cela se serait fait.

« Ce qui est indubitable, c'est que, de très-bonne « heure, on mit par écrit les discours de Jésus en « langue araméenne, que de bonne heure aussi on « écrivit ses actions remarquables[2]. Ce n'étaient pas là « des textes arrêtés et fixés dogmatiquement[3]. Outre « les évangiles qui nous sont parvenus, il y en eut « une foule d'autres, prétendant représenter la tradi- « tion des témoins oculaires[4]. On attachait peu d'im- « portance à ces écrits, et les conservateurs, tels que « Papias, y préféraient hautement la tradition orale[5].

1. *Études*, t. IV, p. 154.

2. Ceci, en effet, est indubitable.

3. Où M. Renan a-t-il pris cela ? Où a-t-il pris, par exemple, que les textes de saint Matthieu et de saint Marc n'ont pas été arrêtés dès leur première rédaction ; et comment, sur ce point, réclame-t-il plus que la foi qu'il refuse à l'Évangile ?

4. C'est possible, mais qu'importe contre ceux qui nous sont parvenus, et qui en furent démêlés dès le principe comme le reconnaît Strauss lui-même ? Voir ci-après.

5. Papias est la marotte de M. Renan, qui lui fait dire ce qu'il veut. Or, cet auteur du *premier siècle*, que nous ne connaissons plus aujourd'hui que par Eusèbe, fut un scrupuleux investigateur des traditions apostoliques. Il constatait, dès le *premier siècle*, l'importance des Évangiles de saint Matthieu et de saint Marc sous

« Comme on croyait encore le monde près de finir, on « se souciait peu de composer des livres pour l'avenir; « il s'agissait seulement de garder en son cœur l'image « vive de celui qu'on espérait bientôt revoir dans les « nues. De là, le peu d'autorité dont jouissent, durant « cent cinquante ans, les textes évangéliques[1]. On ne « se faisait nul scrupule d'y insérer des additions, de « les combiner diversement, de les compléter les unes

ce titre : *Ensemble des oracles* (ou des discours) *du Seigneur*, disant de saint Matthieu : « Matthieu a écrit en hébreu les oracles « du Seigneur. Or, chacun les a interprétés comme il a pu, » et de saint Marc : « Marc n'avait qu'un souci, celui de n'omettre « aucune des choses qu'il avait apprises, et de n'y rien mêler de « faux. » M. Renan conclut de là que l'Évangile de saint Matthieu ne se composait d'abord *que des discours*, et celui de saint Marc *que des faits de* JÉSUS, malgré le démenti que lui donne le titre commun sous lequel Papias les désigne tous deux : *Ensemble des discours du Seigneur*. Tout cela pour en venir à prétendre, sans autre raison, que les Évangiles de saint Matthieu et de saint Marc ont été fondus postérieurement à leur rédaction primitive, et que ce qui n'était que discours ou que faits chez chacun d'eux est devenu mélange de discours et de faits chez l'un et l'autre; que dès lors il y a eu *remaniement* de ces Évangiles. Voilà ce qui s'appelle *divination* et *conjecture*.

1. Ce que dit ici M. Renan sur le peu d'importance et d'autorité des Évangiles durant 150 ans, n'a rien pour soi et tout contre soi. Papias, d'abord, qui dit que *chacun interprétait les oracles du Seigneur écrits en hébreu par saint Matthieu*; saint Justin, ensuite, qui nous apprend que de son temps, c'est-à-dire au commencement du second siècle, il était d'usage, tout comme aujourd'hui, de lire dans l'assemblée des fidèles, pendant la célébration du sacrifice *les mémoires des apôtres*, que l'on nomme, dit-il, *Évangiles*. (1re Apologie, n. 66-67.) Enfin le témoignage de saint Iré-

« par les autres[1]. Le pauvre homme qui n'a qu'un « livre, veut qu'il contienne tout ce qui lui va au cœur. « On se prêtait ces petits livrets ; chacun transcrivait à « la marge de son exemplaire les mots, les paraboles « qu'il trouvait ailleurs et qui le touchaient. La plus « belle chose du monde est ainsi sortie d'une élabora- « tion obscure et complétement populaire. »

Tout ceci demande plus de crédulité que les Évangiles ne demandent de foi. C'est aussi faux en histoire qu'en logique. En histoire, il n'y a pas eu, entre la rédaction des Évangiles et la tradition qui les a consacrés, un intervalle de temps où ils aient été ainsi abandonnés à la fantaisie populaire. En logique, tous ces *petits livrets* diversement annotés par chaque *pauvre homme*, puis fondus un jour qu'on ignore et à l'insu de l'Église et de tous ses ennemis en *la plus belle chose du monde*, par je ne sais quel coup de baguette qui n'aurait été soupçonné que par M. Renan en 1863, est digne des contes de Perrault. Enfin M. Renan lui-même s'est interdit toutes ces rêveries, lorsqu'il a confessé de l'Évan-

née, si connu, où il fait voir le contexte de chacun des quatre Évangiles invariablement déterminé et garanti par le combat même dont leur sens était l'objet de la part des divers hérétiques contre l'Église. Ceci fait crouler tout ce qui va suivre dans la citation de M. Renan.

1. Comme cela est imaginable, de livres dès lors sacrés, lus dans la solennité des assemblées des fidèles, et faisant autorité même pour les hérétiques !

gile de saint Marc qu'il était « *sans nul doute* d'un « témoin oculaire qui *évidemment* avait suivi Jésus, « l'avait aimé et *regardé de très-près*, qui en avait con- « servé une vive image, et qui devait être l'apôtre « Pierre lui-même, comme le veut Papias. »

Du reste, ce n'est qu'aux deux premiers Évangiles que M. Renan applique ce procédé d'explication légendaire. Quant à saint Luc et à saint Jean, il essaye d'un autre expédient.

Saint Luc est récusable selon lui par un caractère qui est précisément l'opposé de la légende. L'Évangile qui porte son nom est bien de lui, c'est une *composition régulière* s'il en fut jamais, *écrite tout entière de la même main, et de la plus parfaite unité.* Mais elle a le tort précisément d'être trop personnelle. C'est un document de seconde main; on sent l'écrivain qui compile; c'est un dévot très-exact, mais qui exagère le merveilleux, qui affectionne par-dessus tout les anecdotes, mettant en relief la conversion des pécheurs, l'exaltation des humbles... enfin un Évangéliste. C'est là son crime.

La vérité est que les Évangélistes nous offrent, dans leur unité supérieure, une diversité admirable de garanties, qui ont été caractérisées par les attributs qui leur ont été prêtés. Saint Luc justifie bien en particulier la patience et la fidélité du laborieux animal qui le symbolise, dans le soin qu'il s'est donné de recueillir scrupuleusement tous les éléments historiques qui composent

son Évangile. Habitué à l'observation et à l'exactitude par sa première profession de médecin, formé par le haut enseignement de Paul au zèle généreux de la la vérité, il commence son Évangile par cet exorde, dont chaque mot respire la rigide conscience d'un grave historien qui sent tout le poids de sa mission, et qui connaît le fond, déjà éprouvé, de certitude historique sur lequel il travaille :

« Parce que plusieurs se *sont appliqués* à mettre par « ordre un récit de choses qui se sont *entièrement ac-* « *complies au milieu de nous*, comme nous l'ont trans- « mis ceux qui, dès le commencement *les ont eux-* « *mêmes vues*, et qui ont été les ministres de la parole ; « — il m'a semblé bon aussi, *après m'être diligem-* « *ment attaché à la suite des faits dès leur origine*, de « vous en représenter *tout l'enchaînement*, excellent « Théophile, — afin que vous connaissiez bien la vé- « rité de tout ce dont vous avez déjà été informé[1]. »

Voilà le tort de saint Luc aux yeux de M. Renan, le même que celui de saint Marc : « *qui*, lui aussi, *n'a eu* « *qu'un souci*, celui de n'omettre aucune des choses « qu'il avait apprises et de n'y rien mêler de faux ; » comme dit Papias.

1. Luc, 1, 2, 3. Sur quoi Grotius fait cette réflexion : — Significat Lucas se non antè quiesse, quam rerum quas diversi scriptores prodiderant testimonia radicitus inquisivisset, ut ita explorata ab incertis discernens, nihil ipse non bene compertum literis consignaret. (*Annot. ad Lucam.*)

Quant à saint Jean, il devait naturellement avoir le tort de l'*Aigle :* celui de s'élever trop haut dans sa métaphysique du Verbe, que M. Renan confond avec la gnose de l'école de Philon, contre laquelle elle fut précisément composée. Nous n'entreprendrons pas de défendre contre M. Renan la sublimité du début de l'Évangile de saint Jean, que les néo-platoniciens auraient voulu graver en lettres d'or dans leur Académie, ni les discours de Jésus à l'institution de l'Eucharistie, où les entrailles mêmes de la divine charité semblent se rompre et se répandre sur les hommes, et où M. Renan a le malheur de ne sentir que le *procédé factice*, la *rhétorique* et l'*apprêt.* Tout cela, pour conclure que les discours ne sont pas de Jésus, parce qu'il y est trop parlé de sa divinité : c'est-à-dire parce qu'elle y éclate.

Mais qu'importe à la démonstration générale que nous voulons tirer de l'œuvre de M. Renan, puisque, *tout en inclinant à croire* que les discours ne sont pas de saint Jean, il admet cependant, et il établit même par toutes sortes de raisons, que, surtout quant à la partie narrative, nous avons dans saint Jean un témoin oculaire de la plus grande autorité, et que *c'est bien là* l'Évangile « selon Jean » dans le même sens que les autres Évangiles *sont bien* les Évangiles « selon Mat-« thieu », « selon Marc » et « selon Luc » ; c'est-à-dire *à peu près ?*

M. Renan accordera tout, pourvu que vous lui passiez cet *à peu près*.

Le parti qu'il en tire, en effet, est merveilleux. Écoutez :

« Les détails (alors) ne sont pas vrais à la lettre, mais « ils sont vrais d'une vérité supérieure; ils sont plus « vrais que la nue vérité, en ce sens qu'ils sont la vé- « rité rendue expressive et parlante, élevée à la hauteur « d'une idée[1]. Dans les histoires du genre de celle-ci, « le grand signe en effet, qu'on tient le vrai, est d'avoir « réussi à combiner les textes d'une façon qui constitue « un récit logique, vraisemblable, où rien ne détonne. « Ce qu'il faut rechercher, ce n'est pas la petite certi- « tude des minuties, c'est la justesse du sentiment « général, la vérité de la couleur. Les textes ont besoin « de l'interprétation du goût, il faut les solliciter dou- « cement (jésuitiquement comme on le dirait de nous) « jusqu'à ce qu'ils arrivent à se rapprocher et à fournir « un ensemble où toutes les données soient heureuse- « ment fondues[2]. » Et d'où tout surnaturel soit éliminé.

O merveille de l'*à peu près!*

Mais peut-être demandez-vous quelle est la donnée, la pierre de touche, le criterium enfin, d'après le-

1. *Vie de Jésus,* introduction, p. XLVIII.
2. *Id., ibid.,* p. LV et LVI.

quel M. Renan rejette, admet, rapproche, combine et sollicite ainsi les textes évangéliques? Car enfin, bon ou mauvais, il faut un criterium. Eh bien, M. Renan est au-dessus de cela. Il juge sans jugement, il ne s'engage à rien vis-à-vis de qui que ce soit, ni même vis-à-vis de lui-même. Une chose n'est jamais vraie, douteuse, ou fausse en soi, pour lui : elle *le devient*, selon qu'elle est favorable ou contraire à ses vues. Le vrai et le faux n'ont pas de limites et de caractères, ils sont comme des couleurs sur sa palette, qu'il prend, écarte, reprend, mélange, *nuance* surtout, selon la fantaisie de son pinceau. Ainsi, où prend-il que les discours de JÉSUS ne sont pas vrais dans saint Jean, et que la partie narrative y est digne d'une confiance hors ligne? Nulle part que dans l'intérêt qu'il a à se défaire des témoignages de la divinité de JÉSUS qui éclatent dans ces discours. C'est le cynisme, on peut le dire, de l'arbitraire et de l'intérêt : tellement que, portant l'arbitraire dans l'arbitraire même, il va donner créance à ces mêmes discours et démenti à ces mêmes faits, selon l'occasion, sans tenir compte du jugement, arbitraire déjà, qu'il en a porté en sens inverse.

Mais, direz-vous, cela n'est vraiment pas sérieux. Cela est sérieux, vous répondrai-je, autant que l'incrédulité peut l'être. Car, en définitive, M. Renan s'en est mal tiré; mais qui est-ce qui s'en est tiré mieux que lui des autres incrédules, du moment qu'ils ont tenté d'ex-

hiber les raisons de leur incrédulité? Pour être plus pesant, Strauss en est-il moins répudié par le sens commun et par la science? Et M. Schérer, et M. Havet qui, après avoir exalté l'œuvre de M. Renan dans l'ensemble, la désavouent et la répudient dans le détail, que mettent-ils de mieux à la place? Nous l'avons déjà vu ; nous le verrons encore.

Ici, ils sont d'accord avec nous et avec tout le monde, pour laisser au compte de M. Renan sa théorie de l'*à peu près* [1].

Disons d'abord que rien ne résiste plus à cette théorie que le caractère propre des Évangiles. Aucune histoire sous ce rapport ne leur est comparable.

Tout se tient en JÉSUS, dit Bossuet, *sa vie, sa doctrine, ses miracles*. L'Évangile est un tissu serré dont on ne peut détacher un fil, un iota. La morale, la doc-

1. M. Larroque, qui, dans une incrédulité trop notoire, a gardé une conscience qui l'en fera, nous l'espérons bien, revenir, dit à ce sujet : « Je confesse que je n'entends plus rien à rien, si l'on « me démontre que je me trompe en déclarant que cet art de « substituer à la vérité nue la vérité de la couleur, de combiner « les textes avec goût, de les solliciter doucement, jusqu'à ce « qu'on les ait amenés à dire ce qu'on veut qu'ils disent, est le « renversement des règles de bonne et sévère critique admises « jusqu'à ce jour ; c'est l'art des interprétateurs passés, présents « et futurs, et, certes, on ne devait pas s'attendre à le voir en- « seigné par un homme d'une aussi grande autorité en fait d'éru- « dition que M. Renan. »

(*Opinion des déistes rationalistes sur la* Vie de Jésus, *de M. Renan.*)

trine et le récit s'y entrelacent d'une manière indissoluble. Le miracle y est le plus souvent l'occasion du précepte, et le précepte l'intention du miracle : pour tout dire, le fait n'y est autre chose que la morale en action et la doctrine en résultat. C'est JÉSUS qui fait le miracle, mais c'est la foi du fidèle qui l'obtient, et c'est à notre foi qu'il profite, pour nous persuader la morale. Morale, miracle, doctrine coulent ainsi d'une même source vers un même but, et la solidarité qui les entrelace est telle, qu'il faut rejeter ou accepter le tout à la fois. L'Évangile est comme la robe du CHRIST, *sans couture :* on ne saurait le partager. On peut encore dire de lui cette grande parole de saint Paul sur JÉSUS, qui retombe comme un anathème de la conscience sur M. Renan : « En lui n'est pas OUI et NON ; mais en lui « est un OUI immuable [1]. » C'est l'exclusion, la malédiction de l'*à peu près*.

Cela est si vrai, que M. Renan lui-même, pour ne pas avoir rejeté l'Évangile tout entier, se trouve pris en quelque sorte dans l'authenticité qu'il lui a reconnue, sans que ses réserves puissent l'en dégager. L'Évangile se colle pour ainsi dire à lui comme une autre robe de Nessus, dont il ne peut se déprendre sans déchirer en quelque sorte la raison ; comme il y paraît à sa discussion du miracle de Lazare.

1. IIe Corinth. I. 18-19.

C'est pourquoi M. Schérer et M. Havet, se croyant mieux avisés, le gourmandent à ce sujet.

Rien n'est plus instructif que leur critique. Écoutons d'abord M. Schérer.

« On ne peut aborder la vie de Jésus, dit-il, sans « trouver au seuil une grosse question, celle de la va- « leur historique des livres qui sont les documents de « cette histoire. *Il y a à cet égard deux voies à suivre.* « *On peut* d'un côté, en s'attachant aux renseigne- « ments que nous donnent les plus anciens Pères de « l'Église, chercher à établir que les évangiles sont « bien les ouvrages des écrivains dont ils portent au- « jourd'hui le nom ; que les uns émanent des apôtres, « les autres des disciples des apôtres, et que tous, par « conséquent, ont l'autorité d'un témoignage très- « ancien, très-direct, très-compétent. — Mais *il pour-* « *rait se faire*, d'un autre côté, que la critique trouve « les renseignements des Pères eux-mêmes obscurs ou « incertains, qu'elle les regarde comme insuffisants « pour établir l'identité de nos évangiles, avec ceux « dont cette haute antiquité a eu connaissance, et, en « désespoir de cause, qu'elle renonce à ces stériles re- « cherches sur la paternité des livres dont il s'agit, pour « ne regarder qu'au contenu de ces écrits, et décider « de leur valeur par la seule cohérence interne et la « vraisemblance de leurs relations.

« Les conséquences de ces deux manières de voir

« seront nécessairement très-diverses. En effet, si l'on « regarde les évangiles, les trois premiers du moins, « comme une œuvre en quelque sorte impersonnelle, « comme une espèce de dépôt sédimentaire laissé par « la tradition ; comme une formation graduelle, popu- « laire, et dans laquelle la légende a su se ménager « une place considérable, — si, dis-je, on raisonne « ainsi, rien n'empêche plus de mettre les récits mer- « veilleux, incroyables, sur le compte de cette origine « même. Nous avons devant nous un témoignage élas- « tique qui se plie à tous les doutes, à toutes les con- « jectures, et qui ne se brise jamais entre nos mains « parce que nous ne lui demandons jamais que ce qu'il « peut nous donner.

« Mais il n'en est plus ainsi du moment que l'on « s'imagine avoir devant soi des témoins oculaires de « l'histoire évangélique, les récits des propres compa- « gnons de Jésus, ou seulement les souvenirs des dis- « ciples de ses disciples. La position du critique est dès « lors complétement changée. Il a affaire à des récits « de prodiges, à des histoires de flots apaisés et de « morts rappelés à la vie, et ne pouvant plus expliquer « ces relations par les habitudes bien connues de la « tradition, se trouvant face à face d'un écrivain qui « vous dit : j'ai vu et j'ai entendu, l'historien se voit « contraint de recourir à la supposition de quelque « fraude. Les sœurs de Lazare l'auront fait passer

« pour mort. Jésus lui-même se sera, bien que mal-
« gré lui, prêté à des supercheries. On voit maintenant
« comment M. Renan a été conduit, par ses vues sur
« l'authenticité des évangiles, à des hypothèses qui
« n'ont pas seulement scandalisé les fidèles, mais qui
« ont, c'est ma ferme persuasion, gratuitement mé-
« connu la naïveté et la pureté du prédicateur de la
« Galilée. » — « Voilà les reproches que les admirateurs
« du livre de M. Renan ne peuvent s'empêcher de lui
« faire. »

Cette citation n'aura pas été trop longue si je puis en dégager tout ce que j'y vois d'instructif.

Il faut féliciter d'abord M. Schérer de rompre ouvertement avec M. Renan sur la complicité de fraude que celui-ci prête à Jésus dans la résurrection de Lazare; et dans notre prochain chapitre *des miracles,* nous reviendrons sur cette félicitation. Mais pour tout le reste de sa critique, j'avoue ne plus comprendre M. Schérer: ou plutôt je crains de le trop bien comprendre.

M. Renan, dit-il, s'est vu contraint de recourir à une supposition de fraude, pour expliquer le miracle de Lazare, du moment qu'il a reconnu l'authenticité et l'autorité de l'Évangile qui rapporte cet événement. Donc, selon vous, il n'aurait pas dû reconnaître cette authenticité; il aurait dû prendre l'autre des *deux voies à suivre* à l'égard de la valeur historique des Évangiles, savoir, de ne pas les rapporter aux écrivains dont ils

portent le nom, et de n'y voir qu'un dépôt sédimentaire laissé par la tradition, témoignage élastique qui se plie à toutes les conjectures sans embarras.

Mais il me semble que le tort que vous lui reprochez à l'issue de la voie qu'il a prise, vous le prenez à l'entrée de celle que vous lui conseillez. Ce parti d'éviter de reconnaître la véracité des Évangiles, n'est pas moins grave que celui, cette véracité étant reconnue, d'en venir à méconnaître la naïveté et la pureté du prédicateur de la Galilée. Il est même plus grave, en un sens, parce qu'il ne fait aucune part à la vérité, et qu'il la nie dès le principe.

Cette grosse question de la valeur historique des Évangiles, qui se dresse au seuil de toute vie de Jésus, ne serait-elle donc qu'une question de tactique, et non de critique? Le parti pris d'incrédulité serait-il tel chez vous, messieurs, que la vérité sur ce point (selon vous cependant décisif), fût indifférente, ou même qu'on ne dût la connaître que pour mieux l'éviter???

Il y a à cet égard deux voies à suivre, dites-vous : *on peut* d'un côté reconnaître que les Évangiles ont l'autorité d'un témoignage très-ancien, très-direct, très-compétent (et c'est même là votre opinion personnelle exprimée à la fin de votre article du 28 juillet 1863) ; mais *on pourrait* d'un autre côté, dites-vous, n'y voir qu'une légende, et vous insinuez à M. Renan qu'il aurait dû suivre ce chemin. Mais si la vérité est quelque

chose dans une question où elle doit être tout, il me semble qu'on ne peut pas *ad libitum,* et par manière de s'y prendre, suivre l'une ou l'autre voie, et surtout laisser la vraie pour la fausse. Il ne peut y en avoir qu'une : c'est la vraie ; et c'est celle-là précisément que vous conseillez d'éviter. Mais je félicite bien plus M. Renan d'être entré dans cette unique voie par l'aveu de l'authenticité des Évangiles, que je ne vous félicite de n'en vouloir pas sortir avec lui par l'outrage au caractère de Jésus. Car, en définitive, il a été maladroit à ses dépens, et vous êtes adroit aux dépens de la vérité.

Mais non, il n'a ni le mérite ni le tort de cette maladresse ; car ni vous ni lui ne pouvez contester l'authenticité, l'autorité historique des Évangiles ; et croyez bien que celui qui n'a pas reculé devant l'outrage à la personne, n'aurait pas reculé devant le procès à l'histoire de Jésus-Christ s'il eût été soutenable.

Le système de la *légende* a été définitivement enterré avec son auteur, avec Strauss. Cela ne fait plus question. M. Renan en sait plus que vous là-dessus. Et si son autorité ne vous suffit pas, écoutez encore M. Salvador, à qui sa double hostilité d'israélite et de rationaliste n'empêche pas de reconnaître que : — « Jamais « ces hypothèses ne tiendront devant le Nouveau Tes- « tament. » — « Le langage oriental et souvent sublime « de ces livres leur donne un cachet général d'authen-

« ticité et de sincérité [1]. » — « Loin de trouver à re-
« dire aux différences qui se rencontrent dans ce qua-
« druple monument, ces différences en constituent la
« vraie richesse; elles l'agrandissent en y conservant
« l'empreinte involontaire et naïve des hommes et des
« circonstances [2]. » — « Les traditions des quatre
« évangélistes s'accordent avec toutes les œuvres des
« apôtres, et avec la multitude secondaire des récits
« apocryphes. Il est impossible, après un examen réflé-
« chi, de ne pas les adopter dans leur ensemble pour
« des monuments véritables [3]. »

M. Renan a donc tiré tout le parti possible de la situation faite à l'incrédulité par la science, en gagnant le bénéfice d'un *à peu près*.

C'est cependant ce que M. Havet peut encore moins lui pardonner que M. Schérer : sans doute parce qu'il a, par-devers lui, de meilleures ressources.

Fort de sa confiance dans celles-ci, il se risque à raisonner juste : — « A certains moments, dit-il, il plaît
« à M. Renan de croire qu'il entend Matthieu dans l'é-
« vangile qui porte ce nom, et Jean dans le quatrième,
« et dans les deux autres, deux autres (*sic*) compa-

1. *Jésus et sa doctrine*, liv. II, p. 492. — Préface, p. 8.

2. *Ibid.*, p. 167.

3. *Ibid.*, p. 164. — Voir aussi un excellent opuscule de M. Athanase Coquerel, *Réponse au livre du docteur Strauss*, LA VIE DE JÉSUS, Paris, 1841.

« gnons de Jésus. Il demeure indécis et vague, il dit : « Ils sont *à peu près* des auteurs auxquels on les attri- « bue, » comme s'il pouvait y avoir en cette matière « de l'à-peu-près ! Ou bien : « Je n'ose être assuré que « le plus ancien évangile ait été écrit *tout entier* de la « plume d'un ancien pêcheur galiléen, » quoi qu'il lui « soit absolument impossible de faire le départ entre « ce qu'il accepte et ce qu'il rejette [1]. »

Ceci est d'un sens parfait. Il n'y manque que la conclusion, à savoir que les Évangiles ne sont pas *à peu près,* mais *entièrement* des auteurs dont ils portent les noms, — et cela par toutes les raisons qu'en a données M. Renan lui-même.

Mais M. Havet est trop conséquent avec l'incrédulité pour l'être avec la vérité, et ce n'est pas pour nous qu'il s'est mis en frais de raison. De ce que les Évangiles ne peuvent être *à peu près* vrais, il conclut qu'ils sont entièrement faux [2]. Mais, plus prudent en cela que M. Renan, il le fait de manière à ne pas se compromettre : à la façon des oracles.

« Un traité complet sur la rédaction des évangiles « serait un ouvrage à lui seul, dit-il ; je ne puis faire « ici ce traité, et toute discussion m'est impossible ;

1. *Revue des Deux Mondes,* 1er août 1863, p. 582.

2. A ce point que M. Havet, professeur au Collége de France, a bien osé écrire ces lignes : « *Même* dans les Évangiles, la vérité « n'est pas *absolument* effacée, et il s'y retrouve des traces qui « l'accusent. » P. 591.

« *je ne puis qu'énoncer, sans le prouver, ce que je* « *pense. Je pense donc* que, non-seulement Jésus n'a « rien écrit, mais que les compagnons de Jésus n'ont « rien écrit; qu'ainsi, aucun évangile, ni aucune por- « tion d'évangile, n'est authentique, et qu'il n'y a « d'écrit authentique dans ce qu'on appelle le Nouveau « Testament que les seules *Lettres* de Paul. » — J'ai dit.

Voilà qui est expéditif. La question est mieux que tranchée, elle est supprimée par autorité de libre penseur. Il ne s'agit plus même de savoir si les Évangiles sont faux, et comment ils sont faux; il n'y a plus d'Évangiles : le corps de la discussion a disparu; et nous n'avons plus qu'à nous regarder les uns les autres. *Je pense donc* a fait tout cela. C'est à se demander si M. Havet est *Aristote,* et si nous sommes au *moyen âge.*

C'est, qu'en effet, c'est à un moyen âge que veulent nous ramener ces messieurs, mais à un moyen âge de matérialisme et d'athéisme, comme le premier fut un moyen âge de métaphysique et de foi.

Comme nous n'y sommes pas tout à fait encore, je me permettrai de dire très-franchement à M. Havet, qu'on se met soi-même hors de la discussion quand on la supprime; que, quand on a été honoré d'un éloge comme celui que M. Sainte-Beuve a fait de lui, quand il a dit que « c'était un écrivain qui sortait tous les « trois ou quatre ans de sa retraite et de son silence,

« pour nous produire chaque fois un chef-d'œuvre de « critique en son genre, » on doit se mettre un peu plus en frais de le justifier ; que, quand on prend ainsi trois ou quatre ans pour rassembler ses preuves, on a, moins que tout autre, le droit de s'en dispenser ; qu'il vaut mieux, dans ce cas-là, rester encore dans son silence, et qu'on a toujours le temps de se taire, quand on n'est pas en situation de parler ; que, si cela est vrai de toute thèse tant soit peu contestée, et qui n'a pas pour elle l'entière évidence, cela est inqualifiable d'un démenti donné à l'Évangile et à la foi du genre humain, donné à l'évidence historique, donné à la science même ennemie, donné à une vérité qui réunit tous les partis.

Qu'il sache, en effet, que Strauss lui-même convient « qu'à la fin du deuxième siècle après J.-C., nos quatre « évangiles, comme nous voyons par les écrits d'Irénée, « Clément d'Alexandrie et Tertullien, *étaient reconnus « comme provenant d'apôtres et de disciples d'apôtres* « parmi les orthodoxes [1], et qu'en qualité de docu- « ments authentiques sur Jésus, ils avaient été séparés « d'une foule d'autres productions semblables [2]. » Il y a plus, Strauss convient, sur le témoignage de Justin, de Papias, de Celse lui-même, « que dans les *trente et « quelques années* écoulées entre la mort de Jésus et la

1. Et aussi bien parmi les hérétiques. — Voir saint Irénée.
2. Strauss, *Vie de Jésus*, introduction, § 13.

« destruction de Jérusalem, la plus grande partie des « récits évangéliques ont dû se former[1] ; » sous l'œil, dès lors, des apôtres, et par eux ou leurs disciples.

Et c'est contre de tels aveux, contre de telles preuves, que M. Havet rejette les Évangiles au delà de la génération apostolique, c'est-à-dire vers le deuxième siècle ! On conçoit bien qu'il *ne puisse qu'énoncer cela sans le prouver*. Mais, ce qu'on ne conçoit pas, c'est qu'il l'énonce même. Il est vrai qu'il *le pense*, et qu'après tout il est libre penseur, dispensé de la preuve, affranchi de la science et de la raison, pour mieux l'être de la vérité et de l'Évangile.

Et encore, ne l'est-il pas, car il admet les *Lettres* de Paul.

Ces lettres, en effet, comme les *Actes* qui en sont le récit, supposent partout l'Évangile, je veux dire les faits surnaturels de la vie de Jésus et sa doctrine; elles en sont imprégnées, ou pour mieux dire, elles sont l'Évangile même mis en prédication ; et les Évangiles n'existassent-ils pas, elles pourraient en tenir lieu. Si on ne les rejette donc, elles aussi, c'est-à-dire l'histoire même tout entière des origines du Christianisme, on ne prouve rien contre la cause chrétienne, elle se soutient dans toute sa force. Les écritures du Nouveau Testament sont liées entre elles par un nœud si étroit,

1. Strauss. *Vie de Jésus*, introduction, § 14.

par un rapport si intime, qu'on ne peut se dispenser de les recevoir toutes comme authentiques, ou de les rejeter toutes comme supposées. Les mêmes faits et les mêmes dogmes se trouvent dans toutes. Ainsi le livre des *Actes* contient ce qu'il y a d'essentiel dans les Évangiles. Les Épîtres de saint Paul sont inintelligibles, si vous n'admettez les Évangiles et les *Actes*. Les Épîtres de saint Pierre, de saint Jacques et de saint Jean, sont manifestement relatives à celles de saint Paul. Il n'y a pas enfin jusqu'à celle de saint Jude, quoique très-courte, qui ne rappelle tout ce que le Christianisme a de fondamental, soit pour les miracles, soit pour la doctrine. Le choix ici n'est donc pas possible; car ce qui serait excepté ferait revivre tout le reste. Il faut briser les tables de l'histoire: et encore, chacun de leurs moindres fragments réfléchirait-il la divine figure de ce CHRIST qui en est la loi, et vous n'auriez fait qu'en multiplier les témoignages.

Voilà à quoi s'est exposée l'incrédulité en sortant de la négative, et en se hasardant sur le terrain positif de la science et des faits. Quoi qu'en dise M. Schérer, elle aurait mieux fait de *continuer à éluder la difficulté*, et de se tenir dans la brutale négation où veut la ramener M. Havet. Le public, qui n'a pas le temps de remuer ces questions, et qui n'en croit pas toujours les hommes spéciaux sur parole, aurait pu croire qu'il y avait toujours quelque chose à répondre aux apologistes chrétiens, et que le silence ou la raillerie des esprits forts

cachait quelques hautes raisons de ne pas se rendre. Mais M. Renan a déchiré le voile : il a mis à nu tout ce que peut l'incrédulité; c'est-à-dire tout ce qu'elle ne peut pas. Il a fait plus : il a compromis à jamais sa cause par des aveux sur lesquels, quoi qu'on fasse, l'incrédulité ne pourra jamais revenir, et qui entraînent fatalement aux conséquences les plus monstrueuses pour la raison et la conscience, s'ils ne ramènent à la foi.

C'est ce qui va apparaître de plus en plus dans la suite de ce travail.

CHAPITRE VIII

LES MIRACLES

C'est une triste tâche que celle que nous accomplissons : triste pour la foi, mais bien plus triste pour la raison. Si la foi est offensée en effet de l'œuvre que nous discutons, elle en profite ; et c'est sa gloire, comme dit Pascal, d'avoir pour ennemis des gens aussi déraisonnables ; c'est sa démonstration vengeresse, que ceux qui l'attaquent perdent ainsi le sens. Mais la raison ! quel humiliant spectacle que celui de cette misère où elle est réduite par l'impiété ! Il nous semble que nous faisons ici un cours de *clinique* intellectuelle, où nous n'instruisons nos semblables qu'en exposant les infirmités de l'esprit humain. L'ironie même que nous sommes trop souvent condamné à manier, pour mettre la déraison dans tout son jour, redouble en nous cette tristesse, par l'opposition de la complaisance qu'elle suppose, avec la pitié profonde dont nous sommes pénétré.

Mais il le faut. Pour mieux accomplir l'opération que nous avons entreprise, nous continuerons à refouler l'émotion qu'elle nous cause. Dans la mesure de la vé-

rité qui l'exige, nous humilierons pour instruire, nous blesserons même s'il le faut pour guérir.

Nous voici au fort de l'incrédulité, au surnaturel et au miracle. Ici point d'aveu : toute résistance. Point d'*à peu près : néant essentiel*, comme dit M. Havet. On se retranche dans le naturel et on nous dit : Prouvez le contraire. On élève un mur d'impossibilité, d'inflexibilité scientifique, et on ne veut pas même parlementer et admettre de discussion : c'est à prendre ou à laisser.

Eh bien, cette exclusive et intraitable résistance n'est qu'un témoignage de faiblesse et de désespoir. Jamais il ne fut plus facile d'en avoir raison. Je crois pouvoir dire que nous sommes absolument maître de la situation. Ce fort du miracle est à nous; et l'incrédulité y est prise : tellement prise, que tous ses efforts pour en sortir ne feront que resserrer le cercle de raison qui l'y retient et qui l'y assiége, par ses propres arguments retournés. Une seule ressource lui restera, comme d'ordinaire, c'est de se précipiter par-dessus la raison et d'aller se briser contre la conscience; M. Renan du moins, qui est toujours hardi dans l'absurde; car M. Schérer et M. Havet auront le bon instinct de ne pas le suivre; mais resteront prisonniers de la vérité.

Cette partie de notre travail demande une particulière attention, non par obscurité, mais parce que la clarté en est nouvelle : qu'on veuille bien nous suivre pas à pas.

I

Ce n'est pas trop prétendre d'abord, croyons-nous, que de tirer, de prodiges certains et avérés, un simple préjugé d'admissibilité d'autres prodiges qui sont encore en question. C'est aller en effet du connu à l'inconnu et procéder par analogie.

Si un être extraordinaire, aussi extraordinaire que, de l'aveu de tous, est JÉSUS-CHRIST, a fait deux ordres de prodiges dont nous voyons l'un et dont nous ne voyons pas l'autre : l'ordre de prodiges que nous voyons devra recommander à notre attention celui que nous n'avons pas vu, mais qui repose sur le témoignage. Qu'est-ce donc, si entre ces deux ordres de prodiges il n'y a pas seulement rapport d'analogie, mais rapport de présupposition, rapport de moyen à effet!

Or, c'est ce que nous avons dans JÉSUS et dans son Évangile.

Il est dit dans l'Évangile qu'il commandait à la nature, rendait la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, le mouvement aux paralytiques, et qu'il ressuscitait les morts. Nous n'avons pas vu cela. Mais il y est rapporté qu'en même temps il disait à des bateliers pris dans le limon de la Judée, à un Simon, à un Jacques, à un Jean : Vous serez désormais *pêcheurs d'hommes :* et nous voyons que comme il l'a dit, il l'a fait. Nous lisons

encore qu'il a dit : *Quand je serai élevé de terre, j'attirerai tout à moi :* et nous voyons que comme il l'a dit, il l'a fait. Nous lisons qu'il a dit : *Tu es Pierre et sur cette pierre je bâtirai mon Église, et les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle :* et nous voyons que comme il l'a dit, il l'a fait. Nous lisons enfin qu'il a dit : *Toute puissance m'a été donnée au ciel et sur la terre, comme j'ai été envoyé je vous envoie ; allez donc, instruisez toutes les nations, leur apprenant à observer tout ce que je vous ai commandé, et assurez-vous que je suis avec vous tous les jours jusqu'à la fin des siècles :* et nous voyons que comme il l'a dit, il l'a fait. Je me borne à ces prodiges entre beaucoup d'autres. Prodiges doubles, prodiges de fait et prodiges de prédiction. Nous les voyons, ils se déroulent et grandissent encore après dix-huit siècles sous nos yeux. Nous sommes nous-mêmes ces prodiges. Il n'est pas besoin d'une commission pour les constater. Le monde était païen et le monde a été fait chrétien. Comment? Par une croix. Le monde est resté chrétien contre tous les soulèvements de l'enfer, et il est encore conservé chrétien. Par qui? Par le successeur du premier Pierre. Nous voyons cela ; et cela est un prodige. Le Christianisme est un miracle, *le plus grand des miracles*, comme l'appelle M. Proudhon[1].

1. « Ajoutez cet établissement prodigieux de l'empire, la plus « grande des merveilles, avant que le christianisme fût devenu

Or, je dis que ce *plus grand* des miracles, que nous voyons, doit prédisposer notre créance aux moindres miracles évangéliques, que nous n'avons pas vus; et que le grand Lazare du genre humain, ressuscité et marchant encore devant nous, doit nous être un bon gage du Lazare de Béthanie que nous ne voyons que dans le témoignage de l'Évangile.

Je pourrais dire même que nous voyons celui-ci dans celui-là, et que le monde converti sans miracle serait un plus grand miracle. Mais je me borne, et j'aborde plus directement la question.

II

Je rencontre d'abord l'objection d'*impossibilité*, et je commence, avant tout raisonnement, par lui opposer le gros bon sens, ce bon sens gaulois de Montaigne : « C'est une sotte présomption, dit-il, d'aller dédaignant « et condamnant pour faux ce qui ne nous semble pas « vraisemblable : qui est un vice ordinaire de ceux « qui pensent avoir quelque suffisance oultre la com- « mune. Condamner ainsi résolûment une chose pour « fausse et impossible, c'est se donner l'avantage d'a- « voir dans la tête les bornes et limites de la volonté « de Dieu et de la puissance de notre nature; et il n'y a

« *le plus grand des miracles.* » (*De la justice dans la Révolution et dans l'Église*, t. III, p. 133.)

« point de plus notable folie au monde que les ramener « à la mesure de notre capacité et suffisance. Quand « nous lisons dans Bouchet les miracles des reliques « de saint Hilaire, passe; son crédit n'est pas assez grand « pour nous ôter la licence d'y contredire : mais de « condamner d'un train de pareilles histoires, me sem- « ble singulière impudence... C'est une hardiesse dan- « gereuse et de conséquence, oultre l'absurde témérité « qu'elle traisne quand et soy, de mépriser ce que nous « ne concevons pas : car après que, selon votre bel en- « tendement vous avez estably les limites de la vérité « et de la mensonge, et qu'il se trouve que vous avez « nécessairement à croire des choses où il y a encore « plus d'estrangeté qu'en ce que vous niez, vous vous « êtes déjà obligé de les abandonner[1]. »

1. *Essais*, liv. III, ch. xi, *Des Boiteux*. — Ce haut et spirituel bons sens fait plaisir. La tradition française en est perdue, grâce aux extravagances de la *libre pensée*. — Ce n'est pas que Montaigne fût un esprit faible, tant s'en faut! « Je suis lourd, et me « tiens un peu au massif et au vraysemblable, dit-il dans ce « même chapitre. Je vois bien qu'on se courrouce, et me deffend- « on d'en douter sous peine d'injures excécrables : nouvelle façon « de persuader! Pour Dieu mercy, ma créance ne se manie pas « à coups de poing. A tuer les gents, il fault une clarté lumi- « neuse et nette : et est notre vie trop réelle et essentielle pour « garantir ces accidents supernaturels et fantastiques. » — Pascal, à ce sujet, fait cette réflexion : « Que je hais ceux qui font les « douteux des miracles! Montaigne en parle comme il faut dans « les deux endroits : on voit en l'un combien il est prudent, et « néanmoins il croit en l'autre, et se moque des incrédules. » — Ainsi feront tous les gens sensés.

Maintenant raisonnons serré.

De quelle impossibilité veut-on parler? Qu'on s'explique. Est-ce une impossibilité de principe, une impossibilité philosophique? ou bien est-ce une impossibilité de fait, une impossibilité d'expérience, le miracle non constaté?

Une impossibilité philosophique et de principe? M. Renan n'ose pas le dire ouvertement, et même il s'en défend. Ce serait l'athéisme. Nous l'avons démontré dans notre chapitre IV. Mais le dirait-on, comme M. Havet, outre l'absurdité de l'athéisme, nous opposerions le *fait*, et nous en appellerions au témoignage. Nous répondrions comme il fut répondu à ce philosophe qui niait le mouvement : par le fait, par le miracle attesté. Nous dirions comme l'aveugle-né, à la guérison duquel les pharisiens opposaient que Jésus était un pécheur : « Je ne sais si c'est un pé« cheur, je sais seulement que j'étais aveugle et qu'à « présent je vois. » Jamais un prétendu principe n'a pu fermer la bouche à un fait. Si le fait est vrai, si le miracle est constaté, eh bien! le principe est jugé; et c'est un préjugé dès lors contre le principe que de faire obstacle à la constatation du fait. Jésus-Christ, qui s'annonçait comme le Principe, se soumettait au fait, en appelait au fait, au grand fait de ses miracles. Nul ne peut, plus que lui, s'autoriser d'un principe pour s'affranchir du fait.

Que si ce n'est pas une impossibilité de principe qu'on nous oppose, mais une simple impossibilité d'expérience et de fait, alors la difficulté s'aplanit et s'efface, il n'y a plus d'impossibilité proprement dite, M. Renan en convient : « Nous ne disons pas, dit-il, le « miracle est impossible. Nous disons : il n'y a pas eu « jusqu'ici de miracle constaté. » En ce cas, répondons-nous, procédons à la constatation, à l'enquête, à l'appréciation des preuves et de tous les éléments de conviction. Entendons le témoignage des Évangiles dont vous avez reconnu le caractère direct d'authenticité et de crédibilité.

Nullement, réplique-t-on, ce témoignage est évidemment faux, quoique vrai d'une manière générale ; faux de toute nécessité, par cela seul qu'il y est question de miracle, et que le miracle a contre lui non pas une impossibilité de principe, mais une impossibilité d'expérience constante : *l'inflexibilité du régime général de la nature.* « Ce n'est pas d'un raisonnement, en « effet, mais de l'ensemble des sciences que sort ce « grand résultat : il n'y a pas de surnaturel. La notion « du surnaturel, avec ses impossibilités, apparaît du « jour où naît la science expérimentale de la nature. » Chercher à expliquer légendairement les Évangiles, « ce n'est donc pas mutiler les faits au nom de la « théorie, c'est partir de l'observation même des faits, » c'est partir de la grande expérience, partir du fait, mais

d'un fait si universel, si constant, qu'il s'élève à la hauteur d'un principe. « Nous maintiendrons donc ce « principe de critique historique, qu'un récit surna- « turel ne peut être admis comme tel; qu'il implique « *toujours* crédulité ou imposture; que le devoir de « l'historien est de l'interpréter et de rechercher quelle « part de vérité, quelle part d'erreur il peut recéler[1]. »

Voilà l'objection qu'on nous oppose, la fortification derrière laquelle on se retranche. Nous croyons l'avoir fidèlement exposée. Nous avons tenu, même, à la poser dans tout son aplomb.

Eh bien, ce n'est là que le plus pauvre des sophismes. Il va ne falloir qu'un souffle pour le renverser. Mais auparavant, laissons-le debout un instant, et montrons que, fût-il aussi vrai qu'il est faux, il ne serait pas insurmontable au témoignage des Évangiles.

Pour l'être, en effet, il faudrait que ce *régime général de la nature* fût absolu. Mais, selon vous, il n'est que *général*, que *constant*, n'étant pas de principe, mais de simple expérience. Or, si rare, si extraordinaire que soit le miracle par rapport à ce régime général, *il n'est pas impossible,* vous l'avez dit, et vous ne pouvez pas ne pas le dire sans vous enfoncer dans des difficultés bien autrement graves. C'est donc un *fait* à apprécier dans ses témoignages. Or, encore, la vérité d'un fait n'est pas en

1. *Vie de Jésus, passim.*

raison de sa fréquence, mais en raison de sa *réalité.* S'il est réel, fût-il unique, il est aussi croyable que le fait le plus multiple et le plus constant. J'ajouterai que sa rareté, loin d'en diminuer la vraisemblance, en est au contraire une condition lorsqu'il s'agit d'un *miracle*, qui n'est tel que parce qu'il sort précisément de l'ordinaire que vous lui opposez, du *régime général de la nature*. Enfin je dirai que, plus vous êtes fort de ce régime général de la nature, moins vous devez redouter l'abord de ce fait exceptionnel et particulier qui ne peut, selon vous, que s'y heurter. S'il ne peut être que faux, faux doit en être le témoignage ; et alors pourquoi ne pas montrer cette fausseté ? pourquoi ne pas la confondre ? Que dis-je ? pourquoi fausser vous-même le témoignage et prendre sur vous le tort que vous lui attribuez ? Quoi ! vous avez l'avantage de la vérité, et vous vous donnez gratuitement le tort du roman ! Et contre qui ? contre ce que vous appelez la légende !... Vous vous constituez faux juge d'un prétendu faux témoin ! Lorsqu'il faudrait le presser de questions et le confronter, vous lui fermez la bouche et vous évitez de le regarder en face ! Que dis-je ? vous altérez sa déposition ! En un mot, vous prenez son rôle, et c'est lui qui devient votre juge et votre accusateur ! ! !

Convenez-en, à l'aveu de l'authenticité et de la crédibilité des Évangiles, vous ajoutez par là un argument singulièrement confirmatif. A quel point faut-il que

l'Évangile soit véritable et que les faits surnaturels dont il dépose soient réels, puisque vous ne pouvez en avoir raison qu'en *combinant et en sollicitant les textes jusqu'à ce qu'ils arrivent à se rapprocher et à fournir un ensemble* négatif?

Vous finissez par le comprendre, et vous faites un essai de discussion sur le miracle de Lazare. Où arrivez-vous par là? A vous couvrir de ridicule ; et à être désavoué par M. Schérer, et même par M. Havet. Et quelle autre preuve vous donnez en cela de la vérité des miracles évangéliques : vérité telle, qu'il faut l'éviter ou s'y briser !

Je vous retrouverai tantôt sur ce terrain. Pour le moment je ne saurais vous laisser plus longtemps en possession de votre sophisme tiré de *l'inflexibilité du régime général de la nature*, malgré tous les avantages qu'il me donne contre vous.

Qu'est-ce que cette inflexibilité *du régime général de la nature*, qu'est-ce que cette *science expérimentale de la nature* dont M. Renan fait comme une ligne de douane pour empêcher le miracle de passer? C'est une vérité faussée dans son application.

C'est une vérité, en effet; tellement, que je la retiens pour l'invoquer tout à l'heure contre l'auteur de la *Vie de Jésus*, qui, après en avoir abusé, va la méconnaître et la violer.

Il est vrai que la nature suit une loi constante, et que

chaque être en lui-même, comme dans ses rapports avec les autres, et tous dans ce vaste ensemble que présente la création, offrent une régularité solennelle, un régime invariable dans sa merveilleuse variété. Il est vrai que la science expérimentale de la nature a découvert un grand nombre des lois qui constituent cet ordre magnifique, et que l'univers apparaît comme un système arrêté et clos, d'où la nature ne se départ pas. Cela est vrai, très-vrai.

Mais qu'est-ce que cela fait à la question du surnaturel ?

C'est dans *son ordre*, en effet, c'est dans *son régime* que la nature est inflexible. La science qui le constate est la science *de la nature*, la science des phénomènes *naturels*. Et alors, que signifie votre objection? Elle signifie que la nature est toujours fidèle à *elle-même*, que *naturellement* les aveugles ne voient pas, les sourds n'entendent pas, les morts ne ressuscitent pas, les profondeurs de l'avenir sont impénétrables à toute prévision humaine. Sans doute, cela est vrai : les lois de la mort et du temps sont inflexibles et inexorables,

Et l'avare Achéron ne lâche point sa proie.

Mais est-ce de cela qu'il s'agit? Prétendons-nous que Lazare soit ressuscité *naturellement?* N'est-ce pas de phénomènes *surnaturels* qu'il est question, de *miracles*,

qui ne sont tels, et qui ne témoignent de l'intervention d'un être supérieur, que précisément parce que la nature est naturellement inflexible, et que lorsqu'elle cède elle proclame l'action surnaturelle d'un Créateur?

Les miracles sont des modifications aux lois de la nature. Pour que ces modifications fussent impossibles, il faudrait que ces lois fussent *nécessaires;* c'est-à-dire qu'il y eût contradiction pour l'esprit à concevoir qu'elles eussent pu être autres qu'elles ne sont. Or, les lois de la nature sont constantes, mais elles ne sont pas *nécessaires*. Il n'implique pas contradiction qu'elles eussent pu être différentes : par exemple, qu'au lieu d'être de cent ans au plus, la vie de l'homme eût été de mille ans, ou que cette vie eût été immortelle, ou qu'après avoir quitté le corps elle eût fait naturellement retour en lui; que la procréation se fît par la femme seule; que les corps ne fussent pas impénétrables ou pesants, etc. Tout cela aurait pu être, et alors ce sont les choses qui sont actuellement : la petite durée de la vie de l'homme, la mort, la génération, la pesanteur, l'impénétrabilité, etc., qui, venant accidentellement à se produire, eussent été autant de miracles. Cet état actuel lui-même que nous appelons *nature*, n'a été à l'origine que l'effet d'un miracle, et du plus grand de tous les miracles, celui de la *Création*. Sa conservation n'est encore qu'un miracle continuel, n'ayant d'autre principe et d'autre règle que la puissance et la sagesse de

l'Être Souverain, qui soutient ce grand ouvrage au-dessus du néant d'où il l'a tiré. Après cela, tout le monde conçoit que ce que nous appelons *miracle* n'étant qu'une modification dans la création, c'est-à-dire qu'un moindre miracle dans ce grand miracle, sa possibilité ne saurait être mise en question. Il est manifeste que la même puissance qui a créé, et qui en conservant crée tous les jours, peut modifier.

Que si on nie cette puissance, je dirai que les miracles la prouvent : et que, par cette négation, on fournit la raison même des miracles.

Les miracles, en effet, étaient les seuls moyens de notifier aux hommes oublieux et pervertis l'existence et l'intervention du Créateur. Dans l'état naturel des choses, Dieu ne se révèle à nous que par ses œuvres. La création est son langage. Il était donc conforme à ce premier état de choses, que, voulant se révéler plus particulièrement à sa créature, il agît plus particulièrement comme Créateur. Et comme, *outre la nature* déjà existante, il ne pouvait faire acte de créateur que par des actes *surnaturels,* par des miracles, ces actes extraordinaires de création étaient les seuls moyens de révélation extraordinaire du Créateur. Les faits généraux de la création ne sont assurément indignes, ni de la sagesse, ni de la majesté de Dieu : pourquoi les faits particuliers le seraient-ils? En quoi y aurait-il moins de majesté à dire à un homme mort : *Sors du tombeau,*

qu'à dire au premier homme : *Crois et multiplie?*

Ainsi, la possibilité et la convenance du miracle est rationnellement démontrée, par rapport à cette inflexibilité du régime général de la nature qu'on lui oppose sophistiquement.

Je vais plus loin. Je n'admets pas que le miracle soit tenu dans cette suspicion d'invraisemblance qui résulterait de son opposition avec les lois de la nature. Je n'accorde pas qu'il ait contre lui l'ordre naturel et humain. Le miracle est *au-dessus* et en dehors de l'ordre naturel, comme la divine puissance d'où il émane; il est *surnaturel :* mais il n'est pas *contre-naturel.* L'ordre naturel n'y résiste pas. On peut dire même qu'il y aspire comme à un état supérieur. Seulement il en est *incapable.* En ce sens je conviendrai, j'aurai même à rappeler bientôt à mes adversaires qui l'auront oublié, que le miracle est non-seulement improbable, mais absolument *impossible* selon l'ordre naturel.

Mais selon l'ordre *surnaturel,* le miracle est possible, convenable et même probable. Il est *dans l'ordre;* l'ordre surnaturel. Il est même en harmonie supérieure avec l'ordre naturel, en tant que cet ordre est préordonné pour l'ordre surnaturel et qu'il s'y rapporte. Nous avons dans l'Évangile un éclair de cette belle vérité. Sur le point d'opérer le grand miracle de la guérison de l'aveugle-né, le Sauveur dit à ses disciples, qui lui demandaient pourquoi cet homme était né aveugle :

« Ce n'est point qu'il ait péché, ni ceux qui l'ont mis au « monde, mais c'est *afin que les œuvres de la puissance* « *de Dieu éclatent en lui*[1]. » Ainsi, voici un fait naturel, la cécité de cet homme, dont la raison d'être, dont la cause finale était le *miracle* de sa guérison. Cela paraît encore dans cette parole du Sauveur, sur la maladie de Lazare : « Cette maladie n'est pas à la mort, mais *pour* « la gloire de Dieu, *afin que le fils de Dieu soit glori-* « *fié par elle*. (*Jean*, XI, 4.) » Il en est ainsi de tous les miracles; et s'il nous était donné de le voir, tout l'ordre naturel nous apparaîtrait gravitant ainsi vers l'ordre surnaturel du miracle. Et n'est-ce pas dans l'aveugle-né l'histoire de tout le genre humain? Le genre humain était comme un seul homme aveugle, quand le Fils de Dieu est venu le visiter. Pourquoi l'était-il devenu à ce degré effrayant d'aveuglement et de corruption que nous présente le monde païen, si ce n'est *afin que les œuvres de la puissance de Dieu éclatassent en lui*, et non-seulement de la puissance, mais de l'amour? C'est là comme la loi de l'histoire *entièrement incompréhensible sans Jésus*, comme le dit M. Renan, gravitant autour de la Croix, et du grand miracle de son triomphe.

En vue de ce centre qui en régit toute l'économie, l'ordre surnaturel s'est toujours manifesté dans le

1. Jean, IX, 3.

monde, et toujours par des miracles. L'état de l'homme innocent était un état soutenu de miracle. Depuis la chute, la vie prophétique de tout un peuple dans le monde n'a été qu'une succession de miracles, jusqu'au miracle par excellence : DIEU FAIT HOMME, ses œuvres, sa mort, son triomphe. Ce triomphe est la dilatation de l'ordre surnaturel, du seul peuple juif à tout l'univers, et sa perpétuité victorieuse et miraculeuse dans l'Église, se prolongeant sous nos yeux dans l'avenir.

On le voit, l'ordre surnaturel a son régime général de phénomènes comme l'ordre naturel, et ces deux ordres, loin de se heurter, s'enchaînent en se subordonnant dans la plus magnifique harmonie. Le miracle n'est plus dès lors une monstruosité contre laquelle il faille se tenir en garde, encore moins une impossibilité qui aurait contre elle la nature et l'histoire. Il a pour lui, en principe, la puissance et l'amour de Dieu, incliné à se donner aux hommes ; en fait, la suite de la Religion depuis l'origine du monde, dont elle domine les révolutions.

Est-ce à dire que le miracle ne soit pas chose extraordinaire, insolite, ardue, et qu'il faille tout croire légèrement en fait de miracles ? Loin de là, il faut tout éprouver ; par respect, je ne dis pas seulement pour la raison, mais pour la foi, qui sauve en cela la raison même de tous les égarements de la crédulité, comme on l'a vu dans tous les siècles. Mais il faut tout éprou-

ver avec propension à croire à l'amour de Dieu et à ses prodiges. C'est là une prévention, si l'on veut; mais une prévention légitime et bien située; qui ne dispense pas de la critique, mais qui la rend plus conforme à son objet, plus philosophique dans le vrai et bon sens du mot. Être bien prévenu, c'est n'être que juste à l'égard d'un amour qui nous a donné tant de gages.

III

Nous voici loin de M. Renan : autant qu'il l'est de la vérité. Il ne voit dans le miracle que ce qui n'y est pas : une question de chimie et de physique; un prestige de Hume, un tour à la Robert Houdin. Il n'y voit rien de ce qui y est : un phénomène moral et religieux, un témoignage de l'amour divin à la foi de l'homme, ayant son foyer dans la rencontre de cet amour et de cette foi. Concevez-vous un témoignage d'amour donné à l'impiété et à la haine; et le souverain Amour s'avilissant jusqu'à se donner lui-même en spectacle à ses ennemis? Il n'est pas un miracle du Sauveur qui n'ait été déterminé par la foi de ceux qui en ont été l'objet, et qui n'ait eu pour considérant cette parole : *Votre foi vous a sauvé;* et il est à remarquer que le Christ ne fit plus de miracle quand il fut aux mains des Scribes et des Pharisiens, et qu'il comparut devant Pilate et devant Hérode. Devant celui-ci surtout, qui espérait lui voir

faire quelque miracle pour en repaître sa curiosité, JÉSUS, aux diverses demandes qui lui furent adressées, ne répondit rien. Il n'est personne qui ne sente la dignité de ce divin silence. M. Renan, lui, n'y voit qu'un tact de prudence; *Jésus,* dit-il, *se garda bien de s'égarer en un monde irréligieux; il garda pour les simples des moyens bons pour eux seuls* [1].

De cette inintelligence du miracle est éclose, dans le cerveau de M. Renan, l'idée de sa *commission* de physiologistes, de physiciens, de chimistes et de critiques, choisissant le cadavre, désignant la salle où l'expérience d'un miracle de résurrection aurait lieu, et réglant tout le système de précautions nécessaires pour ne laisser prise à aucun doute. Il suppose « un thaumaturge *se* « *présentant* avec des garanties assez sérieuses pour « être discuté, et *s'annonçant* comme pouvant ressus- « citer un mort. » Il ne voit pas qu'un thaumaturge qui se *présente* et qui *s'annonce* ne peut être qu'un charlatan. Il ne comprend pas que le thaumaturge, n'ayant pas ce pouvoir en lui-même, et ne le recevant que de Dieu, par des dispositions et dans un but dignes de la sainteté et de la sagesse infinie, ce serait cette sainteté, ce serait cette sagesse qui aurait à faire ses preuves devant cette commission de scribes et de pharisiens à qui les preuves qui ont converti le genre

1. *Vie de Jésus*, p. 322.

humain ne suffisent pas, et qui recommenceraient le drame du prétoire et du Calvaire, si l'éternel Amour avait à s'immoler une autre fois. Bien leur vaut qu'il ne reparaisse! Ce serait bien alors que « ces traits de « haute raillerie, auprès desquels ceux de Socrate et « de Molière ne font qu'effleurer la peau, viendraient « s'inscrire en lignes de feu sur leur chair hypocrite, « et porteraient jusqu'au fond de leurs os le feu et la « rage[1]. » A ces traits alors, plus qu'au miracle, ils reconnaîtraient le Dieu.

Et toutefois, ce n'est pas l'idée d'une commission en elle-même qui choque le plus. Cette idée est excellente, et n'aurait que le défaut de venir trop tard, si elle n'était un plagiat.

Nous lisons, en effet, dans l'Évangile, « que Jésus « étant monté sur une éminence, appela à lui ceux « qu'il choisit au nombre de douze, pour être avec lui, « et pour être ses témoins en Jérusalem et dans toute « la Judée, et en Samarie, et jusqu'aux extrémités de « la terre, jusqu'à la consommation des temps[2]. » Voilà la grande commission qui n'a cessé de fonctionner depuis lors : commission permanente de l'Église, toujours vigilante pour garantir la crédulité humaine contre les fausses doctrines et les faux miracles, et pour garantir la vraie doctrine et les vrais miracles contre l'incrédu-

1. *Vie de Jésus,* p. 334.
2. Marc, III, 12. — Actes, I, 8.

lité : double garantie que toute commission de vérité doit présenter [1].

Ce n'est donc pas l'idée d'une commission que je critique, mais c'est, dans cette commission imaginée par M. Renan, l'absence de toute précaution nécessaire pour ne laisser pénétrer aucune erreur. M. Renan, en effet, qui prend tant de précautions contre Dieu, a totalement oublié d'en prendre contre l'homme; contre l'homme qui est précisément le sujet de l'erreur. Il est vrai qu'il choisit des physiologistes, des physiciens, des chimistes et des critiques.

Mais pour être *savant* on n'en est pas moins homme.

Pour *avoir cru à la religion et n'y plus croire,* on n'est pas sans être capable de prévention, de parti pris, de ressentiment. Il n'en paraît rien assurément dans les

1. Un gentilhomme anglais, protestant, étant à Rome, un prélat avec lequel il était lié lui donna à lire un procès-verbal qui contenait la preuve de plusieurs miracles. Après l'avoir lu avec beaucoup d'attention, il dit en le rendant : « Si tous les miracles « qu'on reçoit dans l'Église romaine étaient établis sur des preuves « aussi évidentes que ceux-ci, nous n'aurions aucune peine à y « souscrire. — Eh bien ! répondit le prélat, de tous ces miracles « qui vous paraissent si avérés, aucun n'a été admis par la con- « grégation des Rites, parce qu'on ne les a pas crus suffisam- « ment prouvés. » Le protestant, étonné de cette réponse, avoua qu'il n'y avait qu'une aveugle prévention qui pût combattre la canonisation des Saints, et qu'il ne se serait jamais figuré que l'attention de l'Église romaine allât si loin dans l'examen qu'elle fait des miracles.

écrits de M. Renan; mais enfin, l'humanité est faible, et, lorsqu'il s'agit d'un si grand intérêt que la foi du genre humain, il faut tout prévoir. Il faut s'assurer que, comme Papias le dit de nos Évangélistes, la commission dont il s'agit n'aurait *qu'un souci*, celui de ne rien omettre des choses, et de n'y rien mêler de faux.

C'est pourquoi je proposerais un amendement au projet de cette commission.

Cet amendement aurait trois articles.

Le premier, que les membres de la commission commençassent avant tout par déposer tous leurs intérêts personnels, leurs traitements, leurs bénéfices d'auteurs, leurs sinécures, etc., comme saint Luc quitta sa clientèle, saint Matthieu sa banque, et saint Jean ses filets;

Le second, qu'ils scelleraient leur témoignage de leur sang, et qu'ils se feraient égorger pour le soutenir;

Le troisième, enfin, que tout le monde pût assister aux expériences. « Ni les personnes du peuple, dit « M. Renan avec un dédain par trop superbe, ni les « gens du monde ne sont compétents pour cela [1]. » Nous ne pensons pas comme M. Renan. Nous croyons, au contraire, que le public est le grand jury en cette matière, et que c'est le cas de l'adage : *Vox populi, vox Dei*. Après tout, pour savoir si un homme est bien mort, s'il est enterré depuis trois jours, et s'il sent

1. *Vie de Jésus*, introduction, p. L.

mauvais, sa parenté, ses voisins, sa ville valent bien un chimiste qui ne l'a jamais connu; et l'odorat d'un vilain vaut bien celui d'un critique. Je pense comme Voltaire : « qu'une compagnie de grenadiers me dise unani- « mement : *nous venons de voir un miracle*, et je « croirai au miracle. » La commission toute seule, renfermée dans sa salle, me serait suspecte, je le dis franchement. Ne connaît-on pas les préventions des savants contre les choses qui les dépassent? Combien de vérités courent le monde, et qui n'ont pu forcer encore les portes de l'Institut pour y entrer! que serait-ce donc pour en sortir? M. Renan, du reste, nous donne par avance la mesure de ce qu'il en serait. Ne vient-il pas nous dire que, le cadavre bien choisi par la commission, la mort reconnue bien réelle, la salle désignée, et tout le système de précautions nécessaires pour ne laisser place à aucun doute bien réglé, si, dans de telles conditions, la résurrection s'opérait, *une probabilité* seulement serait acquise (sans doute parce que la résurrection d'un mort peut être affaire de chance), mais que le thaumaturge serait invité à reproduire son acte merveilleux dans d'autres circonstances, sur d'autres cadavres, dans un autre milieu, sans assigner le nombre de ces expériences, au bout desquelles, le caractère du miracle affaibli par la fréquence, on ne manquerait pas de dire, avec M. Schérer, que c'est un phénomène naturel.

Jusqu'où l'incrédulité ne peut-elle pas faire extrava-

guer la raison! Il n'en est pas ainsi du peuple, qui sera toujours le grand réservoir du bon sens. C'est pourquoi le Christianisme a toujours voulu l'avoir pour témoin, sans exclure les savants et les témoins de choix. Toute la famille humaine a pu assister aux miracles de la bonté de son Dieu. C'est dans les champs de la Judée, par les chemins et dans les places, au grand jour du ciel et de la publicité, que JÉSUS faisait ses miracles, et c'est à tort que M. Proudhon a dit qu'ils n'ont eu que *des témoins privilégiés :* ceci ne va qu'à l'adresse de M. Renan. Il y a eu des témoins choisis par JÉSUS, il est vrai, pour consigner et publier au loin ces merveilles; mais ils s'appuyaient sur le grand témoignage des multitudes qui en avaient été l'objet.

Dans ces conditions, et ainsi modifiée, nous souscririons à la commission de M. Renan.

Mais qui ne voit qu'elle ne serait plus alors qu'une superfétation de la commission évangélique et apostolique, et que, jusqu'à nouvel ordre du moins, nous devons nous en tenir à celle-ci? Car enfin, saint Luc vaut bien son confrère M. Littré, saint Matthieu et saint Marc nous offrent autant de garantie que M. Schérer et que M. Havet; et quant à saint Jean, quoiqu'il n'ait pas renié son Dieu, quoiqu'il ait blanchi dans la charité et qu'il ait usé même le martyre, il peut bien compter pour M. Renan. Qu'est-ce donc si nous venons à y joindre saint Pierre, saint Paul, saint Jacques, saint

Jude, saint Étienne, et tous les apôtres, et tous les disciples, et tous les confesseurs, et tous les martyrs, dont les lettres, dont les actes, dont la vie et la mort sont autant de témoignages des miracles, sont autant de miracles! Et les peuples, et les villes, et le monde, convertis, retournés du culte de Sérapis et de Vénus à celui de la Croix! Et l'univers romain devenu l'univers chrétien à coups de miracles, ou ce qui serait plus miraculeux sans miracles! Et l'Église, enfin, sortie de ce miracle des miracles et le perpétuant depuis dix-huit siècles par e prodige de la plus grande faiblesse usant toutes les forces de la terre et de l'enfer, et faisant éclater par là celles du ciel! Quelle masse de miracles et de témoignages du miracle! Que devient auprès de cela le projet de commission de M. Renan? Une salle de l'Institut n'aurait pas suffi à de telles expériences : il a fallu la terre, il a fallu les cieux.

IV

Aussi M. Renan n'y résiste-t-il pas, et, accablé, poursuivi par l'évidence, il va se réfugier dans un expédient qu'on ne devinerait jamais, et dont M. Schérer, touché de son embarras, vient lui offrir charitablement l'issue.

Lui qui nous a tant opposé l'inflexibilité du régime général de la nature, la science expérimentale de la nature, excluant jusqu'à la possibilité du miracle, il en vient

à faire plier ce régime et cette expérience, jusqu'à y faire entrer le miracle, comme un phénomène purement naturel.

Nous l'avons vu, en effet, après avoir prétendu que la prédiction de la ruine du temple par Jésus-Christ serait tellement miraculeuse par sa précision, que, de toute nécessité, elle a dû être faite après l'événement, ne pouvant soutenir cette dernière assertion en face de la date des trois Évangiles qui rapportent cette prédiction, il ne voit plus alors dans celle-ci qu'un acte de pure *clairvoyance*. Bien plus, les prodigieuses prophéties de l'Ancien Testament, qui anticipent de deux, cinq, huit et même vingt siècles la vue nette des événements les plus inimaginables, s'expliquent naturellement pour M. Renan « grâce à une espèce de sens prophétique qui « rend par moments le sémite merveilleusement apte « à voir les grandes lignes de l'avenir. » Généralisant cet expédient, M. Schérer invite M. Renan à ne pas se donner tant de mal avec les miracles, à s'en tirer par cette présomption que, jusqu'à preuve du contraire, la cause de tout phénomène soi-disant miraculeux, sans en excepter la résurrection d'un mort, *doit être tenue pour naturelle*.

Ainsi, au fait du miracle, tant qu'ils croient pouvoir le contester, ces messieurs opposent hardiment l'inflexibilité du régime général de la nature. Mais le miracle vient-il à être prouvé, alors ils échappent à son carac-

tère surnaturel par la flexibilité de ce même régime, qui s'ouvre, pour ainsi dire, comme une soupape, par où le plus grand miracle disparaît. Vrais magiciens, la nature, ainsi, leur obéit, en devenant exclusive ou capable des plus grands miracles, au gré de leur intérêt.

M. Renan comprend toutefois que ce peut être là une ressource pour les cas extrêmes, mais qu'on ne saurait en abuser; et qu'il faut savoir, une fois au moins, aborder hardiment le miracle, et se mesurer avec lui sur son propre terrain : l'authenticité de l'Évangile.

C'est ce qu'il tente de faire par l'explication de la résurrection de Lazare, au grand effroi de M. Havet et de M. Schérer, qui se désolent de le voir s'y exposer. « Ce « passage du volume de M. Renan, dit M. Schérer, va « devenir, *on peut le prévoir*, le point de mire des dé- « clamations. Les ennemis de l'auteur ne manqueront « pas de triompher d'un procédé qui leur semblera « porter atteinte à la sainteté de l'histoire sacrée[1]. »

Comment M. Schérer, qui juge *ce procédé* comme nous, et qui prévoit que nous le jugerons comme lui, et qui n'est pas assurément *l'ennemi de l'auteur*, impute-t-il à cette inimitié personnelle ce même jugement de notre part, et comment appelle-t-il *déclamation* en nous, ce qui est conviction en lui? Comme si la *sainteté de l'histoire sacrée* nous était moins chère qu'à lui, et

1. Journal *le Temps* du 14 juillet 1863.

que ce ne fût que par haine préconçue contre M. Renan que nous fussions sensible à l'honneur de JÉSUS-CHRIST! Quant à triompher de l'incrédulité, nous y sommes trop habitué pour en abuser dans cette circonstance. Nous serons généreux, en ne faisant que citer, avec accompagnement de quelques courtes annotations. A moins que ce ne soit être ennemi de l'auteur que de le citer. Mais son ennemi, en ce cas, c'est lui-même : et nous convenons qu'il ne saurait en avoir de plus cruel. Mais avant, qu'on nous permette cette simple observation que, par cette explication d'un miracle de l'Évangile, comme *spécimen* de tous les autres, M. Renan fournit un genre de preuve que nous désirions depuis longtemps, à savoir : de montrer par la contre-partie de la vérité des faits évangéliques, que cette vérité est telle, qu'elle ne laisse à celui qui refuse de l'admettre d'autre parti que les incroyables puérilités et les misérables indignités qu'on va voir.

« Jésus revint à son séjour chéri de Béthanie, où se « passa un fait *singulier* qui semble avoir eu sur la fin « de sa vie des conséquences décisives. Fatigués du « mauvais accueil que le royaume de Dieu trouvait dans « la capitale, les amis de Jésus *désiraient un grand « miracle qui frappât vivement l'incrédulité hiéroso- « lymite*[1]. La résurrection d'un homme connu à Jéru-

1. Où notre critique a-t-il pris cela? De près ou de loin, y

« salem dut paraître ce qu'il y avait de plus convain-
« cant. Il faut se rappeler ici que *la condition essentielle*
« *de la vraie critique* est de comprendre la diversité
« des temps, et *de se dépouiller des répugnances ins-*
« *tinctives qui sont le fruit d'une éducation purement*
« *raisonnable*[1]. Il faut *se rappeler* aussi que dans cette
« ville impure et pesante de Jérusalem, Jésus n'était
« plus lui-même. Sa conscience, par la faute des hom-
« mes et non par la sienne, avait perdu quelque chose
« de sa limpidité primordiale. Désespéré, poussé à bout,
« il ne s'appartenait plus. Sa mission s'imposait à lui,
« et il obéissait au torrent. Comme cela arrive toujours
« dans les grandes carrières divines, il subissait les mi-
« racles que l'opinion exigeait de lui bien plus qu'il ne
« les faisait[2]. A la distance où nous sommes, et en pré-

a-t-il rien qui y ait rapport dans l'Évangile, même *en sollicitant les textes doucement* ou violemment ?

1. Aveu naïf! La condition essentielle de la vraie critique est de se dépouiller des répugnances instinctives du sens commun : précaution réclamée par ce qui va suivre.

2. Toutes ces cauteleuses insinuations sont assurément plus révoltantes que le but où elles arrivent : que Jésus était un imposteur. Mais, tout sentiment d'indignation tombe devant cette réflexion, que le Jésus dont il s'agit ici n'est pas celui de l'Évangile, mais celui de M. Renan, lequel ne peut être capable que d'imposture. A cet égard, il suffit *de se rappeler*, comme il dit, ce qui précède dans *la Vie de Jésus*. Quant à celui de l'Évangile, vous n'avez qu'à prendre le contre-pied de celui-là pour le retrouver. Si quelque chose est saisissant, en effet, dans le miracle de la résurrection de Lazare, c'est la calme, touchante et divine initiative de la bonté de Jésus, dans l'inintelligence et l'abattement

« sence d'un seul texte offrant des traces évidentes d'ar-
« tifices de composition[1], il est impossible de décider
« si, dans le cas présent, tout est fiction, ou si un fait
« réel arrivé à Béthanie servit de base aux bruits ré-
« pandus. Il faut reconnaître cependant que le tour de
« la narration de Jean a quelque chose de profondé-
« ment différent des récits de miracles éclos de l'ima-
« gination populaire, qui remplissent les synoptiques.
« Ajoutons que Jean est le seul évangéliste qui ait une
« connaissance précise des relations de Jésus avec la
« famille de Béthanie, et qu'on ne comprendrait pas
« qu'une création populaire fût venue prendre sa place
« dans un cadre de souvenirs aussi personnels. Il est
« donc vraisemblable que le prodige dont il s'agit ne
« fut pas un de ces miracles complétement légendaires
« et dont personne n'est responsable. *En d'autres ter-*
« *mes*, nous pensons qu'il se passa en Béthanie quelque
« chose qui fut regardé comme une résurrection[2].

de tout ce qui l'entoure. C'est peut-être le seul miracle qu'on ne lui ait pas demandé, loin qu'on le lui ait imposé, le miracle le plus personnel, et, si j'ose ainsi dire, le miracle de l'amitié. Oh! qu'une âme qui travestit ainsi le divin en ignoble est malheureuse!

1. M. Renan, qui s'y connaît, voit partout des artifices de composition : comme un homme à bonnes fortunes voit partout des vertus fragiles.

2. *En d'autres termes*, j'aurais bien voulu pouvoir nier le miracle, mais force m'est de le confesser, et je n'ai plus que la ressource de l'expliquer.

« *La renommée* attribuait déjà à Jésus deux ou trois « faits de ce genre[1]. La famille de Béthanie *put* être « amenée *presque sans s'en douter* à l'acte important « qu'on désirait. Jésus y était adoré. *Il semble que* « Lazare était malade, et que ce fut même sur un mes- « sage des sœurs alarmées, que Jésus quitta la Périe. « La joie de son arrivée *put* ramener Lazare *à la vie.* « *Peut-être* aussi l'ardent désir de fermer la bouche à « ceux qui niaient outrageusement la mission divine « de leur ami entraîna-t-elle ces personnes passionnées « au delà de toutes les bornes. *Peut-être* Lazare, *pâle* « encore de sa maladie, *se fit-il* entourer de bandelettes « comme un mort et enfermer dans son tombeau de fa- « mille. Marthe et Marie vinrent au-devant de Jésus et, « sans le laisser entrer dans Béthanie, le conduisirent « à la grotte. L'émotion qu'éprouva Jésus près du tom- « beau de son ami, qu'il croyait mort, *put* être prise « par les assistants pour ce trouble, ce frémissement « qui accompagnait les miracles ; l'opinion populaire « voulant que la vertu divine fût dans l'homme comme « un principe épileptique et convulsif, Jésus (toujours « dans l'hypothèse ci-dessus énoncée) désira voir en- « core une fois celui qu'il avait aimé, et, la pierre ayant « été écartée, *Lazare sortit avec ses bandelettes et la*

1. La renommée ici, c'est l'Évangile, aussi digne de foi dans saint Matthieu, dans saint Marc et dans saint Luc que dans saint Jean.

« *tête entourée d'un suaire*[1]. Cette apparition dut na-
« turellement être regardée par *tout le monde* comme
« une résurrection[2]. La foi ne connaît d'autre loi
« que l'intérêt de ce qu'elle croit vrai. Le but qu'elle
« poursuit étant pour elle absolument saint, elle ne se
« fait aucun scrupule d'invoquer de mauvais arguments
« pour sa thèse, quand les bons ne réussissent pas. Si
« telle preuve n'est pas solide, tant d'autres le sont !...
« Si tel prodige n'est pas réel, tant d'autres l'ont été !...
« Justement persuadés que Jésus était thaumaturge, La-
« zare et ses deux sœurs *purent aider* un de ces mi-
« racles à s'exécuter[3]. Comme tant d'hommes pieux
« qui, convaincus de la vérité de leur religion, ont
« cherché à triompher de l'obstination des hommes,
« par des moyens dont ils voyaient bien la faiblesse[4]...
« Quant à Jésus, il n'était pas plus maître que saint
« Bernard, que saint François d'Assise, de modé-

1. M. Renan oublie de dire que Lazare avait poussé la plaisanterie jusqu'à rester quatre jours dans le tombeau, et à sentir déjà mauvais, *Jam fœtet, quatriduanus est enim.*

2. *Tout le monde* est *naturellement* si niais, hors les chimistes, les physiciens, les physiologistes et les critiques... et Lazare, qui, à lui seul, se trouvait avoir plus d'esprit que *tout le monde!*

3. Admirez le raisonnement! Jésus étant pour eux un vrai thaumaturge, *dut* être aidé à faire le miracle. Le *purent aider* suppose en effet le *durent aider.*

4. M. Renan, on le voit, est passé maître dans l'art d'enseigner la fraude pieuse et de l'excuser.

« rer l'avidité de la foule et de ses propres disciples « pour le merveilleux. La mort, d'ailleurs, allait dans « quelques jours lui rendre sa liberté divine, et l'arra- « cher aux fatales nécessités d'un rôle qui chaque jour « devenait plus exigeant, plus difficile à soutenir [1]. »

Ainsi, lecteur, dont la foi à l'Évangile est encore hésitante, vous voici en situation de vous prononcer. Pour que le miracle de la résurrection de Lazare n'ait pas eu lieu (et dans ce miracle vous pouvez voir tous les autres miracles évangéliques), il faut admettre que les choses se sont passées comme vous venez de le voir. Lisez cette page de l'Évangile; je vous y invite et vous le devez : relisez ensuite celle de M. Renan; et choisissez. C'est sans doute après avoir lu une de ces pages de M. Renan que le vieux bon sens de M. Delécluze s'écria : « Le con- « traire doit être vrai ! »

M. Renan, après avoir dit au commencement de son explication que la *conscience de Jésus avait perdu quelque chose de sa limpidité*, pour nous préparer à le voir complice de l'imposture, ne lui fait jouer cependant qu'un rôle inconscient. Mais en disant à la fin, pour l'excuser, qu'il n'était *pas maître* de modérer l'avidité de la foule pour le merveilleux, il l'accuse manifestement de s'y être prêté.

Ici se dresse l'écueil où l'auteur de la *Vie de Jésus*

1. *Vie de Jésus*, p. 359-363.

devait venir se briser : l'imputation d'imposture à Jésus. De quelles précautions, de quelles insinuations, de quelles évasions n'a-t-il pas usé pour amortir le choc. Mais il ne s'est montré par là que plus coupable, en faisant voir qu'il avait toute la conscience de son méfait sans en avoir la franchise, en pratiquant lui-même la fraude qu'il prêtait à son héros ; plus que cela, en la professant. Avant d'en venir là, il essaye d'abord de plusieurs explications.

La première est de présenter son Jésus comme la première dupe de la crédulité dont ses miracles étaient l'objet. « Le merveilleux n'était pas pour lui l'excep-« tionnel ; c'était l'état normal[1]. Nulle idée des lois de « la nature ne venait, dans son esprit ni dans celui de « ses auditeurs, marquer la limite de l'impossible... Il « n'y avait pas pour lui de surnaturel, car il n'y avait « pas de nature[2]. Il n'avait pas la moindre idée d'un « ordre naturel réglé par des lois. La faculté de faire « des miracles passait alors pour une licence régulière-« ment départie par Dieu aux hommes, et n'avait *rien* « *qui surprît*[3]. »

On comprend combien cette première explication était insoutenable, lorsqu'à chaque page de l'Évangile on voit précisément la *surprise*, ou plutôt la *stupeur* de

1. *Vie de Jésus*, p. 41.
2. *Id.*, p. 245-246.
3. *Id.*, p. 257.

toute la Judée à la vue des merveilles opérées par JÉSUS-CHRIST. — STUPEBANT *omnes turbæ, et dicebant : Numquid hic est Filius David*[1] ? — *Conturbati sunt omnes, et plus magis intra se* STUPEBANT[2] — STUPEBANT *autem omnes in magnitudine Dei*[3]. — *Porro omnes* MIRATI SUNT, *dicentes : Qualis est hic, quia venti et mare obediunt ei ?* etc[4].— Quant à JÉSUS lui-même, il opérait toutes ces merveilles avec un calme divin, il est vrai, « le merveilleux n'était pas pour lui l'excep-« tionnel, c'était l'état normal. » M. Renan a bien raison de le dire. Mais était-ce parce que « nulle idée des lois « de la nature ne venait, dans son esprit, ni dans celui « de ses auditeurs, marquer la limite de l'impossible, » ou bien parce qu'il était le maître de ces lois, et que l'impossibilité même que tout autre que lui pût les faire fléchir, était le grand signe de sa divinité et la condamnation de ceux qui ne devaient pas la reconnaître? A cela répondent tous ces passages où JÉSUS en appelle à ses miracles comme au grand signe de sa mission : *Le Père montrera en moi des œuvres plus grandes, de sorte que vous serez dans l'admiration. Car le Père ressuscite les morts et ainsi le Fils rend la vie à qui il veut*[5]. *Si je*

1. Matth., XII, 24.
2. Marc, VI, 51.
3. Luc, IX, 44.
4. Matth., VIII, 27. — Luc, VIII, 25.
5. Jean, V, 20.

n'avais point fait parmi eux des œuvres que nul autre n'a faites, ils n'auraient point le péché qu'ils ont[1]. Et M. Renan ne dit-il pas lui-même que la guérison des malades était un des signes du royaume de Dieu, ces grands signes dont le SAUVEUR disait : *Allez et annoncez à Jean ce que vous avez entendu et ce que vous avez vu : les aveugles voient, les boiteux marchent, les lépreux sont guéris, les sourds entendent, les morts ressuscitent, les pauvres sont évangélisés*[2]. C'étaient donc de vrais miracles que croyait faire JÉSUS.

Cette première explication n'était donc pas tenable.

M. Renan en risque une seconde : c'est l'exaltation, la folie, l'extravagance. « Nous admettrons sans hésiter, dit-il, que des actes qui seraient maintenant considérés comme des traits d'illusion et de folie, ont tenu une grande place dans la vie de Jésus[3]. Les plus belles choses du monde se sont faites à l'état de fièvre, toute création éminente entraîne une rupture d'équilibre, un état violent pour l'être qui la tire de lui, etc.[4]. »

Cette seconde explication et la précédente se détruisent réciproquement. Il est clair, en effet, que si le merveilleux était pour Jésus l'état *normal,* et si la faculté

1. Jean, xv, 24.
2. Luc, vii, 27.
3. *Vie de Jésus,* p. 266.
4. *Id.,* p. 453.

de faire des miracles passait pour une licence régulièrement départie par Dieu aux hommes, et n'avait rien qui surprît, Jésus n'avait pas à se mettre dans un état *anormal*, et à s'imaginer qu'il avait le pouvoir de faire des miracles; ou que si, pour se croire ce pouvoir, il était obligé de se monter l'esprit jusqu'à l'extravagance, c'est que pour lui, comme pour ses auditeurs, le miracle était chose bien extraordinaire. Je n'ai pas besoin d'ajouter que l'Évangile où le Fils de Dieu apparaît toujours dans un calme d'autant plus grand qu'il fait de plus grandes choses, ne laisse aucune excuse à M. Renan d'avoir eu recours à cette explication de la folie, sur laquelle nous reviendrons plus amplement.

M. Renan, pour éviter l'écueil, hasarde une troisième explication. C'est que, dans l'absence de toute science médicale à cette époque, « la présence d'un homme « supérieur, traitant le malade avec douceur, et lui « donnant par quelques signes sensibles l'assurance de « son rétablissement, est souvent un remède décisif. « Qui oserait dire que dans beaucoup de cas, et en de- « hors des lésions tout à fait caractérisées, le contact « d'une personne exquise ne vaut pas les ressources « de la pharmacie? Le plaisir de la voir guérit. Elle « donne ce qu'elle peut, un sourire, une espérance, et « cela n'est pas vain [1]. »

1. *Vie de Jésus*, 260.

Je n'oserai pas dire le contraire, mais j'oserai dire que cela n'a rien de commun avec ce que nous voyons dans l'Évangile, où les aveugles voient, les boiteux marchent, les lépreux sont guéris, les sourds entendent, et les morts ressuscitent. Voilà ce *que le contact d'une personne exquise* ne fera jamais.

Il fallait donc en venir à la seule et unique explication dont rien ne peut préserver celui qui ne fléchit pas le genou devant le CHRIST, son imposture.

« Ce serait manquer à la bonne méthode historique, « dit M. Renan décidé à tout braver, que d'écouter « trop ici nos répugnances, et, pour nous soustraire « aux objections qu'on pourrait être tenté d'élever « contre le caractère de Jésus, de supprimer des faits « qui, aux yeux de ses contemporains, furent placés « sur le premier plan. »

M. Renan, et il faut lui en savoir gré, parce que c'est assez rare, pose ici franchement la question. La certitude des faits évangéliques, que l'incrédulité moderne (car l'ancienne la reconnaissait) a si opiniâtrément niée ou éludée, est acquise. Je veux dire qu'il est certain que tous les faits merveilleux qui sont racontés du Sauveur ont été donnés par lui et ont passé aux yeux de ses contemporains pour des miracles réels.

« Il serait commode, ajoute M. Renan, à l'adresse de « Havet et de toute son école, de dire que ce sont

« là des additions de disciples bien inférieurs à leur « maître, qui, ne pouvant concevoir sa vraie grandeur, « ont cherché à le relever par des prestiges indignes « de lui. Mais les quatre narrateurs de la vie de Jésus « sont unanimes pour vanter ses miracles... Nous ad- « mettrons donc sans hésiter que de tels actes, consi- « dérés maintenant comme des traits d'illusion, ont « tenu une grande place dans la vie de Jésus[1]. »

Là n'est donc plus la question.

Elle est tout entière dans le point de savoir, Jésus-Christ n'étant pas Dieu, à quel caractère en lui il faut rapporter ses miracles.

Or, nous avons vu que, ni l'explication tirée de la crédulité propre de Jésus et de ses contemporains, sur l'état normal du miracle; ni celle tirée de l'état anormal d'exaltation et de folie en Jésus; ni celle enfin tirée *du contact de sa personne exquise*, ne pouvaient résoudre la difficulté.

Reste donc la dernière explication, seule issue de l'incrédulité : que celui qu'elle refuse d'adorer comme Dieu, elle doit le conspuer comme un imposteur.

C'est ce que M. Renan n'hésite pas à trancher ainsi. Mais, témoignage admirable de la vérité dans ce grand outrage! il ne tranche ainsi la difficulté en JÉSUS,

1. *Vie de Jésus*, p. 266.

qu'en se rejetant sur la conscience humaine, par la négation de ses plus imprescriptibles lois, par l'apologie de l'imposture.

Par là, il fait ressortir au plus haut point cet invincible argument où toute incrédulité viendra échouer, et qui a été formulé ainsi par un grand critique.

« Il faut, selon moi, croire au grand principe des mi-
« racles, ou arriver à cette conclusion absurde, sinon
« inconcevable, que le Christ était un fripon, et que
« ses disciples furent ses dupes ou des menteurs. »

Ce jugement est d'un homme qui a fait révolution dans la science historique, par l'heureuse hardiesse de ses investigations, le célèbre Niebuhr[1]. Le même amour de la vérité qui lui avait fait bouleverser le champ fabuleux de la plupart des origines de l'histoire, lui avait fait reconnaître la solidité inébranlable des origines du Christianisme, et de la réalité des miracles, qui en est le premier fondement.

Cet argument est admirable, en ce que l'incrédulité y est ramenée de ses mille fuites, qu'elle y est acculée et comme bloquée; — et nul, jusqu'à ce jour, n'a mieux servi à le montrer que M. Renan.

En effet :

Le monde physique diffère du monde moral en ce que les lois du monde physique sont constantes en elles-

1. Voir *Revue britannique* de décembre 1840.

mêmes, mais non pas nécessaires, et que, dès lors, le miracle qui y déroge est possible : tandis que les lois du monde moral sont, non-seulement constantes, mais nécessaires et absolues, et que toute exception à ces lois est impossible. La résurrection d'un mort n'implique pas contradiction avec la puissance qui a créé la vie ; au contraire : tandis que le mensonge implique contradiction avec la vérité et avec la conscience. Plus on s'élève à la Puissance que révèlent les lois de la nature physique, plus le miracle apparaît comme possible : plus on s'élève à la Justice que révèlent les lois de la nature morale, plus leur compatibilité avec le mensonge apparaît comme impossible. Celui qu'on conçoit le plus comme pouvant faire fléchir les lois physiques, Dieu, est celui qu'on conçoit le moins comme pouvant faire fléchir les lois morales.

Là donc où nous avons d'un côté les lois physiques, de l'autre les lois morales, et que pour prendre parti il faut absolument nous prononcer sur l'inviolabilité des unes ou des autres de ces lois, le doute ne saurait être possible. L'inviolabilité absolue des lois morales nous pousse, en ce cas, à reconnaître la dérogation aux lois physiques : le miracle.

La croyance au miracle repose alors sur la conscience même ; elle l'a pour garant.

C'est ce qui se présente par rapport à Jésus-Christ et à ses miracles.

Ses miracles sont possibles, et ils sont historiquement ce qu'il y a de plus prouvé.

L'immoralité en lui est impossible, étant lui-même l'idéal moral.

Ses miracles sont donc vrais comme lui-même, comme la conscience humaine en lui.

On ne pourrait échapper à cette conclusion qu'en niant cette identification de JÉSUS avec l'idéal moral et avec la conscience humaine.

Or, tout le monde aujourd'hui décerne à JÉSUS-CHRIST cet hommage.

Notre idéal moral nous vient de JÉSUS-CHRIST lui-même. Il a élevé la conscience humaine à une hauteur qu'elle n'avait jamais connue avant lui. Lui seul l'y soutient. « La morale évangélique, dit M. Renan, est la « plus haute création qui soit sortie de la conscience « humaine, le plus beau code de la vie parfaite qu'au- « cun moraliste ait tracé[1]. » — Et JÉSUS reste pour l'humanité un « principe inépuisable de renaissances « morales[2]. »

JÉSUS-CHRIST est devenu notre conscience, laquelle n'est plus seulement humaine, mais *chrétienne*. Et il a, par là, magnifiquement justifié ce qui a été dit de lui, *qu'il était la lumière qui éclaire tout homme venant en*

1. *Vie de Jésus*, p. 84.
2. *Id.*, p. 451.

ce monde[1], et qu'*il s'est fait notre justice et notre sanctification*[2]; et ce qu'il a dit de lui-même : *Je suis le Principe ; je suis la Vérité*[3].

Sa morale, qui s'est autorisée d'abord de ses miracles, nous en répond aujourd'hui.

Rousseau traitait cette belle vérité de cercle vicieux : Ainsi, disait-il, les miracles font croire à la doctrine, et la doctrine fait croire aux miracles. Sans aucun doute : de même que l'oiseau porte ses ailes et que ses ailes le portent[4]. Et puis, il n'y a pas eu entière simultanéité dans cette réciprocité de garantie des miracles et de la morale de JÉSUS-CHRIST. Les miracles ont commencé par attester la doctrine, alors qu'elle paraissait encore folie au Juif et scandale au Gentil. La croix est passée

1. Joan. I, 9. — 2. I Corint. I, 30. — 3. Joan VIII, 25; XIV, 6.

4. La droiture de Bossuet fut déconcertée un moment par une subtilité analogue du ministre Claude, dans la célèbre conférence qui amena la conversion de mademoiselle de Duras. C'est à ce moment, que sa belle âme, plus préoccupée du salut de celle qui était en jeu que son génie n'était humilié d'une défaite, dit *in petto* ce fameux *Ave Maria* qui lui obtint, par l'entremise de la Mère du Verbe, cette belle réponse : « Qu'on ne nous reproche « point ce cercle vicieux : l'Église nous fait croire l'Écriture, « l'Écriture nous fait croire l'Église. Cela est vrai de part et « d'autre à divers égards. L'Église et l'Écriture sont tellement « faites l'une pour l'autre, et s'assortissent l'une avec l'autre si « parfaitement, qu'elles s'entre-soutiennent comme les pierres « d'une voûte et d'un édifice se tiennent mutuellement en état. « Tout est plein, dans la nature, de pareils exemples. Je porte le « bâton sur lequel je m'appuie : les chairs lient et couvrent les os « qui les soutiennent, et tout s'aide mutuellement dans l'univers.»

du Calvaire au Capitole à coups de miracles, jusqu'à ce que son triomphe soit devenu lui-même le grand miracle. Depuis lors, la beauté morale du caractère de Jésus-Christ s'est mamifestée de plus en plus à l'âme régénérée ; et elle s'est tellement fait recevoir, que c'est elle aujourd'hui qui soutient la foi aux miracles qui l'ont soutenue d'abord.

Aujourd'hui, en effet, cette beauté morale du caractère de Jésus-Christ s'est tellement identifiée avec la loi morale, avec la conscience chrétienne, qu'on ne peut la nier, la blasphémer, sans nier cette loi morale, sans blasphémer la conscience même.

Qui aurait jamais imaginé de prouver cela par hypothèse, comme M. Renan vient de le faire en réalité?

Il n'a pu atteindre au caractère de Jésus-Christ qu'en passant sur l'honnêteté même, qu'en foulant aux pieds les premiers principes du vrai moral. Il les a fait plier plutôt que de les opposer à Jésus-Christ. Il a professé « hautement qu'il y a pour la sincérité plu- « sieurs mesures... »

Mais par là, comme nous le disions en commençant, il a été se heurter contre la conscience. Elle a réagi et protesté contre cet outrage en le lui renvoyant. Il a été désavoué par tout le monde. M. Schérer et M. Havet lui-même ne l'ont pas suivi; et comme l'a très-justement dit M. Sainte-Beuve : « Il ne s'en est tiré à la satisfaction « de personne ni à la sienne propre. »

Et cependant, si la conscience humaine et chrétienne est inviolable, le caractère de JÉSUS-CHRIST qui en est le principe régénérateur l'est inévitablement. Et si le caractère de JÉSUS-CHRIST est inviolable, si le soupçon d'imposture ne peut en approcher, c'est dans la pleine vérité et sincérité de ce caractère qu'il a fait ses miracles, lesquels sont vrais.

Les miracles évangéliques sont donc vrais, de par la conscience humaine, et

JÉSUS-CHRIST EST DIEU.

Cette conclusion est tellement impérieuse, qu'elle ne laisse d'autre parti à M. Schérer et à M. Havet lui-même que celui de la soumission.

J'ai dit que, n'ayant pas voulu suivre le sort périlleux de M. Renan, ils restaient prisonniers de la vérité.

Pour M. Havet cela est difficile, sa *libre pensée* s'échappant toujours par la négation de l'évidence et par la dispense de rien prouver. Cependant il reconnaît que: « Si c'est Jean, le compagnon fidèle de Jésus, qui a ra-« conté le quatrième Évangile (et cela est reconnu par « tout le monde, même par Strauss), *il n'y a plus à « douter* qu'une scène comme celle-là (la résurrection « de Lazare) se soit passée à Béthanie. Dès lors, ou bien

« il faut reconnaître le miracle (et ce n'est pas M. Renan « qui pourra jamais s'y résoudre), ou bien il faut sup- « poser une fraude pieuse et je ne sais quelle illusion « qu'on a voulu faire aux spectateurs. D'où la doctrine « singulière qui permet au prophète de mentir (p. 253 « de la *Vie de Jésus*), à peu près comme Platon le per- « met aux chefs des peuples, et qui suppose que Jésus « en effet a menti, altérant ainsi une figure d'ailleurs « si constamment idéale dans tout le livre[1]. » *Il n'y a donc plus à douter* de la résurrection de Lazare si saint Jean est l'auteur du quatrième Évangile : et ceci ne fait question que pour M. Havet.

Quant à M. Schérer, sa soumission est plus explicite. Il commence par suivre M. Renan dans sa fâcheuse théorie de *la sincérité à plusieurs mesures*, et puis, après s'être donné ce tort gratuit, se demandant si on doit étendre cette théorie au fondateur du Christianisme, il répond parfaitement : « Je n'hésite pas à le nier, » et il déduit les raisons tirées du caractère de Jésus-Christ qui lui font « *repousser absolument* » le sentiment de M. Renan à ce sujet.

Mais alors, reprend-il, revient la question des miracles. Et pour s'en tirer, il se jette dans une distinction péniblement élaborée entre les petits et les grands miracles, mettant ceux-ci arbitrairement sur le compte de la

1. *Revue des Deux Mondes*, 1er août 1863, p. 585.

légende, retenant ceux-là au compte de l'histoire évangélique, et ayant recours encore, pour les expliquer, à une puissance indéfinie qui n'existe plus, et qui se développait autrefois à la faveur de certaines conditions physiologiques, sous l'empire d'une vie religieuse intense, dans la prédominance du sentiment sur la réflexion, etc., etc., etc., etc. — Et tout cela, pour finir par se rendre ainsi : « *Nous sommes donc réduits à admettre le miracle sur la foi du témoignage historique.* « Le témoignage, je ne l'ignore pas, est un appui bien « frêle, lorsqu'il s'agit de faits ainsi placés en dehors « de toute expérience personnelle; d'un autre côté, cependant, les témoins sont ici trop nombreux, trop « unanimes, trop dignes de foi pour qu'on puisse écarter leur déposition par de simples considérations « *à priori*[1]. »

1. Journal *le Temps*, 28 juillet 1863.

CHAPITRE IX

LA PERSONNE DE JÉSUS-CHRIST

Nous voici arrivés au cœur de la Vérité, à sa personne, à l'adorable personne de Notre-Seigneur et Sauveur Jésus-Christ, fils de Dieu, et Dieu même, Parole de la Toute-Puissance, qui a fait le monde dans son Amour, et qui, en témoignage de la même puissance et du même amour, a refait le monde. « Qui, après l'avoir formé, « comme dit Platon, sur la foi d'*anciennes traditions*, « l'abandonna à sa liberté, et se retira comme dans un « lieu d'observation; mais qui, ce monde s'étant de « plus en plus dévoyé jusqu'à courir, sur la fin, le « risque d'une entière destruction, le voyant dans cette « extrémité, et ne voulant point qu'assailli et dissous « par le désordre, il s'abîmât dans l'espace infini de la « dissemblance[1], est revenu s'asseoir au gouvernail, a « réparé ce qui était altéré ou détruit, a reformé, or- « donné le monde, et l'a affranchi de la mort. » Propres

1. Expression admirable, l'humanité ayant été faite à l'image de Dieu et à sa ressemblance!

paroles de Platon dans *le Politique*[1], où, d'après nos prophéties incontestablement, il traçait ainsi par anticipation l'histoire du Christianisme, et, dans les ténèbres du paganisme, montrait ce que nos philosophes ne voient pas dans la lumière de la rédemption.

Pour nous, que Dieu a préservés par sa grâce d'un tel aveuglement, nous, monde racheté par celui qui l'a formé, adorant dans JÉSUS-CHRIST l'Auteur de notre existence et de notre délivrance, nous resterions anéantis dans cette adoration, si la bonté et la grâce en lui, voilant la majesté et la puissance, ne venaient nous délier de la crainte par l'amour.

Quelle bonté que celle qui a exposé une telle majesté à nos blasphèmes! quelle grâce que celle qui leur réserve encore un pardon! Mais quelle justice n'attend pas le mépris de cette bonté et de cette grâce!

Amice, dit-il à son disciple apostat, *ad quid venisti?* Ami, que j'ai recueilli dans mon sein, que j'ai fait le confident, l'élève et le familier de mes mystères, et que j'ai nourri de mon sang, à quel dessein m'abordez-vous, me signalez-vous par ce baiser, qui vous signale vous-même à l'exécration du monde? Pourquoi cette hypocrite démonstration, cette perfide louange qui recèle tant d'odieux outrages et de sacriléges mépris?

M. Renan n'a pas tenu parole, et un plus franc ad-

1. Traduction Cousin, t. XI, p. 337.

versaire de notre foi le lui a justement reproché. Il avait promis que : « l'audace de la critique croissant avec le « succès, il viendrait un jour où elle oserait s'attaquer « au Dieu du passé et regarder en face Celui devant qui « se sont inclinées des générations d'adorateurs. »

Il n'a pas regardé le Christ en face. Il ne l'a envisagé et abordé que par des regards et des pas obliques. « Nous autres, dit l'adversaire dont je viens de parler, « quand nous faisons la guerre, nous adressons à l'en- « nemi un manifeste en règle, et nous l'affrontons le « visage découvert, et la poitrine nue. Nous désa- « vouons, c'est peut-être encore un reste de vieux sang « gaulois qui veut cela, nous désavouons celui qui, « au lieu d'aborder la partie adverse dans une attitude « ouvertement hostile, l'accable de caresses en même « temps qu'il lui porte sournoisement des coups meur- « triers[1]. »

Mais aussi, qui jamais de ses ennemis a regardé Jésus-Christ en face? Il n'y a que nous, ses fidèles, qui l'osons et qui le devons, parce que nous puisons dans cette Face miséricordieuse, devant laquelle se voilent les anges, la confiance et la grâce dont notre misère a besoin pour l'approcher et pour l'aimer.

M. Renan, donc, a procédé par la fausse louange. Mais il a rendu par là au divin Maître un hommage bien

1. *Opinion des déistes rationalistes sur la* Vie de Jésus, *de M. Renan*, par P. Larroque, p. 25.

plus considérable que s'il l'eût loué franchement, que s'il l'eût adoré même. L'hommage, en effet, en ce dernier cas, eût été particulier, et n'eût témoigné que de la conviction individuelle de M. Renan. Mais la fausse louange pèse de tout le poids de la conscience générale qui la lui a imposée. M. Renan a transigé avec cette conscience. Il l'a tentée par un sentiment qu'il n'aurait pu méconnaître sans la révolter : il a voulu, par l'idolâtrie de l'humanité historique de Jésus, attirer ses lecteurs à l'apostasie de sa divinité dogmatique ; et si fort était le sentiment qu'il a dû ménager, que ce sentiment l'a entraîné lui-même à des hommages qui impliquent cette divinité.

Cette disposition de la conscience générale de notre temps avec laquelle M. Renan a dû compter et que son livre témoigne, disposition qui n'est pas la foi, mais qui est encore moins l'impiété, a été constatée par nous dans cette page de nos *nouvelles Études* sur *la Vierge Marie et le Plan Divin*, écrite il y a huit ans.

« Cette entreprise (contre le dogme de l'Incarnation, dont le culte de la Vierge Mère est le palladium dans le monde) se poursuit de nos jours, disions-nous, et se poursuivra toujours sous mille formes grossières ou feintes. Quelquefois, comme dans le dernier siècle, elle attaque ouvertement et blasphème brutalement le Christ : elle le crucifie. D'autres fois, comme de notre temps, elle le couvre de protestations de sympathie,

comme d'un manteau de pourpre, qui n'est qu'une manière de le dépouiller de sa divinité, et de dire de lui : *Voilà l'Homme!* Pressée quelquefois par la vérité, l'erreur se transfigure pour lui échapper : elle se fait chrétienne. Elle reconnaît en JÉSUS-CHRIST plus qu'un homme, non un Dieu ; ou un Dieu, mais non le Dieu unique ; ou le Dieu unique, mais impersonnel, le Dieu du panthéisme ; et elle brouille tout, elle confond tout, Dieu et l'homme, la nature et son Auteur, pour se soustraire à la stricte vérité de Dieu FAIT HOMME. Pour un grand nombre de néo-chrétiens, cette vérité se vaporise en un être fantastique et négatif, qui n'est Dieu qu'en tant qu'il n'est pas homme, et qui n'est homme qu'en tant qu'il n'est pas Dieu, se détruisant lui-même dans sa double nature, suspendu dans le vague entre deux, et se prêtant à toutes les combinaisons de la fantaisie religieuse dont il est la changeante idole. Erreur qui n'est pas nouvelle, et que l'évêque Proclus pressait ainsi au concile d'Éphèse : « Quel est « donc, je vous prie, cet être qui n'atteint pas la « grandeur divine et qui cependant dépasse la condi- « tion de la créature ? C'est une chose que l'esprit hu- « main ne saurait comprendre, et il n'y a place pour « quoi que ce soit entre la créature et le Créateur. » (Concil. Éph., Labbe, t. III, p. 24)[1].

1. *La Vierge Marie et le plan divin*, t. I, p. 24 de la cinquième édition.

C'est à cette disposition que M. Renan a adapté sa *Vie de Jésus ;* c'est elle qu'il a exploitée.

De là son Jésus, ou plutôt l'un de ses Jésus ; car il en a plusieurs. Il a d'abord un Jésus *idyllique*, puis un Jésus *politique*, enfin un Jésus *frénétique*. Celui dont nous nous occuperons d'abord n'est aucun des trois : c'est un quatrième, qui broche sur le tout, et que M. Renan fait miroiter pour piper la religiosité du lecteur : c'est le Jésus *héroïque*.

Les trois premiers ne s'accordent déjà pas entre eux ; mais ils sont absolument inconciliables avec le quatrième, et ils jurent avec la vérité.

Nous allons les examiner successivement, et tirer de chacun d'eux et de l'incohérence de leur réunion dans un même personnage, autant de preuves que le JÉSUS véritable est vraiment Dieu.

Commençons par le Jésus de concession, le Jésus héroïque, et consacrons-lui le présent chapitre.

Il est le moins faux de tous. Il a même des traits vrais où on sent que l'auteur a été emporté au delà des bornes du calcul. Nous ne voulons pas refuser à M. Renan le mérite d'avoir été accessible à la beauté du caractère de JÉSUS-CHRIST. Nous serions trop heureux d'y trouver une espérance pour ne pas chercher même une illusion. Nous allons donc recueillir plusieurs de ces traits, dont quelques-uns vont trop à l'âme du lecteur pour ne pas être partis de celle de l'auteur, et par les-

quels nous voudrions pouvoir le retenir et l'attirer. Disons toutefois, pour ne pas trop nous méprendre, ce qu'il y a de vrai en eux et ce qu'il y a de faux.

Ce qu'il y a de vrai, c'est la grandeur incomparable, *absolue* du caractère et de l'œuvre de Jésus. Ce qu'il y a de faux, c'est que cette grandeur part d'en bas, part de l'homme, au lieu de venir d'en haut, de venir de Dieu. C'est que, dès lors, elle se guinde et elle se roidit pour atteindre à cet absolu qui n'est pas de l'homme, et qu'elle n'est pas dans le ton de la simplicité évangélique, où la perfection apparaît comme le naturel de l'Homme Dieu.

Sous le bénéfice de cette observation, citons quelques-uns de ces traits du Jésus *héroïque*, et dans ce qu'ils ont de vrai, il nous sera aisé de montrer ensuite qu'ils témoignent de la divinité du vrai Jésus, du Jésus évangélique.

— « L'événement *capital*[1] de l'histoire *du monde* est « la révolution par laquelle les plus nobles portions de « l'humanité ont passé des anciennes religions, com- « prises sous le nom vague de paganisme, à une religion « fondée sur l'unité divine, la trinité, l'incarnation du « Fils de Dieu... L'origine de la révolution dont il s'agit « est un fait qui eut lieu sous les règnes d'Auguste et « de Tibère. Alors vécut une personne supérieure qui,

1. Nous soulignerons les expressions qui, par le caractère absolu qu'elles reconnaissent en Jésus-Christ, impliquent, comme nous nous réservons de le montrer ensuite, sa divinité.

« par son initiative *hardie* et par l'amour qu'elle sut « inspirer, *créa* l'objet et posa le *point de départ de la* « *foi future de l'humanité*[1]. »

— « Jésus est l'honneur *commun* de ce qui porte un « cœur d'homme. »

— « L'histoire *entière* est incompréhensible sans « lui [2]. »

Après une revue de l'impuissance des diverses religions *à convertir le monde*, et un tableau du peuple juif, peuple le plus frappant et le plus original du monde, portant en lui les destinées de la religion de l'humanité, ces destinées, dit M. Renan, « trouvèrent enfin leur in- « terprète dans l'*homme incomparable*, auquel *la* « *conscience universelle* a décerné le titre de Fils de « Dieu, et cela *avec justice*, puisqu'il a fait faire à la « Religion un pas auquel *nul autre* ne peut et proba- « blement *ne pourra jamais être comparé*[3]. »

— « *Tous les peuples civilisés* font dater leur ère du « jour où il naquit[4]. »

— « Sur ce sommet de la montagne de Nazareth où « il s'est assis, *nul homme* moderne ne peut s'asseoir « sans un sentiment *inquiet* sur sa *destinée*[5]. »

— « *Sa résolution*, ayant dépassé en *intensité toute*

1. *Vie de Jésus*, p. 1, 2.
2. *Id.*, p. LIX.
3. *Id.*, p. 18.
4. *Id.*, p. 21.
5. *Id.*, p. 55.

« *autre volonté créée*, dirige encore à l'heure qu'il est « *les destinées de l'humanité*[1]. »

— « Il reste pour l'humanité un *principe inépuisable de renaissances morales*[2]. »

— « *Chacun de nous* lui doit ce qu'il a de *meilleur* « en lui[3]. »

— « Jésus est *sans egal;* sa gloire reste *entière* et « sera *toujours* renouvelée[4]. »

— « Il s'est fait aimer à ce point, qu'après sa mort « on ne cessa pas de l'aimer[5]. »

— « Les petites villes où il prêcha, et dont l'humanité parlera éternellement autant que de Rome et « d'Athènes, ont disparu, et il est douteux qu'on arrive « jamais à fixer les places *où l'humanité voudrait* « *venir baiser l'empreinte de ses pieds*[6]. »

— « Avoir fait de la pauvreté un objet d'amour et de « désir, avoir élevé le mendiant sur l'autel et sanctifié « l'habit de l'homme du peuple, est un *coup de maître*, « dont l'économie politique peut n'être pas fort touchée, mais devant lequel le vrai moraliste ne peut « rester indifférent[7]. »

1. *Vie de Jésus*, p. 46.
2. *Id.*, p. 451.
3. *Id.*, p. 283.
4. *Id.*, p. 93.
5. *Id.*, p. 443.
6. *Id.*, p. 141.
7. *Id.*, p. 184.

« Ce que Jésus a fondé, ce qui restera *éternellement* « de lui, c'est la doctrine de la liberté des âmes. Qu'im« porte au chrétien le maître passager de cette terre qui « n'est pas sa patrie? La liberté pour lui, c'est la vé« rité... « Rendez à César ce qui est à César et à Dieu ce « qui appartient à Dieu. » Mot profond qui a décidé « l'avenir du Christianisme! Mot d'un spiritualisme « *accompli* et d'une justesse *merveilleuse,* qui *a fondé* « la séparation du spirituel et du temporel, et a *posé la* « *base* du vrai libéralisme et de la *vraie civilisation*[1]! »

— « Une idée *absolument* neuve, l'idée d'un culte « fondé sur la pureté du cœur et sur la fraternité hu« maine, faisait par lui son entrée dans le monde[2]. »

— « Le Dieu de Jésus n'est pas ce maître fatal qui vous « tue quand il lui plaît, vous damne quand il lui plaît, « vous sauve quand il lui plaît. Le Dieu de Jésus est « votre père. On l'entend en écoutant ce souffle léger « qui crie en nous : « Père... » Là est *son grand acte* « *d'originalité;* en cela *il n'est pas de sa race*[3]. »

— « La morale évangélique est *la plus haute création* « qui soit sortie de la conscience humaine, *le plus* « *beau code de la vie parfaite* qu'*aucun* moraliste ait « tracé[4]. — Par là, nous sommes *tous* ses disciples et

1. *Vie de Jésus,* p. 348.
2. *Id.*, p. 90.
3. *Id.*, p. 77, 78.
4. *Id.*, p. 84.

« ses continuateurs; par là il a posé une pierre *éter-*
« *nelle,* fondement de la vraie religion, et si la religion
« est la chose essentielle de l'humanité, par là il a
« mérité *le rang divin* qu'on lui a décerné [1]. »

— « Les maximes de Jésus font un tout autre effet
« que chez tous ses devanciers : ce n'est pas l'ancienne
« loi, ce n'est pas le Talmud qui ont *conquis et changé*
« *le monde.* Jésus *seul* dit la chose d'une manière
« *efficace* [2]. »

— « Par une destinée *exceptionnelle,* le christianisme
« pur se présente encore, au bout de dix-huit siècles,
« avec le caractère d'une religion *universelle et éter-*
« *nelle.* C'est qu'en effet la religion de Jésus est à quel-
« ques égards la religion *définitive.* Pour se renouveler
« on n'a qu'à revenir à l'Évangile. Le *parfait* idéalisme
« de Jésus est la plus haute règle de la vie détachée et
« vertueuse. Il a *créé* le ciel des âmes pures, où se
« trouve ce qu'on demande *en vain* à la terre, la *par-*
« *faite* noblesse des enfants de Dieu, la pureté *absolue,*
« la *totale* abstraction des souillures du monde, la li-
« berté enfin qui n'a toute son amplitude que dans le
« domaine de la pensée. Le *grand maître* de ceux qui
« se réfugient dans ce royaume de Dieu idéal est en-

1. *Vie de Jésus*, p. 89.

2. *Id.*, p. 89. Que ceci est vrai! On sent que JÉSUS, non-seulement *dit* la vérité, mais qu'il *est* la Vérité, et qu'il doit être cru quand il le dit. — Sa divinité sort de chacun de ces traits, si bien relevés quelquefois par M. Renan.

« core Jésus. *Le premier* il a proclamé la royauté de « l'esprit; *le premier,* il a dit, au moins par ses actes : « Mon royanme n'est pas de ce monde. » La fondation « de la *vraie religion* est bien son œuvre. Après lui, « il n'y a plus qu'à développer et féconder. Le « *christianisme* » est ainsi devenu presque synonyme de « *Religion.* » Tout ce qu'on fera en dehors de cette « grande et bonne tradition chrétienne sera stérile... « Jésus a *fondé* la religion de l'*humanité...* On ne sortira pas de la notion essentielle que Jésus a *créée;* il « a fixé *pour toujours* l'idée du culte pur. La religion « de Jésus en ce sens *n'est pas limitée*[1]. »

— « Le jour où Jésus prononça cette parole (à la « Samaritaine, sur l'adoration du Père en esprit et en « vérité), il fut *vraiment Fils de Dieu.* Il dit pour *la* « *première fois* le mot sur lequel reposera l'édifice de « la religion *éternelle.* Il fonda le culte pur, sans date, « sans patrie, celui que pratiqueront *toutes les âmes* « *élevées jusqu'à la fin des temps.* Non-seulement sa « religion, ce jour-là, fut la bonne religion de l'hu« manité, ce fut *la religion absolue; et si d'autres* « *planètes ont des habitants doués de raison et de* « *moralité, leur religion ne peut être différente de* « *celle que Jésus a proclamée près du puits de Jacob...* « Après avoir parcouru tous les cercles d'erreurs,

[1] *Vie de Jésus*, p. 444, 446.

« l'humanité reviendra à ce mot-là, comme à l'expres-« sion *immortelle* de sa foi et de ses espérances [1]. »

— « Et cette grande fondation fut bien l'œuvre per-« sonnelle de Jésus. Pour s'être fait adorer à ce point, « *il faut* qu'il ait été *adorable*. L'amour ne va pas sans « un objet digne de l'allumer, et nous ne saurions rien « de Jésus si ce n'est la passion qu'il inspira, que « nous devrions *affirmer* encore qu'il fut grand et pur. « La foi, l'enthousiasme, la constance de la première « génération chrétienne, ne s'expliquent qu'en suppo-« sant un homme de *proportion colossale* [2]. »

— « Bien loin que Jésus ait été créé par ses disciples, « Jésus apparaît en tout comme supérieur à ses dis-« ciples... Son caractère, loin d'avoir été embelli par « ses biographes, a été diminué par eux [3]. »

— « La grande originalité du fondateur reste donc « entière ; sa gloire n'admet *aucun* légitime parta-« geant [4]. »

— « *Quels que puissent être* les phénomènes inat-« tendus de l'avenir, Jésus ne sera pas *surpassé*. Son « culte se rajeunira *sans cesse;* sa légende provoquera « des larmes *sans fin;* ses souffrances attendriront les « meilleurs cœurs ; tous les siècles proclameront qu'en-

1. *Vie de Jésus*, p. 234, 235.
2. *Id.*, p. 447, 448.
3. *Id.*, p. 450, 451. Que devient alors le système de la *légende?*
4. *Id.*, p. 455.

« tre les fils des hommes, il n'en est pas né de *plus* « *grand* que Jésus [1]. »

— « Repose donc dans ta gloire, noble initiateur. Ton « œuvre est achevée; *ta divinité est fondée.* Désormais « hors des atteintes de la fragilité, tu assisteras, du « haut de la paix divine, aux conséquences *infinies* de « tes actes... Pour des milliers d'années, le monde « *va relever de toi!* Drapeau de nos contradictions, tu « seras le signe autour duquel se livrera la plus ardente « bataille. *Mille fois* plus vivant, *mille fois* plus aimé « depuis ta mort que durant les jours de ton passage « ici-bas, tu deviendras *à tel point la pierre angu-* « *laire de l'humanité,* qu'arracher ton nom de ce « monde serait l'ébranler jusqu'aux fondements. *Entre* « *toi et ton Dieu on ne distinguera plus. Pleinement* « *vainqueur de la mort,* prends possession de ton « royaume, où te suivront, par la voie royale que tu « as tracée, *des siècles d'adorateurs* [2]... »

Il n'est personne qui ne soit frappé, à la lecture de ces passages, de tout ce qu'ils ont d'inconciliable avec la fin du livre de M. Renan : la négation de la divinité de Jésus-Christ; et on se demande comment, lui, si arrêté et si résolu dans son système, a pu le compromettre ainsi.

J'ai déjà répondu à cela, en disant que M. Renan a voulu, par là, capter la sympathie du public, qu'il

1. *Vie de Jésus*, p. 459.
2. *Id.*, p. 426.

aurait révolté sans cet assaisonnement du blasphème ; et on comprendra bien mieux cela dans le chapitre suivant.

J'ajoute, pour ce que je me propose d'établir dans celui-ci, qu'il était condamné à cette manière de parler de Jésus-Christ, par la négation même de sa divinité, qui cependant en résulte : tant on ne peut éviter une telle vérité !

L'homme, en effet, devait être exagéré dans ce Jésus de roman, pour remplir le vide fait par la négation du Dieu, et pour être à la taille de l'œuvre.

Mais en cela il a prouvé cette divinité niée, et prouvé de la manière la plus irréfragable, dont tout le monde, amis et ennemis, a été frappé. De toutes les preuves nouvelles que nous fournit son livre, celle-ci est la plus saillante.

En effet :

Il n'a pu ôter de Dieu en Jésus-Christ que le mot ; mais il a laissé la chose : tant la force de la vérité, supérieure à celle de son dessein, l'a emporté. Il n'a fait que transposer les attributs de la divinité à l'humanité.

Qu'importe qu'il ne l'appelle qu'un homme, s'il en fait un être qui dépasse la condition de l'homme, s'il en fait un Dieu? Cet homme forcé jusqu'au Dieu, et ce caractère de Dieu ravalé jusqu'à l'homme (et quel homme, nous le verrons !), composent sans doute une monstruosité qui n'est ni Dieu ni homme, et qui fait ressortir la vérité, la beauté harmonique de Jésus-

CHRIST, si parfaitement Dieu et homme tout ensemble. Mais elle ne prouve que davantage l'impossibilité de se défaire de cette divinité; puisqu'on ne peut la détrôner dans l'HOMME-DIEU sans l'ériger dans un pur homme, et, comme nous le verrons, dans le plus vil des hommes.

Or, que le Jésus de M. Renan implique en lui la divinité, c'est ce qui n'est pas contestable.

Nous avons en effet un *criterium* infaillible pour distinguer l'homme de Dieu : c'est l'*absolu,* c'est l'*inarrivable.* L'homme est, comme toute créature, et plus que toute autre créature, un être essentiellement *relatif.* Il est capable de perfection au plus haut degré, sauf l'absolu. L'humanité peut toujours se surpasser elle-même. Dire d'un homme qu'il ne pourra jamais être surpassé, c'est dire tout simplement que cet homme est Dieu. Dieu est synonyme d'absolu.

Sur cette vérité développée dans nos *Études*[1], nous avons assis, il y a vingt ans, la démonstration de la divinité de JÉSUS-CHRIST. C'est, selon nous, une de nos plus grandes preuves. Nous invitons le lecteur à la voir, en son lieu, dans tout son développement et dans toute son application à JÉSUS-CHRIST. La transcrire ici serait prendre une place que nous préférons réserver à nos adversaires.

Il est, nous l'avouons, satisfaisant pour notre foi, de

1. Tome IV, ch. II. *La personne de Jésus-Christ,* p. 37, 38, 39, 40, 41, 42, 43 de la seizième édition.

voir ceux-ci venir se jeter à l'envi dans le filet de cette vérité, et concourir à s'y prendre les uns les autres.

M. Renan d'abord, qui n'en saisit pas les conséquences, dit et redit, comme nous l'avons vu, sur tous les tons et avec un luxe d'expressions que nous avons soulignées, que JÉSUS est hors de pair avec l'humanité tout entière. Il épuise sur lui le vocabulaire du superlatif et de l'absolu ; non pas métaphoriquement, mais à la lettre : tellement que, non-seulement pour l'humanité, mais *si d'autres planètes ont des habitants doués de raison et de moralité*, dit-il, *leur religion ne peut être différente de celle que Jésus a proclamée près du puits de Jacob.*

Maintenant, M. Havet, M. Sainte-Beuve et M. Larroque se chargent de faire ressortir la conséquence logique et inévitable de cette vérité.

M. Havet : — « M. Renan me paraît trop complaisant « pour la légende sacrée et trop facile à accepter, sous « le nom de Jésus, un Jésus imaginaire, plus grand et « plus pur que rien d'humain ne saurait l'être [1]. M. de « Sacy a dit : « Si Jésus-Christ n'est pas Dieu dans l'ou- « vrage de M. Renan, il est encore le fils de Dieu ; *je ne « sais pas trop, à la vérité, pourquoi ni comment.* » « Voici ce pourquoi et ce comment, si je ne me trompe.

1. M. Havet est injuste dans ce reproche. Il juge trop M. Renan sur lui-même. Tout le monde n'a pas ses exemptions, et il ignore les pressantes raisons qui ne permettaient pas à M. Renan de tenir un autre langage.

« Si Jésus est dans ce livre un homme à part, *demi-*
« *Dieu* et *fils de Dieu*, un *homme de proportions co-*
« *lossales*, s'il est placé *au plus haut sommet de la*
« *grandeur humaine*, si *en lui s'est condensé tout ce*
« *qu'il y a de bon et d'élevé dans notre nature,* si enfin
« l'auteur déclare que *Jésus ne sera pas surpassé*, et
« que *tous les siècles proclameront qu'entre les fils des*
« *hommes il n'en est pas né de plus grand que Jésus*,
« tout cela, à mon sens, peut être traduit ainsi : Jésus
« est le seul homme historique qui n'ait pas d'histoire.
« Nous saisissons la personne réelle dans les autres, en
« lui nous n'atteignons que le personnage idéal... Je
« ne puis donc croire, quant à moi, qu'il puisse y avoir
« jamais un homme qui soit avec le reste des hommes
« hors de proportion. Je ne crois pas même qu'aucun
« homme puisse être appelé le plus grand des hommes,
« car cela est trop difficile à mesurer, et il n'y a guère
« de supériorité absolue[1]. »

Donc, si Jésus-Christ est un tel homme, il n'est pas seulement un homme [2].

1. *Revue des Deux Mondes,* 1er août 1863, p. 590, 592.

2. M. Havet ajoute qu'un tel Jésus ne serait pas celui de sa vénération et de son amour, parce qu'il ne serait pas abordable et imitable. J'ai répondu à cela dans les passages sus-indiqués de mes *Études* : « Le propre de la sagesse de Jésus-Christ, disais-je,
« c'est qu'elle ne relève que d'elle-même, c'est qu'elle est *in-*
« *créée*. Mais ce qui ne la distingue pas moins, c'est qu'elle est
« *créatrice*. Chose prodigieuse, et qui n'est que simplement di-
« vine ! cette sagesse incomparable, que nul n'a pu et ne pourra

M. Sainte-Beuve, de son côté, rapporte ce propos *d'un pur sceptique* sur le Jésus de M. Renan : — « Je « ne m'explique pas qu'un homme, tel que l'auteur me « dépeint Jésus, puisse être si divin sans être Dieu, au « moins en bonne partie[1]. Moi, je ne connais les hommes

« jamais égaler, est en même temps *la plus imitable,* et celle qui « a engendré le plus de disciples. Tous les autres sages n'ont « pas influé, comme dit Voltaire, *sur les mœurs de la rue qu'ils* « *habitaient*; et JÉSUS-CHRIST a influé sur le monde entier, et « tout s'est réformé à son image, est devenu *chrétien*... C'est celui « qui a fait le plus d'imitateurs, et le seul qui soit resté au-« dessus de ses imitateurs. Caractère nouveau de sa divinité. Car « c'est encore là le propre des influences humaines, de s'ensevelir « dans leur triomphe ; je veux dire de produire des effets qui les « dépassent. Le disciple fait oublier le maître, et plus celui-ci se « donne de successeurs, plus il se prépare de rivaux ; et cela se « conçoit, parce qu'après tout il ne dispose que d'une force com-« mune à tous, et dont il n'est qu'un moteur accidentel. JÉSUS-« CHRIST seul domine à jamais son propre ouvrage, et quel ou-« vrage ! » — « En JÉSUS-CHRIST, l'homme ne disparaît jamais « et la nature jouit de tous ses droits ; mais en même temps « les vertus s'y montrent sans faiblesse, sans tache. En lui, « l'homme et le Dieu sont entiers, et c'est la parfaite jointure « de ces deux états qui fait la merveille de l'HOMME-DIEU... « C'est là précisément ce qui nous séduit en lui, ce qui nous « charme, ce qui nous encourage à l'imiter, ce qui fait que le « modèle le plus achevé est en même temps le moins désespé-« rant. Avec JÉSUS-CHRIST, on peut se plaindre, on peut « pleurer, on peut écarter la souffrance, on peut tolérer les pé-« cheurs, on peut aimer tout ce qui est aimable... Et avec cela, « ou plutôt par cela même, il nous invite, il nous appelle, il nous « fait monter jusqu'aux plus éminentes vertus, jusqu'aux plus « douloureux sacrifices, jusqu'à la croix. »

1. *En bonne partie* est juste, puisque en JÉSUS-CHRIST il y a la partie humaine, comme en nous il y a la partie animale.

« que comme Horace et tous les moralistes es ont
« connus. Le meilleur est celui qui a le moins de dé-
« fauts et de vices. Je n'en ai jamais vu d'une autre
« étoffe. M. Renan nous présente un homme comme il
« n'y en a jamais eu, et au-dessus de l'humanité, un
« homme type. Alors je ne sais plus qu'en faire. Ce
« n'était pas la peine de changer le nom...[1]. »

Enfin M. Larroque : — « Dans les critiques qu'ils
« ont faites de son livre, les divers adversaires chré-
« tiens de l'auteur ont recueilli ces paroles avec bon-
« heur, et s'en sont se is pour le battre à outrance.
« En effet, ce simple raisonnement se présentait tout
« d'abord : — « Établir *la religion absolue*, c'est-à-
« dire la seule religion parfaitement vraie, ne saurait
« être le fait d'un simple mortel, fût-il *incomparable;*
« la science et la puissance d'un Dieu suffisaient seules
« à une telle œuvre. Si Jésus a fait cela, comme vous
« le dites si bien, nous concluons de votre aveu et
« contre vous qu'il était Dieu. » — « Ce qu'il y aurait
« à opposer à ce raisonnement, en demeurant ferme
« sur les principes, ce n'est pas pour nous une ques-
« tion [2]; mais nous ne voyons pas ce que M. Renan
« trouvera à y répondre. Il a été retenu dans ses
« propres filets, et comme nous ne sommes pas pris

1. *Constitutionnel* du 7 septembre 1863.

2. Ni pour nous : car pas plus M. Larroque que M. Renan ne saurait s'en tirer.

« ici à partie, ce n'est pas à nous de l'en tirer [1]. »

Ces messieurs ne sont pas généreux. M. Renan s'est compromis pour la cause commune, et ils le laissent dans *ses propres filets; ce n'est pas à eux à l'en tirer.* Mais ils se flattent. Ils y sont pris eux-mêmes, et l'incrédulité en eux.

M. Renan a posé le principe, sans calculer la force des conséquences; ses consorts ont tiré les conséquences, sans calculer la force du principe : et tous ont concouru ainsi au malheur commun.

Le principe, en effet, est aussi solide que les conséquences sont justes. Ce n'est pas M. Renan, c'est la *conscience universelle*, comme il le dit très-bien, qui a, non pas *décerné*, mais confessé et ratifié en Jésus-Christ le titre de *Fils de Dieu;* et saint Pierre n'en était que l'organe prophétique, lorsque, se prosternant aux pieds du fils de Marie, il s'écriait : « *Vous êtes le* « *Christ, le Fils du Dieu vivant!* » C'est à cette conscience que nous en appelions nous-mêmes dans nos *Études*, pour justifier le caractère absolu de grandeur et de perfection que nous constations en Jésus-Christ. « Il y a tant de vérité dans tout ce que nous « venons de dire, ajoutions-nous, que nous ne crai- « gnons pas d'en appeler au sens moral de chacun de « nos lecteurs, et d'être taxé d'exagération. Et ceci est

1. *Opinion des déistes rationalistes sur la* Vie de Jésus, *selon M. Renan*, p. 17.

« encore un trait de plus de la perfection surhumaine « de Jésus-Christ, que nous devons relever. Elle « est si réelle que tout le monde s'accorde à la sentir, « et qu'il n'est pas besoin de la justifier. L'exagération « n'est pas possible dans son panégyrique. Quel est « l'homme dont on pourrait parler comme nous venons « de parler de Jésus-Christ? La vérité, autant que « l'amour-propre, s'en offenserait justement, et il « n'est pas de sujet appartenant à cette terre, dont la « louange puisse ainsi passer sans quelque juste res- « triction. Lui seul épuise tous les discours, lui seul « autorise la louange jusqu'à l'adoration. Le mot de « *divin*, qui est du style figuré et hyperbolique pour « tout autre emploi, devient, en s'appliquant à lui, du « style propre; et nul, même parmi les incrédules, n'en « est instinctivement choqué : l'humanité le souffre sans « orgueil comme sans envie, parce qu'elle sent que le « sujet ne lui en appartient pas. Nous croyons exprimer « ici justement le sentiment universel, et il en sort une « bien éclatante confirmation de la vérité de notre « foi [1]. »

C'est donc la conscience universelle qui proclame en Jésus-Christ et dans son œuvre l'absolu de la perfec-

1. Tome IV, p. 42. — On ne se méprendra pas sur le sentiment qui nous dicte ces citations et ces renvois à nos premiers travaux, et on nous le pardonnera : c'est un témoignage de la vérité de réfuter l'erreur par avance.

tion. Voilà *le filet* où a été pris M. Renan. Il pouvait l'éviter; mais alors il n'aurait pas eu cette conscience pour lui; et, comme il voulait l'égarer, il fallait qu'il la prît par quelque endroit : c'est son malheur, si lui-même y a été pris.

M. Schérer est de notre avis : « Le christianisme, « dit-il, avec la révolution qu'il a consommée, avec la « civilisation qu'il a produite, doit son origine à l'im- « pression *qu'une personnalité incomparable a lais- « sée dans la conscience de l'humanité*... — Jésus s'est « offert au monde dans la pureté de son caractère mo- « ral : voilà son œuvre... — Il a montré en sa personne « *tout ce qui peut paraître de la divinité sur terre*... « — L'humanité a vu se lever en lui un *idéal nouveau*, « commencer pour elle une vie meilleure et divine... « — Telle est la profondeur et la pureté du sentiment « qui s'exprime de ses paroles, qu'elles deviennent « pour *l'Homme* une grande révolution; les cœurs « s'élancent au-devant de lui, il est accueilli de toutes « parts comme *le Sauveur de l'âme humaine*... — Et « qu'on n'imagine point que l'effet ici soit plus grand « que la cause, *c'est le contraire qui est vrai*, etc., etc. « — M. Renan a admirablement senti tout cela[1]. »

Mais M. Renan a une autre caution, qui assurément n'est pas suspecte de cette *complaisance pour la lé-*

1. Journal *le Temps*, 7 juillet 1863.

gende que lui reproche M. Havet. C'est Strauss. Telle est, en effet, la conclusion de son livre, le plus hardi qui ait été fait contre JÉSUS :

« A la réflexion qui s'inquiète, on doit imposer si-
« lence tant qu'elle n'est pas en état de démontrer dans
« la vérité une personne qui, à l'endroit de la Reli-
« gion, ait le courage et le droit de se placer à côté de
« Jésus. — Le Christ ne saurait être suivi de personne
« qui le dépasse, ni même qui puisse atteindre après
« lui et par lui le même degré *absolu* de la vie reli-
« gieuse. — Jamais, en aucun temps, il ne sera pos-
« sible de s'élever au-dessus de lui, ni de concevoir
« un législateur qui lui soit même égal[1]. »

Il n'y a rien à ajouter ni à retrancher à de tels aveux. La discussion est close sur ce chapitre. — Caractère absolu de perfection en JÉSUS-CHRIST : conséquence décisive de sa divinité : et cela posé et déduit par l'incrédulité elle-même. — Nous n'avons qu'à prendre acte de la conclusion :

JÉSUS-CHRIST EST DIEU.

1. Strauss. *Vie de Jésus*, traduction de M. Littré, t. II, p. 769, 770, 773.

CHAPITRE X

LA PERSONNE DE JÉSUS-CHRIST

SUITE

Ceux de mes lecteurs qui n'ont pas lu la *Vie de Jésus* auront été édifiés, sans doute, à la lecture des passages si glorificateurs pour JÉSUS-CHRIST que nous avons cités dans le précédent chapitre. A ne s'en tenir qu'à ces passages, détachés ainsi, le livre remplirait l'une des destinations que lui attribue M. Schérer, « d'édifier le « monde en scandalisant l'Église. » — « Livre, ajoute- « t-il, hardi et religieux, sévère et sympathique, qui « agrandit Jésus en le montrant dans sa pure huma- « nité, qui, s'adressant à une génération blasée, entre- « prend de réveiller en elle l'enthousiasme pour la « beauté morale ; qui des yeux arides de nos contem- « porains (j'en ai été témoin), a su arracher des larmes « sur le sort du juste opprimé, sur l'héroïsme du vir- « ginal prophète[1]. »

1. Journal *le Temps*, 7 juillet 1863.

On me croira sans peine lorsque je dirai que je n'ai pas à cœur de disputer à M. Renan un peu de ce mérite. Ce que j'ai dit de favorable à ce sujet avant ces citations, je l'ai dit franchement, et sous l'impression des passages pris isolément dans l'extrait que j'en avais fait à l'avance.

Eh bien ! je m'en repens, et je rétracte mes paroles. Relus dans le livre même, et à leur place, ces éloges m'ont révolté. Il n'y en a pas un, en effet, qui ne soit l'enveloppe de quelque blasphème, et qui n'ait pour but évident de le faire passer. Blasphème, non-seulement à la divinité de Jésus-Christ, mais à cette humanité même qu'ils exaltent, mais à la conscience humaine qu'ils flattent dans son héros.

C'est bien le premier jugement que j'en avais porté : c'est bien, par le miroitement de ce Jésus héroïque, que M. Renan a voulu tromper la religiosité du lecteur frivole, et gagner la crédulité aux autres Jésus.

Ce qui précède et ce qui suit chacun de ces saluts et de ces baisers au Sauveur du monde, c'est un soufflet ou un crachat. Le lecteur particulier que M. Renan a eu en vue, et à la simplicité duquel il a ajusté son livre, n'est pas plutôt scandalisé par l'outrage, qu'il est édifié par la génuflexion, et, de l'un à l'autre, on fait ainsi passer la *Vie de Jésus* ; « on édifie le monde en scanda-
« lisant l'Église, on est hardi et religieux, sévère et
« sympathique, on tire même des yeux arides de nos

« contemporains (M. Schérer en a été témoin) des « larmes sur le sort du juste opprimé. »

Moi aussi j'ai été témoin de larmes versées à la lecture de ce livre, sur le sort du juste outragé. Ces larmes d'un ange de vingt ans, dont le goût épuré par la sainteté vaut bien celui de nos critiques, je les ai recueillies, et je les réserve pour la fin de ce travail comme un baume de suprême consolation et d'expiation.

Du reste, les lecteurs exercés qui ont le sens du vrai, toujours inséparable du beau et du pur, auront reconnu au style seul de M. Renan, si séduisant qu'il soit dans ces passages, un faux éclat, qui est à la clarté céleste de l'Évangile ce que la lumière électrique est aux rayons du jour. Ce n'est pas cet éclat dont Platon dit si bien : « La blancheur la plus vraie et la plus belle n'est pas « celle qui renferme *le plus de blanc* souvent mélangé, « mais celle qui est la blancheur la plus pure, c'est- « à-dire qui renferme le moins d'éléments étrangers ; » mais c'est cette lumière outrée et équivoque dans laquelle il est dit que l'Ange des ténèbres se transfigure quelquefois.

M. Renan a procédé comme dans les spectacles de fantasmagorie. Il a éteint toutes les lumières du jour, les lumières de l'histoire et de la conscience, et c'est à la lueur phosphorescente de la divination et de la conjecture, à la lueur sinistre, même, du blasphème et de l'immoralité, et en interdisant d'approcher et de dis-

cuter, qu'il a fait apparaître ses Jésus : Le Jésus héroïque d'une manière générale, comme nous venons de le voir ; puis, successivement, le Jésus idyllique, le Jésus politique, et le Jésus frénétique, que nous allons examiner.

Nous demandons pardon à la conscience et à la raison de nos lecteurs, de la douloureuse nécessité d'avoir à leur exposer toutes ces indignités et toutes ces folies.

I

Commençons par le Jésus idyllique.

M. Renan, à l'imitation de Strauss, affecte d'abord de mutiler le nom du SAUVEUR. Il ne l'appelle jamais que Jésus, et retranche ce grand nom de CHRIST, synonyme de *Messie*, caractéristique de Roi, de Seigneur et de Pontife, qui est écrit à chaque page des deux Testaments, par lequel JÉSUS s'annonçait et était confessé Fils du Dieu vivant, qui passa le premier sous la plume inexercée encore à l'écrire de Tacite et de Suétone, et qui est devenu et resté le nom patronymique du monde civilisé, du monde *Chrétien*. — Il le déconsacre.

Quant au nom de Jésus lui-même, « c'était un nom ort commun, » croit devoir ajouter M. Renan ; « mais naturellement, continue-t-il, on y chercha des mystères, » — des mystères dans un nom fort commun ! — « *Peut-être*, même, Jésus s'exaltait-il à ce propos, »

et ce nom (tout commun qu'il était) devint-il « l'occa-« sion de sa grande vocation [1]. »

Il insinue qu'il n'était pas Juif, pour contester plus tard qu'il était *fils de David*; puis il dit en même temps « qu'il est impossible de soulever une question à ce « sujet [2]. »

Il lui donne des frères et des sœurs, — non pas ceux qui sont appelés de ce nom dans l'Évangile, et qui, d'après le nom indiqué de leur mère, n'étaient que ses cousins, — mais de vrais frères, portant une vraie atteinte à la gloire de la maternité divine de Marie. Et ces frères, quels sont-ils ? « Leurs noms sont toujours « restés obscurs » dit M. Renan. Néanmoins, c'est bien d'eux que parle l'évangéliste : seulement « il aura mis « par erreur le nom des cousins à la place [3]. »

M. Renan ne veut pas que Jésus soit né à Bethléem, malgré l'histoire évangélique. A-t-il quelque autre document historique qui donne lieu au moindre doute à ce sujet? — Aucun, — mais « ce doit être une sup-« position, conséquence obligée du rôle messianique « qu'on prêtait à Jésus [4]. » — Quant à la négation toute

1. *Vie de Jésus*, p. 21.
2. *Id.*, p. 22.
3. *Id.*, p. 24.
4. *Id.*, p. 20.

gratuite de M. Renan, elle n'est pas une supposition, conséquence obligée de l'incrédulité au caractère messianique de JÉSUS.

M. Renan n'évite pas seulement Bethléem, mais tous les mystères de l'enfance du Sauveur, toutes ces scènes sublimes et touchantes de l'Annonciation, de la Visitation, de la Nativité, de la Présentation, de la Fuite en Égypte et de la Vie cachée à Nazareth. *La raison d'art est un bon guide,* dit-il. C'est pourquoi il la foule aux pieds, aussi bien que la raison historique, pour ne suivre que la raison d'impiété. Quelle autre raison, en effet, a pu lui faire supprimer aussi arbitrairement, dans une Vie de JÉSUS, des faits aussi importants, des récits aussi véridiques, des tableaux aussi inspirateurs de l'art et qui nous ont valu tant de chefs-d'œuvre? D'où leur est venu le privilége d'être dissimulés et lacérés, plutôt que les autres parties du même Évangile? La chose est claire, et M. Renan la confesse en la cachant : c'est que la divinité du Sauveur reçoit de la terre et du ciel, dans ces mystères de son enfance, les témoignages les plus éclatants de prophétique adoration. C'est ce que nous avons montré dans nos *Etudes* sur *la Vierge Marie et le Plan divin.* M. Renan vient nous donner raison ; il justifie à la lettre ce que nous disions ainsi dans l'Introduction de ces *Etudes* : — « Il n'est personne aujourd'hui qui n'admire, qui n'exalte et ne glorifie JÉSUS-

Christ docteur, Jésus-Christ consolateur, Jésus-Christ réformateur. Il n'est pas même jusqu'au Jésus crucifié, autrefois scandale aux Juifs et folie aux Gentils, qui ne soit accepté comme un héros de constance, de grandeur d'âme, de dévouement à la cause du genre humain dont il est mort la victime. Tout cela est reçu, parce que, dans tout cela, l'orgueil peut se retrouver, en imputant à un homme et à l'humanité dans cet homme des vertus qui nous flattent et dont on reçoit l'encens. — Mais Dieu enfant, Dieu dans les langes, Dieu dans la Crèche, dans le sein, dans les bras de Marie, et Marie même honorée comme si elle était réellement *Mère de Dieu*, et parce qu'elle est *Mère de Dieu* : tout cela est dédaigné, et pourquoi ? Parce que cela ne peut être vrai que si Jésus-Christ est réellement Dieu ; parce que l'homme n'a aucune part, ne joue aucun rôle dans ces mystères ; ne sert qu'à y humilier Dieu, et qu'à être un instrument passif de la grande leçon d'humilité que ce Dieu humilié nous y donne ; parce qu'enfin tout le développement de la vie de Jésus-Christ et de son œuvre en reçoit un sens absolu, rigoureux, pratique de *Divinité* [1]. »

Mais à la place de tous ces tableaux, dont les merveilles de reproduction seraient retranchées de nos

1. *La Vierge Marie et le Plan divin*, t. I, introduction.

musées, comme ils sont retranchés de l'Évangile, si M. Renan en devenait le conservateur, il nous donne, pour nous en consoler, un paysage de son pinceau, le paysage de Nazareth : — « Nul endroit du monde ne « fut si bien fait pour les rêves de l'absolu bonheur. » « La population est aimable et souriante ; les jardins « sont frais et verts. La beauté des femmes y offre « le type syrien dans toute sa grâce pleine de lan- « gueur, etc. Tel fut l'horizon de Jésus [1]. »

Le paysage joue un grand rôle dans l'œuvre de M. Renan. Ce n'est pas une simple décoration de fantaisie (M. Renan n'est pas homme à rien faire qui ne porte coup). Le paysage donc, dans sa pièce, est un acteur, et un grand acteur ; nous ne tarderons pas à le voir.

« Il apprit à lire et à écrire, » observation importante, qui laisse entrevoir la noble intention qui l'a dictée. Scrupuleux de la justifier, plus que celles qui précèdent, M. Renan renvoie aussitôt à *Jean, VIII*, 6. Nous courons au texte, et nous voyons qu'il y est dit seulement que, dans la scène admirable de la femme adultère, « Jésus, se baissant, écrivait sur le sable, avec « le doigt. » Mais qu'il ait *appris* à lire et à écrire?

1. *Vie de Jésus*, p. 25, 29.

pas un mot. Seulement, en revenant de cette vérification, nous rencontrons *Jean VII*, 15, — *Matth. XIII*, 35, — et *Marc VI*, 2, et qu'y voyons-nous? « Les Juifs « s'émerveillaient de sès connaissances et se disaient : « comment sait-il les lettres, lui qui *ne les a point* « *apprises*? — *Quomodo hic litteras scit cum* NON DIDICERIT?

« Il est douteux qu'il sût l'hébreu... Il n'est pas pro« bable qu'il ait su le grec... A plus forte raison n'eut« il aucune connaissance de la culture grecque... Ses « principes d'exégèse ne dépassaient pas ceux qui « avaient cours alors. » — Comment M. Renan sait-il tout cela? — « Autant, dit-il, que nous pouvons nous « le figurer par les connaissances de ses disciples [1]. » Mais, autant que nous pouvons nous le figurer par ses disciples, qui, de grossiers et ignorants qu'ils étaient, ont été faits par lui les docteurs des peuples, *qui les entendirent parler chacun en sa langue* [2], c'est le contraire qu'il faut augurer de JÉSUS : c'est la Parole par excellence, c'est le Verbe qu'il faut voir en Lui.

Jésus, sauf ce que lui apprit « le maître d'école de « son village, » ne sut donc rien. C'était donc un ignorant, comme nous verrons plus tard qu'il fut un char-

1. *Vie de Jésus*, p. 30, 31, 32.
2. *Actes*, ch. II, 6.

latan et un maniaque. Cela vous révolte : mais calmez-vous : M. Renan consacrera l'ignorance, l'imposture et la folie plutôt que de vous scandaliser : JÉSUS sera sauf : il n'y aura que le bon sens et la conscience de sacrifiés. « L'ignorance donc, dit M. Renan, qui, chez « nous, condamne l'homme à un rang inférieur, était « (en ce pays et en ce temps-là) la condition des « grandes choses et de la grande originalité [1]. »

De là, sans doute, le grand argument de saint Paul, que Dieu a évangélisé le monde par des bouches dépourvues de toute science humaine, afin que la vertu seule de la croix ressortît [2]. L'ignorance des agents, en effet, fut la condition unique de cette *grande chose et de cette grande originalité* qu'on appelle la conversion de l'univers à une Croix d'où toutes les lumières de la civilisation nous sont venues : pour mieux faire éclater la vertu et la sagesse vraiment divines, cachées dans la faiblesse et la folie de cette croix.

Voilà ce que M. Renan croit éluder, en généralisant *à ce pays et à ce temps-là* ce prodige de l'ignorance apostolique qu'il fait remonter à JÉSUS-CHRIST, de qui seul vint l'inspiration qui en fit la science par excellence. Quel mépris de l'histoire et du lecteur! Quelle preuve de la vérité de notre foi, qu'on ne peut *désurnaturaliser* sans surnaturaliser la nature même, ou plutôt sans la dénaturer!

1. *Vie de Jésus,* p. 32.
2. Corinth., I.

Du moins est-il, selon M. Renan, que « Jésus ne sa-« vait pas assez l'histoire pour comprendre combien sa « doctrine venait *juste à point*[1]. »

Admirez cet *à point !* Il est vrai que quand on croit déjà que l'Univers, avec l'ordre admirable qu'il présente, est venu *juste à point*, sans qu'aucune puissance et aucune sagesse aient présidé à sa création, on est formé à croire que le Christianisme est ainsi venu *juste à point*, à l'insu de son Auteur, et quoiqu'il en ait prédit de *point en point* et à la lettre tous les obstacles humains et tout le succès divin. — Ce qu'il faut croire pour ne pas croire ! ! !

Jésus cependant eut un maître, ce fut le rabbi Hillel. « Hillel fut le vrai maître de Jésus[2]. » Ici nous avons un scrupule. Nous ne connaissons Hillel que par le Talmud auquel nous renvoie M. Renan. Or, M. Renan admet, à la page 81, que le Talmud n'a été rédigé que trois siècles après Jésus-Christ. D'où je me permets d'induire avec M. Pressensé que ce n'est pas l'Évangile qui se serait inspiré du Talmud, ni Jésus de Hillel.

Enfin Jésus « n'eut aucune connaissance de l'état « général du monde, » bien qu'il l'ait si bien jugé, condamné et réformé sur son Évangile. — « Il n'eut aucune

1. *Vie de Jésus*, p. 122.
2. *Id.*, p. 35.

« idée précise de la puissance romaine, » bien qu'il ait limité cette puissance monstrueuse qui dévorait tout, d'un mot : *Rendez à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu!* mot créateur du monde moderne, dont le publiciste et M. Renan lui-même ne peuvent assez admirer la fécondité civilisatrice.

« Il ne connut que les villes prochaines, Tibériade, « Juliade, Césarée, Sébaste qui lui apparut comme une « *rue de Rivoli.* Voilà ce qu'il appelait « les royaumes « du monde et toute leur gloire. » La cour des rois lui « apparaissait comme un lieu où les gens ont de beaux « habits. Les charmantes impossibilités dont fourmil- « lent ses paraboles, quand il met en scène les rois et « les puissants, prouvent qu'il ne conçut jamais la so- « ciété aristocratique que comme un jeune villageois « qui voit le monde à travers le prisme de sa naïveté[1]. »

J'espère que voilà la sagesse éternelle bien travestie. Les Juifs du moins l'avaient honorée d'une couronne, d'un sceptre et d'un manteau, dans la sanglante parodie du prétoire. M. Renan trouve qu'il est de meilleur goût de la mettre en *villageois.* Mais quoi ! il a l'Évangile pour lui, et il s'en autorise : voyez plutôt les passages où il vous renvoie, *Matth.* XI, 8. « Lorsqu'ils s'en furent « allés, Jésus commença à parler de Jean au peuple en « cette sorte : Qu'êtes-vous allés voir au désert? Un ro-

1. *Vie de Jésus,* p. 39 à 40.

« seau agité du vent? Qu'êtes-vous allés voir? Un « homme vêtu mollement? *Ceux qui sont vêtus avec « mollesse sont dans les palais des rois.* » Qu'êtes-« vous allés voir? Un prophète? Oui, je vous le dis, et « plus qu'un prophète. Car c'est de lui qu'il est écrit : « Voilà que j'envoie mon ange devant ta face, et il pré-« parera la voie devant toi. » Voilà le texte où M. Renan trouve un *naïf villageois.* — Comme *la raison d'art est un bon guide!*

« Mais surtout Jésus ne sut rien de l'idée nouvelle « créée par la science grecque, base de toute philoso-« phie, que Lucrèce, près d'un siècle avant lui, avait « exprimée d'une façon admirable, cette idée que tout « se produit dans le monde sans l'intervention d'êtres « supérieurs. » — L'athéisme. — Idée mère du monde des Claude et des Caligula. « Jésus ne sut rien *de ce « progrès.* » Il croyait au surnaturel, à Dieu et à son action particulière dans l'humanité. « *Crédulité niaise* » chez les autres, mais chez lui « belles erreurs qui furent « le *principe de sa force.* » — Comment? — « *parce « qu'elles lui donnaient* sur son temps *une force* dont « aucun n'a disposé comme lui[1]. » — La *force* du raisonnement le dispute, comme on voit, à la hauteur des principes et à la délicatesse du goût dans ces pages de M. Renan.

1. *Vie de Jésus*, p. 40 à 42.

Mais la vraie force de Jésus, la vraie influence qui, agissant sur lui, a agi sur le monde, M. Renan ne l'a pas encore montrée. Il l'a fait entrevoir ; et cependant aucun de mes lecteurs ne la devinerait : car personne encore que M. Renan ne l'a découverte, et elle serait restée un secret éternel pour le monde, si « la mission scien« tifique ayant pour objet l'exploration de l'ancienne « Phénicie, que M. Renan a dirigée en 1860 et 1861, « ne l'avait amené à résider sur les frontières de la « Galilée et à y voyager fréquemment[1]. » Cet agent qui a fait Jésus, qui *seul* a fait le christianisme, et refait l'humanité, c'est... le paysage de la Galilée et son influence sur Jésus ; c'est une délicieuse pastorale, l'idylle dans toute sa fraîcheur :

Telle qu'une bergère aux plus beaux jours de fête ;

mieux encore : la joie des *noces et festins :* voilà le royaume de Dieu prêché par Jésus.

Lecteur sensé, lecteur honnête, vous ne me croiriez pas ; voyez plutôt :

« Tout peuple appelé à de hautes destinées doit être « un petit monde complet renfermant dans son sein les « pôles opposés. La Grèce offrait ainsi, à quelques lieues « de distance, Sparte et Athènes. Il en fut de même « pour la Judée. Moins brillant, en un sens, que le dé-

1. *Vie de Jésus*, introduction, p. LIII.

« veloppement de Jérusalem (qui était le pôle sud), ce-
« lui du nord fut en somme bien plus fécond. Avec ses
« docteurs solennels, ses insipides canonistes, ses dé-
« vots hypocrites et atrabilaires, Jérusalem n'eût pas
« *conquis l'humanité*. Le nord a donné au monde la
« naïve Sulamite, l'humble Chananéenne, la passionnée
« Madeleine, le bon nourricier Joseph, la vierge Marie.
« *Le nord seul a fait le christianisme.*

« Une nature ravissante contribuait à former cet es-
« prit beaucoup moins austère, qui imprimait à tous
« les rêves de la Galilée un tour *idyllique et charmant*...
« La Galilée était un pays très-vert, très-ombragé, très-
« souriant, le vrai pays du Cantique des cantiques et
« des chansons du bien-aimé. Pendant les deux mois
« de mars et d'avril, la campagne est un épais massif de
« fleurs, d'une franchise de couleur incomparable. Les
« animaux y sont petits, mais d'une douceur extrême.
« Des tourterelles sveltes et vives, des merles bleus si lé-
« gers qu'ils posent sur une herbe sans la faire plier, des
« alouettes huppées, qui viennent presque se mettre
« sous les pieds du voyageur, de petites tortues de ruis-
« seaux, dont l'œil est vif et doux, des cigognes à l'air
« pudique et grave, dépouillant toute timidité, se lais-
« sant approcher de très-près par l'homme et semblant
« l'appeler. En aucun pays du monde, les montagnes
« ne se déploient avec plus d'harmonie et n'inspirent
« de plus hautes pensées. Jésus semble les avoir parti-

« culièrement aimées. C'est là qu'il se montrait aux « yeux de ses disciples, déjà transfiguré... Ce joli pays « surabondait, à l'époque de Jésus, *de bien-être et de* « *gaieté*... La campagne devait être délicieuse... le vin « était délicieux et on en buvait beaucoup. Cette vie « contente et facilement satisfaite... *se spiritualisait en* « *rêves éthérés, en une sorte de mysticisme poétique* « *confondant le ciel et la terre.* Laissez l'austère Jean- « Baptiste dans son désert de Judée... Pourquoi les « compagnons de l'Époux jeûneraient-ils pendant qu'il « est avec eux? *La joie* fera partie du royaume de Dieu. » N'est-elle pas la fille des hommes de bonne vo- « lonté?

« Toute l'histoire du christianisme naissant, conclut « M. Renan, est devenue de la sorte *une délicieuse pas-* « *torale*, un Messie *aux repas des noces*, la courtisane « et le bon Zachée appelés *à ses festins*, les fondateurs « du royaume du ciel comme *un cortége de paranym-* « *phes :* voilà ce que la Galilée a osé, ce qu'elle a fait « accepter...; et derrière cette idylle s'agite le sort de « l'humanité[1].

« Jésus vivait et grandissait dans *ce milieu enivrant*... « Il parcourait ainsi la joyeuse Galilée au milieu d'une « fête perpétuelle. Il se servait d'une mule (la mule « n'est ici substituée à l'ânesse que pour éviter la pro-

1. *Vie de Jésus*, p. 63 à 68 et 195.

« phétie), monture en Orient si bonne et si sûre, et dont « le grand œil noir, ombragé de longs cils, a beaucoup « de douceur. Ses disciples déployaient *quelquefois* « (fréquence inventée encore ici pour éviter la prophé- « tie) autour de lui une pompe rustique, dont leurs vê- « tements, tenant lieu de tapis, faisaient les frais... « Quand il descendait dans une maison, c'était une « joie... Les mères lui apportaient leurs *nourrissons,* « des femmes venaient verser de l'huile sur sa tête... « Ses disciples les repoussaient; mais Jésus *réparait le* « *mal* fait par ses amis trop zélés. Il protégeait ceux qui « voulaient *l'honorer*. Aussi les enfants et les femmes « l'adoraient. Le reproche d'aliéner de leur famille ces « êtres délicats, toujours prompts à être séduits (le « petit *Mortara,* allusion pleine de tact!), était un « de ceux que lui adressaient le plus souvent ses « ennemis... La religion naissante fut ainsi à beau- « coup d'égards *un mouvement de femmes et d'en-* « *fants*[1].

« *Il ne se maria point*. Toute sa puissance d'aimer se « porta sur ce qu'il considérait comme sa vocation cé- « leste. Le sentiment extrêmement délicat qu'on re- « marque en lui pour les femmes ne se sépara point « du dévouement exclusif qu'il avait pour son idée. Il « traita en sœurs les femmes qui s'éprenaient de la

1. *Vie de Jésus*, p. 190, 191.

« même œuvre que lui. Seulement il est probable que « celles-ci aimaient plus lui que l'œuvre. Il fut sans « doute plus aimé qu'il n'aima... La tendresse du cœur « se transforma chez lui en vague poésie, en charme « universel. Ses relations intimes et libres, mais d'un « ordre tout moral, avec des femmes d'une conduite « équivoque s'expliquent de même par la passion qui « l'attachait à la gloire de son Père, et lui inspirait une « sorte de jalousie pour toutes les belles créatures « (les femmes d'une conduite équivoque ne peu- « vent être que de belles créatures) qui pouvaient y « servir[1]. »

« *Le charmant docteur* qui pardonnait à tous *pourvu* « *qu'on l'aimât*[2]... « « *Le plus charmant de tous les* « *rabbis*[3]... » « le joyeux moraliste[4], » comme se plaît à l'appeler M. Renan, fonda ainsi sur les bords de « *son charmant petit lac*[5] le vrai royaume de Dieu[6]. » « Son caractère aimable, et sans doute une de ces ra- « vissantes figures qui apparaissent quelquefois dans « la race juive, faisaient autour de lui comme un cercle « de fascination[7]. » « Accompagné *d'une bande de*

1. *Vie de Jésus*, p. 68, 72, 73.
2. *Id.*, p. 219.
3. *Id.*, p. 91.
4. *Id.*, p. 312.
5. *Id.*, p. 344.
6. *Id.*, p. 80.
7. *Id.*, p. 176.

« *joyeux enfants*, il prêchait le dégagement des sol-
« licitudes de la vie[1]. Sa douce *gaieté* s'exprimait *sans*
« *cesse* par des réflexions vives et par d'*aimables plai-*
« *santeries*[2]. Ces bons Galiléens n'avaient jamais en-
« tendu une parole aussi accommodée *à leur imagina-*
« *tion riante*. On l'admirait, *on le choyait*, on trouvait
« qu'il parlait bien et que ses raisons étaient convain-
« cantes[3]...

« Voilà le Jésus des premiers jours, jours chastes et
« sans mélange, où la voix de son Père retentissait en
« son sein avec un timbre plus pur. Il y eut alors *quel-*
« *ques mois*, *une année peut-être*, *où Dieu habita*
« *vraiment sur la terre*[4]. »

La niaiserie, dans tout ceci, le dispute à l'indignité, et ferait rire, s'il n'y avait pas de quoi pleurer.

J'ai tenu à le citer néanmoins, parce que la portée en est considérable.

Il en résulte une expérience décisive du sens chrétien dans le public sérieux.

En effet : tout ce que M. Renan dit de Jésus dans ces passages n'a rien d'humainement blessant. Appliqué, même, à tout autre qu'à Jésus, à Socrate, à Platon, à

1. *Vie de Jésus*, p. 176.
2. *Id.*, p. 189.
3. *Id.*, p. 139.
4. *Id.*, p. 80.

Épictète, cela pourrait passer pour de l'éloge. Eh bien, ce qui serait éloge pour l'homme le plus digne et le plus pur, est pour Jésus-Christ seul un outrage, un blasphème. M. Renan lui-même l'a jugé ainsi. C'est bien le blasphème, et le blasphème le plus raffiné qu'il s'est proposé de distiller dans cette figure d'un Jésus charmant et riant. Pour cela, il n'a eu qu'à faire descendre la personne divine au niveau humain le plus attrayant, mais qui s'est trouvé le plus repoussant, par rapport à l'idéal du vrai Jésus dans l'âme humaine.

Par cette offense, il a manifesté la sainteté, la divinité du Rédempteur : il en a fait éclater le témoignage, dans ce sentiment de dégoût et d'indignation qu'en a ressenti toute âme honnête.

Il a montré ainsi le rapport étroit qu'il y a entre la foi chrétienne et le sens moral, le sens du bien.

Il a montré, en même temps, la solidarité de cette même foi avec le sens du vrai et avec le sens du beau, avec la raison et avec le goût, non moins offensés par cette conception absurde et ridicule autant que sacrilége.

Qu'ai-je besoin de dire à l'appui de cette seconde considération, qui n'ait été compris et senti déjà par le lecteur lui-même ?

Jésus-Christ et son œuvre, prodige qui sort de toutes les proportions humaines, s'explique merveilleusement par la foi à sa parole et à sa divinité. Si vous

sortez de cette explication, à quelle autre vous rattacher? car il faut une explication à ce problème qui nous saisit de toute part. Eh bien, voici celle que vous propose l'incrédulité, c'est que : *Le nord seul de la Judée a fait le christianisme, a conquis l'humanité.* — Et comment? — Parce qu'*une nature ravissante imprimait à tous les rêves de la Galilée un tour idyllique et charmant; et que toute l'histoire du christianisme naissant est devenue de la sorte une délicieuse pastorale, un Messie aux repas de noces, accompagné d'une bande de joyeux enfants*, etc., etc.

Qui est-ce qui est le plus offensé par cette explication, je le demande, de la raison, du goût, ou de la foi?

Dirai-je, d'abord, que la description de la Galilée, par M. Renan, fait bien peu d'honneur à la mission scientifique qui l'y a envoyé et qu'il rappelle si indiscrètement dans ce livre que très-certainement on ne lui a pas donné mission d'en rapporter? L'état de la Galilée dément cruellement ce paysage à la Watteau, auquel il attribue d'*avoir fait le christianisme*. Et comme il prévoit que la Galilée n'est pas si inconnue qu'on ne puisse réclamer contre la fidélité de cette description, il croit s'en tirer par cette simple note : « l'*horrible* état « où le pays est réduit, surtout près du lac de Tibé« riade, ne doit pas faire illusion. Ces pays, mainte« nant brûlés, ont été autrefois des paradis terres-

« tres. » — M. Renan traite la nature comme l'Évangile[1].

Mais c'est l'Évangile surtout qui réclame contre cette joyeuseté dont M. Renan s'égaye à le farder.

Sans doute, il y a une joie dans l'Évangile, et une grande joie. Il y a des béatitudes, et c'est par là que s'ouvre la vie et la prédication de Jésus-Christ. Mais quelle joie? Est-ce la joie qui rit? On le sait. « Bienheureux ceux qui pleurent! bienheureux ceux « qui souffrent! bienheureux ceux qui sont persécutés! « qu'ils se réjouissent et qu'ils tressaillent de joie, parce « que leur récompense sera grande dans les cieux. » — « Malheur à vous qui riez maintenant, parce que vous « pleurerez et sangloterez! » — « Le royaume de Dieu « souffre violence, et il n'y a que les déterminés qui « l'emportent. » — « Si votre œil vous scandalise, ar- « rachez-le; si votre main vous scandalise, coupez-la.—

1. J'ai nommé Watteau. Voici des vers qu'on fit sur lui, et qui peuvent s'appliquer à la mignardise de M. Renan :

Parée à la française, un jour dame Nature
Eut le désir secret de voir sa portraiture.
Que fit la bonne mère? Elle enfanta Watteau.
Pour elle, ce cher fils, plein de reconnaissance,
Non content de tracer sa vive ressemblance,
Fit tant, et fit si bien, qu'il la peignit en beau.

M. Renan renchérit encore sur Watteau, et c'est en *joli* qu'il peint même l'horrible, et en grotesque le divin. M. Schérer lui-même croit devoir rappeler à M. Renan que « le grand art est « celui qui, en tout sujet, conforme son ton, son dessin, son « style au caractère des faits qu'il reproduit; et que les admi- « rateurs de son livre ne peuvent s'empêcher de lui faire le re- « proche d'y avoir manqué. » (Article du 29 sept. 1863.)

« Que celui qui veut être sauvé prenne et porte sa croix « et qu'il me suive, etc., etc. » Voilà comment l'Évangile est une *délicieuse pastorale, au tour idyllique et charmant, et Jésus un charmant rabbi, dont la gaieté s'exprimait sans cesse par d'aimables plaisanteries,* etc. Et quant à ces bons Galiléens, n'ayant jamais entendu *une parole aussi accommodée à leur imagination riante et qui choyaient le charmant rabbi,* voici ce qui en est : « Alors il commença à reprocher aux villes de Galilée « de n'avoir pas fait pénitence. Malheur à toi, Corozaïn! malheur à toi, Bethsaïde! car si les miracles « qui ont été opérés dans ton sein l'avaient été en Tyr « et Sidon, elles eussent autrefois fait pénitence dans « le cilice et la cendre [1]. » — « Entendant cela, ils fu-« rent tous remplis de colère; ils le jetèrent hors de la « ville et le menèrent au sommet d'un mont pour le « précipiter [2]. »

« Ce qu'il faut chercher, dit M. Renan, dans la vie de « Jésus, c'est la justesse du sentiment général, la vérité de « la couleur. » — Comment trouvez-vous qu'il y arrive?

Je n'en appelle pas aux croyants, ni même aux penseurs, j'en appelle aux artistes, j'en appelle à la mémoire et aux œuvres du peintre de *la Tentation* et du *Christ consolateur*, de cet Ary Scheffer dont le sang, allié à celui de M. Renan, doit refluer devant une telle profana-

1. Matth., xi, 21.
2. Luc, iv, 29.

tion de l'art religieux qui fut son culte et qui est sa gloire.

Tout l'Évangile, qui, de la crèche à la croix, n'est qu'une traînée, si je peux ainsi dire, de souffrance, de pénitence, de persécution, de contradiction, de mépris et de sacrifice; qui n'est qu'une ascension de l'auguste Victime à ce sanglant Calvaire où elle est restée pour le monde le divin *Crucifié*: cette face hideuse de l'Évangile, mais en cela d'autant plus aimable et adorable, parce qu'elle n'est hideuse que par amour, la SAINTE FACE est ainsi égayée, enluminée, barbouillée par le pinceau bouffon de M. Renan! On nous la fait joviale!!! Juste ciel! en quels jours vivons-nous! Et M. Sainte-Beuve en présage encore de plus mauvais, où nous regretterons, dit-il, M. Renan, et où nous dirons « qu'on « nous rende la *Vie de Jésus* de M. Renan! Au moins « celui-là il ne méconnaissait pas le doux maître[1]. » Ah! viennent ces jours plus sombres! Nous y aspirons. Qu'on nous rende l'*Ecce Homo* de la Passion, et qu'on nous délivre du *charmant rabbi* de la pastorale! qu'on nous tresse la couronne d'épines, mais qu'on nous épargne la couronne de muguet!

M. Renan a eu bien raison de dire : « Ceux qui sor- « tent du sanctuaire ont dans les coups qu'ils portent « au dogme une sûreté de main que le laïc n'atteint

1. *Constitutionnel* du 7 septembre 1863.

« jamais. » Il a bien compris que le meilleur trait pour effacer la divinité de Jésus-Christ était le trait du *rire*. Voltaire riait du Sauveur ; M. Renan le fait rire : il y a là un progrès. Mais il y a là aussi une preuve nouvelle dont nous nous emparons, et que nous retournons contre l'impie.

On a remarqué que Jésus-Christ n'avait jamais *ri* [1]. Mais je ne sache pas qu'on en ait jamais donné la raison. Elle est double, ce me semble : raison d'intelligence et raison de cœur. Le rire, qu'on l'observe bien, ne jaillit jamais que d'une surprise faite à l'esprit par une opposition de choses ou de situations qu'il n'a pas prévues. Aussi, le génie comique, qui crée les situations qui font le plus rire, n'est pas rieur. Il voit trop le fond des choses pour en être surpris. Molière ne riait pas. Combien donc le rire est-il incompatible avec la divine intelligence qui voit tout, qui sait tout, et à qui les cœurs sont découverts, comme Jésus nous apparaît dans l'Évangile ! Mais, surtout, le rire est incompatible avec cette immense compassion, avec cette infinie miséricorde qui s'est inclinée de la félicité des cieux dans l'abîme de notre misère, et qui l'a revêtue pour nous en guérir.

C'est le sentiment de cette infinie sagesse et de cette

1. Je ne dis pas *souri*. Le sourire n'est pas le diminutif de rire. Il n'a rien de commun avec lui. Il est le rayon de la bienveillance réfléchie, comme le rire est l'éclat d'une surprise à la personnalité.

infinie miséricorde, qui rend le *rire* impossible à nos yeux dans la sublime figure de l'HOMME-DIEU, et qui fait ainsi de la dissonance du portrait qu'en a tracé M. Renan, un témoignage de divinité; et d'une raison de goût une raison de foi.

M. Renan a donc offensé, en tout ceci, le goût autant que la raison, que la vérité historique et que la foi; et par toutes ces offenses, il a fait éclater autant de témoignages de cette divinité de JÉSUS-CHRIST qu'on ne peut insulter sans tout insulter : tant elle est véritable!

II

Venons au Jésus politique..

Cette joyeuse vie ne pouvait avoir qu'un temps, car elle ne faisait pas le compte de l'ambition du héros de M. Renan. « Il sentait déjà que *pour jouer un rôle de* « *premier ordre*, il fallait sortir de la Galilée, et atta- « quer le judaïsme dans sa place forte, qui était Jéru- « salem [1]. »

Il y avait préludé en faisant servir à ses desseins l'engouement dont il était l'objet de la part des femmes et des enfants de Galilée. « Ces derniers faisaient autour « de Jésus comme une jeune garde pour l'inauguration « de son innocente royauté, et lui décernaient de pe-

1. *Vie de Jésus*, p. 206.

« tites ovations *auxquelles il se plaisait fort,* l'appe-
« lant « fils de David, » criant *Hosanna*, et portant des
« palmes autour de lui. Jésus était *bien aise* de voir ces
« jeunes apôtres, qui ne le *compromettaient* pas, se
« *lancer en avant* et lui décerner des titres qu'il n'osait
« prendre *lui-même*. Il les *laissait dire*, et quand on
« lui demandait s'il entendait, il répondait d'une *façon*
« *évasive* que la louange qui sort de jeunes lèvres est
« la plus agréable à Dieu[1]. »

Arrêtons-nous pour respirer; car la conscience est oppressée.

Nous avons déjà le ton du Jésus politique. M. Renan ne l'a trouvé nulle part; pas plus que le Jésus idyllique. Comme celui-ci a été une création de son goût, celui-là l'est de sa conscience : et tous deux de son impiété. Et voyez comment il procède. Il trempe sa plume dans l'Évangile, pour colorer son roman d'une teinte historique. Il y prend un peu de vérité, parce qu'il en faut, et que ce n'est que là qu'on en trouve. Puis, il altère aussitôt cette vérité, en pluralisant les traits les plus singuliers, comme le trait unique de la Madeleine dont il dit : *des femmes venaient verser de l'huile sur sa tête;* comme celui de l'ovation du Sauveur à Jérusalem, dont il fait de *petites ovations auxquelles* Jésus se plaisait fort, et où il représente Jésus, tantôt sur une *mule au*

1. *Vie de Jésus,* p. 191.

grand œil noir, tantôt sur l'ânesse prophétique, brisant et éteignant ainsi les traits les plus saillants et les plus lumineux de la vie du SAUVEUR. Cela fait, il prête à ces traits des intentions qui ne résultent que de cette fréquence qu'il leur a donnée mensongèrement. Et quelles intentions! Où en a-t-il trouvé l'ombre dans toute la vie de *l'humble de cœur,* qui, dans la pleine conscience de sa grandeur, *sachant que tout avait été remis par le Père entre ses mains, et que, sorti de Dieu, il allait retourner à Dieu, se prit à laver les pieds de ses apôtres*[1]? Des intentions abjectes de rouerie, qui diffameraient l'ambitieux le plus vulgaire, et que M. Renan ne craint pas d'infliger à celui qui est *l'honneur commun de tout ce qui porte un cœur d'homme*[2]. Avais-je raison de dire que les baisers et les génuflexions alternent avec les soufflets et les crachats dans la *Vie de Jésus?*

Mais l'ambition de Jésus va rencontrer un rival qui a pris les devants dans la popularité à laquelle il aspire, et avec lequel, en fin politique et en profond diplomate, il va lutter d'artifice, d'hypocrite déférence et de concessions intéressées. Ce rival, c'est, ne vous récriez pas, le précurseur Jean-Baptiste, *l'ami de l'Époux,* qui se proclamait *indigne de délier les cordons de sa chaussure*, et dont il disait : *Il faut qu'il croisse et que je sois*

1. Jean, XIII, 3.
2. *Vie de Jésus*, p. LIX.

amoindri. M. Renan a choisi ainsi le plus angélique idéal du dévouement et de l'abnégation tendre et humble, pour en faire un *rival* de fortune, et pour faire de Jésus son *affidé*.

Le lecteur n'est pas tenu de me croire sur parole, il faut citer.

« Jésus quitta la Galilée, et se rendit avec sa *petite* « *école* auprès de Jean. Les nouveaux venus se firent « baptiser comme tout le monde... Les deux maîtres « étaient jeunes ; ils s'aimèrent et *luttèrent devant le* « *public* de prévenances réciproques... Les deux jeunes « enthousiastes, *pleins des mêmes espérances et des* « *mêmes haines*, ont bien pu faire *cause commune*, et « s'appuyer réciproquement. Un vieux maître, voyant « venir à lui un homme sans célébrité, et garder vis-« à-vis de lui des allures d'indépendance, se fût ré-« volté... Mais la jeunesse est capable de toutes les ab-« négations, et il est permis d'admettre que Jean « *accepta* Jésus sans arrière-pensée personnelle... Mais « loin que le Baptiste ait *abdiqué devant Jésus*, Jésus, « pendant tout le temps qu'il passa près de lui, le re-« connut pour supérieur, et ne développa son propre « génie que timidement. A toutes les époques, d'ail-« leurs, Jésus *céda beaucoup à l'opinion,* et adopta bien « des choses, *dont il se souciait assez peu*, par *l'unique* « raison qu'elles étaient *populaires*... Le baptême avait « été mis par Jean en très-grande faveur ; il *se crut*

« *obligé* de faire comme lui, il baptisa... L'élève égala « bientôt le maître, et *son baptême fut fort recher-* « *ché*... La supériorité de Jean était d'ailleurs trop in- « contestée pour que Jésus, encore peu connu, *songeât* « *à la combattre*. Il voulait seulement *grandir à son* « *ombre*, et se croyait obligé, pour *gagner la foule,* « d'employer les moyens extérieurs qui avaient valu à « Jean de si *étonnants succès*[1]. En somme, l'influence « de Jean avait été plus fâcheuse qu'utile à Jésus. Elle « fut un arrêt dans son développement... *Tout porte à* « *croire* que ce fut par une sorte de concession qu'il « inclina *un moment* vers le baptême[2]. La seule chose « qu'il dut à Jean, ce furent en quelque sorte des *le-* « *çons de prédication et d'action populaire*... Jésus ne « sera plus seulement un *délicieux moraliste*; c'est le « *révolutionnaire* transcendant ! » — « Après la mort « de Jean, Jésus, comme *confrère affidé*, fut un des « premiers avertis de cet événement[3]. »

1. *Vie de Jésus*, p. 106, 108.

2. Cet *un moment* est incroyable, et montre à quel point M. Renan ose tout dans les ténèbres d'ignorance où il suppose ses lecteurs. Qui ne sait, en effet, que Jésus-Christ a prêché le baptême jusqu'à la fin, et qui n'entend cette grande parole qui remplit les siècles, par laquelle, terminant sa mission, il imprima à l'Église le caractère de celle qu'elle remplit à jamais : *Allez donc, et instruisez tous les peuples,* LES BAPTISANT AU NOM DU PÈRE, ET DU FILS, ET DU SAINT-ESPRIT, *et leur apprenant à observer ce que je vous ai commandé?*

3. *Vie de Jésus*, p. 115.

Il suffit de citer ces choses, et de les livrer à la vindicte du dégoût. M. Renan a été trompé par sa haine. Il a tiré trop bas. Son trait passe au-dessous de la conscience humaine, autant que ce qu'il veut atteindre est au-dessus.

Jésus, toutefois, ne sut pas d'abord quel caractère (politique ou religieux) il donnerait à son entreprise. Heureusement que la faute d'un autre rival vint l'éclairer et lui faire éviter l'écueil. Ce rival était Juda le Gaulonite, qui, sous couleur de messianisme, tenta un mouvement politique et fut écrasé par le procurateur Caponius. — « Jésus, dit M. Renan, vit *peut-être* ce « Juda, qui conçut la révolution juive d'une façon si « différente de la sienne; il connut en tout cas son « école, et ce fut *probablement* par réaction contre son « erreur qu'il prononça l'axiome sur le denier de César. Le sage Jésus, éloigné de toute sédition, *profita* « *de la faute de son devancier*, et *rêva* un autre « royaume et une autre délivrance [1]. » M. Renan est très-frappé de cette idée, et il tient à la faire passer dans l'esprit du lecteur. Il y revient donc ailleurs : « *Dès lors*, « sans doute, Jésus avait renoncé à la politique, dit-il; « l'exemple de Juda le Gaulonite lui avait *montré* l'inutilité des séditions populaires [2]... »

1. *Vie de Jésus*, p. 61.
2. *Id.*, p. 119.

Ainsi, l'axiome sur le denier de César, *qui a décidé l'avenir du Christianisme;* ainsi, le Christianisme même, cette transformation religieuse qui a renouvelé la face du monde, ont tenu *probablement*, dans l'âme de Jésus, à la faute de son devancier Juda le Gaulonite. Ainsi, c'est par réaction contre l'erreur et le sort de celui-ci, que Jésus a évité la voie politique et a pris la voie religieuse, *rêvant, dès lors*, un autre royaume et une autre délivrance. Ainsi, c'est par calcul d'ambition et non par sagesse préconçue de dessein, c'est comme moyen d'arriver et de ne pas être écrasé, que Jésus de Nazareth est devenu le Sauveur du monde !!! Sans ce Juda-là, Jésus se fût fourvoyé, et le genre humain eût manqué sa glorieuse destinée.

Mais quoi ! cela ne lui profita guère, car il fut *écrasé*, lui aussi, par le procurateur Ponce-Pilate. Sa fin fut absolument la même. D'où vient donc la petite différence qu'il y a aujourd'hui entre le CHRIST, présidant encore après deux mille ans aux destinées du monde, et le pauvre Gaulonite, et tous les autres faux messies ensevelis dans le même oubli ? Uniquement de ceci que, comme il apparut sur sa croix même au centurion romain, « vraiment il était Dieu celui-là. » *Verè Filius Dei erat iste*[1].

Voilà où aboutit la belle invention de M. Renan. Et

1. Matth., XXVII, 54. — Marc, XV, 39. — Luc, XXIII, 47.

cette conclusion sort de tous ses blasphèmes. Il établit tout ce qu'il veut renverser.

M. Renan, comme nous l'avons vu, conteste à Jésus-Christ sa naissance à *Bethléem*, par la seule raison qu'elle était prophétisée; et il fait ressortir par là le prodige de l'événement. Il lui conteste avec le même acharnement le titre de *fils de David*, par l'unique raison aussi que c'était le titre prophétique du Messie. Il reconnaît cependant que ce titre lui était décerné unanimement. Sur quoi se fonde-t-il donc pour le lui disputer? — Admirez la divination! — sur l'opinion de Jésus lui-même. Et où trouve-t-il en lui cette opinion si contraire à toute sa conduite? Il la lui prête, d'abord; et puis il la concilie avec sa conduite toute contraire, en lui prêtant encore de n'agir en cela que contre son opinion, et par machiavélique acquiescement à l'opinion publique qui flattait sa vanité et son ambition en lui décernant ce titre. Combien M. Renan est-il donc riche de tels sentiments pour en être si généreux!

« Comme le Messie devait être fils de David, dit-il, « on lui décernait naturellement ce titre, qui était sy-« nonyme du premier. Jésus *se le laissait donner avec* « *plaisir*, quoiqu'il lui causât quelque embarras, sa « naissance étant toute populaire [1]. Le titre de « fils de

1. *Vie de Jésus*, p. 132.

« David » fut le premier qu'il *accepta,* probablement « *sans tremper* dans les *fraudes innocentes,* par les« quelles on chercha à le lui assurer. »

Admirez les charitables atténuations de M. Renan, par lesquelles il prévient les révoltes de ses lecteurs et leur distille le blasphème avec onction! Jésus *accepta*, il est vrai, un titre qui ne lui était pas dû, et qui égarait l'opinion publique; mais, *sans tremper* dans *la fraude*, — *probablement;* — fraude, après tout, *innocente*, et dans laquelle il aurait pu, par conséquent, tremper. C'est pourquoi M. Renan administre le blasphème à plus haute dose, et dit : « La croyance universelle était que le Messie serait fils de David et naîtrait comme lui à Bethléem. Le sentiment de Jésus n'était pas *précisément* cela. Mais l'opinion, ici, lui fit *une sorte* de violence. « Il *se laissa donner* un titre sans lequel il ne « pouvait espérer aucun succès. Il finit, *ce semble*, par « y prendre *plaisir*, car il faisait de la meilleure grâce « les miracles qu'on lui demandait en l'interpellant « ainsi. Ici, comme dans plusieurs autres circonstances « de sa vie, Jésus *se plia aux idées* qui avaient cours de « son temps, bien qu'elles ne fussent pas *précisément* « les siennes. »

Franchement, M. Renan, cette manière d'écrire l'histoire, et de déshonorer, je ne dis pas ce qu'il y a de plus sacré, mais ce qui serait le plus vulgaire, ne déshonore que vous-même. Je vous le dis, non pas par des

ce semble, et par des *probablement ;* mais *précisément*, et en bon français.

Jusqu'ici, cependant, le héros de M. Renan n'a été qu'un politique matois, rasant l'imposture : maintenant, nous allons le voir y tomber. Le *jeune démocrate*[1], devenu tout à coup un *révolutionnaire transcendant* et un *anarchiste*, « qui annonce à ses disciples des dé- « mêlés avec la police, sans songer un moment qu'il y « ait là matière à rougir[2] (toute police est pour M. Re- « nan la sainte Hermandad), » va se démasquer.

En effet : « Tout ce qui était en lui se développa et « se produisit avec un degré croissant de puissance et « *d'audace*[3]. Il dut choisir entre ces deux partis, ou « renoncer à sa mission, ou devenir thaumaturge[4]. » Or, thaumaturge, ne l'étant réellement pas, c'est jongleur. — « Il est des miracles, sans qu'on puisse les « distinguer, où il a consenti à *jouer* un rôle, sans « qu'on puisse savoir si les circonstances et les traits « *qui y sentent la jonglerie* sont bien historiques, ou

1. *Vie de Jésus*, p. 277. On s'est moqué joliment, dans la savante Allemagne, même dans les écoles rationalistes, de l'œuvre de M. Renan, avec déversement sur le caractère français : particulièrement au sujet de ce tic qu'on nous attribue de transporter dans l'antiquité des types contemporains et nationaux, de faire de Jésus, par exemple, un *Camille Desmoulins* et un *sans-culotte*. (Voir la *Vie de Jésus et la critique allemande*, par l'abbé Meignan.)

2. *Id.*, p. 127.

3. *Id.*, p. 270.

4. *Id.*, p. 257.

« s'ils sont le fruit de la croyance des narrateurs[1]. »

Mais le caractère de JÉSUS va faire un plus complet naufrage.

Lui qui n'était pas même fils de David, et qui sentait si fort son village, il va se poser et s'affirmer Fils de Dieu, Dieu même.

« Jésus n'énonce pas un moment l'idée *sacrilége* « qu'il soit Dieu, » dit d'abord M. Renan, jaloux cette fois de l'honneur de son héros[2]. M. Renan ne veut pas même qu'il se soit donné comme fils de Dieu, « si « ce n'est comme tous les hommes le sont ou peuvent « le devenir à des degrés divers, » et il lui fait repousser cette imputation comme une *calomnie*[3]. — Prenons acte de cette délicatesse et de cette susceptibilité de M. Renan à l'endroit de Jésus. Se faire passer pour Dieu ou fils de Dieu est donc un sacrilége et un attentat. C'est entendu.

Maintenant, tournez le feuillet.

« Jésus rentra en Galilée, ayant complétement perdu « sa foi juive, et en *pleine ardeur révolutionnaire*. Ses « idées maintenant s'expriment avec une netteté par- « faite. Les innocents aphorismes... les belles prédica- « tions morales (des premiers temps) aboutissent à une « *politique* décidée... Le Messie est venu, c'est lui qui

1. *Vie de Jésus*, p. 259.
2. *Id.*, p. 75.
3. *Id.*, p. 253.

« l'est... Le Fils de l'homme, après sa mort, viendra « avec gloire, accompagné de légions d'anges, et ceux « qui l'auront repoussé seront confondus. — « *L'au-* « *dace* d'une telle conception ne doit pas nous sur- « prendre. Jésus s'envisageait *depuis longtemps* avec « Dieu *sur le pied d'un fils avec son père. Ce qui*, *chez* « *d'autres*, *serait un orgueil insupportable*, *ne doit* « *pas chez lui être traité d'attentat*[1]. — « Rappelons- « nous que la première pensée de Jésus... qui tenait « aux racines mêmes de son être, fut qu'il était *le fils de* « *Dieu*, l'intime de son Père[2]. Il est son Père, son Père « est lui... Sa puissance n'a pas de limites. Son Père « lui a donné tout pouvoir[3]... Le ciel, la terre, la na- « ture tout entière, la folie, la maladie et la mort, ne « sont que des instruments pour lui[4]... « Il est supé- « rieur à David, à Abraham, à Salomon, aux pro- « phètes[5], au temple même[6]... » Il est évident que « le titre de *Rabbi* ne lui suffisait plus ; le titre même « de prophète ou d'envoyé de Dieu ne répondait plus à « sa pensée. La *position qu'il s'attribuait* était celle « d'un être surhumain[7]. »

1. *Vie de Jésus*, p. 237.
2. *Id.*, p. 118.
3. *Id.*, p. 244.
4. *Id.*, p. 118.
5. *Id.*, p. 246.
6. *Alibi.*
7. *Id.*, p. 146.

Qu'est-ce à dire tout cela, si ce n'est que Jésus s'est donné pour une personne divine, s'est fait Dieu, comme les Juifs le lui reprochaient, *facis te ipsum Deum*[1], sans qu'il repoussât cette imputation comme une calomnie; — parce que, « ayant la nature de Dieu, « comme dit saint Paul, ce ne lui était pas une usur-« pation de se poser l'égal de Dieu. » *Qui, cùm in forma Dei esset, non rapinam arbitratus est* esse se æqualem Deo[2].

Aucun doute ne peut donc subsister à ce sujet. Jésus s'est affirmé Dieu. « On ne nie pas, dit M. Renan, qu'il « y eût dans ces affirmations de Jésus le germe de la « doctrine qui devait plus tard faire de lui une hypos-« tase divine[3]. » — « Une conviction absolue, ou pour « mieux dire, l'enthousiasme, qui lui ôtait jusqu'à *la « possibilité d'un doute,* couvrait toutes ses har-« diesses[4]. »

Voilà comment *Jésus n'énonce pas un moment l'idée sacrilége qu'il soit Dieu.* Il est vrai que M. Renan ajoute : « Le besoin que Jésus avait de *se donner du « crédit* entassait les notions les plus contradictoires[5]. » Mais comme ces *notions contradictoires* ne se trouvent

1. Jean, x, 33.
2. Ad Philip., II, 6.
3. *Vie de Jésus*, p. 247.
4. *Id.*, p. 152.
5. *Id.*, p. 251.

entassées que dans la *Vie de Jésus* de M. Renan, il faut le mettre sur le compte du *besoin qu'a M. Renan de donner à* Jésus *du discrédit.*

Jésus est donc nn *sacrilége,* et il a *attenté* à la Majesté divine en la dérobant au profit de son égoïsme?— M. Renan, déviant de son premier jugement, a déjà répondu que : « ce qui chez d'autres serait taxé d'orgueil « insupportable ne doit pas chez lui être traité d'atten- « tat. » — Il me semble que c'est le contraire qui doit être vrai, puisque ce qui le distingue des autres, c'est qu'il est l'auteur de la plus belle morale qui fut jamais, et qu'il aurait dès lors fait servir la plus belle morale au plus odieux mensonge, et trompé d'autant plus grandement l'humanité.

C'est ici que M. Renan, acculé entre la conclusion que Jésus-Christ est l'*Infâme*, ce qui aurait pu le mener du tribunal de l'opinion à un autre tribunal, et les principes éternels de la vérité et de la conscience, n'a pas craint de se sauver en sacrifiant ces principes, et de déshonorer l'humanité tout entière pour ne pas paraître déshonorer uniquement Jésus-Christ. Tant il est vrai que, selon la conscience humaine qu'il a étudiée en cela, si Jésus-Christ n'est pas Dieu, il est un imposteur, et s'il est un imposteur, tout est imposture; et il n'y a plus de sincérité ni de vérité.

Preuve magnifique, preuve formidable de la divinité de Jésus-Christ, que nul encore n'avait poussée,

comme M. Renan, jusqu'à sa dernière conséquence!

Ce n'est plus Jésus-Christ seulement qui est en cause : c'est l'honneur humain. M. Renan, pour faire passer ses odieuses accusations contre Jésus-Christ, les produit (procédé infernal) *sous forme de disculpations*, et ces disculpations sont autant d'attentats à la conscience humaine.

Ainsi, il ne dira pas Jésus fut un imposteur, mais impliquant tous les Orientaux d'abord, il dira : « Bonne « foi et imposture sont des mots qui, dans notre cons- « cience rigide, s'opposent comme deux termes incon- « ciliables. En Orient (sans distinguer l'Orient actuel « de l'Orient d'autrefois, c'est-à-dire les ténèbres de la « lumière), il y a de l'un à l'autre mille fuites et mille « détours. Pour nous, races profondément sérieuses, « la conviction signifie la sincérité avec soi-même, « mais la sincérité avec soi-même n'a pas beaucoup de « sens chez les peuples orientaux [1]. »

Ainsi, voici Jésus accusé d'imposture par sa disculpation même, qui étend cette accusation à tous les Orientaux.

Mais Jésus-Christ n'est pas un Oriental seulement, ou s'il l'est, il est cet *Orient* dont la lumière s'est levée sur le monde, et l'illuminant au sein des ténèbres et des ombres de la mort où il était assis, n'a cessé de diriger

1. *Vie de Jésus*, p. 152.

nos pas dans la voie de la civilisation. *Oriens ex alto illuminans his qui in tenebris et in umbra mortis sedent ad dirigendos pedes nostros in viam pacis* [1], ainsi qu'il fut proclamé dans le sein virginal d'où il allait se lever, et qui en était l'aurore. Jésus-Christ est notre type à tous. *Chacun de nous lui doit ce qu'il a de meilleur* [2]. La conscience moderne relève de Lui. Ce ne sont donc pas les Orientaux seulement qu'il faut impliquer dans cette accusation d'imposture pour la faire passer contre Jésus-Christ : c'est nous, c'est l'humanité tout entière. Et encore serait-il coupable avec elle. Pour le disculper complétement, il faut donc nier le principe même moral, l'honnêteté même. Il faut prendre en main la cause du mensonge et de l'imposture contre la vérité et la conscience. Il faut plus encore : il faut les glorifier. L'incrédulité doit aller jusque-là. Elle y est condamnée par le caractère de Jésus-Christ.

« L'histoire est impossible si l'on n'*admet* HAUTE-« MENT qu'il y a pour la sincérité PLUSIEURS MESURES... « Il nous est facile à nous autres, *impuissants* que « nous sommes, d'appeler cela mensonge, et, fiers de « notre *timide honnêteté*, de traiter avec dédain les « *héros* qui ont accepté dans d'autres conditions la lutte « de la vie. Quand nous aurons fait avec nos scrupules

1. Luc, I, 78.
2. *Vie de Jésus*, p. 283 et 451.

« ce qu'ils firent avec leurs mensonges, nous aurons le « droit d'être pour eux sévères, etc., etc.[1]. »

Quand on a dit cela, on a réglé ses comptes avec la religiosité mondaine, mais on en a ouvert un terrible avec la conscience. A ce prix, on est à son aise pour blasphémer le CHRIST, on a même droit à la reconnaissance pour en avoir fait un héros de succès; pour avoir édifié le monde, et tiré même des yeux arides de nos contemporains des larmes sur le sort du juste opprimé.

On peut écrire cette monstruosité de lèse-honnêteté et de lèse-raison.

L'*honnête* Marc-Aurèle... a été « exempt de quel-« ques erreurs que Jésus partagea, *mais* il a été sans « action durable sur le monde. Marc-Aurèle (pour avoir « été honnête) laisse après lui des livres délicieux, un « fils exécrable, un monde qui s'en va. Jésus (pour « n'avoir pas été honnête) reste pour l'humanité un « principe inépuisable de renaissances morales[2]. »

Nous voudrions pouvoir dire que c'est là simplement de la folie organique, de la folie irresponsable. Mais il n'en est rien : c'est de la folie consciente; la folie logique, si je peux ainsi dire, de l'incrédulité. Nous nous en affligeons pour M. Renan; mais nous nous en féli-

1. *Vie de Jésus,* p. 253.
2. *Id.*, p. 451.

citons pour la manifestation de la vérité de notre foi qui en est d'autant justifiée et vengée.

III

Mais que parlons-nous de folie ! ce n'est pas M. Renan, ce n'est pas l'incrédulité qui est folie, c'est la Sagesse éternelle : et cela est encore logique, puisque la Vérité même est mensonge. C'est à ce prix que nous allons avoir le Jésus *frénétique*.

Nous voici revenus en arrière de dix-huit siècles, au premier jour où Jésus-Christ était *gentibus autem stultitiam*[1], au temps du bon roi Hérode, qui, méprisant Jésus parce qu'il n'avait pas voulu l'amuser de ses miracles, le revêtit par moquerie de la roble blanche des insensés. Encore était-ce la livrée de l'imbécillité innocente. M. Renan traite son Jésus plus sérieusement : il lui met la camisole, et nous le présente comme un forcené.

« Nous admettons, *sans hésiter*[2], dit-il, que des « actes qui seraient maintenant considérés comme des « traits d'illusion, ou de folie, ont tenu une *grande* « *place* dans la vie de Jésus[3]. »

1. Ad *Corinth.*, I, 23.

2. M. Renan, qui est toujours dubitatif quand il s'agit d'enregistrer une vérité, ne l'est jamais quand il s'agit de proférer une énormité. Il se raffermit alors sur ses arçons, comme qui veut porter un coup. Adieu la *nuance!*

3. *Vie de Jésus*, p. 266.

« De bonne heure, son caractère *à part* se révéla. La « légende se plaît à le montrer dès son enfance en « *révolte* contre l'autorité paternelle, et sortant des « voies communes pour suivre sa vocation... Sa famille « ne semble pas l'avoir aimé. Bientôt dans sa hardie « révolte contre la nature, nous le verrons foulant aux « pieds tout ce qui est de l'homme, le sang, l'amour, « la patrie, ne gardant d'âme et de cœur que pour « l'idée qui se présentait à lui comme la forme absolue « du bien et du vrai [1]. »

Bientôt, en effet, « une ardeur *étrange* anime tous « ses discours... Dans ses accès de rigueur, il allait « jusqu'à supprimer la chair. Ses exigences n'avaient « plus de bornes. Méprisant les *saines* limites de la na- « ture de l'homme, il voulait qu'on n'existât que pour « lui, qu'on n'aimât que lui seul. » Remarquons, en passant, que, dans ceci, sauf la manière de dire, M. Renan est dans la logique; et que Jésus serait un frénétique d'égoïsme s'il n'était pas Dieu. Toute incrédulité est donc obligée de suivre M. Renan dans ses imputations de folie, comme dans celle d'imposture. « Quel- « que chose de plus qu'humain et d'étrange se mêlait « alors à ses paroles; c'était comme un feu, dévorant « la vie à sa racine et réduisant tout à un affreux dé- « sert. Le sentiment âpre et triste de dégoût pour le

1. *Vie de Jésus*, p. 42, 43.

« monde, l'abnégation outrée, qui caractérise la per-
« fection chrétienne [1] eut pour fondateur, non le fin et
« joyeux moraliste des premiers jours, mais le *géant*
« *sombre qu'une sorte de pressentiment grandiose*
« *jetait de plus en plus hors de l'humanité* [2].

« Entraîné par cette *effrayante* progression d'en-
« thousiasme, commandé par les nécessités d'une pré-
« dication de plus en plus *exaltée*, Jésus *n'était plus*
« *libre*... Parfois on eût dit que *sa raison se troublait.*
« Il avait comme des angoisses et des agitations inté-
« rieures. La grande *vision* du royaume de Dieu, sans
« cesse *flamboyante* devant ses yeux, lui donnait *le*
« *vertige.* Ses disciples par moments le crurent *fou...*
« Son tempérament, excessivement passionné, le por-
« tait à chaque instant *hors des bornes* de la nature
« humaine... Pressant, impératif, il ne souffrait au-
« cune opposition... Rude et bizarre, ses disciples par
« moments ne le comprenaient plus, et éprouvaient
« devant lui une espèce de crainte. Quelquefois sa
« mauvaise humeur contre toute résistance l'entraînait

1. Quel malheur que cette courte vue de l'incrédulité qui ne lui permet pas d'aller jusqu'au bout de la raison; qui ne voit dans la perfection chrétienne qu'un sentiment âpre et triste de dégoût et d'abnégation outrée, et qui ne voit pas les trésors de tendre charité et d'héroïque dévouement pour le monde, dont le détachement même du monde est la source généreuse et le fécond aliment!

2. *Vie de Jésus*, p. 312.

« jusqu'à des actes inexplicables et en apparence *ab-*
« *surdes*... Il se meurtrissait et se révoltait au contact
« de la terre... Sa notion de Fils de Dieu se troublait
« et s'exagérait [1]... Parfois on est tenté de croire que,
« voyant dans sa propre mort un moyen de fonder son
« royaume, il conçut de propos délibéré le dessein de
« *se faire tuer* [2]. »

C'en est assez : c'en est trop sans doute pour le lecteur honnête, pour le lecteur sensé.

Et en présentant ainsi, pour la première fois, Jésus-Christ comme un extravagant et un forcené, contre l'idéal de sagesse et de suavité célestes qui en est empreint si avant dans l'âme humaine, M. Renan pousse le sacrilége mépris de la vérité et du lecteur, jusqu'à s'autoriser de l'Évangile d'où rayonne ce divin idéal. Il y renvoie au bas des pages par des indications qu'il espère qu'on ne vérifiera pas, et dont la vérification le foudroie. Que fait-il, après tout, en cela, qu'appliquer sa méthode de *sollicitation des textes,* c'est-à-dire de falsification? Comme l'Évangile a de la valeur, à ce prix! Comme il devient authentique et sacré! et qu'il fait bon s'en autoriser avec profusion de renvois comme un docteur de l'Église, y noyer Jésus-Christ, et faire cuire l'agneau dans le lait de sa mère!

M. Renan ajoute, pour plus de précaution, un der-

1. *Vie de Jésus,* p. 318, 319.
2. *Id.*, p. 316.

nier trait, qui devient un surcroît d'outrage, mais dont le poids fait crouler tout son édifice de blasphème sur lui-même et l'y ensevelit.

Il procède pour la folie comme il a fait pour l'imposture. Il couronne ses imputations par une disculpation, qui n'est qu'une manière de haute perfidie de les faire passer en les aggravant. Il étend ces imputations de folie, de Jésus-Christ à la raison même ; comme il a étendu l'imputation d'imposture à la conscience même. Il abolit la loi intellectuelle, comme il a aboli la loi morale, pour faire passer le blasphème qui charge Jésus-Christ de leur violation.

Folie, en effet, extravagance, qu'est-ce à dire? « Les « idées étroites qui se sont répandues *de nos jours* sur « la folie égarent de la façon la plus grave nos juge- « ments historiques dans les questions de ce genre. « Un état où l'on dit des choses dont on n'a pas cons- « cience, où la pensée se produit sans que la volonté « l'appelle et la règle (définition grammaticale de la « folie), expose maintenant un homme à être séquestré « comme halluciné. *Autrefois*, cela s'appelait pro- « phétie et inspiration. »

Ainsi, *autrefois* on n'avait pas les mêmes idées que de nos jours sur la folie, et par conséquent sur la raison; et nous n'avons pas dès lors de criterium commun avec l'antiquité pour la comprendre. Il faut proclamer dès lors l'abolition de la critique pour les temps

anciens, puisque nous ne pouvons en juger que par notre sens interne.

Mais ce n'est pas pour autrefois seulement, c'est de nos jours même, et d'une manière absolue que ce sens interne est en défaut, et que nos jugements s'égarent sur la folie ; à tel point qu'au lieu de la séquestrer on devrait la glorifier et l'envier. « Les plus belles choses « du monde, en effet, se sont faites à l'état de fièvre ; « toute création éminente entraîne une rupture d'équi-« libre, un état violent pour l'être qui la tire de lui... « Qui de nous, pygmées que nous sommes, pourrait « faire ce qu'a fait l'extravagant François d'Assise, « l'hystérique sainte Thérèse ? Que la médecine ait des « noms pour exprimer ces grands écarts de la nature « humaine ; qu'elle soutienne que le génie est une « maladie du cerveau ; qu'elle voie dans une certaine « délicatesse de moralité un commencement d'étisie ; « qu'elle classe l'enthousiasme et l'amour parmi les « accidents nouveaux, peu importe. Les mots de sain « et de malade sont tout relatifs. Qui n'aimerait mieux « être malade comme Pascal que bien portant comme « le vulgaire, etc., etc.[1] ? »

M. Renan aurait dû joindre à sa *Vie de Jésus* un glossaire, donnant la signification des mots et des choses, selon le sens qu'il y attache, si en dehors de *nos idées*

1. *Vie de Jésus*, p. 452, 453.

étroites. Mais ce glossaire est tout fait : vous n'avez qu'à prendre le Dictionnaire de l'Académie française à contre-sens. Et comme toutes les langues fraternisent dans un verbe intellectuel commun, il faut renverser toutes les langues, tous les livres, ou plutôt renverser ce verbe commun de la raison humaine. Alors seulement on comprendra l'incrédulité.

IV

Voilà où en arrive l'incrédulité dans M. Renan.

C'est-à-dire à une des plus souveraines, des plus triomphantes et des plus vengeresses démonstrations de la foi chrétienne.

Nous allons la dégager en peu de mots.

Je n'ai pas besoin de faire ressortir d'abord tout ce que la manifestation de l'adorable caractère de Jésus-Christ, — si admirablement fidèle à lui-même dans son incomparable type d'un bout à l'autre de sa vie : tout à la fois, si humain, si saisissable, si concret ; et si divin, si attirant, si céleste, par l'harmonieux accord de sa double nature et la profonde unité de sa personne, — tout ce que la manifestation de Jésus-Christ, dis-je, gagne à cette monstrueuse et incohérente discordance des divers Jésus que l'incrédulité veut lui substituer : un Jésus idyllique, un Jésus politique, et un Jésus frénétique ; c'est-à-dire un niais, un fourbe et un fou : sans

préjudice du Jésus héroïque qu'on fait parader sur la façade, pour faire entrer le lecteur naïf dans ce spectacle de boulevard.

Lecteur qui en sortez, qu'en pensez-vous? Comment pouvez-vous accorder cet ignorant villageois avec ce charmant rabbi; celui-ci avec ce rusé politique, qui devient un anarchiste, qui devient un charlatan et un franc imposteur, puis un géant sombre, et finalement un frénétique dont le paroxysme croissant le pousse à se faire tuer? Et tout cela, comment concevez-vous que ça puisse être à la fois et en même temps l'*honneur commun de ce qui porte un cœur d'homme, — l'homme incomparable auquel la conscience universelle a décerné avec justice le titre de Fils de Dieu, — un principe inépuisable de renaissances morales, — le créateur du plus beau code de la vie parfaite qu'aucun moraliste ait tracé, — le fondateur de la religion absolue, non-seulement pour cette terre, mais pour les autres planètes si elles ont des habitants doués de raison et de moralité?* Comment conciliez-vous tout cela enfin avec cette remarque, que la morale de Jésus-Christ, que la religion de Jésus-Christ, c'est Jésus-Christ lui-même; c'est l'imitation de ses exemples, de sa conduite, de sa vie : c'est-à-dire, dans le héros de M. Renan, de la sottise, de la duplicité, de l'imposture et de la folie?

Lequel de ces deux Jésus vous paraît digne de votre

raison et de votre conscience, et par conséquent de votre foi?

Sans doute, direz-vous, cette conception de M. Renan est insensée, est abominable, et je la répudie. Je rougis même pour mon pays et pour mon temps qu'elle ait pu voir le jour. Mais je la laisse pour le compte de son auteur : ce n'est pas nécessairement la conception de l'incrédulité.

Honnête illusion!

Je ne répondrai pas seulement que presque tous les organes de l'incrédulité ont avoué cette conception, l'ont exaltée, et que sa honte est devenue celle du camp tout entier qui réclamera problablement contre l'exécution que j'en fais ici. Je dirai qu'en cela l'incrédulité a été juste envers M. Renan comme envers elle-même. Tellement, que je prendrai moi-même la défense de M. Renan, ou plutôt de la vérité, en maintenant cette solidarité de son œuvre avec l'incrédulité.

Sans doute M. Renan y a mis du luxe. Il a traité son sujet avec haine. Comme ce peintre de l'antiquité qui, pour faire sa Vénus, l'avait composée de toutes les beautés de la Grèce, il compose son Jésus de toutes les pauvretés et de toutes les laideurs morales qu'il peut ramasser, alors même qu'elles s'excluent. Il ne lui suffit pas du choix entre l'imposture ou la folie, les deux et d'autres ne sont pas de trop. — Mais, au fond, il est dans les données nécessaires de toute incrédulité.

Comment cela?

Rien n'est plus simple.

La conscience universelle et l'histoire lui traçaient de JÉSUS-CHRIST et de son œuvre un type de grandeur et de perfection dont il ne pouvait pas s'écarter. Nous ne sommes plus au dernier siècle : il faut s'incliner au moins aujourd'hui devant JÉSUS-CHRIST ; si même il ne faut pas, avec M. Renan, regretter *les places où l'humanité voudrait venir baiser l'empreinte de ses pieds :* — première nécessité que nous avons reconnue avec ses conséquences dans le chapitre précédent.

Maintenant, pouvait-il se tenir à ce Jésus, l'*honneur commun de tout ce qui porte un cœur d'homme?*

Absolument non; et une seconde nécessité le pressait.

Laquelle? — Celle de s'élever jusqu'à JÉSUS-CHRIST Dieu, ou de descendre à un Jésus infâme; celle de le mettre au-dessus ou au-dessous de l'homme. Car cet être à part, que l'incrédulité ne pourra jamais expliquer, est nécessairement plus ou moins qu'un homme, et il faut l'adorer ou le conspuer.

JÉSUS-CHRIST, en effet, nous l'avons vu, a fait et voulu paraître faire des miracles en grand nombre, qui seraient d'un jongleur s'ils n'étaient pas d'un Dieu; et nous avons vu ce dilemme dans lequel nous avons laissé M. Havet et M. Schérer enfermés, pour ne pas avoir voulu suivre M. Renan dans son attentat contre la

conscience. Mais ce même dilemme se représente ici, indépendamment des miracles, dans des termes plus absolus, et qu'on n'a pas même essayé de discuter : dans les termes de la prétention, de l'affirmation solennelle de Jésus-Christ qu'il est Dieu même.

Maintenant, ou il a dit vrai, ou il a dit faux : si vrai, il est Dieu; si faux (Dieu me pardonne ce blasphème, mon cœur l'efface à mesure que ma main l'écrit), il est un imposteur ou un fou : je dirai même l'un et l'autre, avec M. Renan.

Si Jésus-Christ n'est pas Dieu, Hérode a eu raison de le traiter comme un insensé, le grand prêtre comme un blasphémateur. Jésus-Christ, même, ne réclame pas contre ce traitement : il le souffre comme un effet de l'aveuglement des Juifs, qui ne veulent pas voir en lui le Fils de Dieu. Sa seule défense a été de dire qu'il l'était réellement. On ne l'a pas cru. Dès lors il va de soi qu'il doit être traité comme il le fut dans sa passion et dans son supplice.

Or, cette situation de Jésus-Christ devant Hérode et devant Caïphe est encore et sera toujours la seule qu'il puisse avoir devant la conscience humaine. Cette conscience, mise en demeure de se prononcer sur sa personne, devra s'écrier avec Pierre : *Vous êtes le* Christ, Fils du Dieu vivant! ou avec le grand prêtre juif : *Il a blasphémé, il est digne de mort!* Dans le premier cas, l'adoration et l'amour; dans le

second, les crachats et les soufflets doivent s'ensuivre [1].

Nous avons consacré vingt pages de nos *Études* à éprouver cet argument sous toutes ses faces ; et plus nous l'éprouvions, plus il grandissait ; plus les objections déployaient sa force. Nous croyons avoir épuisé son étude et nous osons prier le lecteur d'y recourir [2].

Mais M. Renan, je l'avoue, a dépassé toutes nos hypothèses par ses énormités. On dirait même, qu'en ceci, comme en d'autres points, il a fait la part du feu en vue de nos démonstrations, et qu'il a posé la résistance en dehors des limites où nous la croyions possible.

Ainsi nous avions prévu et discuté l'argument du *succès* de JÉSUS-CHRIST, l'argument du *bienfait,* l'argument même du *départ* qu'on voudrait faire entre son œuvre et sa personne ; enfin l'argument de *l'hypothèse*

1. Deux remarquables articles publiés récemment par M. Caro dans le journal *la France*, se terminent ainsi : « Ou Jésus est le « Fils de Dieu, réellement Dieu, ou il n'est même pas un homme « supérieur, pas même un homme d'une haute moralité... Ou le « christianisme est la vérité religieuse absolue, définitive, su- « prême, ou bien il n'y faut voir qu'un long mensonge de vingt « siècles... M. Renan semble ne pas s'apercevoir que tout ce « qu'il a ôté au Dieu dans le Christ diminue d'autant l'homme à « nos yeux, l'avilit même devant la conscience humaine. Si vous « éliminez le surnaturel de cette vie, vous en faites moins qu'un « grand homme, moins qu'un honnête homme : il a trompé le « monde!... Cette *Vie de Jésus* est la mise en demeure de la « conscience moderne devant le christianisme. Pour nous, notre « choix est fait. »

2. Tome IV, chap. II. *De la personne de Jésus-Christ*, p. 60 à 80

de sa divinité créée par lui pour l'exécution de son dessein : et nous n'avons pas eu de peine à montrer que le succès du mensonge en serait le règne; que le bienfait du Christianisme en supposait la vérité; que la séparation entre JÉSUS-CHRIST et son œuvre était impossible, puisque cette œuvre était LUI-MÊME appliqué au monde; enfin que l'hypothèse de sa divinité créée par lui pour donner un fondement à son système, en aurait tout à la fois usurpé la fin par l'idolâtrie de sa personne, et contrarié cette même fin par tous les obstacles que cette idée d'un Dieu crucifié a soulevés dans le monde, et dont elle n'a pu triompher que précisément parce qu'elle est la vérité.

Mais dans tous ces raisonnements développés par nous, nous avons toujours pris pour point d'appui la conscience et la raison. Il ne nous était pas venu à la pensée qu'on pût les supprimer.

Et cependant, je comprends qu'à moins de se rendre, M. Renan ait été obligé de pousser jusqu'à cet excès la hardiesse du désespoir.

Mais, par là, il n'a fait que poser le comble à la démonstration de la foi chrétienne.

Il a montré, en effet, qu'on ne pouvait nier JÉSUS-CHRIST sans entreprendre sur la conscience, sans entreprendre sur la raison ; qu'il y avait solidarité, équation, identité entre le CHRIST et la Vérité, entre le CHRIST et la Raison essentielle, ou le Verbe qui parle

en nous ; et que cette Vérité, cette Raison, ce Verbe, incarnés en LUI, n'ont fait dès lors que s'affirmer, que se proclamer eux-mêmes lorsqu'il a dit :

« Je suis la Vérité. — Je suis la Lumière du monde. « — Je suis le Principe, lequel vous parle. » EGO SUM VERITAS [1]. — EGO SUM LUX MUNDI [2]. — PRINCIPIUM, QUI ET LOQUOR VOBIS [3].

1. Joan., XIV, 6.
2. *Id.*, VIII, 12.
3. *Id.*, *ibid*, 25.

CHAPITRE XI

NOUVELLE PASSION DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST

RÉVISION DE SON PROCÈS — SORT DE SES ENNEMIS

Tout l'Évangile est admirable ; mais il l'est, ce semble, plus encore dans le récit de la Passion de l'HOMME-DIEU. L'exactitude, la précision, la simplicité, la véracité y deviennent en quelque sorte plus intenses ; le foyer de lumière historique plus concentré. Les quatre secrétaires de la vérité, tout à elle, s'effacent plus que jamais pour la montrer. Ils n'omettent aucun détail, ils ne se permettent aucune réflexion, aucune émotion. Impassibles à force de foi dans le sujet lui-même, ils le laissent agir tout seul sur nous. Ils ont toute la conscience de la majesté avec laquelle la Victime devait nous apparaître, au plus fort de ses humiliations ; des larmes que dans toute la suite des âges elle devait faire couler, au plus fort de la haine qui l'accable ; du prix de grâce et de gloire que chaque outrage, que chaque cruauté qu'elle subit, devait valoir dans les destinées du genre humain : et ils nous réservent toutes ces impressions, toutes ces appréciations, jusqu'à ne pas y prendre part,

ce semble, eux-mêmes. Entre les siècles passés qui avaient prédit ce grand sacrifice, et les siècles futurs qui devaient s'y régénérer, ils se sentent et on sent en eux les historiens du fait central de toute l'histoire, jusqu'aux extrémités du temps et aux profondeurs de l'éternité.

M. Renan a pris l'absolu contre-pied de tous ces caractères. Tout ce qu'il avait semé de haine et de perfidie dans la *Vie de Jésus* se ramasse et s'accumule dans le récit de sa Passion et de son supplice ; et si dans tout le reste de son œuvre il se trahit, on peut dire qu'à la fin il se dénonce. On dirait qu'il est jaloux des Juifs et chargé du dossier de Judas. Il n'a que deux soucis, celui de rivaliser avec les ennemis de JÉSUS, et celui de les disculper. Il plaide *pro domo;* et toutes les malédictions dont la conscience universelle a stigmatisé le Déicide, toutes les adorations dont elle l'a vengé, lui sont un *fait personnel.* Il revise le récit évangélique ; et tout ce qui peut être intérêt pour la victime, ou jugement contre les bourreaux devient problématique, finit par être réformé, et en fin de compte retourné : à ce point qu'on ne trouve plus de coupables que... les Chrétiens. — Comment cela ? — La curiosité du fait en vaut l'attente. Tous les procédés et tous les expédients auxquels M. Renan a recours à cet effet sont inimaginables : c'est un chef-d'œuvre, pour lequel il faut créer le mot d'*insidiosité.*

Mais c'est par cela même un chef-d'œuvre d'accusation et de justice contre son auteur, d'aveu et d'hommage pour la vérité. Chaque trait y trahit la main et le cœur, jusqu'à la naïveté la plus plaisante. Nous aurions pu ignorer ou oublier la portée prophétique ou significative de chacun des traits de ce grand tableau qui épuisera à jamais la contemplation des âmes : M. Renan a pris à tâche de les signaler et de les faire ressortir en y portant la main, par le seul mobile d'un intérêt d'impiété qui accuse cette portée. C'est une véritable *contre-épreuve*, où tout ce qui est lumineux dans l'original devient sombre, et *vice versâ*, de telle sorte que si cet original venait à manquer, on pourrait le retrouver dans la contre-épreuve.

Montrons tout ceci par quelques exemples.

I

M. Renan, préoccupé à l'avance de l'indignation que doit rencontrer l'évocation de la Passion, et jaloux d'en décharger les vrais coupables, à commencer par Caïphe, cherche à détourner cette indignation sur un personnage auquel il donne, à cet unique effet, une importance que lui refuse le divin récit. C'est Anne, ou Hanan comme il l'appelle, beau-père de Caïphe. Hanan payera donc pour son gendre, en attendant que lui-même soit déchargé. « C'est sur Hanan et les siens que

« doit peser la responsabilité des actes qui vont suivre. « dit M. Renan... Hanan fut l'acteur principal dans ce « drame terrible, et bien plus que Caïphe, bien plus « que Pilate, il *aurait dû* porter le poids des malédic- « tions de l'humanité [1]. » — Pourquoi? et sur quoi se fonde M. Renan pour faire surgir en 1863 ce personnage passif dans l'histoire? — Ne demandez pas d'autre raison que la sympathie de M. Renan pour Caïphe ; c'est-à-dire sa haine contre Jésus-Christ.

« C'est dans la bouche de Caïphe, continue-t-il, que « l'Évangéliste *tient* à placer le mot décisif qui amena « la sentence de mort de Jésus : *Il est expédient qu'un « homme meure pour le peuple, plutôt que toute la « nation périsse.* »

Pourquoi supposer que l'Évangéliste *tient*, comme vous, à charger plutôt un acteur qu'un autre? Cela n'équivaut-il pas à dire que c'est vous qui tenez à cette partialité? — M. Renan, du reste, consacre deux pages à démontrer que Caïphe, et Anne même, *étaient en droit* d'agir comme ils ont agi, et qu'ils n'ont été coupables que de maladresse, parce que, « laissé libre, « Jésus se fût épuisé dans une lutte désespérée contre « l'impossible, et qu'ainsi, la haine inintelligente de « ses ennemis *décida* du succès de son œuvre, et mit « le sceau à sa divinité [2]. »

1. *Vie de Jésus*, p. 767.
2. P. 369.

On trouve, dans la *Vie de Jésus,* bien des choses qui ont *décidé du succès* de JÉSUS. Chacune d'elles a eu ce pouvoir, et cependant il faut toujours en chercher de nouvelles, tant il est vrai que la seule est celle qu'on ne confesse pas, ou plutôt qu'on confesse par cela même! Quant à celle que vient de signaler M. Renan, elle se trouve réfutée par la conduite contraire que tinrent les Juifs à l'égard des Apôtres, sur ce conseil de Gamaliel, « de les laisser aller, parce que, si leur entreprise « venait des hommes, elle se dissiperait[1]. » Ce qui ne fit pas qu'ils *s'épuisèrent dans une lutte désespérée contre l'impossible.* Et cependant, combien s'attaquaient-ils plus directement que leur divin Maître ne l'avait fait à *l'impossible!*

La scène ineffable de l'agonie du Sauveur au jardin des Olives, où, sous le pressoir de la justice divine qui voyait en elle seule *l'iniquité de nous tous*, la victime du genre humain sua du sang, et, tombant la face contre terre à la vue du calice de réprobation présenté à sa sainteté, fit entendre cette parole si humaine par la souffrance et si divine par la résignation : « Mon Père, « si vous voulez, que ce calice soit éloigné de moi; « néanmoins que ma volonté ne soit pas faite, mais la « vôtre! » — cette scène, source inépuisable de com-

1. *Actes*, v, 38.

passion et de leçon, qui empoisonne tout le charme des plaisirs coupables, par le tableau de ce qu'ils ont coûté de douleurs, — se réfléchit ainsi dans l'âme de M. Renan :

« Une grande tristesse paraît, en ces derniers jours, « avoir rempli l'âme d'ordinaire si *gaie* et si sereine de « Jésus... La nature humaine se réveilla un moment. Il « se prit *peut-être* à douter de son œuvre... Se rappela- « t-il les *claires fontaines* de la Galilée, où il *aurait pu* « *se rafraîchir;* la vigne et le figuier sous lesquels il « avait pu s'asseoir; *les jeunes filles qui auraient peut-* « *être consenti à l'aimer?* Maudit-il son âpre destinée, « qui lui avait interdit les joies concédées à tous les « autres? Regretta-t-il sa trop haute nature, et, victime « de sa grandeur, pleura-t-il de n'être pas resté un « simple artisan de Nazareth? *On l'ignore*[1]. »

Le sang monte au visage, et les sueurs viennent au front à la lecture de ces lignes inqualifiables. On se demande pour qui M. Renan les a écrites? J'allais dire pour des filles d'opéra; mais je leur demande pardon d'avoir eu cette pensée. Je ne connais personne que M. Renan, dont elles n'offensent pas la dignité morale, le sens et le goût; et encore lui-même a trop de ce goût qu'elles soulèvent, pour que la *raison d'art* n'ait pas été sciemment sacrifiée ici au seul calcul de l'impiété

1. *Vie de Jésus*, p. 378, 379.

et de la haine. Mais ce calcul est faux, il a cavé trop bas. Et pourquoi? Pourquoi ces imaginations, dont aucun sujet humain ne serait offensé, ne peuvent-elles s'approcher même de la victime de Gethsémani, si ce n'est parce que les *données* que nous avons de Jésus les repoussent? Données qui ne nous permettent pas de le concevoir autrement que comme la Sainteté même, d'autant plus exempte de nos faiblesses et de nos souillures qu'elle les a assumées pour nous en purifier, et qu'elle en a eu horreur jusqu'à l'agonie.

« L'arrestation immédiate de Jésus fut résolue. *Un* « *grand sentiment d'ordre et de police conservatrice,* « dit M. Renan, *présida à toutes les mesures* [1]. » Sans doute, en allant à Jésus avec des épées et des bâtons, comme pour prendre un voleur, alors que, sans défense, il se livrait tous les jours à eux dans le temple, comme il le leur reprocha doucement [2]!

Comme M. Renan y aurait bien *présidé!* Comme il y préside et s'y associe autant qu'il est en lui par cette apologie!

On conçoit, dès lors, qu'il prenne fait et cause pour Judas Iscariote, qui, *par un grand sentiment d'ordre et de police conservatrice*, prit pour lui la principale de

1. *Vie de Jésus,* p. 380.
2. Matth., xxvi, 55.

toutes *les mesures*, celle de trahir le FILS DE L'HOMME par un baiser.

La plaidoirie de M. Renan pour Judas est un modèle d'éloquence insinuatrice. Je la recommande aux jeunes avocats stagiaires chargés d'office de défendre en cour d'assises les criminels les plus désespérés. Judas lui-même reparaissant ne se serait pas mieux défendu.

« Ce malheureux, par des motifs impossibles à expli-
« quer, trahit son maître, donna toutes les indications
« nécessaires, et se chargea même (quoiqu'un tel excès
« de noirceur soit à peine croyable) de conduire la bri-
« gade qui devait opérer l'arrestation. Le souvenir
« d'horreur que la sottise ou la méchanceté de cet
« homme laissa dans la tradition chrétienne *a dû* in-
« troduire ici quelque exagération. Judas, jusque-là,
« avait été un disciple comme un autre... L'avarice
« que les synoptiques donnent pour motif au crime
« dont il s'agit ne suffit pas pour l'expliquer... Avait-
« il été blessé dans son amour-propre par la semonce
« qu'il reçut au dîner de Béthanie [1]? Cela ne suffit pas
« encore. Jean voudrait en faire un voleur... On aime
« mieux croire à quelque dissension intestine. La haine
« particulière que Jean témoigne contre Judas confirme
« cette hypothèse... Sans nier que Judas de Kerioth ait

1. Insinuation qui ne va pas seulement à disculper Judas, mais à inculper le divin Maître.

« contribué à l'arrestation de son maître, nous croyons « donc que les malédictions dont on le charge ont « quelque chose *d'injuste*. Il y eut *peut-être* dans son « fait plus de maladresse que de perversité... Mais si « la folle envie de quelques pièces d'argent fit *tourner* « *la tête* au *pauvre Judas*, il ne *semble* pas qu'il eût « complétement perdu le sentiment moral, puisque, « voyant les conséquences de sa faute, il se repentit, « et, dit-on, se donna la mort [1]. »

Je ne sais pas si Judas sera acquitté par le jury du genre humain, et renvoyé se pendre, ou mener une *vie douce*, comme se plaît à le faire entrevoir son défenseur ; mais ce que je sais, c'est que, dans tous les cas, il aura déteint sur celui-ci.

Jésus est mené devant Anne. Interpellé sur sa doctrine, il s'en référa à son enseignement, qui avait été public, et engagea le Pontife à interroger ceux qui l'avaient écouté... « Le respect exagéré dont le vieux pon- « tife était entouré, dit M. Renan, fit paraître cette ré- « ponse audacieuse ; un des assistants y répliqua, *dit-* « *on*, par un soufflet [2]. »

Comme ce *dit-on*, qui retombe sur l'Évangile, est heureusement interposé pour rejeter ce soufflet dans le doute, après qu'on a pris le soin de l'excuser ! Que

1. *Vie de Jésus*, p. 381, 382.
2. *Id.*, p. 395.

M. Renan prend aisément son parti de cette brutale insulte à la triple majesté du malheur, de l'innocence et de la défense! Insulte telle, que la patience le cédant cette fois à la dignité, la grande Victime en qui nous l'avons tous reçue la releva pour l'humanité tout entière par cette simple et ferme réponse dont M. Renan ne fait pas de cas : « Si j'ai mal parlé, montrez-le-moi; « si j'ai bien dit, pourquoi me frappez-vous [1]? »

Jésus, conduit ensuite devant Caïphe, y est accusé d'avoir blasphémé. « Le mot fatal, que Jésus avait *réel-* « *lement* prononcé (M. Renan en dépose), « Je dé- « truirai le temple de Dieu, et je le rebâtirai en trois « jours, » fut cité par deux témoins, » et était bien réellement un blasphème, comme le fait encore remarquer M. Renan. « Jésus refusa d'expliquer la parole « incriminée. *S'il faut en croire un récit*, le grand « prêtre alors *l'aurait* adjuré de dire s'il était le Mes- « sie; Jésus *l'aurait* confessé et *aurait* proclamé de- « vant l'assemblée la *prochaine* [2] venue de son règne « céleste. — Le courage de Jésus, décidé à mourir, « n'exige pas cela, ajoute M. Renan. Il est *plus pro-* « *bable* qu'ici, comme chez Hanan, il garda le si- « lence [3]. »

1. Jean, XVIII.
2. *Prochaine* n'est pas dans les textes.
3. *Vie de Jésus*, p. 396, 397.

M. Renan fait voir encore ici où le récit le blesse, et où par conséquent il est important. La divinité de Jésus-Christ proclamée solennellement par lui-même devant le représentant officiel du sacerdoce et en face de toute la nation, est un fait grave, rapporté non pas par *un*, mais par *trois* Évangélistes [1]. Il n'est douteux pour M. Renan que parce qu'il est concluant. Comment en effet est-il douteux, alors qu'il se recommande des mêmes témoignages que le fait de la comparution de Jésus devant Caïphe dont M. Renan ne doute pas? Où est le criterium qui lui fait discerner cette comparution, qu'il admet, de ses circonstances, qu'il rejette? Évidemment dans la valeur et la portée de celles-ci, qu'il fait ressortir par cela même. Le courage de Jésus décidé à mourir *n'exige pas* cela, dit-il. C'est-à-dire que vous opposez une *opinion* de vous à un *fait* de l'histoire. Et quelle opinion! De ce que Jésus-Christ était décidé à mourir pour la vérité n'y a-t-il pas lieu de conclure plutôt qu'il a dû lui rendre témoignage? Et quant à la probabilité que, chez Caïphe comme chez Hanan il garda le silence, elle n'a qu'un défaut : c'est que chez Hanan il ne garda pas le silence; puisque ses réponses lui attirèrent cet odieux soufflet contre lequel il réclama, par une parole sur laquelle M. Renan seul *garde le silence*.

1. Matth., xxvi, 1, 64. — Marc, xiv, 62. — Luc, xxii, 69.

Mais suivons le SAUVEUR devant Pilate, et dans ce renouvellement de la Passion, revue et complétée par M. Renan, évoquons avec lui le grand procès.

II

« Pendant que Pilate siégeait sur son tribunal in-
« terrogeant Jésus, dit l'Évangile, sa femme lui envoya
« dire : ne vous mêlez point de ce qui touche ce *juste;*
« car j'ai été aujourd'hui étrangement tourmentée en
« songe à cause de lui[1]. »

Grotius, avec tous les commentateurs, s'appuyant avec raison sur ce mot *juste*, et sur l'impression de respect que cette qualification dans la bouche de cette femme suppose dans son cœur, fait cette réflexion, que « L'innocence de Jésus lui avait sans doute été révélée « par Dieu en songe, ainsi, peut-être, que le mal qui « pourrait résulter pour Pilate d'une inique condam- « nation. Et il se pourrait, ajoute Grotius, que ce fût « une femme ayant la crainte de Dieu, telle que les « femmes de quelques autres procurateurs romains ap- « paraissent à cette époque[2]. » Ainsi parle le savant et judicieux Grotius.

M. Renan est un critique d'une autre race.

1. Matth., XXVII, 19.
2. *Annotationes in Evangelia*, p. 267.

Il est jaloux de cette unique marque d'intérêt rencontrée par le divin Accusé dans le déchaînement de toutes les insultes et de toutes les fureurs dont il est le jouet et la victime. Il la révoque d'abord en doute, et la retire autant qu'il est en lui. « Selon une *tradition,* dit-« il (il appelle ainsi l'histoire *écrite* par un témoin ocu-« laire), Jésus *aurait* trouvé un appui dans la propre « femme du procurateur. » — Puis il salit ce généreux sentiment de la sorte : — « Celle-ci avait pu *entrevoir* « le *doux* Galiléen *de quelque fenêtre* du palais, don-« nant sur les cours du temple. Peut-être le revit-elle « en songe, et *le sang de ce beau jeune homme* qui « allait être versé lui donna-t-il le cauchemar [1]. »

Il faut plaindre M. Renan!!!

Ce n'est pas notre faute si le procès de Jésus devient ainsi le sien, par la part qu'il lui plaît d'y prendre. Pourquoi *se mêle-t-il de ce qui touche ce* Juste?

Il admet, « *selon tous les récits,* la scène révoltante « des soldats mettant sur le dos de Jésus une casaque « rouge, sur la tête une couronne formée de branches « épineuses, et un roseau à la main, le souffletant et « crachant sur lui tour à tour, et le saluant avec génu-« flexions roi des Juifs. » — Puis il ajoute tout aussitôt : « On comprend *difficilement* que la gravité romaine se

1. *Vie de Jésus*, p. 403.

« soit prêtée à des actes si honteux. » — Pourquoi, si la gravité critique, aujourd'hui, les renouvelle ?

Mais surtout, et c'est là le couronnement de l'œuvre, qui passe non-seulement tout ce qu'on a vu sur ce sujet, mais tout ce qu'on verra, M. Renan tient à disculper Pilate, à disculper les Juifs du déicide. Ce sang du Juste, qu'ils appelèrent eux-mêmes sur eux et sur leurs enfants, pèse, ce semble, de tout son poids sur lui seul comme un cauchemar. Il faut qu'il le rejette. Mais encore ne sera-t-il satisfait qu'à demi, s'il ne le rejette, — sur qui ? — sur la victime, sur les chrétiens. — Cela n'est pas croyable, direz-vous. — Il est vrai ; mais cela est.

Il commence d'abord par laver de nouveau les mains de Pilate. — Ces mots : *Que son sang retombe sur nous et sur nos enfants* qui proclamaient la responsabilité du procurateur romain sans l'en décharger, « ces mots, dit « M. Renan, furent-ils réellement prononcés? On peut « en douter. Mais ils sont l'expression d'une profonde « vérité historique. » — Comme on le voit déjà, il écarte ce sang des mains de Pilate et de la tête des Juifs, et il le retient pour compte de qui il appartiendra. — « Vu l'attitude, continue-t-il, que les Romains avaient « prise en Judée, *Pilate ne pouvait guère faire que ce « qu'il fit.* Combien de sentences de mort dictées par « l'*intolérance religieuse* ont forcé la main au pouvoir

« civil! Le roi d'Espagne » (comme il arrive bien ici, le roi d'Espagne!) « qui, pour complaire à un *clergé* « *fanatique* (nous y voilà!), livrait au bûcher des « centaines de ses sujets, était *plus blâmable que Pi-* « *late;* car il représentait un pouvoir plus complet que « n'était encore à Jérusalem celui des Romains..... Le « bras séculier derrière lequel s'abrite *la cruauté clé-* « *ricale,* n'est pas le coupable, etc., etc. »

Comme on le voit, les choses sont déjà bien avancées, et si M. Renan ne conclut pas dès à présent que le parti *clérical* est le coupable, c'est qu'il est bien modéré. Mais patience, *suivons la dégradation des nuances.*

« Ce ne furent *donc* ni Tibère ni Pilate qui condam- « nèrent Jésus. Ce fut le *vieux parti juif;* ce fut la loi « mosaïque. Selon nos idées modernes, il n'y a nulle « transmission de démérite moral du père au fils... Tout « Juif, par conséquent, qui souffre encore aujourd'hui « pour le meurtre de Jésus *a le droit de se plaindre.* « Mais les nations ont leur responsabilité comme les « individus. Or, si jamais crime fut le crime d'une « nation, ce fut la mort de Jésus. Cette mort fut LÉGALE « en ce sens qu'elle eut pour cause première une loi « qui était l'âme même de la nation. »

Comment? une loi d'immoler celui dont le juge même proclame qu'*il n'a rien trouvé en lui de ce dont on l'accuse*, et *qu'on ne l'a convaincu d'aucun crime* [1];

1. Luc, XXIII, 14, 22. — Jean, XIX, 6.

demandant *quel mal a-t-il fait*[1]? rejetant sur ses accusateurs le *sang de ce Juste*[2] et les accusant de ne le poursuivre *que par envie*[3]? une telle loi d'iniquité juridique serait *l'âme,* non d'un parti, mais d'une *nation!* Mais c'est là une calomnie de M. Renan, dont *tout Juif*, ce me semble, *a le droit de se plaindre.*

M. Renan, toutefois, exprime sa pensée, et les Juifs vont être disculpés à la charge de Jésus.

« La loi mosaïque, dans sa forme *moderne*, il est « vrai, mais acceptée (ce n'est donc plus le *vieux* parti « juif?), prononçait la peine de mort contre toute tentative pour changer le culte établi. Or, Jésus, sans nul « doute, attaquait ce culte et aspirait à le détruire. Les « Juifs le dirent à Pilate avec une FRANCHISE SIMPLE ET « VRAIE (!!!) : « Nous avons une loi, et, selon cette « loi, il doit mourir; car il s'est fait le Fils de Dieu. » « La loi est détestable; mais c'était la loi de la férocité « antique, et le héros qui s'offrait pour l'abroger *devait* « *avant tout la subir*[4]. »

Voilà le Sauveur du monde bien et dûment convaincu, et ses bourreaux appuyés par M. le procureur général Renan près le prétoire impérial en Judée, donnant ses conclusions dans le procès.

1. Marc, XV, 14.
2. Matth., XVII, 24.
3. *Id.*, XXVII, 18. — Marc, XV, 10.
4. *Vie de Jésus*, p. 411, 412.

Mais si mon Sauveur, jetant sur mon néant un de ces regards qui suscitent, eût fait la grâce à mon amour de me permettre sa défense, voici quel eût été mon plaidoyer.

III

Il est vrai : *il y a une loi selon laquelle* on a dit qu'*il doit mourir, parce qu'il s'est fait Fils de Dieu* [1]. Cette loi en elle-même est juste, et l'accusateur public qui l'invoque vient de la calomnier, en l'appelant *la loi de la férocité antique*. Car c'est la loi de lèse-majesté, sur laquelle reposent tous les empires et qui couvre toutes les souverainetés : à Rome, César; en Judée, Dieu : selon cette parole du divin accusé frappée au coin de la céleste sagesse : « *Rendez à César ce qui est à César, et* « *à Dieu ce qui est à Dieu !* »

Mais cette loi, dans son application à Jésus, présuppose un point à examiner, une question que, selon sa manière ordinaire de raisonner, l'accusation résout par elle-même : c'est qu'il ne soit pas en effet Fils de Dieu, qu'il ne soit pas ce Christ, ce Messie qui doit venir, désiré par toutes les nations, attendu par la nôtre à cette époque, et dont tous les signes indicateurs sont arrivés. J'en appelle à l'interrogatoire. Vous lui avez demandé s'il était le Christ, Fils de Dieu. Il y a donc un

1. Jean, xix, 7.

Christ, fils de Dieu, que nous devons connaître, que nous devons écouter. Et alors, n'est-ce pas celui-là même qui est ici debout au milieu de vous qui serait ce CHRIST que vous poursuivez de votre haine et que vous devriez suivre de votre amour? Il a répondu qu'il l'était; et cette réponse, dont la majesté aurait dû éveiller votre foi, n'a fait qu'attiser votre rage. Cependant c'était là tout au moins une question préjudicielle à examiner, un grand fait à vérifier : la question même, le fait même du procès, qui vous met tous en cause devant LUI, avant qu'il puisse l'être devant vous. Car, s'il est le CHRIST, la loi que vous invoquez se tourne contre vous, et vous avez à redouter sa vengeance.

Mais il y a plus : ouvrons cette loi. L'accusateur public qui a été élevé dans la science de l'Écriture ne peut pas l'ignorer : comment l'a-t-il si étrangement éludée?

Cette loi est la loi de Moïse, chap. XVIII du Deutéronome. Elle se compose de plusieurs articles ou versets étroitement enchaînés et qui se commandent. L'article auquel seul on a fait allusion est l'article 20 ainsi conçu: — « Si un prophète, corrompu par son orgueil, entre-« prend de parler en mon nom et de dire des choses « que je ne lui ai point mandé de dire, ou s'il parle au « nom des dieux étrangers, qu'il soit puni de mort. »

Il me serait aisé de montrer, si vous osiez engager la discussion sur la vie et la doctrine de JÉSUS, auxquelles lui-même n'a cessé d'en appeler, que, loin que ces ca-

ractères lui soient applicables, il en offre la plus parfaite opposition.

Mais cet article, je l'ai dit, se réfère étroitement à ceux qui précèdent et qui suivent.

Or, écoute, ô Israël, ces versets de ta Loi, entends la voix de Moïse, la voix de ton Dieu qui s'élève contre toi, qui te poursuit et te poursuivra, toi et toute incrédulité, d'âge en âge!

Versets 1, 5, 16 et 17 : « Le Seigneur votre Dieu vous « suscitera un prophète comme moi, de votre nation et « d'entre vos frères : c'est lui que vous écouterez. — « Selon la demande que vous fîtes au Seigneur votre « Dieu près du mont Horeb, où tout le peuple était as- « semblé, en lui disant : Que je n'entende plus la voix « du Seigneur mon Dieu, et que je ne voie plus ce feu « effroyable, de peur que je ne meure. — Et le Sei- « gneur dit : Tout ce que ce peuple vient de dire est « raisonnable. »

Verset 18 : « Je leur susciterai du milieu de leurs « frères un prophète semblable à vous (à Moïse), je lui « mettrai mes paroles dans la bouche, et il leur dira « tout ce que je lui ordonnerai. »

Verset 19 : « Si quelqu'un ne veut pas entendre les « paroles que ce prophète prononcera en mon nom, ce « sera moi qui en ferai la vengeance. »

Puis le verset 20, déjà cité, qui frappe le faux prophète usurpant les droits du vrai.

Enfin les versets 21 et 22 marquant les signes auxquels on devra les discerner.

Voilà la Loi, toute la Loi.

Ce prophète annoncé, semblable à Moïse, législateur comme lui, thaumaturge comme lui, prophète comme lui, est le MESSIE. Il n'y a qu'une voix dans toute la synagogue à cet égard : j'en appelle à tous les vieux *rabbis.*

Et maintenant je dis que ce prophète législateur, ce Messie, est JÉSUS de Nazareth que vous poursuivez, et dont Dieu même *fera la vengeance.*

Mille autres prophéties vous le signalent : mais celle-là seule suffit à votre condamnation[1].

Et ainsi la Loi au nom de laquelle vous demandez sa mort le couvre et vous foudroie. Ce n'est pas lui, c'est votre Loi même, c'est Moïse qui vous accusera, ainsi qu'il

1. Nous avons apprécié cette grande prophétie dans nos *Études*, t. IV, p. 215 à 221, nous en avons pesé tous les termes, dans leur rapport avec d'autres textes voisins, qui en sont comme les tenants et aboutissants. Nous osons dire qu'il n'y a pas de démonstration qui passe l'*évidence* de son application unique à JÉSUS-CHRIST. Nous y renvoyons avec confiance le lecteur. Nous signalons particulièrement son rapport avec la *Transfiguration* où Moïse même, reparaissant, vient témoigner que Celui dont il avait dit : IPSUM AUDIES (Deuter., XVIII, 15), est bien Celui dont le Père céleste dit dans la nue : IPSUM AUDITE (Matth., XVII, 5). Et qu'on ne dise pas que ce rapport a été concerté par l'Évangéliste, car il ne le fait pas remarquer, et je ne sache pas que personne jusqu'ici l'ait découvert.

vous le disait naguère dans le temple : — « Ne pensez « pas que ce soit moi qui vous accuserai auprès de mon « Père : votre accusateur c'est Moïse en qui vous espé- « rez. Si vous aviez foi en Moïse, en effet, vous auriez « foi en moi : car C'EST DE MOI QUE MOÏSE A ÉCRIT[1]. »

Et ce qui vous confond, surtout, c'est que ces signes auxquels Moïse vous a dit que vous le discerneriez, il les a faits en grand nombre au milieu de vous. Il vous l'a dit : « Les œuvres que le Père m'a donné de faire, ces « œuvres que je fais, rendent témoignage de moi, que « le Père m'a envoyé[2]. » — « Si je n'avais point fait « parmi eux des œuvres que nul autre n'a faites, ils « n'auraient point ce péché sur eux ; mais, maintenant, « ils ont vu et ils ont haï moi et mon Père, afin que la « parole qui est écrite dans la Loi s'accomplît aussi : ils « m'ont haï gratuitement[3]. »

Mais vos murmures sanguinaires couvrent ma voix. L'iniquité triomphe. Altérée du sang divin, qui brûle lui-même de se répandre pour le salut du monde, elle l'appelle sur sa tête. Eh bien ! qu'il retombe donc sur vous, ce sang du Juste, sur vous, et sur ceux qui, plus coupables encore que vous, du sein des lumières qui vont en jaillir, se porteront un jour les apologistes du Déicide. Pour moi, disciple de JÉSUS MON SAUVEUR,

1. Joan., v. 45, 46.
2. *Id., ibid.*, p. 37.
3. *Id.*, xv, 24, 25.

qui m'a préservé de cet aveuglement, je ne demande en finissant qu'une grâce : c'est de le suivre au supplice, de l'aider à porter sa croix au Calvaire, et d'y mourir avec Lui.

IV

Voilà ce que j'aurais dit, avec une *franchise simple et vraie*, dans le procès qui se déroula devant Pilate. Voilà ce que je dis dans sa révision.

Mais que fais-je de défendre mon Dieu et d'accuser ses ennemis? J'ai bien plutôt à me défendre moi-même. Car ce ne sont pas les Juifs, ce n'est pas M. Renan, c'est moi, c'est nous chrétiens, c'est Jésus lui-même qui reste coupable et responsable de l'iniquité qui, en son nom, a continué à verser le sang des justes. C'est ce que M. Renan a déjà insinué, c'est à cette moralité qu'il revient et par elle qu'il termine :

« *Hélas!* il faudra plus de dix-huit cents ans pour « que le sang qu'il va verser porte ses fruits. *En son* « *nom,* durant des siècles, on infligera des tortures et « la mort à des penseurs *aussi nobles que lui.* Aujour- « d'hui encore, dans des pays qui se disent chrétiens, « des pénalités sont prononcées pour des délits reli- « gieux. Jésus n'est pas responsable de ces égarements. « Il ne pouvait prévoir que tel peuple à l'imagination « égarée le concevrait un jour comme un affreux Mo-

« loch, avide de chair brûlée. Si au lieu de poursuivre « les Juifs d'une haine aveugle, le christianisme eût « aboli le régime qui tua son fondateur, combien il « eût été plus conséquent, combien il eût mieux mé- « rité du genre humain[1] ! »

Ainsi, ce n'est pas sur Pilate, ce n'est pas sur Judas, ce n'est pas sur les Juifs, c'est sur le Christianisme et en ce sens sur JÉSUS lui-même que retombe l'odieux de tout ceci.

Mais sur qui retombe l'odieux de cet odieux...?

Du reste, pour mieux assurer cette conclusion, M. Renan, en même temps qu'il charge le Christianisme, s'attache encore une fois à décharger les ennemis de JÉSUS-CHRIST. Comme si le sang qu'il veut effacer de leurs mains et de leur front reparaissait toujours pour l'accuser de complicité, il ne craint pas, dans un chapitre spécial ayant pour titre SORT DES ENNEMIS DE JÉSUS, d'insulter à la conscience humaine, à la Providence et à l'histoire, en présentant Pilate « comme ne « songeant pas un moment, dans sa retraite, à l'épi- « sode oublié qui devait transmettre sa triste renom- « mée à la postérité la plus lointaine. » — Hanan, « passant pour un des hommes les plus heureux de « son siècle, et le vrai coupable de la mort de Jésus

1. *Vie de Jésus*, p. 412, 413.

« finissant sa vie au comble des honneurs et de la con-« sidération; » et enfin de Judas, qui ne paraît avoir d'autre tort aux yeux de M. Renan que de s'être repenti de son crime, il dit avec un raffinement d'impiété morale : « *Peut-être*, retiré dans son champ de « Hakeldama, » (c'est-à-dire *champ du sang*, comme il fut appelé par les Juifs eux-mêmes, parce qu'il avait été acheté du prix du déicide[1]) « Judas mena-t-il une « vie douce et obscure, pendant que ses anciens amis « conquéraient le monde et y semaient le bruit de son « infamie[2]... »

Si, entrant dans la voie que m'ouvre M. Renan, je voulais me donner comme lui la licence des conjectures, je pourrais dire : *Peut-être* que Judas n'est pas mort, et qu'il est resté vagabond sur la terre... *Peut-être* que, possédé toujours du même esprit d'apostasie et de haine qui l'anima, il cherche en tout temps à trahir le Fils de l'Homme par un baiser... *Peut-être* que M. Renan n'est que son pseudonyme, et que l'Iscariote est le véritable auteur de la *Vie de Jésus*...

Chimère! direz-vous. J'en conviens. Cependant, chimère pour chimère, celle-ci n'est pas contre toute vraisemblance morale, comme celle de M. Renan.

Il est certain, en effet, que l'esprit de Judas, cet *Esprit* qui entra en lui quand il eut commis son sacri-

1. *Actes*, I, 18, 19.
2. *Vie de Jésus*, p. 435, 428.

lége[1], n'est pas mort, et qu'il *opère toujours dans les fils de l'incroyance*, comme dit saint Paul[2].

Et il n'y a que Judas ou l'esprit de Judas au monde, ajouterai-je, qui puisse s'intéresser ainsi à Judas.

1. Intravit autem Satanas in Judam, *Luc*, XXII, 3.
2. Spiritum qui operatur in filios diffidentiæ, *ad Ephes.*, II, 2.

CHAPITRE XII

MORT DE JÉSUS-CHRIST

Il faut que nos lecteurs se résignent à une nouvelle douleur, celle de voir le supplice de Notre-Seigneur Jésus-Christ dégradé et aggravé par M. Renan.

Fidèle, en effet, à son parti pris d'altération de l'Évangile, au seul gré de son intérêt d'impiété, il va suivre le divin récit à la trace, pour éviter, supprimer ou effacer tout ce qui porte un caractère historique de grandeur divine et de vérité.

Sa méthode est toujours, pour cela, des plus simples. Une circonstance, un trait, quelles que soient ses conditions historiques d'attestation, n'est jamais vrai, ou faux, ou douteux en lui-même : mais il *le devient* par rapport à sa portée dans le débat.

D'où il suit qu'on est toujours sûr avec M. Renan de savoir quels sont les traits qui portent, qui concluent, qui ont une grande valeur de témoignage et de vérité.

Ce sont tous ceux qu'il révoque en doute, qu'il dissimule ou qu'il altère.

Par là, son livre a une utilité rare, je ne saurais trop le redire; c'est le criterium *à contrario* de la vérité de notre foi.

C'est ce que nous avons vu jusqu'ici; c'est ce que nous allons voir encore jusqu'au bout.

I

La réflexion que nous avons faite, au début du chapitre précédent, sur le caractère du récit évangélique de la Passion de NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST, grandit, ce semble, davantage encore à mesure qu'on arrive à son supplice et à sa mort. Ces instants solennels se contractent, en quelque sorte, sous la plume des Évangélistes, en des traits de plus en plus sobres, précis, comptés. Aucun détail oiseux; aucune réflexion propre; aucun tremblement d'émotion. Tout, jusqu'à un iota, y est dicté par la vérité même et buriné par l'authenticité. C'est un Testament, reçu par les officiers publics de l'histoire. Ce sont les *Novissima Verba* de l'Amour éternel s'immolant à la Justice infinie pour le salut du monde, recueillis par une piété filiale dont le respect garantit la fidélité. C'est tout le passé prophétique et tout l'avenir Évangélique témoin et garant de la vérité de ce point éternel où ils se *consomment*. C'est enfin la loi de grâce ou de réprobation éprouvée à jamais par la vie ou par la mort du monde.

C'est à cela que vient s'attaquer M. Renan. C'est au pied de cette croix que le serpent de sa critique se replie, exhale son venin, et use ses dents.

Il commence par priver la victime de l'intérêt compatissant de cette foule pieuse et de ces saintes femmes qui la suivaient en pleurant sur le chemin de son supplice. Et pour effacer cette circonstance rapportée par saint Luc, honorable pour la nature humaine, et que tous les bienfaits dont Jésus avait semé la Judée rendent si vraisemblable, il lui suffit de cette simple note : « La « circonstance, Luc, xxiii, 27-31, est de celles où l'on « sent le travail d'une imagination pieuse et attendrie. « Les paroles qu'on y prête à Jesus n'ont pu être écrites « qu'après le siége de Jérusalem[1]. »

Ces paroles, on doit se le rappeler, sont celles où le Sauveur, reportant (bonté admirable dans un tel moment!) sur ces saintes femmes les pleurs dont il était l'objet, prédit les horreurs du sac de Jérusalem. C'est le témoignage de divinité résultant de cette prophétie qui nous vaut cette suppression.

Or cette prophétie est rapportée ailleurs par saint Matthieu et par saint Marc, et finalement avouée par M. Renan lui-même, comme nous l'avons vu à la fin de notre chapitre sur les prophéties.

C'est donc gratuitement que M. Renan, pour la nier,

1. *Vie de Jésus*, 418.

met sur le compte de l'imagination pieuse et attendrie de saint Luc un épisode dont la vraisemblance ne peut échapper qu'à une imagination prévenue et ennemie.

La grande parole : « PÈRE, PARDONNE-LEUR, CAR ILS « NE SAVENT CE QU'ILS FONT, » parole si conforme au caractère du SAUVEUR, si applicable aux ennemis de JÉSUS-CHRIST, et par cela même si méprisée par eux, devait l'être par M. Renan. M. Renan toutefois reconnaît que cette parole dut être dans le cœur de JÉSUS ; mais il n'admet pas qu'elle ait pu être sur ses lèvres. — Pourquoi ?— Sans doute, parce qu'elle était dans son cœur. — « Selon une *tradition*, dit-il, Jésus *aurait* prononcé « cette parole, qui fut dans son cœur, sinon sur ses « lèvres : *Père, pardonne-leur, ils ne savent ce qu'ils « font.* » — Puis, comme si ce n'était pas assez de cette suspicion jetée sur l'Écriture qu'il appelle *tradition,* il dit en note : — « *En général,* les dernières paroles *prê-« tées* à Jésus, surtout telles que Luc les rapporte, « *prêtent au doute.* L'intention d'édifier ou de montrer « l'accomplissement des prophéties s'y fait sentir[1]. »

L'intention d'édifier et de montrer l'accomplissement des prophéties pourrait assurément être avouée, quoiqu'elle ne paraisse pas dans les Évangélistes, et surtout ici où il n'est pas question de prophétie. Mais que dire de *l'intention* de scandaliser et de démentir les prophé-

1. *Vie de Jésus*, p. 421.

ties et les récits les plus dignes de foi, — seule règle de votre critique ?

M. Renan ne peut pas croire que MARIE, mère de JÉSUS, ait été au pied de la Croix. Il admet tout le monde, excepté elle, et il ne la tolère tout au plus qu'*à distance*. Combien donc rejette-t-il la grande parole par laquelle son divin Fils la lègue pour Mère à tous les chrétiens !

Nous vengerons cet article du testament divin, dans un chapitre final sur la VIERGE MÈRE. Disons seulement ici que ce n'est pas sur saint Luc, cette fois, mais sur saint Jean, que M. Renan fait paraître toute la malveillance et toute l'impuissance de sa critique. « *S'il* « *fallait en croire Jean,* dit-il, Marie, mère de Jésus, « eût été aussi au pied de la croix, etc. »

Et pourquoi ne faudrait-il pas en croire Jean, à tous les titres, plus que vous, qui ne lui opposez rien que cette offense ?

« Les synoptiques, dit-il, sont d'accord pour placer « le groupe fidèle « loin de la croix. » Jean dit « à « côté, » dominé par le désir qu'il a de s'être approché « très-près de la croix de Jésus[1]. »

Il faut plaindre M. Renan de comprendre ainsi le disciple de la charité, de prêter un désir si vain à son

1. *Vie de Jésus,* p. 422.

âme apostolique, et de ne pas voir à quel point il montre lui-même ici le *désir dont il est dominé !*

M. Renan laisse passer le trait des « vêtements de « Jésus tirés au sort, » quoiqu'il se recommandât à son incrédulité par son caractère d'accomplissement de la prophétie : *Ils ont partagé mes vêtements, et ils ont tiré ma robe au sort*[1]. — Mais il est vrai qu'il avait affaire ici aux quatre Évangélistes.

La scène admirable du bon larron, où le Sauveur du monde, au plus fort de la cruauté qui l'immole et de l'anéantissement où il est réduit, fait éclater la grandeur de sa grâce et la richesse de sa gloire, comme un roi sur son trône, en remettant toute une vie criminelle et en disposant d'une place dans son royaume, répugne à M. Renan. Il admet les outrages du mauvais larron ; il n'admet pas le repentir du bon. En général, il a le malheur de ne pas croire aux bons instincts de la conscience humaine. « Luc, dit-il, suivant son goût pour la con- « version des pécheurs, a ici modifié la tradition[2]. » Comme si la conversion des pécheurs était un fait déplacé et un goût singulier dans une œuvre qui a eu pour unique objet la *conversion* du monde, et en parti-

1. Psal. xxi, 19.
2. *Vie de Jésus*, p. 424.

culier au moment de ce sacrifice qui versait sur le monde la grâce de cette *conversion !*

M. Renan, qui dépouille le récit de la mort de Jésus de tout son caractère non-seulement divin mais moral, s'attache en revanche à en imaginer et présenter tout l'aspect matériel et physique. Toute une page de description anatomique aboutit à cette conclusion. « Tout « porte à croire que la rupture instantanée d'un vais« seau au cœur amena pour lui, au bout de trois « heures, une mort subite[1]. »

Au seul point de vue du goût et de l'art, ce grand sujet du *Crucifiement*, qui a inspiré tant de chefs-d'œuvre et épuisé tant de génies de sa sublimité *inarrivable*, n'a pas même tenté la fantaisie de M. Renan, si ce n'est pour le réduire aux proportions et aux conditions d'une exécution vulgaire.

La soif du divin Crucifié, et cette dernière parole : Sitio, parole délibérée par le Dieu mourant; parce que, « sachant que toutes les prophéties avaient été ac« complies, il ne manquait plus que ce trait à leur con« sommation[2], » n'inspire à M. Renan que cette note : « Marc, XV, 23 ; Matth., XXVII, 34 (il aurait dû ajouter

1. *Vie de Jésus*, p. 425.
2. Joan., XIX, 28.

« Jean XIX, 28), fausse ce détail pour obtenir une « allusion messianique au Ps. LXIX, 22[1]. »

Par conséquent, cette suprême parole : *Consummatum est !* qui ferme l'Ancien Testament et ouvre le Nouveau, que l'écho historique devait répercuter d'une extrémité à l'autre du temps, et dont la portée devait affecter les destinées éternelles des êtres, — cette parole centrale autour de laquelle tout se déroule dans le monde, — n'a pas de prix pour M. Renan.

« Tout à coup, dit-il, il poussa un cri *terrible* (voce « magnâ), où les uns entendirent : « O Père, je remets « mon esprit entre tes mains ! » et que les autres, plus « *préoccupés* de l'accomplissement de la prophétie (Il n'y a rien comme un homme préoccupé d'une idée fixe pour voir une préoccupation contraire chez tous ceux qui ne la partagent pas), « rendirent par ces mots : « Tout « est consommé ! » Sa tête s'inclina sur sa poitrine et « il expira[2]. »

L'Évangile et l'histoire profane elle-même rapportent qu'à ce dernier souffle du Crucifié, la nature entière entra en convulsion comme pour mener le deuil de son Auteur, et justifier ce cri mystérieux dont témoigne Plutarque : « Le grand Tout est mort ! » L'Évangile ajoute qu'à ce spectacle, le centurion romain qui présidait au

1. *Vie de Jésus*, p. 419.
2. *Id.*, p. 426.

supplice et le groupe qui était avec lui se frappèrent la poitrine et descendirent du Calvaire en s'écriant, saisis de crainte : *véritablement celui-là était le Fils de Dieu*[1] !

M. Renan ne dit pas un mot de tout cela.

Que l'impiété est donc cruelle pour les siens, non-seulement en leur interdisant l'admiration de tout ce qu'il y a de plus grand et de plus saint, mais en les condamnant au travail forcé de la négation, de l'envie, de la dépréciation et de la haine !

Mais en cela elle se trouve servir les intérêts de la vérité, qu'elle fait ressortir par l'épreuve, et qu'elle embellit par l'iniquité.

Ainsi, M. Renan ne se doute pas qu'en déprimant, comme il s'est si ingratement attaché à le faire, la mort de Jésus-Christ, il a fourni une démonstration nouvelle de sa divinité.

Je vais essayer de le montrer.

II

Il y a deux manières de prouver la vérité : l'une, c'est de faire voir la beauté et la force de ses caractères ; l'autre, c'est, en retirant ces caractères, de montrer que ce qui reste est erreur.

1. Matth., xxvii, 54. — Marc, xv, 39. — Luc, xxiii, 47.

Ainsi la divinité de Jésus-Christ ressort de tous ces traits de sa vie et de sa mort qui ont si justement faire dire à Jean-Jacques : « Si la vie et la mort « de Socrate sont d'un sage, la vie et la mort de Jésus « sont d'un Dieu. » — Mais, supprimez ces traits, retirez-les, et vous aurez une autre preuve de cette divinité, par l'impossibilité où vous serez d'expliquer tout ce qui a suivi sans elle.

C'est ce que vient de faire M. Renan, comme pour produire ce résultat.

Il a enlevé un à un tous les rayons de la divinité de Jésus-Christ dans sa mort. Il en a fait une mort ordinaire, vulgaire.

Il l'a fait, non-seulement dans ce qui a paru au dehors, mais dans ce qu'il a supposé être au dedans, dans les intentions et les vues de Jésus-Christ. Il a dissimulé en Jésus ce plan unique, si admirablement soutenu, qui apparaît d'un bout à l'autre de sa vie, et qui en fait un si bel ensemble de victime : la rédemption de l'humanité ; la volonté de sceller la nouvelle alliance par son sang. Et à la place, il nous l'a représenté comme un frénétique qui veut *se faire tuer* pour en finir ; qui, dans le fort de l'angoisse que lui causait, selon la foi, l'imputation des péchés du monde, n'était agité que de la pensée de ne plus revoir sa belle Galilée, et du souvenir des jeunes filles qui auraient pu l'aimer ; et qui enfin, jusque dans la solennité de son sacrifice, *se re-*

pentit de souffrir pour cette race vile qui l'immolait[1].

En un mot, il a parfaitement humanisé Jésus-Christ.

Mais, en cela, il a parfaitement prouvé, par l'absurdité des conséquences qui vont en résulter, que Jésus-Christ ne peut pas être un pur homme.

En effet :

Comment cette mort, en tout pareille aux autres morts, selon M. Renan, a-t-elle changé la face du monde? a-t-elle eu plus d'action qu'aucune vie? C'est la vie qui fonde ordinairement, et c'est la mort qui renverse. En Jésus-Christ seul, c'est l'inverse. Sa vie même était inféconde, et ce n'est que dans sa mort et par sa mort qu'il a refait le monde. C'est du haut de sa croix qu'il a tiré tout à lui; et c'est sur ce gibet et dans cet état qu'il continue, après deux mille ans, à sanctifier, à vivifier le monde.

Considérez cette mort comme elle est présentée par Jésus-Christ lui-même et par l'Évangile, et alors elle vous apparaît à la dimension de l'événement qu'elle a produit, d'autant que Jésus-Christ a prédit cet événement, et qu'il a montré ainsi qu'il en était l'auteur dès le principe. Il vous faut croire à une intervention surnaturelle, il est vrai; mais cette croyance

1. *Vie de Jésus,* p. 424.

ne fait qu'élever la raison à un ordre supérieur, sans heurter aucun de ses principes, en satisfaisant même, outre cette logique qui est sa loi, ses aspirations les plus nobles et les plus saintes.

Au contraire, dépouillez cette mort de son caractère surnaturel, divin; que Jésus-Christ ne soit que ce que M. Renan nous le présente; et alors, plus vous réduirez la donnée à cette proportion, plus grandira sa disproportion avec l'événement, plus son rapport avec celui-ci deviendra impossible. Vous aurez l'absurde : un effet sans cause; pis encore, un effet incalculable ayant pour cause un néant, une monstruosité à faire perdre la raison; par conséquent, une des plus fortes preuves *à contrario* de la vérité de notre foi.

Comme pour y servir davantage encore, M. Renan fait remarquer que les faux messies foisonnaient en ce temps-là dans la Judée, mais que leurs tentatives diverses avaient toutes le même destin : « l'année suivante, « leur mort était oubliée[1]. »

Et la seule mort de Jésus-Christ reçoit encore, après deux mille ans, le coup de lance de l'impie, sans en éprouver la moindre atteinte! Et elle fait le seul renom de cette attaque insensée! Et de cette seule mort nous vivons tous! Unique mort qui, raillant la Mort

1. *Vie de Jésus,* p. 62.

même vaincue par elle, a pu lui dire : « O Mort, où est « ta victoire? ô Mort, où est ton aiguillon[1]? O Mort « tu t'es perdue dans ton triomphe[2]! O Mort, ô Mort, « je suis ta mort[3]!

1. *I Corinth.*, xv, 53.
2. *Id.*, *ibid.*, 54.
3. Osée, XIII, 14.

CHAPITRE XIII

LA RÉSURRECTION

Chateaubriand, dans ses *Martyrs*, s'inspirant sans doute des grandes paroles de l'Écriture que je viens de citer, représente, aux portes de l'enfer, la Mort, d'une main tenant sa faux, et de l'autre cachant la seule blessure qu'elle ait jamais reçue, et que le CHRIST vainqueur lui porta dans le sein, au sommet du Golgotha[1].

Cette même blessure, l'Incrédulité l'a reçue, et, comme la Mort, elle cherche aussi à la cacher.

Mais les efforts mêmes et les précautions dont elle use pour la cacher la signalent.

C'est ce qui apparaît dans M. Renan.

I

Après ce chapitre de la *Mort de Jésus,* où il constate, comme un médecin légiste dans un procès-verbal d'au-

1. *Les Martyrs*, chant VIII.

topsie, tous les caractères physiques de cette mort, causée *par la rupture instantanée d'un vaisseau au cœur*, et qui finit par *il expira;* après cette apostrophe : *Repose maintenant dans ta gloire, etc., etc.,* qui scelle encore le sépulcre de JÉSUS d'une péroraison funèbre, M. Renan, préoccupé tout aussitôt, comme les Juifs, de l'éventualité d'une résurrection, prend ses précautions en conséquence.

La première, — qui le croirait? — est de mettre en doute cette même mort de JÉSUS qu'il vient de constater, d'embaumer même.

Et la manière dont sa critique serpente entre le oui et le non, et finit par les confondre dans ses replis, est tristement significative.

« On lui perça le côté d'un coup de lance, dit-il, et « on *crut voir* couler du sang et de l'eau, ce qu'on re« garda comme un signe de la cessation de vie. — « Jean, qui *prétend l'avoir vu*, insiste beaucoup sur ce « détail. *Il est évident,* en effet, que des *doutes* s'éle« vèrent sur la *réalité* de la mort de Jésus. Quelques « heures de suspension à la croix paraissaient aux per« sonnes habituées à voir des crucifiements tout à fait « insuffisantes pour amener un tel résultat. On citait « beaucoup de cas de crucifiés qui, détachés à temps, « avaient été rappelés à la vie par des cures énergiques. « Origène, plus tard, se crut obligé d'invoquer le mi« racle pour expliquer une fin si prompte. Le même

« étonnement se retrouve dans le récit de Marc [1]. *A « vrai dire,* la meilleure garantie que possède l'his- « torien sur un *point* de cette nature, c'est la haine « soupçonneuse des ennemis de Jésus » (à en juger sur- tout par la vôtre). « *Il est douteux* que les Juifs fussent, « dès lors, préoccupés de la crainte que Jésus ne pas- « sât pour ressuscité ; mais, *en tout cas,* ils devaient « veiller à ce qu'il fût bien mort. *Quelle qu'ait pu « être,* à certaines époques, *la négligence* des anciens, « en *tout ce qui était constatation légale* et conduite « *stricte* des affaires, *on ne peut croire* que les inté- « ressés n'aient pas pris à cet égard *quelques* précau- « tions [2]. »

Sur ce moelleux oreiller du doute, l'incrédulité peut

1. M. Renan abuse ici de ces autorités de saint Marc et d'Origène, comme de l'insistance de saint Jean. Il ne dit pas que, si la mort du Sauveur parut et fut en effet plus prompte que celle des deux autres suppliciés, auxquels on dut rompre les membres, plus prompte que ne le faisait présager le *grand cri* par lequel il expira, la remarque n'en fut nullement faite parce qu'on douta de sa mort. C'est qu'on y vit un caractère de divinité, attestée par l'accomplissement de la prophétie : « On ne lui brisera pas « les os ; » attestée aussi par cet empire sur la mort qui lui fit consommer spontanément ce dernier article de la prophétie, en prévenant l'office du bourreau et l'épuisement même de la nature ; en *remettant lui-même,* à son heure, *son âme dans les mains de son Père ;* en mourant, en un mot, comme dit saint Augustin, *par puissance.* Du reste, cela ne valut qu'un surcroît de précaution, par ce coup de lance au cœur qui aurait donné la mort, s'il ne l'avait montrée.

2. *Vie de Jésus,* p. 429.

reposer et rêver quelque résurrection à la manière de celle de Lazare, selon M. Renan [1].

Le Sauveur fût-il réellement mort, il y aurait encore moyen de masquer la résurrection, et de se tirer de ce pas par des suppositions quelconques. Toutes sont bonnes pour cela. L'incrédulité, en fait de raison, n'est pas difficile.

« Le dimanche matin, les femmes, Marie de Mag-
« dala la première, vinrent de très-bonne heure au
« tombeau. La pierre était déplacée de l'ouverture, et
« le corps n'était plus à l'endroit où on l'avait mis. En
« même temps, les bruits les plus étranges se répan-
« dirent dans la communauté chrétienne. Le cri : « Il
« est ressuscité ! » courut parmi les disciples comme
« un éclair. L'amour lui fit *trouver partout une créance*
« *facile*... Telle était la trace que Jésus avait laissée
« dans le cœur de ses disciples et de quelques amies
« dévouées, que, durant des semaines encore, il fut
« pour eux vivant et consolateur. Son corps avait-il été
« enlevé, ou bien l'enthousiasme, toujours crédule, fit-il
« éclore après coup l'ensemble de récits par lesquels
« *on chercha* à établir la foi à la résurrection ? C'est ce
« que, *faute de documents contradictoires*, *nous igno-*

1. Il paraît que depuis le livre de M. Renan, les doutes qu'il a insinués à ce sujet ont été exploités dans une publication sortie, comme tant d'autres, de ce puits de l'abîme qu'a ouvert la *Vie de Jésus*.

« *rerons à jamais*. Disons cependant que la *forte ima-*
« *gination* de Marie de Magdala joua, dans cette cir-
« constance, un rôle capital. Pouvoir divin de l'amour !
« moments sacrés où la passion d'une hallucinée donne
« au monde un Dieu ressuscité [1] ! »

M. Renan, qui croit en être quitte à si peu de frais, n'a fait que nous préparer un triomphe facile.

En effet :

La résurrection de Jésus-Christ est chimérique, selon M. Renan, parce que les choses se sont passées comme il les explique.

Si donc les choses se sont passées au contre-pied de cette explication, la résurrection de Jésus-Christ n'est pas chimérique.

Sur ce point capital, comme sur tous ceux qui précèdent, il nous aura donc fourni la réplique, comme un conférencier qui, par de feintes objections, se fait écraser par le soutenant, pour l'édification de l'auditoire.

C'est ce que nous allons voir.

Disons tout de suite que la savante Allemagne, qui ne se laisse pas aussi aisément surprendre que le lecteur français, et l'Allemagne *rationaliste* en particulier, qui n'est nullement flattée des mauvais emprunts que M. Renan lui a faits, en profite pour se donner la discipline... sur le dos du Strauss français.

1. *Vie de Jésus*, p. 433, 434.

Voici comme le chef de l'école de Tubingue, le docteur Keim, exécute cette partie de l'œuvre de M. Renan.

« C'est dans son second volume que M. Renan trai-
« tera de la résurrection de Jésus-Christ. Mais il fait
« déjà connaître sa pensée sur le caractère de ce grand
« événement. Pour lui, la résurrection est toute sub-
« jective, et s'accomplit tout entière dans l'esprit des
« disciples. Les explications de détail sont ajournées;
« mais, en attendant, en insinue que l'imagination
« enflammée de la nerveuse Madeleine joua un grand
« rôle auprès du *tombeau provisoire* de Jésus, que la
« puissance divine de l'amour et l'empire de l'halluci-
« nation ont doté l'humanité d'un Dieu ressuscité. »
« Nous ne voulons point, dit le savant professeur, dis-
« cuter cette interprétation, en partie renouvelée de
« Celse, qui, lui aussi, récusait le témoignage des
« femmes. Selon Renan, le Christ moraliste et révolu-
« tionnaire ne devait pas, ne pouvait pas ressusciter!
« Nous engageons le critique français à prendre en
« considération un témoignage digne de toute con-
« fiance, celui de saint Paul, qui, parmi les premiers
« témoins de la résurrection de Jésus-Christ, nomme
« saint Pierre. — Nous l'engageons, en outre, à se
« demander s'il n'y a pas quelque chose de plus dif-
« ficile à expliquer que la résurrection du Christ, à
« savoir, la fondation et le caractère de l'Église sans

« la résurrection. — Comment l'Église primitive, « dont les paroles et les actes sont empreints de « tant de calme, de sagesse et de raison, est-elle « née du sein du fanatisme et de la folie des vision- « naires? Les visionnaires qui entourent le tombeau « de Jésus-Christ doivent se retrouver plus tard au « milieu des apôtres et au sein de la communauté « chrétienne de Jérusalem; le premier siècle tout « entier doit être un foyer d'aveugle fanatisme! Croi- « rez-vous cette énormité, la persuaderez-vous au « monde[1]? »

Voilà la science parlant par la bouche du bon sens. Faisons-le voir par un bref commentaire.

II

Le *fait* de la résurrection de JÉSUS-CHRIST est la clef de voûte de tout le Christianisme.

Si stupéfiant qu'il soit pour l'incrédulité, il est ce qu'il y a au monde de plus *historiquement* prouvé et de plus *moralement* démontré : deux fondements de crédibilité qu'on ne peut écarter sans tomber dans quelque chose de plus stupéfiant que la résurrection de JÉSUS-

1. La *Vie de Jésus* et la critique allemande, par l'abbé Meignan.

CHRIST; dans le tombeau, pour ainsi dire, de l'histoire et de la raison.

J'ai présenté ces deux aspects de démonstration dans mes *Études,* en deux parties très-différentes, et sans songer à quel point elles composaient un tout : — La preuve historique, dans mes *Nouvelles Études* sur *la Vierge Marie;* la preuve morale, dans mes premières *Études.*

La preuve historique, par laquelle je me trouve avoir plus particulièrement réfuté à l'avance M. Renan, a cela de singulièrement probant à mes yeux, qu'elle a ce caractère sans que je me le sois proposé, et tout à fait par elle-même.

On va le comprendre et l'apprécier : il y a là comme un résultat providentiel.

Dans la partie de mes *Nouvelles Études* qui traite de *la Vierge Marie d'après l'Évangile,* je ne songeais pas à prouver la vérité de la résurrection aux lecteurs généralement croyants que j'avais en vue. Il s'est trouvé, cependant, que j'ai eu à traiter de la résurrection pour expliquer, *d'après l'Évangile,* l'absence complète de la Vierge Mère dans les diverses scènes de ce grand dénoûment de la destinée terrestre de son divin Fils. J'ai dû rechercher, à cet effet, quels avaient été les motifs et les effets de ces diverses scènes. Et alors qu'ai-je vu, qu'ai-je montré en serrant de près les textes évangéliques et en en faisant jaillir l'esprit? C'est que les appari-

tions de Jésus-Christ n'avaient eu d'autre objet que de forcer une incrédulité telle, que la participation de la sainte Vierge y eût été injurieuse pour sa foi. Et ainsi, en ne me préoccupant que de ce dernier point de vue, je me suis trouvé avoir fait une véritable démonstration historique de la résurrection par l'incrédulité des Apôtres. Tellement, qu'ayant à fournir aujourd'hui une démonstration pareille pour répondre à l'explication de M. Renan tirée de ce que *l'amour fit trouver partout une créance facile* à cet événement, je ne puis mieux faire que donner ici cette réfutation d'ailleurs comme inédite pour nombre de lecteurs du présent ouvrage.

Pour répondre à cette question (relative à l'absence de la sainte Vierge), disions-nous donc, il n'y a qu'à rechercher les causes de ces apparitions et leurs effets sur ceux à qui elles s'adressèrent.

Or, ce qui ressort le plus de cette recherche, c'est l'inintelligence, l'incrédulité, la grossièreté et la pesanteur des apôtres et des disciples de Jésus, aussi ignorants, aussi défiants, aussi confondus de l'événement de la résurrection que si jamais le divin Maître ne le leur eût annoncé et ne leur en eût donné des gages. Et c'est eux qui portent contre eux-mêmes cet humiliant témoignage par leurs propres récits, et qui y impriment par là le cachet de la plus naïve sincérité.

Et il y a là une économie admirable. Pour être des

témoins non suspects auprès de tous les incrédules à venir, il fallait, non-seulement que les Apôtres fussent sincères, mais qu'ils ne fussent pas prévenus par une foi qui aurait dominé l'événement : il fallait qu'ils fussent dans la même disposition d'incrédulité que tous ceux que leur témoignage devait convaincre; qu'ils en fussent comme les représentants; qu'ils vissent la résurrection comme nous l'aurions vue, afin que nous la vissions nous-mêmes en eux.

Parcourons les diverses scènes de ce grand événement, et assistons-y, en quelque sorte, pour bien nous convaincre du grand témoignage qui en sort pour la foi.

Ce ne sont pas les apôtres d'abord, ce sont les femmes qui se rendent les premières au sépulcre, et Marie-Madeleine la première. Mais elles n'y sont pas conduites par l'espoir de la résurrection, bien que le troisième jour soit arrivé. Elles y vont embaumer le corps du Sauveur pour en retarder la corruption. Elles ne le trouvent pas; elles voient la pierre qui le couvrait renversée, et la pensée ne leur vient pas qu'il puisse être ressuscité. Madeleine *court* à Simon-Pierre lui dire..... Quoi? Il est ressuscité? Non : *Ils ont enlevé le Seigneur du sépulcre et nous ne savons pas où ils l'ont placé*[1]. Les

1. Cucurrit ergo... et dicit illis : Tulerunt Dominum de monumento, et nescimus ubi posuerunt eum. (Joan., xx, 1, 2.)

deux autres femmes, Marie et Salomé, pénètrent cependant dans le sépulcre : elles sont *consternées*[1] de ne pas y trouver le corps de Jésus. Deux Anges éclatants leur apparaissent. *Pourquoi cherchez-vous parmi les morts celui qui* est vivant? leur disent-ils : il est ressuscité, comme il l'a dit. *Souvenez-vous* de quelle manière il vous a parlé... *Allez donc* vite dire à ses disciples et à Pierre qu'il est ressuscité... *Elles se ressouvinrent alors des paroles de Jésus*[2], et encore *s'enfuirent-elles, toutes tremblantes, saisies de crainte et transportées de joie*[3].

Telle est la première impression produite par la résurrection du Sauveur sur Marie-Madeleine et les saintes femmes. Assurément, il n'y a rien là, dans cette grossière méprise, dans cet oubli, dans cette inintelligence des paroles de Jésus, dans ce trouble et ce désordre d'une foi éclipsée par la nature, rien qui ne soit le contraire de cette prédisposition de crédulité à la résurrection que suppose M. Renan. Il y a ceci de particulier même, que Marie-Madeleine, de laquelle il fait partir l'étincelle électrique de cette crédulité, est la seule des femmes précisément qui, par son empressement à croire au fait naturel d'un *enlèvement* du corps de Jésus et à

1. Dum mente consternatæ essent de isto. (Luc, XXIV, 4.)
2. Et recordatæ sunt verborum ejus. (*Ibid.*, 8.)
3. Cum timore. (Matth., XXVIII, 8.)

l'annoncer, ait été étrangère à l'*hallucination* de l'apparition des Anges.

Maintenant, est-il vrai que cette étincelle, qui avait trouvé une disposition si tardive chez les deux autres femmes, ait gagné la troupe apostolique comme un éclair? Reprenons la suite du récit.

Avertis par Marie-Madeleine, Pierre et l'autre disciple que Jésus aimait vinrent au sépulcre en courant. Mais cet autre disciple *courut plus vite* que Pierre et arriva le premier au sépulcre[1]. Et se baissant, il vit les linges à terre, mais *il n'entra pas*. Simon-Pierre vint après lui, et, s'étant baissé pour regarder, il n'aperçut que les linges placés à terre; puis, *étant entré dans le sépulcre*[2], il vit le suaire qu'on avait mis sur la tête de Jésus séparé des linges et plié dans un endroit à part. Alors cet autre disciple, qui était arrivé le premier au sépulcre, y entra, et il vit, et *il crut*. — Il crut quoi? que Jésus était ressuscité? — Nullement. Il crut ce qu'il n'avait pas cru sur le rapport de Madeleine, et ce

1. Jean, xx, 3, 4. — Ce disciple est celui même qui rapporte le fait. Il courut plus vite parce qu'il était plus jeune, et peut-être aussi parce qu'il aimait davantage Jésus, mais, comme Madeleine, d'un amour encore bien *naturel:* précipité à *voir,* pesant à croire.

2. *Ætate prudentior,* dit Grotius, *ideoque diligentius omnia explorans.* Que de nuances de vérité dans l'Évangile! Et comme tous ces détails de curiosité encline à voir et à vérifier sont opposés à la foi, encore plus à la crédulité sur parole!

qu'il était venu vérifier : qu'on avait *enlevé* le corps du Sauveur; *car*, dit-il lui-même, comme historien, *ils ne comprenaient pas encore l'Écriture, selon laquelle il fallait que le Christ ressuscitât d'entre les morts*[1].

Voilà la première conduite des Apôtres : inintelligente du surnaturel, curieuse, défiante, précipitée à voir, tardive à croire : telle en un mot qu'il convient à des témoins historiques.

Ces muets témoignages ne suffisant pas, il faut que Jésus-Christ lui-même apparaisse pour convaincre une incrédulité si naturelle. Il apparaît une première fois à Madeleine. Les disciples s'en étant retournés chez eux, cette fidèle suivante de Jésus resta près du sépulcre pleurant, et en pleurant elle se pencha et regarda dedans. Elle vit deux anges assis qui lui dirent : Pourquoi pleurez-vous? A quoi elle répondit : Parce qu'*ils ont enlevé* mon Seigneur, et je ne sais où ils l'ont mis. Ayant dit cela, elle se retourna, et vit Jésus debout : et elle ne savait pas que c'était lui. Jésus lui dit : Femme, pourquoi pleurez-vous? Elle, pensant que

1. Et vidit, et credidit; nondum enim sciebant Scripturam, quia oportebat eum a mortuis resurgere. — Joan., xx, 8, 9. — Le sens de ce *credidit*, comme se rapportant, non à la résurrection, mais à l'enlèvement du corps du Sauveur, ne saurait être douteux, d'après cette réflexion de saint Jean, et l'objet même de la venue des disciples au sépulcre, qui était de vérifier le rapport de Madeleine. *Credidit certò abesse corpus*, dit Grotius, *quod Mariæ Magdalenæ referenti non crediderat*. — Annot. ad Joan.

c'était le jardinier, lui dit : Si c'est vous qui l'*avez enlevé*, dites-moi où vous l'avez mis et je l'emporterai. Jésus lui dit : Marie. Elle, se retournant, lui dit : Maître. Jésus lui dit : Ne me touchez point; mais allez à mes frères, et dites-leur (pour moi) : Je monte vers mon Père et votre Père, mon Dieu et votre Dieu[1]. Marie-Madeleine *vint*[2] aux disciples, disant : Qu'elle *aurait* vu le Seigneur, et qu'il lui *aurait* dit cela[3].

1. Quelle tendre expression du Fils de Dieu pour les hommes : *Mes Frères*, expression dont la force s'accroît de l'événement de sa mort et de sa résurrection, qui l'ont fait *nos prémisses, le premier-né et ressuscité d'entre ses frères*. Mais, en nous rendant tels, et en nous faisant fils de Dieu aussi, il ne peut faire que ce soit au même titre que lui : ce ne sera qu'à titre d'adoption. Aussi se distingue-t-il de nous par rapport à son Père, en ne disant pas *notre* Père, *notre* Dieu, mais *mon Père et votre Père*, *mon Dieu et votre Dieu*. Mon Dieu, parce que je suis *homme* : mon Père à un autre titre que le vôtre, parce que je suis son Fils par génération, et son égal par essence, parce que je suis *Dieu*. Que de vérités exprimées et ménagées dans l'Évangile, et que tout cela est au-dessus des vues rampantes de nos critiques !

2. Quand il s'agit d'annoncer Jésus *ressuscité*, elle *vint*. Précédemment, quand il s'est agi d'annoncer Jésus *enlevé*, selon qu'elle le croyait, elle a *couru*; dans ce cas-ci, emportée par son amour et par son imagination ; dans l'autre, retardée par ce même amour et par son hésitation. Toutes ces nuances sont à observer et à admirer. Ce sont autant de vestiges de la vérité, qui la révèlent plus que les plus grands traits, et qui sont en sens contraire de la supposition de M. Renan et des vues de l'incrédulité.

3. Le vrai texte n'est pas comme d'après la Vulgate, *quia vidi Dominum*. J'ai vu le Seigneur. Mais, comme le fait observer Grotius, *Quod vidisset Dominum*, *qu'elle* AURAIT *vu le Seigneur*, qu'elle avait vu une apparence du Seigneur. » Car, observe

Quel récit ! quel tableau ! comme la vérité y respire, et que l'art en est loin[1] ! Admirons-y le caractère de Madeleine. Comme il est fidèle à lui-même, tel qu'il s'est révélé la première fois, sous la plume d'un autre Évangéliste[2], lorsqu'elle vint baiser, arroser de ses larmes et essuyer de ses cheveux les pieds du Sauveur, chez le Pharisien ! Comme c'est bien la même que nous retrouvons ici, et dans cette persistance au tombeau, et dans ces larmes qu'elle ne cesse de verser, et dans ces paroles si naïvement tendres : *Si c'est vous qui l'avez enlevé, dites-moi où vous l'avez mis, et je l'emporterai.*

Que peut-on voir de plus vrai, de plus naturel, de plus touchant ; mais aussi de plus éloigné de la prédisposition de foi à la résurrection ? Madeleine imagine tout, croit tout, voit tout, excepté JÉSUS ressuscité. Son hallucination consiste à ne pas le reconnaître, même quand il est là, et à y voir le *jardinier*.

Voilà comment *la passion d'une hallucinée a donné au monde un Dieu ressuscité !*

« Grotius, elle doutait encore si ce n'était pas une vision incor-
« porelle. » — Voilà la vérité textuelle, de plus en plus contraire au roman de *Madeleine hallucinée*.

1. Et cependant, chose admirable, c'est ce qui a le plus inspiré l'art. Cela doit être, l'Évangile étant divin, et cela le prouve.

2. De saint Luc, ce qui prouve manifestement la vérité du personnage de Madeleine et de tout ce qui en est raconté par deux Évangélistes si différents.

Mais enfin, maintenant qu'elle a reconnu le Verbe de vie à sa voix, cette voix si tendre pour elle et pour les Apôtres, portée par elle, va trouver dans ceux-ci un écho sympathique, *une créance facile*, grâce à *la trace que Jésus a laissée dans le cœur de ses disciples?*

Voyons :

Une seconde apparition de JÉSUS vient s'ajouter à la première, pour multiplier les premiers témoignages de la résurrection aux Apôtres. Cette apparition advint aux autres saintes femmes revenant du sépulcre où les Anges leur avaient apparu. Le CHRIST se présente à elles sur le chemin, et elles (déjà préparées à cette apparition par celle des Anges) s'approchèrent de lui et l'adorèrent en lui baisant les pieds. Cependant les Apôtres, informés par elles et par Marie-Madeleine de ces apparitions de JÉSUS, *prirent ces propos pour du délire et ne les crurent point*, au rapport de trois Évangélistes[1].

M. Renan n'aurait pas été plus incrédule.

Cette incrédulité des Apôtres qui ne s'est pas laissé entamer par des témoignages si formels, par des messagers de JÉSUS si exprès, va être enfin dissipée par la vue de JÉSUS lui-même. Mais comment? et que cette troi-

1. Et illi audientes *non crediderunt*. Marc, XXVI, 11. — Et visa sunt ante illos, *sicut deliramentum*, verba ista : et non crediderunt illis. Luc, XXIV, 11.

sième apparition va faire ressortir cette incrédulité avant de la convaincre !

Ici vient se placer l'apparition de JÉSUS aux disciples d'Emmaüs, qui est dans toutes les mémoires, et qu'il faut relire tout au long dans le texte[1]. Malheur à qui ne voit pas la vérité sortir de chaque trait de ce vivant récit, et qui, sa lecture achevée, ne ferme pas le livre en disant : Je crois ! Quelle absence d'invention, quel charme de naturel dans cet acheminement des deux disciples, s'entretenant de tout ce qui s'était passé ; dans cette survenance de JÉSUS, les joignant dans la route, et marchant avec eux sous la forme d'un voyageur que leurs yeux *retenus* ne reconnaissent pas[2] ; dans cette question par laquelle il lie conversation avec eux : *De quoi vous entretenez-vous ainsi tout tristes en marchant ?* et dans cette réponse de l'un d'eux : *Êtes-vous seul si étranger dans Jérusalem que vous ne sachiez point ce qui s'y est passé ces jours-ci ?* Et enfin dans cet étonnement interrogatif de JÉSUS qui amène le récit de tout ce que nous avons vu, mais qui reparaît dans la bouche des disciples avec un accent de découragement et d'incrédulité inimitable ! « Or espérions-

1. Luc, XXIV, 10, 32.
2. L'incrédulité des Apôtres était telle, que JÉSUS même présent, ils ne le voyaient pas, par un aveuglement surnaturel, comme si leur incrédulité naturelle ne nous eût pas offert assez de garantie.

« nous, *sperabamus*[1] que *ce fût celui* qui devait déli-
« vrer Israël : néanmoins, avec tout cela, c'est au-
« jourd'hui le troisième jour que ces choses sont adve-
« nues. Et quelques-unes des femmes d'entre nous
« nous ont effrayés, lesquelles ont été avant le jour au
« sépulcre, et n'ayant pas trouvé son corps, sont venues
« disant que, *même* elles avaient vu une vision d'anges,
« lesquels disent qu'il vit. Et pareillement plusieurs de
« nous sont allés au sépulcre, et se sont convaincus de
« ce que les femmes avaient dit ; mais pour lui ils ne
« l'ont point trouvé[2]. » C'est là le plus naïf miroir de l'âme des disciples de JÉSUS, la confession la plus humiliante de leur prostration morale, d'où le *fait* seul de la manifestation de JÉSUS pourra les faire revenir, et qui en est par conséquent le plus parfait de tous les témoignages. Voyez aussi comme, avant cette manifestation, JÉSUS confond tant d'incrédulité et l'accuse par ces paroles : *O insensés et cœurs tardifs à croire tout ce qu'ont dit les prophètes, ne fallait-il pas que le Christ souffrît ces choses et entrât ainsi dans sa gloire?* leur interprétant ensuite, en commençant par Moïse et les Prophètes, tout ce qui le concerne dans les Écri-

1. *Vox indicans magnum fidei deliquium*, dit très-justement Grotius.

2. Que tout ce langage des disciples est appesanti, en quelque sorte, d'incrédulité ! et quel intérêt dramatique lui donne la présence du divin interlocuteur dont ils parlent ainsi à lui-même !

tures! Cependant, malgré cette explication, malgré ce langage qui révèlent le Dieu, malgré ce qu'ils dirent plus tard : *Notre cœur n'était-il pas tout brûlant au dedans de nous, lorsqu'il nous parlait dans le chemin et nous ouvrait les Écritures?* ils ne croient pas, ils ne reconnaissent pas encore ce Jésus dont la parole les embrasait, et il faut (enseignement profond à ceux qui attendent d'avoir une foi complète pour la puiser aux Sacrements, qui la vivifient et la consomment), il faut que le Christ se donne en nourriture à leur corps et à leur cœur pour apparaître enfin à leur esprit : alors seulement *leurs yeux s'ouvrirent et ils le reconnurent.*

Je le demande, cette troisième apparition ne confond-elle pas encore cette supposition de *créance facile* que l'annonce de la résurrection aurait trouvée dans les Apôtres?

Cette vérité surabonde encore dans les autres apparitions de Jésus.

La quatrième, à Simon-Pierre, est mentionnée sans autre détail[1]; mais nous avons vu déjà quelle avait été l'incrédulité de ce chef des Apôtres au tombeau du Sauveur. Quant aux dix autres apôtres qui avaient connaissance de cette apparition et de celle que

1. Luc, xxiv, 34.

les disciples d'Emmaüs vinrent leur raconter, *ils ne pouvaient encore y croire* [1].

Ils étaient dans cette disposition, lorsque JÉSUS fit sa cinquième apparition au milieu d'eux, et leur dit : Le paix soit avec vous ! c'est moi : ne craignez point. Mais eux, pleins de trouble et de frayeur, *croyaient voir un esprit* [2]. Alors Jésus *leur reprocha leur incrédulité et la dureté de leur cœur*, de n'avoir pas cru ceux qui avaient vu qu'il était ressuscité [3]. Et il ajouta : « Pourquoi ces pensées d'incrédulité montent-elles « encore dans vos cœurs ? Voyez mes mains et mes « pieds, et que c'est bien moi : touchez et voyez ; un « esprit n'a ni chair ni os comme vous voyez que j'ai. « Et, ayant dit cela, il leur montra ses mains et ses « pieds. Mais, *comme ils ne croyaient pas encore*, hors « d'eux-mêmes d'étonnement et de joie, il dit : Avez-« vous ici quelque chose à manger ? Et lorsqu'il eut « mangé devant eux, prenant ce qui restait, il le leur « donna [4] et leur dit : Vous voyez ce que je vous ai an-« noncé lorsque j'étais avec vous, qu'il fallait que tout

1. Nec illis crediderunt. — Marc, XVI, 13. Luc, XXIV, 35.

2. Luc, XXIV, 36, 37. — Un esprit de mensonge comme le mot *esprit* tout seul le signifie dans le langage de l'Évangile.

3. Marc, XVI, 14.

4. Cette circonstance sensible et sacramentelle de la *fraction du pain*, de la communion de nourriture, qui avait déjà ouvert les yeux aux disciples d'Emmaüs, fut celle qui décida la conviction des Apôtres, comme saint Pierre le rapporte dans les *Actes*.

« ce qui était écrit de moi dans la loi de Moïse et dans « les Prophètes s'accomplît. Alors *il leur ouvrit l'es-* « *prit*, pour qu'ils comprissent les Écritures, et com- « ment il fallait que le CHRIST souffrît et qu'il ressus- « citât d'entre les morts le troisième jour [1]. »

C'est donc toujours l'*incrédulité* que rencontrent les apparitions de JÉSUS et qui les détermine ; et une incrédulité telle, qu'elle dut représenter celle de tous les temps, la nôtre, la vôtre, pour la convaincre de son irrécusable témoignage. Aussi JÉSUS ajoute-t-il immédiatement : « Vous êtes témoin de ces choses [2]. » Il dira plus tard, « Vous *serez* mes témoins en Judée, en Sa- « marie et jusqu'aux extrémités de la terre [3]. » Il dit maintenant, « Vous *êtes* témoins de ces choses, » *testes estis horum;* vous l'êtes dans le présent, pour l'être dans l'avenir : je forme, je dispose en vous des témoins historiques de ma résurrection pour la foi du monde, qu pourront lui dire un jour avec assurance : « Ce Jésus, « Dieu l'a ressuscité, ce dont nous sommes tous té- « moins [4], » et c'est à cette fin que je multiplie les constatations irrécusables de votre incrédulité, et de la vérité du grand fait dont elle est l'épreuve. Quelle admirable économie! et que JÉSUS-CHRIST est en droit de nous

1. Luc, XXIV, 38, 46.
2. *Id.*, XXIV, 48.
3. Actes, I, 8.
4. *Id.*, II, 33.

reprocher, à nous aussi, la dureté de nos cœurs, de ce que nous ne croyons pas *ceux qui l'ont vu ressuscité* d'une manière si convaincante et si palpable !

Que dire maintenant de l'incrédulité apostolique personnifiée dans saint Thomas ? *Si je ne vois dans ses mains l'empreinte des clous*, avait dit cet Apôtre, *et ne mets mon doigt là où étaient les clous et ma main dans son côté, je ne croirai point.* C'est cette incrédulité pesante et charnelle qui détermine la sixième apparition de Jésus et ces paroles que tous les siècles émus ont redites et rediront : *Mets ton doigt là, Thomas, et vois mes mains ; approche ta main et mets-la dans mon côté ; et ne sois pas incrédule, mais fidèle.* Et Thomas s'écriant : *Mon Seigneur et mon Dieu !* Jésus lui dit : *Parce que tu as vu, Thomas, tu as cru. Heureux ceux qui n'ont point vu et qui ont cru* [1] !

Ce cri de saint Thomas : « Mon Seigneur et mon « Dieu ! » est sublime de force et de sentiment. C'est l'explosion de la foi retardée et qui se rachète. Il est remarquable que ce nom de *Dieu*, appliqué à Jésus-Christ, sorte ici pour la première fois de la bouche des Apôtres, comme désormais démontré par le prodige de la résurrection ; et que ce soit le plus incrédule, mais, à raison même de cette incrédulité, le plus éprouvé des témoins de la résurrection, qui professe le premier, en

1. Jean, xx, 24, 29.

termes absolus, la divinité de Jésus-Christ. Il est remarquable enfin que ce même Apôtre, d'abord le plus incrédule, soit celui qui ait porté ensuite la foi le plus loin, et qui, isolé de tous les autres, dans les Indes et en Chine, ait vécu le plus de sa foi propre et individuelle : tant l'événement de la résurrection l'avait convaincu ! — Tout cela est admirable et ravissant d'évidence.

Une septième apparition de Jésus-Christ à ses disciples eut lieu près de la mer de Tibériade [1], et là encore Jésus est obligé de se faire reconnaître à des signes palpables d'existence.

La huitième et dernière apparition fut celle qui eut lieu à l'Ascension de Notre-Seigneur. Là encore, *il s'en trouva qui doutèrent* [2]. Là encore Jésus reprocha à ses disciples leur incrédulité et la dureté de leur cœur [3]; là, enfin, il leur ouvrit une suprême fois les Écritures, et les envoya porter dans le monde le flambeau de la foi qu'ils n'avaient pas eux-mêmes complétement encore, et qui devait être le don de ce Saint-Esprit, de cette Vertu d'en haut qu'il promet de leur envoyer en s'en allant.

1. Jean, xxi, 1, 14.
2. Quidam autem dubitaverunt. — Matth., xxviii, 17.
3. Et exprobravit incredulitatem eorum et duritiam cordis, quia iis qui viderant eum resurrexisse, non crediderunt. — Marc, xvi, 14.

Voilà l'histoire authentique, véridique de la résurrection du Sauveur.

Je demande s'il y a, dans toute l'histoire, un fait aussi éprouvé, par l'incrédulité même et le désintéressement des témoins. L'incrédulité des Apôtres à la résurrection est *proverbiale.* Le récit qu'ils en font eux-mêmes est une confession. On ne peut pas imaginer plus de garanties, si ce n'est la foi qu'ils déployèrent lorsque le fait, si éprouvé, les eut enfin convaincus.

Si donc, pour admettre que la résurrection du Sauveur a été chimérique, il faut supposer avec M. Renan une prédisposition à y croire et une facilité de persuasion dans les Apôtres, décidément c'est l'événement le plus attesté, le plus réel de l'histoire.

Voilà pour la preuve historique.

Voyons maintenant la démonstration morale.

III

Cette démonstration, on peut le dire, ne laisse pas d'issue à ceux qui auraient pu échapper à la preuve historique. Elle pourrait se passer de celle-ci, qui pourrait à son tour se suffire à elle-même. Mais toutes deux forment un corps de certitude qui subjugue le scepticisme en saisissant la conviction par tous ses éléments. Aussi a-t-elle vu l'incrédulité la plus aventureuse baisser devant elle son pavillon.

Elle peut prêter à de beaux développements; mais elle peut aussi se réduire à des termes bien simples.

L'auteur de l'*Art de penser et de raisonner,* Condillac, la formulait ainsi :

« Comment ces hommes si lâches sont-ils devenus « si courageux? C'est qu'ils ont été convaincus; et ils « l'ont été parce qu'ils ont vu. Toutes les circonstances « des apparitions de Notre-Seigneur prouvent qu'ils « n'ont pas cru légèrement. — Si je ne parlais que des « motifs que nous avons de croire (que de la preuve « historique), l'incrédule pourrait dire que les Évangé- « listes ont inventé ces faits. Mais les Apôtres n'auraient « pas pu croire sur des faits que les Évangélistes au- « raient inventés depuis. S'ils ont cru, ils ont donc vu; « et les faits n'ont pas été inventés. Or, il n'est pas « douteux qu'ils n'aient cru[1]. »

Saint Jean Chrysostome réduisait cette démonstration à ces termes encore plus simples :

« Il n'est que trop commun d'oublier après leur mort « ceux qu'on a aimés le plus tendrement. Les Apôtres « ont abandonné et renoncé Jésus-Christ pendant « qu'il vivait; ils meurent pour lui quand il a été cru- « cifié. Ils l'ont donc vu ressuscité. »

Je ne comprends pas ce qu'on peut répondre à cela. C'est la nature humaine qui, dans la conduite des Apô-

1. *Considérations sur les progrès de la Religion dans les trois premiers siècles.*

tres, suppose et prouve invinciblement le fait de la résurrection.

Étudions un peu cette conduite.

Il est certain (car les Évangélistes doivent être crus au moins dans ce qu'ils nous disent contre eux-mêmes) que, pendant la vie de Jésus-Christ, les Apôtres n'avaient pour lui qu'un attachement inintelligent et grossier, qui les faisait se méprendre à chaque instant sur le sens spirituel de la félicité et de la puissance qui faisaient le fond de toutes ses promesses. Souvent on les vit hésiter entre lui et ses ennemis, quelquefois même partager de ceux-ci l'incrédulité et les murmures. L'un d'eux le trahit ouvertement. Toutefois ils restèrent auprès de sa personne tant qu'elle fut l'objet de l'admiration publique, et qu'ils purent s'enorgueillir de ses faveurs. C'est à ce prix qu'ils avaient quitté leurs filets, qu'un secret penchant d'habitude et de défiance leur fit reprendre plusieurs fois : pêcheurs et apôtres en même temps. Mais le moment de la grande épreuve arriva. Pour les fortifier, ce bon Maître leur donna, dans un dernier banquet, les témoignages les plus touchants de son amour, et les assurances les plus réitérées du prochain accomplissement de ses promesses. Il ne leur dissimula pas les ignominies, les souffrances et la mort qu'il avait à traverser; mais il fit briller au travers l'espérance de sa résurrection, et l'effusion de cet Esprit qui devait leur apprendre toutes choses et réaliser par

eux cette domination universelle qui était la grande attente héréditaire de leur nation. Éblouis de cette espérance, et sans doute aussi touchés de tant d'amour, ils promirent d'être fidèles. Pierre surtout, leur chef, jura de rester inébranlable quand même tous les autres fléchiraient. Mais vaines promesses! chimérique ardeur que la confidence sympathique de Jésus-Christ allumait dans ces âmes simples, mais que l'affreuse réalité de sa passion et de sa mort ignominieuse allait abattre en s'interposant entre eux et lui. Bientôt, en effet, il ne nous apparaît plus que seul entre les mains de ses bourreaux. Dans le commencement, Pierre le suit encore, mais *de loin, et pour voir ce que tout cela deviendra*[1]. Un instant après il le renie à la voix d'une simple servante, et, par trois fois, il proteste qu'il ne l'a jamais connu. Enfin, cette troupe timide, digne d'un tel chef, se dissipe si bien, qu'on n'en rencontre plus un seul dans la suite, si ce n'est Jean, dont la compatissante amitié reparaît, parmi les femmes, au pied de la croix, alors que la mort de la victime désarme ses bourreaux, et qu'il n'y a plus à lui donner que la sépulture.

Toutefois, dans ce profond naufrage de la fidélité apostolique où nos pêcheurs se montrèrent si parfaitement hommes, tout espoir n'aurait pas dû, ce semble, les abandonner, puisqu'il n'était rien arrivé que leur

1. Luc, XXII, 54.

Maître ne leur eût annoncé, et que c'était après sa mort qu'il avait ajourné la manifestation de sa puissance. Il pouvait ressusciter le troisième jour, comme il l'avait promis. N'importe, cet espoir avait été impuissant pour les tenir ralliés. Qu'eût-ce dont été si le CHRIST n'eût pas en effet ressuscité? Non-seulement ce faible sentiment d'espoir eût achevé de les abandonner, mais encore il se fût nécessairement tourné en un juste dépit d'avoir été ses dupes.

Par le fait, nous les avons vus dans les diverses apparitions du CHRIST ressuscité encourant cette juste apostrophe : *O stulti et tardi corde ad credendum!*

Un dernier trait vient achever ce tableau de l'incrédulité et du découragement apostolique : il est simple, mais significatif; et c'est Pierre, le chef de la troupe, qui va nous le fournir. *Je m'en retourne pêcher*, dit-il dans le même temps à Thomas et à quelques autres disciples. *Et nous aussi, nous y allons avec toi,* lui répondirent ceux-ci [1].

Voilà les apôtres redevenus pêcheurs. Jusque-là ils avaient espéré, quoique faiblement, *sperabamus;* mais maintenant voici le chef lui-même qui donne le signal et l'exemple de l'abandon, *vado piscari,* et qui retourne à ses filets.

Tels étaient les Apôtres, alors même que la présence

1. *Vado piscari... Venimus et nos tecum.* (Joan., XXI, 3, 4.)

de Jésus-Christ, ou son souvenir récent, ou enfin l'espoir de ses promesses, pouvaient encore les émouvoir : gens simples, mais grossiers, incapables de dévouement, de courage, de foi, de rien de généreux et d'extraordinaire, et retombant pesamment dans leur naturelle condition.

Et cependant, voici qu'à quelques jours de là nous retrouvons ces mêmes hommes réunis tous en un seul projet, qui est de mourir pour Jésus-Christ, de prendre sa croix et de la faire adorer dans cette même ville où elle fume encore de son sang, au sein de ce peuple qui a crié naguère : *Qu'on le crucifie, et que son sang retombe sur nous et sur nos enfants!* en face de ces mêmes Pharisiens, de ces mêmes pouvoirs qui ont soulevé ce peuple et légalisé sa rage sanguinaire. C'est dans cette même ville, dis-je, au milieu de ce même peuple, en face de ces mêmes magistrats, que les Apôtres, si lâches à défendre Jésus-Christ quand il vivait, sont résolus à le faire adorer quand il est mort. Leur zèle pour la gloire de ce supplicié, de ce maudit, ne se borne pas là : c'est toute la Judée, toute la Samarie, l'Asie Mineure, la Grèce, Rome même, qu'ils veulent faire tomber à genoux, au pied de l'instrument de son supplice. Ce n'est pas assez pour leurs âmes dévouées, elles convoitent encore davantage, et l'univers tout entier est saisi dans les étreintes de leur prosélytisme. Eux, si circonspects et si tardifs à croire, si fu-

gitifs et si dispersés ; eux redevenus pêcheurs, les voilà tout à coup redevenus Apôtres. Ils se raffermissent pour ne plus broncher ; ils avancent pour ne plus reculer : pas un traître ! pas un dissident ! Et les moqueries, et les menaces, et les tourments, et la mort, pleuvent de tous côtés : et Jésus-Christ n'est plus là, et il est mort, et il n'a pas tenu sa promesse de ressusciter, et tout est perdu jusqu'à cette frêle espérance !...

Qui que vous soyez, consultez votre nature humaine, et demandez-vous si tout ceci n'en est pas le démenti, cent fois plus inadmissible que la résurrection ; parce que la résurrection surpasse la nature en l'élevant, et que ceci la renverse en la heurtant.

D'où a pu venir tout à coup, dans de tels hommes et dans de telles circonstances, cette confiance? d'où cette opiniâtre énergie? d'où ce zèle et cette assurance qui se rient de tout, et ne craignent pas la mort non-seulement pour elle-même, mais pour le renversement de leur entreprise?... S'ils ont vu le Christ ressuscité, s'ils l'ont bien vu, s'ils l'ont tous vu, s'ils ont reçu la force invincible de l'Esprit de Dieu, s'ils font eux-mêmes, à chaque instant, l'expérience de cette assistance surnaturelle en opérant des miracles, s'ils guérissent des boiteux de leur ombre seule, s'ils ressuscitent des morts, s'ils font trembler les démons, je conçois qu'ils ne tremblent pas, je conçois que le zèle et l'amour de la vérité, dont ils portent en eux tant de gages, les em-

portent, et qu'ils défient l'univers, sûrs de le régénérer avec le secours de celui qui l'a créé ; je conçois toute leur vie sainte et apostolique, je conçois leur mort héroïque et généreuse : je conçois tout et j'admire !... Mais, si tout cela n'est pas ; si le CHRIST est resté dans le tombeau, s'il ne leur est pas indubitablement apparu comme ils le disent ; si la pusillanimité et la défiance dont ils n'avaient pu se défendre, lui vivant, sont justifiées par une mort sans retour ; si rien de nouveau ne s'est passé en eux et autour d'eux depuis que nous les avons laissés tremblants et fugitifs, n'espérant plus, et rentrant dans leurs bateaux de pêcheurs... oh ! alors, je n'y conçois plus rien, toute ma raison se perd dans un chaos d'impossibilités sans issue ; et au lieu d'un événement que je comprends très-bien pouvoir être dans l'ordre surnaturel, qui dépasse la nature sans choquer la raison, qui l'élève même et la ravit en se nouant à un vaste ensemble de faits et de vérités qui précèdent et qui suivent, et dont l'enchaînement compose le tout le plus harmonieux, — je me trouve avoir un événement qui devrait être parfaitement clair et intelligible, puisqu'on le dit naturel, et qui cependant est le renversement de la nature et le désespoir de la raison..... Je ne saurais hésiter : incrédulité et absurdité, c'est trop ! Je me jette du côté où m'apparaissent la raison et la foi.

Voilà ce que je disais dans mes *Études* ; voilà ce que

M. Renan n'a pas entamé, ou plutôt ce qu'il a confirmé en montrant qu'il n'y a rien à y opposer... que *la forte imagination de Marie de Magdala.*

IV

Pour nous convaincre mieux encore de cette capitale vérité, après avoir vu à quel point les Apôtres, si incrédules à la résurrection, en devinrent si convaincus, il est bon d'examiner de quelle manière et avec que accent cette conviction s'exprimait dans leur témoignage.

C'est eux-mêmes que nous allons entendre dans leurs *Actes* et leurs *Épîtres,* documents auxquels les Évangiles ne le cèdent pas en authenticité et en véracité, bien certainement; mais qui ont le privilége d'être complétement admis par l'incrédulité, sans que dans ses plus aventureuses témérités elle ait jamais tenté de les révoquer en doute, bien qu'ils soient émanés des mêmes sources que les Évangiles et qu'ils fassent corps avec eux.

L'événement de la résurrection nous y apparaît, non comme ayant fait sur les Apôtres cette impression d'exaltation et de délire que, dans leur primitive incrédulité, ils attribuaient à ceux qui venaient le leur annoncer; mais à l'état de conviction raisonnée, calme, en parfaite possession d'elle-même, telle enfin que de-

vait être une conviction d'expérience, à l'épreuve de ce premier fonds d'incrédulité sur lequel étaient venus s'asseoir ses éléments.

Ils ne se dissimulent pas, d'abord, et ils ne dissimulent pas au monde, que toute la foi qu'ils prêchent, que tous les sacrifices que cette foi réclame, que tout le Christianisme, en un mot, est suspendu à la vérité de cet événement. Non que tous les autres témoignages de la divinité de Jésus-Christ ne soient pas considérables; mais parce que, sans celui-là qui les consomme et les fait aboutir, ils deviendraient vains.

« Si le Christ n'est point ressuscité, dit saint Paul, « votre foi est vaine. Si dans cette vie seulement nous « espérons dans le Christ et s'il n'est les prémices des « dormants, nous sommes les plus misérables de tous « les hommes [1]. »

C'est là le grand argument apostolique. Et en effet, si Jésus-Christ est ressuscité, il n'a pu ressusciter que par la vertu de Dieu, et à cette fin de dégager la prédiction que lui-même avait faite de ce prodige, et de donner à ses disciples, en sa personne, un gage éclatant de la résurrection future et de la gloire éternelle qu'il leur a promises. Toutes les autres preuves de la divinité de Jésus-Christ, tout l'édifice historique et dogmatique du Christianisme vient ainsi aboutir à l'événement de

1. 2e aux Corinth., xv, 17, 19, 20.

la résurrection de JÉSUS-CHRIST comme à une clef de voûte.—Par contre, si JÉSUS-CHRIST n'est pas ressuscité, il s'est démenti dans l'acte décisif de sa divinité ; toute sa doctrine, qui n'est qu'une prédication de sacrifice, de pénitence, de croix et de mort en vue de la vie et de la félicité éternelle, est une duperie. L'homme est déjà bien misérable dans cette vie, mais les chrétiens qui, à toutes ces misères nécessaires, viendraient encore ajouter toutes les misères volontaires de la discipline évangélique, sans avoir pour garant de la destinée glorieuse qu'ils acquièrent à ce prix cette même destinée réalisée dans leur chef JÉSUS-CHRIST, seraient « les plus misérables de tous les hommes, » *Miserabiliores sumus omnibus hominibus.*

Voilà donc l'argument apostolique. C'est sur le fondement de la résurrection de JÉSUS-CHRIST, que les Apôtres, si personnels, sont devenus si généreux. Ils se le disent à eux-mêmes, ils le disent au monde. Leur foi, à cet égard, est des plus raisonnées et des mieux avisées.

Elle doit donc être des mieux informées.

Et ainsi, l'événement de la résurrection ayant été le gage sur lequel ils ont sciemment livré leur vie à tous les sacrifices, et leur mort à tous les tourments, cette vie et cette mort héroïques deviennent à leur tour, pour nous, le gage éclatant de l'événement de la résurrection.

Aussi saint Paul, dans ce même chapitre où il met ainsi à découvert la raison déterminante de sa foi et de a nôtre, rappelle-t-il les témoignages qui la justifient et la placent au-dessus de tout soupçon d'erreur. — « Le « CHRIST ressuscité *a été vu,* dit-il, de Céphas (Pierre), « et après des onze;—ensuite *il a été vu* par plus de cinq « cents frères ensemble, desquels beaucoup vivent en- « core, et quelques-uns se sont endormis ;—puis encore « *il a été vu* de Jacques, puis des douze Apôtres ; — et « enfin *de moi*, après tous les autres et comme un avor- « ton; car je suis le moindre des Apôtres, et indigne « d'être appelé de ce nom, ayant persécuté l'Église de « Dieu[1]. »

Quel témoignage ! quelle confirmation des récits évangéliques ! quelle conviction éclairée dans ses éléments autant que raisonnée dans ses conséquences ! quel cachet enfin de sincérité et de force dans l'humilité de ce dernier trait, par lequel le grand Apôtre se met au-dessous de tous pour avoir persécuté l'Église de Dieu, et ajoute par là même à tous les autres témoignages de la résurrection celui de son éclatante conversion, résultat immédiat de l'apparition de JÉSUS-CHRIST lui-même[2] !

On conçoit après cela que le grand Apôtre écrive à Timothée : « Endure la peine comme un bon soldat dn

1. 1re aux Corinth., XV, 5 à 9.
2. Actes, XXVI, 19.

« CHRIST JÉSUS... Comprends bien ce que je te dis...
« Souviens-toi que le Seigneur JÉSUS-CHRIST, de la « semence de David, *est ressuscité d'entre les morts*, « selon mon évangile, — pour lequel je souffre jus-« qu'aux chaînes[1]... »

Ce témoignage de saint Paul, si authentique dans le document qui nous le transmet et si éprouvé dans les informations et les raisons qui le constituent, a vu la critique même de Strauss confesser que tout ce qu'elle a pu faire « n'ébranle pas le passage de la première épî-« tre aux Corinthiens, qui, incontestablement authen-« tique, a été écrite vers l'an 59 après JÉSUS-CHRIST, « et par conséquent moins de trente ans après la ré-« surrection. » Et que, « d'après ce renseignement, « nous devons croire que plusieurs membres de la pre-« mière communauté, encore vivants au temps de la « rédaction de l'épître, et, entre autres, les apôtres, « étaient convaincus qu'ils avaient eu des apparitions « du Christ ressuscité[2]. »

Strauss, dominé par la force de la vérité, est entraîné plus loin : Il convient que « les apologistes ont raison « d'insister sur ce point, que l'immense révolution qui « se passa dans l'esprit des apôtres, depuis le plus pro-« fond découragement et la perte de tout espoir, lors « de la mort de Jésus, jusqu'à la foi et l'enthousiasme

1. 2e à Timoth., II, 3, 7, 8, 9.
2. IIIe sect., chap. IV, § 136.

« avec lesquels ils l'annoncèrent comme Messie à la « Pentecôte suivante, *ne s'expliquerait pas* si, dans « l'intervalle, il n'était survenu quelque événement « plein d'une consolation extraordinaire, et en particu- « lier un événement qui les convainquît de la résurrec- « tion de Jésus crucifié [1]. » — A notre avis, dit très-justement M. Coquerel, les quatre volumes de l'ouvrage du docteur Strauss disent infiniment moins *contre* la vérité du Christianisme, que les lignes qu'on vient de lire, écrites par un incrédule tel que lui, ne disent *pour* le Christianisme.

La résurrection de Jésus-Christ est également le premier fait attesté, le premier argument mis en avant dans la prédication des autres Apôtres. « Ce Jésus que « nous vous annonçons, dit saint Pierre, Dieu l'a res- « suscité, *ce dont nous sommes tous témoins* [2]. » — « Non par ouï-dire, ajoute Grotius, mais par tout ce que « nous avons vu, entendu, touché de sa personne. « Nous l'attestons *tous* pareillement, sans que nous « ayons aucun profit à en tirer que les persécutions, « les coups, les chaînes, la mort : c'est pourquoi vous « n'avez aucune raison de ne pas croire à notre té- « moignage [3]. »

Les prêtres et préposés du temple, courroucés de ce

1. IIIe sect., chap. IV, § 137.
2. Actes, II, 33.
3. *Annot. ad Acta.*

que les Apôtres annonçaient ainsi la résurrection de Jésus-Christ, les jetèrent en prison. Ils avaient aussi contre eux un autre grief : c'est un miracle qu'ils venaient de faire à l'appui de leur prédication. Un boiteux dès le ventre de sa mère, que chaque jour on posait à la porte du temple, ayant vu Pierre et Jean qui y entraient, leur demanda l'aumône. Fixant avec Jean les yeux sur lui, Pierre dit : Regarde-nous. Et il les regardait, espérant recevoir d'eux quelque chose. Et Pierre dit : Je n'ai ni argent ni or, mais ce que j'ai, je te le donne : Au nom de Jésus-Christ le Nazaréen, lève-toi et marche. Et, prenant sa main droite, il le leva : et aussitôt les jambes et les pieds de cet homme s'affermirent. Et il entra avec eux dans le temple, devant tout le peuple, marchant et sautant, et louant Dieu. Sur quoi les Magistrats, les Anciens et les Scribes s'assemblèrent dans Jérusalem. Ils firent comparaître devant eux les Apôtres et les interrogèrent sur cet événement ; le boiteux guéri étant là comme témoin. Alors, rempli de l'Esprit-Saint, Pierre leur dit : Princes du peuple et Anciens, sachez, vous tous et tout le peuple d'Israël, que c'est au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ le Nazaréen, que vous avez crucifié et que Dieu *a ressuscité d'entre les morts*, que c'est en ce nom, dis-je, que celui-ci est là debout devant vous. Ce Jésus est la pierre qui, rejetée par vous architectes, a été posée comme la pierre angulaire.

Et il n'y a de salut en aucun autre nom sous le ciel.

Voyant donc la constance de Pierre et de Jean, et informés que c'étaient des hommes simples et sans lettres, ils s'étonnaient... Voyant aussi debout près d'eux l'homme guéri, ils n'avaient rien à dire... Ils leur ordonnèrent donc de sortir du Conseil et conférèrent entre eux. Ils résolurent de s'en tenir à des menaces, à cause du peuple ému de ce prodige. Les Apôtres rappelés, ils leur enjoignirent de ne plus parler ni enseigner au nom de JÉSUS. Mais Pierre et Jean leur répondirent : Voyez s'il est juste que nous vous obéissions plutôt qu'à Dieu. Car *nous ne pouvons pas ne pas parler de ce que nous avons vu et entendu.* Et les Apôtres congédiés rendaient témoignage, avec grande force, *de la résurrection du* SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST[1].

Et maintenant, que l'incrédulité, que M. Renan, que M. Schérer, que M. Havet, qui reconnaissent l'intégrité historique du livre des *Actes* et des *Epîtres* de saint Paul, expliquent tout ceci à leur sens. Qu'ils expliquent le rapport si vivant et si enchaîné de cette conduite postérieure des Apôtres avec les scènes premières de la résurrection dans l'Évangile. Qu'ils persuadent au lecteur, qu'ils se persuadent à eux-mêmes que cet ensemble de récits et de faits, si parfaitement liés et soutenus dans des documents multiples

1. Actes, ch. IV.

et divers, est de la légende : légende dès lors la grande histoire du Christianisme, qui en sort d'un jet si plein et si vigoureux.

Tout est plein de Jésus-Christ ressuscité dans l'histoire. Lui seul fait la valeur de Jésus crucifié. Le Crucifié n'est le salut du monde que parce qu'il a triomphé de la Mort en la recevant; que parce qu'il l'a laissée clouée à la croix en ressuscitant. La Croix est le signe de la victoire. Elle est, dans l'anéantissement et l'ignominie qu'elle représente, une divine ironie à la puissance du mal qui y triomphe. Pourquoi? parce que derrière elle se lève la gloire du Christ triomphant de ce triomphe même du mal; parce que, par elle, le Christ et nous entrons dans cette gloire, « menant dépouillées et captives et publiquement exposées en spectacle, les principautés et les puissances de la mort et du mal, dont il a hautement triomphé dans sa personne[1]. »

La Résurrection est donc le grand fait qui réagit sur toute l'histoire et toute la doctrine de Jésus-Christ. Elle en a par cela même toute l'importance et toute la certitude. Ou plutôt c'est elle qui leur donne cette certitude et cette importance. Aussi elle éclate partout. Jésus-Christ ressuscité apparaît à nos yeux de toute part : dans les Évangiles, dans les Actes, dans les Épîtres,

1. *Ad Colos.*, II, 15.

à travers la vie et la mort des Apôtres, à travers les témoignages des confesseurs et des martyrs, à travers la foi du genre humain : tout part, tout s'élance du sépulcre de Jésus-Christ! Il a pour témoin de sa résurrection celle du monde!

CHAPITRE XIV

LES APOTRES ET L'ÉGLISE

Pour nous renfermer dans le cadre de M. Renan, et en nous référant à nos *Études,* où nous avons traité largement ce sujet [1], nous n'en dirons ici que quelques mots. Mais ces quelques mots, grâce à M. Renan, seront décisifs.

Ce que nous venons de voir des Apôtres suffirait déjà pour apprécier son jugement à leur égard.

Il faut y ajouter, cependant, que les bateliers de Génésareth, convertisseurs du monde, ne s'expliqueraient pas par la seule impulsion en eux de l'événement de la résurrection; et qu'il faut y joindre l'impulsion de l'esprit de Jésus, du Saint-Esprit, reçu dans le prodige de la Pentecôte, et resté l'inspirateur de l'Église.

Ce prodige, rapporté par les Apôtres dans leurs *Actes,* est plus visible en eux, s'il est possible, que celui de la

1. Voir tome III, chap. XII, *De l'Église,* et tome IV, chap. VI, *Établissement du christianisme,* et chap. VIII, *Stabilité du christianisme dans la perpétuité de sa constitution catholique.*

résurrection. Il faut bien que l'Esprit d'en haut soit descendu sur eux, en eux, puisque nous l'y voyons. Le prodige est plus encore dans le résultat que dans le moyen. Le résultat, en effet, suppose le moyen, il l'implique; le moyen effectif, réalisé. Or, ce prodige du résultat, il est sous nos yeux. Il est certain, en effet, par la conduite, par la prédication des Apôtres, par leurs écrits que nous avons dans les mains et où ils nous parlent, que ces obscurs bateliers d'un petit lac de la Judée sont devenus un jour les docteurs du monde nouveau, et ces pêcheurs de poissons des pêcheurs de nations.

Est-ce là un prodige? Assurément, s'il en fut jamais.

Comment l'expliquer?

Humainement? c'est impossible.

Par l'effusion d'un souffle surnaturel? cela est évident; puisque ce souffle, nous le sentons, nous l'entendons en eux; puisque, sorti d'eux, il a rempli le monde et traversé les siècles : *In omnem terram exivit sonus eorum*[1]; puisqu'il s'annonce lui-même en eux.

Ici, l'objet de la foi devient palpable. Pour voir sa démonstration par le prodige, il ne s'agit pas même de croire aux *Actes* des Apôtres, dont l'histoire est incontestée; il suffit de prendre un Nouveau-Testament, de l'ouvrir, et de lire les Épîtres de saint Pierre, de

1. Psalm. XVIII, 5.

saint Jean, de saint Jude, et enfin cette épître de saint Jacques qui, aux yeux de toute saine critique philosophique et même littéraire, effacerait Platon, si la supériorité de l'esprit qui y respire ne la portait au-dessus d'une telle comparaison.

Je cherche une explication autre que celle de la descente de cet Esprit sur les Apôtres, et il ne m'est pas donné de l'imaginer.

Mais M. Renan vient à mon aide. Il nous donne une explication; et, par là, il fait encore l'office de conférencier ne produisant des objections que pour ménager la gloire de les résoudre.

Ici, il n'y aura pas même à résoudre; il suffira d'exposer.

D'abord, qu'étaient primitivement les Apôtres?

C'étaient de « bonnes gens... Rien de ce qu'on ap-« pelle civilisation... n'avait pénétré parmi eux... fa-« milles de pêcheurs, formant une société douce et « paisible [1]. » — « Tous ceux dont on sait quelque « chose avaient commencé par être pêcheurs. En tout « cas, aucun d'eux n'appartenait à une classe sociale « élevée. Seul, Matthieu ou Lévi avait été publicain. « Mais ceux à qui on donnait ce nom en Judée n'é-« taient pas ceux qu'on appelait de ce nom à Rome,

1. *Vie de Jésus*, p. 147-148.

« c'étaient... des employés de bas étage, des doua-
« niers... On ne les nommait qu'en compagnie des « assassins, des voleurs de grand chemin, des gens de « vie infâme... Ces pauvres gens, mis au ban de la so-« ciété, se voyaient entre eux [1]... — Tel était le groupe « qui, sur les bords du lac de Tibériade, se pressait « autour de Jésus. L'aristocratie y était représentée par « un douanier et par la femme d'un régisseur. Le reste « se composait de pêcheurs et de simples gens. Leur « ignorance était extrême; ils avaient l'esprit faible, ils « croyaient aux spectres et aux esprits. Pas un élément « de culture hellénique n'avait pénétré dans ce pre-« mier cénacle; l'instruction juive y était aussi fort « incomplète [2]... »

Voilà ceux que Jésus-Christ ramassa, ou plutôt *choisit,* pour porter la lumière nouvelle par toute la terre. « Il n'est guère possible de douter, dit M. Renan, « qu'il n'ait lui-même choisi parmi ses disciples ceux « qu'on appelait par excellence les « apôtres » ou les « douze [3]. » — Il le leur disait lui-même : *Je vous ai choisis et je vous ai établis, pour que vous alliez* [4]... Et saint Paul se plaît à faire ressortir ce plan de la Sagesse céleste, qui « a choisi les simples pour confondre

1. *Vie de Jésus*, p. 159, 160, 161.
2. *Id.*, p. 164.
3. *Id.*, p. 190.
4. Jean, XV, 16.

« les sages, et tout ce que le monde a de bas et de « méprisable, pour convaincre de faiblesse et de folie « tout ce qui prévaut [1]. »

Ce sont ces mêmes pauvres gens, dont M. Renan nous dit après : « Matthieu fut le *Xénophon* du christianisme naissant [2]. » — « Jean fut le biographe de « Jésus, comme *Platon* l'a été de Socrate [3]. » — « Pierre, dans ce groupe de disciples privilégiés, fut « celui auquel Jésus confia le soin de propager son « œuvre [4]. » Pâles assimilations ! Que sont, en effet, que furent Xénophon, et Platon, et Socrate lui-même, si on les compare aux Apôtres, à Jean le pêcheur, devenu l'aigle de Pathmos, et ravissant d'enthousiasme, par la sublimité de son vol, les platoniciens eux-mêmes ?

Maintenant, comment se fit en eux cette prodigieuse transformation ?

D'abord, elle ne fut ni un développement de leur nature, ni un accident imprévu de l'inspiration. Pour bien témoigner qu'il en était l'auteur et le dispensateur souverain, le CHRIST la leur prédit au plus fort de leur ignorance et de leur obscurité.

M. Renan en convient :

1. 1 Corinth., I, 27, 28.
2. *Vie de Jésus*, p. 152.
3. *Id.*, p. 156, 157.
4. *Id.*, p. 291.

« Son plan, dit-il, était de rejeter les grandes preuves « après sa mort, de ne se révéler complétement qu'à « ses disciples, confiant à ceux-ci le soin de le démon- « trer plus tard au monde[1]. »

Confier à ces pauvres ignorants, qui n'ont manié jusque-là que des filets, le soin *de démontrer au monde* de ce temps, au monde des Néron et des Caligula, la doctrine de Dieu crucifié, qu'ils ne comprenaient alors nullement eux-mêmes! — Comment cela? — C'est une folie de conception, si ce n'est un miracle d'exécution, qui implique un miracle d'assistance.

C'est pourquoi, dit M. Renan, rapporteur fidèle en tout ceci de l'histoire évangélique, « l'Esprit-Saint « envoyé par le Père leur enseignera toute vérité, et « rendra témoignage à celles que lui-même a pro- « mulguées. Jésus, pour désigner cet esprit, se servait « du mot *peraklit,* qui paraît avoir eu dans son esprit « la nuance d' « avocat conseiller, » et parfois celle « d' « interprète des vérités célestes, » de « docteur « chargé de révéler aux hommes les mystères encore « cachés[2]... » Arrêtés, traduits devant les juges, qu'ils « ne préparent pas leur défense; l'avocat céleste leur « inspirera ce qu'ils doivent dire. Le Père leur enverra « d'en haut son esprit, qui deviendra le principe de

1. *Vie de Jésus,* p. 291, 292.
2. *Id.*, p. 298.

« tous leurs actes, le directeur de leurs pensées, leur « guide à travers le monde [1]. »

Tout ceci est parfaitement logique. Le prodige de cette assistance surnaturelle, loin d'être difficile à croire, aide à comprendre le prodige patent de la transformation des Apôtres et du succès de leur mission. L'événement de la Pentecôte, tel qu'il est rapporté dans les *Actes,* est attendu par nous, plus qu'il ne le fut par la foi des Apôtres. Cette foi fondée sur la résurrection était déjà raisonnable; mais la nôtre, fondée en outre sur la grande histoire de la conquête du monde par les Apôtres, n'est plus de la foi, c'est la raison même, qui réclame en quelque sorte le prodige de la Pentecôte comme nécessaire explication de celui de la conversion du genre humain.

Il en résulte, il est vrai, que Jésus-Christ qui a prédit et envoyé cette assistance et opéré ainsi la conversion du monde par douze mariniers, est Dieu. Mais que faire à cela, et comment s'y soustraire? Si c'était article de foi, je le comprendrais; mais c'est article de raison, comme tous les autres fondements du Christianisme. Et qui veut sacrifier sa raison? Il faut être libre penseur pour cela ; il faut pousser l'incrédulité jusqu'à la crédulité la plus débonnaire.

Voyez plutôt :

1. *Vie de Jésus,* p. 310.

« Jésus, dit M. Renan, annonça à ses disciples, un « baptême par le feu et l'esprit... baptême que ceux-ci « *crurent* un jour recevoir, après la mort de Jésus, « sous la forme d'un grand vent et de mèches de « feu[1]. »

M. Renan ne croit pas, lui, à ces *flammes de feu*. Libre à lui. Mais alors il faut qu'il explique autrement la transformation des Apôtres. Il le fait, en effet, mais comment? En croyant et en nous proposant de croire à une autre *flamme,* à un autre prodige, ou plutôt à une palpable niaiserie qui blesse la raison, autant que la communication de l'esprit de Dieu la satisfait.

Après avoir montré, en effet, l'ignorance épaisse des pêcheurs galiléens, il croit avoir paré à l'argument qui s'en élève contre l'incrédulité, par des tours de plume de cette sorte : — « Le beau climat de la Galilée (ce « climat magique qui a fait Jésus, qui a fait le chris- « tianisme) faisait de l'existence de ces honnêtes pê- « cheurs un perpétuel enchantement : *On ne se figure* « *pas* l'enivrement d'une vie qui s'écoule ainsi à la face « du ciel, *la flamme* douce et forte que donne ce per- « pétuel contact avec la nature, les songes de ces nuits « passées à la clarté des étoiles, sous un dôme d'azur, « d'une profondeur sans fin. L'œil clair et doux de ces « âmes simples contemplait l'univers en sa source

1. *Vie de Jésus*, p. 297, 298.

« idéale; le monde dévoilait *peut-être* son secret à la « conscience divinement lucide de ces enfants heureux « à qui la pureté de leur cœur mérita un jour de voir « Dieu[1]. » — Précédemment, M. Renan avait également pris les devants sur la difficulté par cette phrase : — « On peut se figurer ces bonnes gens comme assez « analogues aux meilleures populations du Liban, mais « avec *le don* que n'ont pas celles-ci *de fournir des* « *grands hommes*[2]. »

Voilà donc le climat de la Galilée proposé à notre crédulité comme ayant, par sa *flamme douce et forte*, et par *le don de ses populations de fournir des grands hommes*, fait de Simon, Jean et Jacques et autres *simples gens*, au nombre de douze, les conquérants évangéliques de l'univers.

Croyez cela. A ce prix seul, c'est-à-dire manifestement au prix de votre raison, vous serez affranchi de la foi.

Mais cette raison ne se laisse pas moquer de la sorte. Elle demande comment cette *flamme* et ce *don* de la Galilée, naturellement féconde en grands hommes, n'en ont produit que douze dans toute la suite des âges. — Elle demande comment ces douze ont été produits à la fois, et se trouvent être précisément les Apôtres.— Elle demande comment ces grands hommes ont tant tardé

1. *Vie de Jésus*, p. 165.
2. *Id.*, p. 149.

à le devenir et ont été si simples gens pendant toute la vie de JÉSUS-CHRIST, et comment « la personnalité « de cet homme extraordinaire qui a imprimé un dé- « tour si vigoureux au christianisme naissant, comme « M. Renan dit de Jean, ne se développa que *plus* « *tard*[1]. » — Elle demande comment ce singulier *plus tard* se trouve être précisément le temps où JÉSUS-CHRIST avait prédit que cela arriverait, et où les Apôtres placent l'événement surnaturel auquel ils font remonter leurs lumières. — Elle demande comment c'est précisément encore quand ils eurent quitté le climat *inspirateur* de la Galilée, qu'ils devinrent de grands hommes, et comment, dépaysés à Jérusalem, à Antioche, à Corinthe, à Éphèse, à Athènes, à Rome, parmi les philosophes, devant les magistrats, au sein des multitudes ennemies, sous le fer des bourreaux, seulement alors, ils ont été si éclairés, si supérieurs, si persuasifs et si intrépides. — Elle demande si l'expression de *grands hommes* appliquée à des gens si fort au-dessous et au-dessus de ce caractère, n'accuse pas, toute seule, par son impropriété et sa dissonance, l'incrédulité qui refuse d'y voir des organes surnaturels de la révélation. — Elle demande enfin comment ces mêmes hommes *à l'œil clair et doux, à la conscience divinement lucide, à qui la pureté de leur cœur mérita un jour de voir*

1. *Vie de Jésus*, p. 156.

Dieu, n'auraient été qu'une bande de comédiens jouant l'inspiration et le don des langues, et comment tout l'univers aurait été et serait encore la dupe de cette jonglerie.

Voilà tout ce que demande la raison à vous ses prétendus apôtres, qui n'êtes que ses surborneurs, qu'elle commence enfin à reconnaître.

Entre les apôtres de la foi et les apôtres de l'incrédulité, son choix est fait.

M. Renan parle peu de l'Église dans son livre. Ce qu'il en dit, cependant, est à recueillir comme aveu.

Jésus, dit-il, « jette avec une *rare sûreté de vues* les « bases d'une Église *destinée* à durer[1]. » « Les *douze* « formaient un groupe de disciples privilégiés où Pierre « gardait sa primauté toute fraternelle, et auquel Jésus « confia le soin de propager son œuvre[2]. »

On ne peut exprimer plus exactement : — l'institution et les destinées de l'Église; — la primauté pontificale; — et enfin la direction souveraine attachée à cette primauté.

J'ajoute qu'on ne peut être de meilleure composition à ne pas s'étonner de cette merveille de l'Église subsistante et résistante dans sa faiblesse naturelle, après dix-huit siècles d'assauts, alors qu'on n'y voit pas la force

1. *Vie de Jésus*, p. 290.
2. *Id.*, p. 291.

même de Dieu. Quand l'incrédulité croit pouvoir nier le surnaturel, elle coule le moucheron ; quand il est par trop manifeste, elle avale l'éléphant.

La tradition est également avouée par M. Renan.

« Jésus gardait évidemment pour les douze des se-
« crets qu'il leur défendait de communiquer à tous...
« Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il avait pour les apô-
« tres des enseignements réservés[1]... Inutile de faire
« observer combien l'idée d'un livre religieux, renfer-
« mant un code et des articles de foi, était éloignée de
« la pensée de Jésus. Non-seulement il n'écrivit pas,
« mais il était contraire à l'esprit de la secte naissante
« de produire des livres sacrés... Les Évangiles eurent
« d'abord un caractère privé et une autorité bien
« moindre que la tradition[2]... Il cherchait de toute
« manière à établir en principe que ses apôtres, c'était
« lui-même[3]... »

Toutefois M. Renan n'admet pas qu'il y ait eu dans l'enseignement de Jésus aucune trace de morale appliquée, nulle théologie non plus, nul symbole, nul sacrement.

Mais tous les textes évangéliques se dressent contre cette négation.

On y voit et on y lit manifestement :

1. *Vie de Jésus*, p. 299.
2. *Id.*, *Ibid.*
3. *Id.*, p. 294.

La *Trinité,* dans la notion si multipliée du Père, du Fils, et du Saint-Esprit, et leur intervention distincte et une dans l'œuvre du salut humain. Le Père qui envoie, le Fils qui s'offre et qui vient, le Saint-Esprit qui doit venir : tous trois sensiblement manifestés au Baptême de Jésus-Christ, où le Père proclame en lui le Fils de ses complaisances, et où le Saint-Esprit descend sur lui sous la forme d'une colombe[1].

L'*Incarnation*, dans la scène angélique de l'*Annonciation*, et dans la sublime généalogie du *Verbe fait chair*[2].

La Rédemption, dans tous ces passages où le Sauveur parle de son sacrifice dans les termes d'expiation universelle, selon lesquels les prophéties l'avaient annoncé; et où il appelle son sang, *le sang de la nouvelle Alliance, devant être répandu pour la rémission des péchés*[3].

La Résurrection des morts, dans ces paroles de celui qui s'annonçait comme la *Résurrection* même : « Tous « ceux qui sont dans les sépulcres entendront la voix « du Fils de Dieu, et s'en iront, ceux qui ont fait le « bien dans la résurrection de la vie, et ceux qui ont « fait le mal dans la résurrection du jugement[4]. »

1. Marc, I, 10. — Jean, I, 32.
2. Luc, I, 26. — Jean, I, 1 et 14.
3. Matth., XXVI, 28. — Marc, XIV, 24.
4. Jean, V, 28.

Le *Jugement,* dans ces grandes *Assises* où « le Fils « de l'Homme, venant dans sa gloire avec tous ses « anges, soira sur le trône de sa Majesté, et toutes « les nations assemblées devant lui, il séparera les uns « d'avec les autres comme le pasteur sépare les brebis « d'avec les boucs[1]. »

Le *Paradis,* où Jésus mourant fait entrer le bon larron, et qui est ce *Royaume* de Dieu préparé pour ses élus depuis l'origine du monde[2].

L'*Enfer,* représenté si souvent sous l'image terrible de ces « ténèbres extérieures, où il y aura des pleurs « et des grincements de dents, » et de ce « feu éternel, « inextinguible, préparé pour le diable et ses anges[3]. »

Le *Baptême,* « Allez, baptisez toutes les nations « au nom du Père, du Fils, et du Saint-Esprit[4]. »

La *Confession,* « Ceux dont vous remettrez les pé- « chés, leurs péchés leur seront remis ; ceux auxquels « vous les retiendrez, ils leur seront retenus. » — « Tout ce que vous lierez ou délierez sur la terre sera « lié ou délié dans le ciel[5]. »

L'*Eucharistie,* « Prenez et mangez : ceci est mon « corps ; buvez : ceci est mon sang. — « Mon corps

1. Matth., xxv, 31, 32.
2. Luc, xxiii, 43. — Matth., xxv, 34.
3. Luc, xiii, 28. — Matth., viii, 12 ; xxv, 34.
4. Matth., xviii, 19.
5. Matth., xviii, 18.

« est vraiment viande, mon sang véritablement breu-
« vage : faites ceci en mémoire de moi[1]. »

L'*Ordre*, dans ce pouvoir privilégié de baptiser, de remettre les péchés, de faire mémoire de la Cène, et dans celui « d'instruire les nations et de leur enseigner « à observer tout ce que Jésus avait ordonné. »

Le *Mariage*, dont l'indissolubilité est rétablie sur le plan primitif de la création, par ces paroles : « Que ce « que Dieu a joint ne soit pas séparé. »

Il faut nous borner, et ce rapide relevé des textes évangéliques suffit pour ramener à sa valeur l'assertion si légère de M. Renan.

Les Apôtres divinement inspirés ; l'Église surnaturellement assistée ; la source évangélique de ses enseignements et de ses sacrements : tous ces points de notre foi sont donc vengés ; et leur vérité ressort éclatante, ou des aveux, ou des folies de l'incrédulité.

1. Luc, xxii, 19.

CHAPITRE XV

LA VIERGE MARIE MÈRE DE DIEU ET MÈRE DES HOMMES

L'Incarnation est le dogme initial du Christianisme. Les autres mystères, l'apostolat, l'eucharistie, la mort, la résurrection et l'ascension du Fils de Dieu, ne sont que le développement et la consommation du dessein qui a commencé dès lors. Ils y étaient contenus ; et en se rompant sur la croix, dit un Père, la vie du SAUVEUR, prise au sein de MARIE, fut comme le sac, répandant alors, pour la rançon du monde, le prix qu'il recélait dès le commencement.

Ce prix apporté du ciel a été attiré en MARIE, mais non sans MARIE ; par une opération céleste, mais non sans sa coopération virginale, non sans le FIAT de sa foi, de son amour, de sa pureté immaculée.

L'importance de la VIERGE MÈRE se mesure dès lors sur celle de ce mystère des mystères dont elle a été le volontaire et digne instrument. Le nom de FILS, qui est la qualité propre du Rédempteur, unique en lui comme sa personne, dans sa double nature divine

et humaine ; ce grand nom de Fils de l'homme qu'il se donnait de préférence encore à celui de Fils de Dieu ; qu'il a emporté dans la gloire, et qu'il portera comme Juge final de l'univers, appelle celui de la Mère auquel il répond sur la terre, comme celui du Père dans les cieux. Il reflète sa majesté et sa grâce sur cette Maternité virginale qu'il implique, et à laquelle il communique, dans l'éternité de sa prédestination comme dans celle de sa gloire, sa souveraine et miséricordieuse activité.

Tout le Christianisme dogmatique, évangélique et historique peut être ainsi envisagé par rapport à l'humble Marie, Mère de Dieu et Mère des hommes. C'est ce que nous avons essayé de montrer dans nos *Nouvelles Études philosophiques* sur *la Vierge Marie dans le Plan divin ; — la Vierge Marie d'après l'Évangile ;* — et *la Vierge Marie vivant dans l'Église.*

Ce sujet, que le préjugé rationaliste relègue dans le domaine de la petite dévotion, épuise la contemplation de l'intelligence autant qu'il se prête à la naïveté du cœur. Populaire et sublime, il fut de tout temps le partage des simples et des génies : comme il eut toujours contre lui les esprits alambiqués et médiocres, « esprits « grossiers et pesants dans leur prétendue subtilité, » ainsi que les appelle Bossuet[1].

1. Discours aux religieuses de Sainte-Marie, le jour de la fête de la Visitation de la sainte Vierge.

Il devait avoir contre lui nos critiques. Contempteurs de JÉSUS-CHRIST, ils devaient l'être de sa divine Mère. Et, en cela comme en tout le reste, ils devaient établir ce qu'ils attaquaient.

Admirable enchaînement des vérités de notre foi démontré par ses ennemis ! Ils ne peuvent attaquer JÉSUS-CHRIST, sans attaquer DIEU d'une part, et la virginale maternité de MARIE de l'autre ; sans nier le surnaturel dans son essence et dans son opération. Cette opération, dont MARIE est le siége et le sanctuaire, d'où l'Invisible s'est montré à nous, l'Inaccessible s'est livré à nous, le Terrible a été fait DIEU AVEC NOUS, et où le *Verbe s'est fait chair et a habité parmi nous ;* cette opération, dis-je, où le Très-Haut s'est abaissé par amour jusqu'à revêtir notre nature déchue pour l'élever aux splendeurs de sa divinité, et qui est la source sacrée d'où le surnaturel s'est épanché dans le monde, devait valoir à MARIE l'honneur d'être en butte aux mêmes attaques que son divin FILS, et que DIEU lui-même.

En cela s'accomplit à la lettre la prophétie du vieillard Siméon, dans laquelle, s'adressant à MARIE, et annonçant que l'ENFANT-DIEU serait en butte à la contradiction, il ajoute : *Et tuam ipsius animam pertransibit gladius,* « et vous serez transpercée du même « glaive qui le percera[1], » du glaive de la calomnie,

1. Luc, II, 35.

selon le sens que le mot *glaive* emportait souvent chez les Hébreux, dit le savant Grotius.

Voici donc que, dans une entreprise dont le but, comme le moyen, est la négation de l'ordre surnaturel, la négation de DIEU et de toute religion en JÉSUS-CHRIST, il faut comprendre MARIE, il faut l'impliquer dans la même impiété et dans le même blasphème.

Apprenez par là, demi-chrétiens et protestants, apprenez, de l'impie et de l'athée, à ne pas exclure MARIE du culte de votre piété et de votre foi.

Et, comme si ce n'était pas assez de cette attaque commune à MARIE, à JÉSUS-CHRIST et à DIEU, pour nous montrer la relation qui nous la recommande, l'ennemi nous signale les points particuliers qui doivent motiver notre culte, en y dirigeant son agression, avec l'infaillible instinct de la haine.

Ces points sont au nombre de deux :

1° La virginité de Marie par où elle apparaît *Mère de Dieu.*

2° La part qu'elle a eue au mystère et au testament de la croix, où elle a été instituée *Mère des hommes.*

I

La virginité de Marie ne pouvait être négligée par M. Renan.

S'il l'eût laissée subsister dans son œuvre, il eût laissé

subsister en elle la divinité de Jésus-Christ, et en celle-ci la Divinité même.

En effet : de même, dit Tertullien, qu'il convenait que le Fils de Dieu naquît de la femme, pour qu'en cela il fût Fils de l'homme ; de même il convenait qu'il ne naquît pas de la semence de l'homme, de peur que, s'il était tout fils de l'homme, il ne parût point fils de Dieu[1].

Ainsi, admirable économie ! comme la maternité de Marie découvre l'humanité du Verbe, sa virginité en découvre la divinité ; et l'accord de la maternité et de la virginité en Marie, l'accord de l'humanité et de la divinité en Jésus. La Mère-Vierge témoigne l'Homme Dieu.

C'est pourquoi la Vierge Marie a été de tout temps le bouclier et le glaive de la foi chrétienne contre toutes les hérésies qui se sont attaquées à Jésus-Christ, l'argument à deux tranchants par lequel l'Église a eu raison de toutes les subtilités de l'erreur. Aux premières hérésies qui niaient la chair du Verbe, on opposait la maternité de Marie ; à celles qui nièrent ensuite la divinité de Jésus-Christ, on opposa la virginale et céleste conception par laquelle il s'était fait chair ; enfin à celles qui vinrent nier l'union personnelle en lui des deux natures, on opposa la maternité divine dont il était l'unique fruit.

1. De carn. Christ., XVII.

A tous ces titres, le culte de la vierge Marie, Mère de Dieu, a grandi dans le monde, comme le palladium de la foi.

M. Renan, donc, devait le justifier une fois de plus, en attaquant la divinité de Jésus-Christ, dans la virginité de Marie.

Mais, battu à l'avance dans ses prédécesseurs, il n'a fait voir que sa faiblesse, et que la force de la vérité à laquelle il s'est heurté.

Au quatrième siècle, un certain Helvidius se fit un nom moqué, par la pauvreté et l'ignorance des arguments dont il attaqua la virginité de Marie. Saint Jérôme le confondit à jamais ; et depuis lors, catholiques et protestants n'ont rappelé son entreprise que pour la mépriser. — « Helvidius s'est montré par trop igno« rant, dit Calvin, de dire que Marie a eu plusieurs fils, « parce qu'il est fait mention en quelques endroits « des frères du Christ. Nous avons déjà dit, en effet, « que selon la coutume des Hébreux, on appelle *frères* « tous parents [1]. » Ajoutons que les frères de Jésus sont nommés dans l'Évangile par leurs noms, comme fils de Marie de Cléophas, sœur de Marie, mère de Jésus,

1. *Comment. sur l'harm. évang.*, p. 285. — Le nom de *frère*, pour *cousin*, n'était pas seulement d'usage chez les Hébreux, mais aussi chez les Grecs et les Romains. *Quem Jesu* FRATREM *id est* CONSOBRINUM, *loquendi genere etiam Græcis et Romanis noto,*

et par conséquent, comme n'étant littéralement que les cousins germains de Jésus.

Il faudrait être *par trop ignorant* pour ne pas savoir cela, ou par trop se moquer du public pour le taire. Aussi M. Renan s'exécute-t-il à ce sujet.

« Marie, en effet, dit-il, avait une sœur nommée « aussi Marie, qui épousa un certain Alphée ou Cléo- « phas, et fut mère de plusieurs fils, qui jouèrent un « rôle considérable parmi les disciples de Jésus. Ces « cousins germains... prirent le titre de frères du Sei- « gneur [1]. »

Néanmoins, M. Renan reprend en sous-œuvre la tentative d'Helvidius. Il ne peut se résigner à la virginité de Marie ; et sa critique insoumise autant qu'impuissante, se replie en machinations insidieuses contre ce talon virginal dont il a été écrit : *Ipsa conteret caput tuum, et tu insidiaberis calcaneo ejus* [2].

Donnons notre attention à ce spectacle ; il est triste, mais des plus instructifs.

« La famille, dit M. Renan, qu'elle provînt *d'un ou « de plusieurs* mariages, était assez mombreuse. Jésus

dit Grotius. — Aujourd'hui encore, en Russie, il n'existe pas de nom pour signifier cousin, cousin germain, etc. On appelle *frère* tous les proches parents. Pour distinguer les frères proprement dits des cousins, on dit : *frère de père*.

1. *Vie de Jésus*, p. 24.

2. Genes., III, 14, 15.

« avait des frères et des sœurs, dont *il semble avoir* « *été l'aîné*[1]. »

Voici donc la Mère de JÉSUS dépouillée de cette auréole de virginité, et de ce chaste isolement avec son divin fils, sous l'œil contemplatif et distant de Joseph, telle que le pinceau de Raphaël, inspiré de l'Évangile, nous la fait admirer dans tant de chefs-d'œuvre, et transformée en une mère de famille à la façon de celles de Greuze, qui n'aurait pas encore le caractère de dignité que les païens relevaient dans l'épouse quand ils inscrivaient sur sa tombe : *univira !*

A l'appui de cette assertion, M. Renan, par des renvois au bas de la page, indique à profusion les Évangiles. Jamais ils n'ont été pour lui si authentiques et si sacrés.

Sans doute, pour échapper à la confusion de la vérification des textes, ou de la connaissance qu'on en a déjà, il avoue bientôt que ces prétendus frères de JÉSUS nommés par leur nom de Jacques, Joseph, Simon et Judas, fils de Marie de Cléophas sœur de Marie de JÉSUS, n'étaient que cousins germains. Mais d'abord, la mauvaise impression est faite, et c'est un premier profit.

Puis dans le désaveu lui-même, par un raffinement de perfidie, on insinuera une secrète atteinte, on fera

1. *Vie de Jésus*, p. 23.

un aveu envenimé, en disant en note : — « En effet, « les quatre personnages *qui sont donnés* (Matth., « XIII, 55; Marc, VI, 3) *comme fils de Marie, mère « de Jésus,* Jacob, Joseph ou José, Simon et Jude, se « retrouvent, ou à peu près, comme fils de Marie et de « Cléophas [1]. »

Qui sont donnés comme fils de Marie, mère de Jésus! Et vous osez indiquer les textes! Ces textes où, ni le mot de *fils,* ni aucun autre qui fasse la moindre allusion à cette filiation ne se trouve; où ils sont nommés seulement *frères de Jésus!* Et vous osez faire dire ainsi à l'Évangile que ces *frères* étaient *fils de Marie, mère de Jésus!!!* — Je dénonce cet indigne procédé à l'honnêteté du lecteur. C'est la théorie de la sincérité à plusieurs mesures, pratiquée sans mesure.

Et remarquez bien tout ce que cette tactique a de coupable, par tout ce qu'elle a de calculé.

Ce n'est pas là seulement une mauvaise grâce de l'aveu qui se venge de la vérité par l'insulte, et qui y laisse son venin; c'est la préparation d'un système.

M. Renan a besoin qu'il y ait une difficulté au sujet de ces cousins germains de NOTRE-SEIGNEUR, et une grosse difficulté, pour avoir lieu d'introduire une conjecture.

Or, il n'y a pas l'ombre de difficulté, si l'Évangile ne

1. *Vie de Jésus,* p. 24.

nomme les cousins germains de JÉSUS que frères de JÉSUS, dès lors que, les désignant par leur nom, il dit qu'ils sont fils de Marie de Cléophas, sœur de MARIE, mère de JÉSUS.

Mais si l'Évangile *donnait* ces mêmes individus, d'une part comme fils de Marie de Cléophas, et d'autre part, *comme fils de Marie, mère de* JÉSUS, alors il y aurait difficulté, il y aurait champ à conjecture, matière à hypothèse. C'est ce qu'a voulu, c'est ce qu'a fabriqué et machiné M. Renan.

Est-ce que je me trompe et le calomnie?

Voyez :

« L'hypothèse que nous proposons, » — ajoute-t-il, aussitôt après avoir dit que les personnages en question sont *donnés* (Matth., XIII, 55 ; Marc, VI, 3) *comme fils de Marie, mère Jésus,* — « lève seule *l'énorme diffi-* « *culté* que l'on trouve, à supposer deux sœurs *ayant* « *chacune trois ou quatre fils* portant les mêmes « noms [1]... »

N'est-ce pas là un procédé déloyal, lorsqu'il n'y a pas un mot dans l'Évangile qui donne à MARIE aucun autre *fils* que JÉSUS, et lorsque *l'énorme difficulté* de deux sœurs *ayant chacune trois ou quatre fils portant les mêmes noms,* n'est qu'une *énorme falsification?*

La difficulté inventée par M. Renan pour introduire

1. *Vie de Jésus,* p. 24.

son hypothèse ainsi démasquée, il n'y a plus lieu d'examiner celle-ci.

Ne lui faisons pas grâce, cependant, de cet examen. Cette hypothèse est moulée sur la difficulté. Celle-ci consistant dans la fable des deux Marie étant données *l'une et l'autre* pour mère de trois ou quatre fils portant les mêmes noms, l'hypothèse consiste à supposer deux séries de fils de ces deux sœurs, deux séries de frères de JÉSUS : les uns, ses cousins germains, sous le nom de frères; les autres, ses vrais frères, étant les vrais fils de Marie sa mère.

Il est vrai que le même Évangile qui se refuse à la difficulté ne se refuse pas moins à l'hypothèse qui la résoudrait; que nulle part il n'est fait la moindre allusion à l'existence de ces *vrais frères* de Jésus, parce que nulle part il n'est fait la moindre allusion à la maternité de MARIE, si ce n'est comme MÈRE DE JÉSUS, qui est le seul nom par lequel elle soit désignée. Mais M. Renan ne connaît de difficultés que celles qu'il invente. « Tous « (ces prétendus vrais frères de Jésus) sont restés « obscurs, » dit-il. — « Leur nom était inconnu. » — « Ils sont restés toujours obscurs [1]. »

Mais alors que devient votre hypothèse?

N'importe : les quatre fils de Marie de Cléophas étant *donnés* (Matth., XIII, 55; Marc, VI, 3) *comme fils de*

1. *Vie de Jésus*, p. 23, 24.

Marie mère de Jésus, selon l'invention de M. Renan, — il faut bien que Jésus ait eu de vrais frères. — Seulement, leur nom était inconnu. Et, loin que cette obscurité impénétrable des vrais frères de Jésus, même aux yeux de ses contemporains, s'élève contre l'hypothèse de leur existence, elle vient au secours de cette hypothèse en expliquant comment on ne les a pas nommés; plus que cela, comment, à leur place, on a toujours nommé les cousins germains de Jésus.

Vous croyez, cher lecteur, que je me moque de M. Renan en lui prêtant cette logique. Nullement : c'est lui plutôt qui se moque de vous. Je n'ai fait que le citer. Voilà ses propres termes : « Leur nom était inconnu, à « tel point que quand l'évangéliste met dans la bouche « des gens de Nazareth l'énumération des frères selon « la nature (ce *selon la nature* est de pure invention), « ce sont les noms des fils de Cléophas qui se présentent « à lui tout d'abord. » — L'évangéliste, entendant « appeler ces quatre fils de Cléophas « frères du Sei- « gneur, » aura mis, par erreur, leur nom au passage « à la place des noms des vrais frères restés toujours « obscurs[1]. »

O Incrédulité, à quoi en es-tu réduite! Comment qualifier cette logique et cette tactique? Je ne le ferai pas; et cela n'est pas nécessaire : il m'aura suffi de l'exposer.

1. *Vie de Jésus,* p. 25.

A l'assertion, ainsi échafaudée, que Jésus avait des frères et des sœurs, M. Renan a ajouté, « dont il semble « avoir été l'aîné, » — puis il renvoie, pour ce mot *aîné,* à Matth., I, 25.

Tout est calculé et combiné dans l'auteur de la *Vie de Jésus,* jusqu'à sa circonspection. En recourant au texte évangélique qu'il indique, on lit, au sujet de Joseph et de Marie : « Et il ne la connut point avant « qu'elle eût enfanté son fils premier-né. » Certes, voilà un texte qui paraît prêter à conjecture et à hypothèse contre la virginité de Marie, pour un ennemi aussi peu scrupuleux que M. Renan. D'où vient donc qu'il s'est borné à cette simple insinuation : « dont il semble avoir « été l'aîné ? »

C'est que l'argument que l'ancêtre de M. Renan, Helvidius, a essayé de tirer de ce texte, a été si malheureux, que M. Renan a jugé prudent de ne pas s'attirer cette mésaventure : mésaventure telle, qu'il y a même de la témérité de la part de M. Renan à risquer cette simple insinuation.

Je pourrais citer à l'appui de ce sentiment bien des autorités. Toutes étant unanimes, je me bornerai à une qui n'est pas suspecte : c'est encore celle de Calvin.

« Sous couleur de ce passage : *Et il ne la connut* « *point jusqu'à ce qu'elle eût enfanté son fils premier-* « *né,* dit-il, Helvidius a, de son temps, ému de grands « troubles en l'Église, parce que, par iceluy, il voulait

« maintenir que Marie n'avait été vierge, sinon jusqu'à « l'enfantement, et que, depuis, elle avait eu d'autres « enfants de son mari. Saint Jérôme a fort et ferme « soutenu la virginité perpétuelle de Marie, et en a écrit « amplement. Or, il nous suffit de dire que cela ne « vient point au propos de l'Évangéliste, et que c'est « une folie de vouloir recueillir de ce passage ce qui en « a été après la naissance du CHRIST[1]. Il est nommé « *premier-né*, mais non par autre raison, sinon afin « que nous sachions qu'il est né d'une mère vierge, et « qui jamais n'avait eu d'enfant. Il est dit que Joseph « ne l'avait point connue jusqu'à ce qu'elle enfantât : « cela se doit aussi restreindre au même temps. Tou« chant ce qui a été depuis l'enfantement, l'Évangile « n'en dit mot. On sait bien que, selon l'usage commun « de l'Écriture, ces manières de parler se doivent ainsi « entendre. Certes, c'est un point duquel jamais homme « n'esmouvra dispute, si ce n'est quelque opiniâtre et « raillard [2]. »

1. « La propre intention de l'Évangéliste, dit Grotius avec un « sens parfait, nous fait une loi de nous arrêter à ce temps de « l'enfantement dont il parle, n'étant question dans son esprit « d'autre chose que de bien faire connaître que Joseph y avait « été étranger. Ce à quoi n'avait aucun trait la mention de ce « qui appartenait à un temps postérieur. » (*Annot. in Matth.*)

2. CALVIN, *Comment.* sur l'harm. évang., p. 41. — Voir tout le chapitre VII de notre *Vierge Marie d'après l'Évangile*, où tout ce qui regarde la virginité de Marie est traité à fond.

On comprend actuellement, tout à la fois, et la réserve et la témérité de M. Renan à ce sujet.

Relèverai-je maintenant l'affectation avec laquelle M. Renan a écrit : « Joseph mourut avant que *son fils* « fût arrivé à aucun rôle public. Marie resta de la sorte « le chef de la famille, et c'est ce qui explique pour- « quoi *son fils*, quand on voulait le distinguer de ses « nombreux homonymes, était le plus souvent appelé « Fils de Marie !... »

Ceci donne lieu à une réflexion, non-seulement rectificative de celle de M. Renan, mais pleinement démonstrative de la glorieuse importance de MARIE.

Bien que pendant la vie de JÉSUS-CHRIST, la virginité de sa naissance ait été voilée sous la paternité adoptive de Joseph, il est cependant remarquable que celui-ci, dans les scènes même où il figure (admirablement comprises, en cela, par l'art chrétien), soit toujours à l'arrière-plan, et que l'*Enfant avec Marie sa mère*[1] soient toujours seuls en lumière. C'est même dans ces scènes de l'enfance de JÉSUS où Joseph était présent, que la Vierge MARIE apparaît le plus dans cet éclat que reflétaient sur elle seule la divinité de JÉSUS et les adorations dont il était l'objet de la part du ciel et de la terre. Et c'est de là que vient sous la plume des Évan-

1. Matth., II, 2 ; — XIII, 20, 21 ; — etc.

gélistes, dans toute la suite du divin récit, cette double appellation de *Fils de Marie* donnée à Jésus, comme n'étant fils que de Marie, et de *Mère de Jésus* donnée à Marie, comme n'étant mère que de Jésus. Tout ceci d'autant plus remarquable, que c'est en opposition avec les mœurs antiques, d'après lesquelles la mère était toujours effacée par le père, et la femme par le mari.

Aussi, M. Renan, qui aurait eu tant intérêt, d'après son système, à nous représenter Jésus dans ces scènes de son enfance où la virginité de Marie aurait été démentie, selon lui, par la paternité de Joseph, les a toutes évitées et supprimées. Et certainement il ne les a évitées et supprimées que parce qu'elles le démentaient.

Il dit dans un passage : « C'est seulement après la « mort de Jésus que Marie acquiert une grande consi- « dération, et que les disciples cherchent à se l'atta- « cher » (ce qui est historiquement faux, puisqu'il n'est plus fait mention de Marie après la mort de Jésus, si ce n'est pour la nommer *une fois*). Mais il se dément lui-même par cette note : « Comp. Luc, I, 28; « II, 35; impliquant déjà un grand respect pour « Marie [1]. »

Un grand respect, je le crois bien! Respect de l'Ange, respect d'Élisabeth, respect de Jean-Baptiste, respect

1. *Vie de Jésus*, p. 154.

de Joseph, respect des Bergers, respect des Mages, respect de Siméon, respect de Jésus et de Dieu lui-même! C'est ce qui apparaît dans toutes ces grandes scènes, dans tous ces sublimes et touchants mystères de l'Annonciation, de la Visitation, de la Nativité, de l'Adoration des Mages, de la Purification, de la Fuite en Égypte, de Jésus retrouvé parmi les Docteurs, de sa soumission à Marie durant trente années, et du grand miracle de Cana où il anticipe la manifestation de sa divinité en sa faveur.

Conçoit-on que, dans une *Vie de Jésus*, M. Renan ne consacre à tous ces grands événements que cette note jetée au bas d'une page : *Comp. Luc*, I, 28 ; II, 35, *impliquant déjà un grand respect pour Marie?* qu'il déchire et fasse disparaître ainsi la moitié de l'Évangile, sans en donner aucune raison ?

Assurément il en a une, et elle paraît clairement dans le soin même qu'il prend de la cacher : c'est le témoignage éclatant rendu par l'Évangile à la virginité, à la maternité divine de Marie, en même temps qu'à la divinité de Jésus.

L'Évangile lui-même le déclare : « Tout ceci a été « fait afin que s'accomplît ce que le Seigneur avait dit « par le prophète disant : *Voici, la Vierge concevra « et enfantera un fils qui sera appelé Emmanuel, qui « veut dire :* Dieu avec nous [1]. »

1. Matth., I, 22.

« Peut-être, dit M. Renan, *un œil sagace* eût-il su « reconnaître dès lors le germe des récits qui devaient « lui attribuer une naissance surnaturelle, soit en vertu « de cette idée, fort répandue dans l'antiquité, que « l'homme hors ligne ne peut être né des relations « ordinaires des deux sexes; soit pour répondre à un « chapitre mal entendu d'Isaïe, où l'on croyait lire que « le Messie naîtrait d'une vierge [1]... »

L'œil sagace, ici, serait singulièrement myope. On ne *croyait pas lire* dans le chapitre indiqué d'Isaïe, que le Messie naîtrait d'une vierge. On lisait très-clairement ce qui était très-clairement écrit en hébreu et traduit en grec par les *Septante :* — « Dieu lui-même vous « donnera un *prodige :* Voici : LA VIERGE *concevra et « enfantera un Fils* qui sera appelé DIEU AVEC NOUS [2]. » Fils de la Vierge, dont le Prophète dit un peu plus loin : — « Un petit enfant nous est né et un fils nous « a été donné, on l'appellera... DIEU [3]... »

Et on entendait ouvertement cette prophétie du Messie, bien avant la venue de JÉSUS-CHRIST [4].

Et d'autre part, outre l'application directe de cette

1. *Vie de Jésus,* p. 241.
2. Isaïe, ch. VII, 14.
3. *Id.*, ch. IX, 2, 36.
4. Paraphrase chaldaïque de Jonathan-ben-Huziel, — le Medraschrabba, sect. *Debarim*, fol. 287, col. 3; — le livre *Ben-Kira*, fol. 41 verso, édit d'Amsterdam, 1760.

prophétie à JÉSUS-CHRIST au début de l'Évangile de saint Matthieu, l'Ange de l'Annonciation, dans saint Luc, par ces mêmes paroles d'Isaïe qu'il adresse à la vierge Marie : « Voici, vous concevrez et enfanterez un « fils qui sera appelé le Fils du Très-Haut, » montre comme du doigt l'accomplissement de la prophétie.

Et lorsque, après cela, nous entendons Élisabeth inspirée de Dieu à la vue de MARIE, « s'écrier d'une « grande voix : Vous êtes bénie entre toutes les femmes « et le fruit de votre sein est béni ! Et d'où peut me « venir cet honneur, que la Mère de mon Seigneur « daigne venir à moi ! » — lorsque nous entendons MARIE elle-même, inspirée du Verbe qu'elle porte dans ses flancs, « glorifier le Seigneur parce que sa puissance « a fait en elle de grandes choses, et que pour cela « toutes les générations à venir la proclameront bien-« heureuse ; » — lorsque nous voyons MARIE, associée d'une manière si privilégiée à JÉSUS dans les gloires de *l'Épiphanie* et dans les douleurs de *la Présentation ;* — lorsque, enfin, pour abréger, nous lisons dans le début de l'Évangile de saint Jean cette sublime généalogie du VERBE FAIT CHAIR, sortant de Dieu de toute éternité et naissant de Marie dans le temps, — comment ne pas voir clairement, qu'à moins de répudier le plus bel enchaînement prophétique et historique qui se puisse voir, il faut honorer dans MARIE la Mère Vierge du Fils de Dieu ?

« Honorons donc ensemble, avec la distinction con-
« venable, dit Bossuet, le Fils de la Vierge et la Vierge
« Mère, puisque le Fils de la Vierge est le Fils de Dieu,
« et que la Mère Vierge est Mère de Dieu ; reconnais-
« sons dans ces deux mots, *Mère Vierge* et *Fils de la*
« *Vierge,* la plus belle relation qui puisse être conçue ;
« adorons Jésus-Christ comme vrai Dieu; mais
« confessons à la fois que ce qui a le plus approché
« de lui est celle qu'en se faisant homme il a daigné
« choisir pour être sa mère [1]. »

Voilà ce que fait éclater l'attaque de M. Renan.

II

Il ne fait pas moins ressortir en Marie Mère de Dieu le ministère de *Mère des hommes.*

Ce ministère lui fut décerné par Jésus mourant, léguant sa Mère à l'humanité, en ces mémorables paroles à Marie et à saint Jean : « Femme, voilà votre Fils; —
« Fils, voilà votre Mère. »

M. Renan accuse encore toute la portée de cette investiture, par le malaise qu'il en ressent, et par les moyens qu'il emploie pour la contester.

« S'il fallait en croire Jean, dit-il, Marie, mère de
« Jésus, eût été aussi au pied de la croix, et Jésus,

1. Explication de la prophétie d'Isaïe.

« voyant réunis sa mère et son disciple chéri, eût dit à « l'un : « Voilà ta mère, » à l'autre : « Voilà ton fils. » « Mais on ne comprendrait pas comment les évangé- « listes synoptiques, qui nomment les autres femmes, « eussent omis celle dont la présence était un trait si « frappant. Peut-être même la hauteur extrême du ca- « ractère de Jésus ne rend-elle pas un tel attendrisse- « ment personnel vraisemblable, au moment où, uni- « quement préoccupé de son œuvre, il n'existait plus « que pour l'humanité[1]. »

Puis, en note, il fait remarquer, d'une part, que « Luc avait prédit à Marie qu'un glaive de douleur lui « percerait le cœur. Mais qu'on s'explique d'autant « moins qu'il l'omette à la croix ; » — d'autre part, que ce n'est que pour *se donner de l'importance*, que Jean a imaginé cette scène. « La grande considération « dont jouit Marie dans l'Église naissante le porta « sans doute à prétendre que Jésus l'avait gratifié de « ce glorieux dépôt, qui lui assurait sur les autres « apôtres une sorte de préséance, et donnait à sa doc- « trine une haute autorité. »

Je ne discuterai pas, en elle-même, cette basse imputation, que rien n'autorise, que tout repousse du caractère de saint Jean.

Choisir l'Apôtre de la charité pour en faire un artisan

1. *Vie de Jésus*, p. 422, 423.

d'égoïsme, sans produire un seul indice d'une telle dégradation, c'est être bien malheureux ; c'est témoigner aussi toute la force et toute la portée de la vérité qui réduit son agresseur à cette misère.

M. Havet lui-même s'y refuse. « Si on se représente « ainsi les choses, dit-il, il faut donc supposer que « Jean, à son tour, a menti, et cela de la façon la plus « hardie et la moins aisée à comprendre. »

Mais il est vrai que M. Havet peut être magnanime à peu de frais ; il n'a qu'*à énoncer, sans le prouver, ce qu'il pense*, que Jean n'a rien écrit, qu'aucun compagnon de Jésus n'a rien écrit, qu'il n'y a pas d'Évangile authentique. Cette commode négation simplifie tout, et la difficulté présente en particulier. « Tout est « simple, dit-il, pour qui admet que ce n'est pas Jean « qui parle ici, mais son école, etc. [1]. » Simple, en effet ; mais par trop simple.

M. Havet, cependant, entre à la suite de M. Renan dans un autre système d'infirmation de la scène du Calvaire, de ce grand Stabat Mater qui porte ombrage à la critique ; et il le généralise même à tout ce qui a rapport à Marie.

Ce système consiste à tirer, des différences que présentent entre eux les quatre Évangiles au sujet de la Mère de Jésus, un argument contre l'importance qu'ils lui attribuent.

1. *Revue des Deux Mondes*, 1er août 1863, p. 587.

La critique touche là un des points les plus convaincants contre elle de la vérité évangélique, au sujet de Marie, et tout à fait décisif en ce qui regarde la scène du *Stabat*.

En effet :

Les différences dont on parle ne sont pas relevées comme des contradictions. On ne veut pas dire même que ce soient des *différences ;* c'est-à-dire que ce que dit l'un diffère de ce que dit l'autre sur un même point. On veut dire seulement que l'un tait ce que l'autre rapporte ; que saint Luc ne parle pas du *Stabat* dont parle saint Jean, et saint Jean du *Pertransivit gladius* dont parle saint Luc. M. Havet fait ainsi remarquer que saint Marc ne préconise en rien Marie, et rapporte même des paroles de Jésus qui la dépriment; que saint Matthieu, par l'application de la prophétie *Ecce Virgo concipiet* à Marie, présente pour la première fois la conception et la naissance de Jésus comme surnaturelles; que saint Luc, développant *la légende,* raconte seul l'Annonciation, la Visitation, la Présentation, Jésus retrouvé parmi les docteurs, et néanmoins dit des choses qui diminuent et effacent ensuite tout à fait Marie ; et enfin, que saint Jean qui, *par des raisons qui ne sont pas de mon sujet*, dit M. Havet, ne dit rien qui ait rapport à la maternité miraculeuse de Marie, qui l'humilie même en rapportant la réponse que lui fit le Sauveur aux noces de Cana, cependant la met en lumière au pied de la croix.

Tout cela est très-vrai, et très-concluant contre M. Havet et contre l'impiété envers Marie.

Qui ne voit, en effet, que c'est précisément parce que ce qui est dit ou tu de Marie est ainsi disséminé sans système dans les Évangiles, qu'il faut y voir la preuve de sincérité la plus désintéressée et la plus véridique?

Combien l'application que saint Matthieu fait à Marie de la prophétie *Ecce Virgo concipiet*, est-elle exempte de parti pris, puisqu'il laisse à saint Luc le soin de raconter dans la scène de l'Annonciation l'accomplissement littéral de cette prophétie, dont, à son tour, saint Luc ne paraît pas être préoccupé!

Combien saint Luc, qu'on accuserait infailliblement de complaisance pour la gloire de Marie, à s'en tenir à toutes ces grandes scènes de l'enfance de Jésus préconisé et adoré dans les bras de la Vierge Mère, est-il purgé de tout soupçon à cet égard par la simplicité avec laquelle il dit d'elle et de Joseph, au sujet de la réponse que leur fit Jésus retrouvé parmi les docteurs : *Et ils ne comprirent pas ce qu'il leur disait!* « Trait inconcevable après tout ce qui remplit les premiers chapitres, » observe M. Havet : — inconcevable, en effet, étant donné votre système de partialité évangélique, qui en est dès lors renversé.

Et maintenant que dire de saint Jean et de la scène du *Stabat*, objet de ce propos! Quoi! M. Renan taxe cet Évangéliste d'avoir voulu se donner de l'importance en

en donnant à Marie au pied de la croix ; il lui impute d'avoir voulu attacher ainsi à sa doctrine du Verbe incarné une haute autorité, et voici que, selon la remarque de M. Havet, saint Jean néglige de parler de la maternité miraculeuse de Marie! Pourquoi a-t-il omis de mettre en relief, comme saint Luc, comme saint Matthieu, ce caractère de Mère de Dieu qui devait imprimer tant de grandeur à celui de Mère des hommes, dont il lui fait donner l'investiture par Jésus mourant? C'est *pour des raisons qui ne sont pas de mon sujet,* dit M. Havet. En vérité, il n'y a que M. Havet pour se tirer d'embarras de cette sorte ; et cela peut aller avec son *Je ne puis qu'énoncer sans le prouver ce que je pense.* C'est encore *pour des raisons qui ne sont pas de votre sujet*, sans doute, que saint Jean ou son école, qui cherchait toujours à se donner de l'importance en se rattachant à Marie, aura, seul des Évangélistes, infligé à cette mère ce prétendu désaveu par lequel Jésus, selon vous, la réprime publiquement aux noces de Cana[1]? C'est enfin pour ces *mêmes raisons* que saint Jean évite de relier la scène du Calvaire à la prédiction qui en fut faite par le vieillard Siméon, et réciproquement, que saint Luc, qui rapporte cette prédiction, évite de la justifier par le récit de son accomplissement au Calvaire?

1. Voir, pour l'explication de cette scène, l'étude spéciale que nous lui avons consacrée dans notre *Vierge Marie d'après l'Évangile.*

Voilà la logique de l'impiété.

Nous lui devons ainsi la démonstration de la sincérité évangélique touchant MARIE, et de la vérité historique de ces grandes paroles du Testament de JÉSUS : FEMME, VOILA VOTRE FILS; FILS, VOILA VOTRE MÈRE.

Maintenant, il nous resterait à montrer que ces paroles ont la portée d'une maternité devant s'étendre à l'humanité tout entière. Nous l'avons fait amplement ailleurs[1]. Entre autres raisons, très-riches autant que nombreuses, que nous a fournies ce grand sujet, il en est une que M. Renan vient confirmer, et que pour ce motif nous devons mettre ici en lumière.

« La hauteur extrême du caractère de Jésus, dit « M. Renan, ne rend pas un tel attendrissement per- « sonnel vraisemblable, au moment où, uniquement « préoccupé de son œuvre, il n'existait plus que pour « l'humanité. »

M. Renan a raison : donc, ce n'est pas par attendrissement personnel, mais uniquement au point de vue de son œuvre et de l'humanité, qu'il a légué sa Mère.

M. Renan me donne parfois, et surtout ici, de l'orgueil. Il me ferait croire qu'il a lu ma *Vierge Marie*, et même qu'il en a profité. Qu'il me permette de profiter à mon tour de sa *Vie de Jésus*, et de reprendre mon bien où je le trouve.

1. *La Vierge Marie d'après l'Évangile.*

Voici, en effet, ce que j'ai écrit à ce sujet, et ce que la réflexion de M. Renan vient confirmer.

Si ces paroles de Jésus ont un sens mystique, c'est-à-dire si, sous l'enveloppe d'un fait particulier, elles ont une signification générale, une application universelle à tous les hommes dans un seul, par rapport à Marie, toute la thèse catholique sur le culte dû à Marie par tout *disciple de* Jésus, est une fois de plus justifiée.

Or, cela ne peut pas faire question.

Il ne peut pas faire question, disons-nous, que Jésus n'ait parlé à l'humanité tout entière dans saint Jean.

La raison en est péremptoire : c'est que Jésus n'a jamais parlé qu'à l'humanité.

Comme il n'est venu que pour le salut du monde, tout ce qu'il a dit et tout ce qu'il a fait n'a pas eu une moindre portée. Affranchi qu'il était par sa divinité et par sa Providence de tout besoin, il n'a pas eu à faire quoi que ce soit qui ait eu son intérêt privé pour objet, comme l'eût été la conservation de sa Mère. Loin d'avoir besoin de suppléant et de curateur pour prendre soin d'elle après sa mort, lui qui allait du sein de cette mort rejeter la pierre de son sépulcre et ressusciter à jamais dans la gloire, il avait plutôt à faire effort, si j'ose dire ainsi, pour ne pas y pourvoir en Dieu, comme pour ne pas pourvoir à sa propre défense. Il n'aurait eu qu'à ne pas vouloir souffrir, comme il l'a dit lui-même, pour

qu'aussitôt *douze légions d'Anges* [1] eussent préservé son humanité de toute atteinte. Ces mêmes Anges eussent gardé sa Mère, comme ils l'ont portée à la fin dans les cieux. Mais *comment se seraient accomplies les Écritures* [2], c'est-à-dire le dessein de notre salut? C'est donc uniquement en vue de ce dessein que le Fils de Dieu a fait et dit tout ce qui est rapporté dans l'*Évangile*, dont le nom seul exprime l'universalité de tout ce qui y est contenu. En un mot, le caractère de *Sauveur du monde* étant le propre de Jésus, a imprimé son cachet et sa portée à toutes ses actions et à toutes ses paroles. Il n'en est aucune qui n'ait été l'action et la parole du *Sauveur*, et qui n'ait eu pour objet l'humanité tout entière.

Que s'il en est ainsi de tous les actes du Sauveur dans le cours de sa vie, qu'est-ce donc de ceux qu'il a accomplis sur la Croix, et au moment même où il opérait le salut du monde? L'instant de la mort est ordinairement celui où se font entendre les suprêmes paroles, celles où le mourant exhale en quelque sorte ce qu'il y a de plus profond dans son âme, son âme même dont il imprime le caractère dans ces *novissima verba* que l'histoire met un si religieux empressement à recueillir. Si donc le Christ n'a jamais eu dans son âme d'autre sentiment que sa divine charité pour les hommes, comment lui en supposer un autre dans ce moment des moments, qu'il

1. Matth., xxvi, 53.
2. *Id., ibid.*

appelait son *heure*, où cette charité lui faisait donner volontairement sa vie en holocauste pour notre rédemption, et où il consommait l'œuvre divine.

L'Évangile, du reste, le dit expressément. Immédiatement à la suite de ces paroles : *Voilà votre Mère*, nous lisons : « Après cela, JÉSUS, voyant que tout était con- « sommé... » Évidemment, ce *tout était consommé* se rapporte à ce qui précède, et notamment aux dernières paroles *après lesquelles* tout est consommé. Et par ce mot : *consommé*, JÉSUS a exprimé ailleurs ce qu'il entendait dire : « J'ai consommé, ô Père ! l'œuvre que vous « m'avez donnée à faire pour que vous soyez glorifié, « et qu'ils aient la vie éternelle [1]. »

Telle est donc manifestement la portée et la fin de ces suprêmes paroles : *Voilà votre mère ; voilà votre Fils.*

Et en les attaquant parce que « la hauteur extrême « du caractère de Jésus uniquement préoccupé de son « œuvre et n'existant que pour l'humanité, » en exclut tout sens privé, M. Renan prouve dans la VIERGE MARIE le ministère de MÈRE DES HOMMES, comme en s'attaquant à sa virginité il a prouvé son titre de MÈRE DE DIEU.

1. Jean, XVII, 1 à 4.

CHAPITRE XVI

DERNIER MOT

J'ai fini ce pénible travail ; pénible, mais non ingrat : pénible pour la raison autant que fécond pour la foi, qui ressort éclatante de toute la misère intellectuelle et morale de l'incrédulité.

L'incrédulité restera profondément atteinte de la tentative de M. Renan, et de tous les avantages que nous en avons recueillis contre elle.

Son passé, désormais, est enterré ; son avenir engagé.

La *Vie de Jésus* inaugure pour la polémique chrétienne une ère toute nouvelle.

Jusqu'à ce jour, l'incrédulité avait besoin d'être convaincue de déraison ; il fallait la discuter, la poursuivre, la saisir dans les mille sophismes et faux-fuyants par lesquels elle se dérobait autant qu'elle se produisait dans ses évolutions autour de la vérité qui lui était exposée.

Aujourd'hui, c'est elle qui s'expose. Pour la première fois, comme nous l'avons dit en commençant, elle se fait explicative et positive. Elle se risque à aborder le fait chrétien et à en donner la solution critique. Elle

vient nous présenter l'alternative de la solution chrétienne : ce qu'il faut admettre pour ne pas croire.

Ce parti audacieux n'a pas été facultatif, et M. Renan ne saurait en porter la responsabilité parmi les siens. Il n'a fait qu'interpréter une situation commune à l'incrédulité tout entière. Ç'a été un parti désespéré, mais commandé par cette situation. Tant que l'incrédulité a pu l'éviter, elle l'a fait. Mais elle avait été si souvent repoussée avec perte dans ses assauts ; tellement chassée de ses positions par les travaux scientifiques que sa critique avait suscités, qu'il ne lui restait plus qu'à s'exécuter elle-même par ses aveux, et que, ne voulant pas se rendre, sa détresse l'obligeait à des explications dont elle n'avait pas le choix.

Ce n'est donc pas M. Renan, mais l'incrédulité contemporaine que nous avons discutée en lui. M. Renan seul ne nous aurait pas fait sortir de notre réserve studieuse. Nous n'aimons pas la polémique, et trop de milieux nous séparent de l'auteur de la *Vie de Jésus* pour que nous eussions jamais songé à le prendre à partie. Il a fallu que son œuvre prît les proportions d'une cause générale, pour mettre notre zèle en mouvement.

Les résultats que nous avons recueillis n'ont donc rien de personnel. Ils sont acquis à la foi chrétienne, comme les dépouilles opimes de l'Incrédulité.

Nous ne les rappellerons pas. Ils sont trop nombreux et trop parlants. Pas une attaque de l'incrédulité qui

n'ait été retournée en preuve de la foi. Le lecteur a présent à l'esprit chacun de ces avantages, trop singuliers pour ne pas l'avoir frappé. Nous préférons le laisser sous cette vivante impression.

Nous nous bornerons au résultat le plus général et le plus démonstratif de cette grande polémique.

Il n'y a pas d'effet sans cause ; ni, par conséquent, de cause qui ne soit proportionnée à l'effet.

M. Renan a posé lui-même ce fondement de toute logique en ces termes : « Les faits doivent s'expliquer « par des causes qui leur soient proportionnées. Les « grandes choses ont toujours de grandes causes [1]. »

Voici donc un principe certain, qui, dans le naufrage général du sens commun, surnage encore comme une épave, et dont nous pouvons nous emparer.

Il nous suffit absolument pour conclure que JÉSUS-CHRIST est Dieu.

La cause explique l'effet, et l'effet prouve la cause.

« Dieu explique le monde et le monde le prouve, » a très-justement dit Rivarol.

Cette belle parole peut s'appliquer à JÉSUS-CHRIST par rapport à l'humanité.

Si l'incrédulité, forcée par la conscience universelle, en est venue à reconnaître que JÉSUS-CHRIST ex-

1. *Vie de Jésus*, p. 267.

plique l'humanité, elle se sera engagée à reconnaître, sous peine de flagrante déraison, que l'humanité prouve Jésus-Christ dans la même mesure où Jésus-Christ l'explique.

Or l'incrédulité avoue, proclame en tête de la *Vie de Jésus* que *l'histoire entière est incompréhensible sans Jésus*, et il n'y a pas de page de ce livre qui ne présente l'effet produit par Jésus-Christ comme incomparable, illimité, affectant toute l'humanité passée, présente et future ; plus encore, de nature à affecter toute existence intellectuelle et morale, non-seulement de ce monde, mais de tous les mondes: adéquat enfin à l'*absolu*.

J'en conclus que l'auteur de cet effet est supérieur à l'humanité de tous les temps, aux intelligences de tous les mondes, et n'a de mesure que le sans-mesure, l'infini, l'absolu: ce que nous appelons Dieu.

Cette conclusion est d'autant plus inévitable que Jésus-Christ ne s'est pas épuisé dans son œuvre, qu'*il est resté un principe inépuisable de reconnaissance morale*, comme dit M. Renan ; et que, loin *que l'effet soit ici plus grand que la cause*, comme dit M. Schérer, *et le christianisme plus considérable que son auteur, c'est le contraire qui est vrai*[1].

Donc, Jésus-Christ est au moins ce qu'est son

1. Journal *le Temps*, 7 juillet 1863.

œuvre. La vérité divine qui s'est épanchée de lui au monde remonte en preuve du monde à lui, comme une eau jaillit à la hauteur de sa source, et révèle cette hauteur. « L'eau que je donnerai, a-t-il dit lui-même, « deviendra une fontaine jaillissante jusqu'à la vie « éternelle[1]. » Pourquoi jusqu'à la vie éternelle ? Nécessairement parce qu'elle en descend ; parce que Jésus-Christ est cette Vie éternelle sortie du sein du Père, et qui nous élève à sa possession.

Les mathématiques n'ont rien de plus certain.

Lors donc que l'incrédule, de cet effet universel, absolu, divin, ramène la cause à un simple homme qui, quelque grand qu'il soit, ne serait après tout qu'un être de la même misère et faiblesse que l'homme, — il erre.

Lorsqu'il la ramène à un homme qui, n'étant pas ce qu'il s'est dit être, Dieu, et ayant séduit le monde par des prestiges mensongers, n'aurait été que plus misérable dans la misérable humanité, ignorant, faux, fourbe, extravagant, — il déraisonne.

Lorsqu'il la ramène à un homme qui, en même temps qu'il aurait élevé l'humanité dans l'effet, l'aurait dégradée dans le moyen et dans la cause, jusqu'à ne pouvoir être disculpé qu'en inculpant l'humanité tout entière de mensonge et de folie, — il divague.

1. Jean, IV, 14.

Lorsqu'il donne ainsi pour cause, à la lumière les ténèbres, à la civilisation l'ignorance, à la vérité le mensonge, à la sagesse la déraison, à la moralité l'improbité; lorsqu'il en vient à dire que, pour avoir été moins honnête que Marc-Aurèle, JÉSUS reste pour l'humanité un principe inépuisable de renaissance morale, — il est insensé.

Il attente à la raison, jusqu'à plaider pour la folie; il attente à la conscience, jusqu'à plaider pour le déshonneur.

Voilà le résidu de l'incrédulité au dix-neuvième siècle. Voilà ce qu'il faut admettre pour ne pas croire à la divinité de JÉSUS-CHRIST. Voilà, dès lors, la preuve vengeresse, la preuve formidable de cette divinité, dont la négation emporte celle de la raison et de la conscience.

En elle, c'est la Divinité même qu'on veut nier; et réciproquement, c'est par la négation de la Divinité même qu'on nie la divinité de JÉSUS-CHRIST.

La négation dogmatique du surnaturel, nous l'avons vu, est la négation de Dieu en principe; la négation évangélique de JÉSUS-CHRIST, est la négation de Dieu en fait.

Et c'est par la négation de Dieu en principe, qu'on arrive à la négation de Dieu en fait; comme c'est par la négation de Dieu en fait, qu'on veut assurer la négation de Dieu en principe.

Athéisme, tel est donc le dernier mot, le terme où l'incrédulité contemporaine aboutit, après avoir foulé aux pieds la conscience et la raison. Voilà le vide, le gouffre produit par la négation de la divinité de Jésus-Christ.

Donc, s'il y a une conscience, s'il y a une raison, s'il y a un Dieu, Jésus-Christ est Dieu ; et tout l'ordre rationnel et moral, aussi bien que l'ordre surnaturel, sont solidairement suspendus à cette croyance.

Voilà l'ensemble du résultat de la *Vie de Jésus ;* voilà le solde, ou plutôt le déficit de l'incrédulité contemporaine.

Et maintenant, cher lecteur, avant de prendre congé de vous, usant de cette sorte d'intimité qui a dû s'établir entre nous dans le cours de cet ouvrage, et surtout de cette charité et de cette foi qui me l'ont inspiré, laissez-moi vous demander quel sera pour vous le résultat de ce travail de démonstration et de réflexion que nous avons fait ensemble.

Ne sera-ce que le vain intérêt d'une polémique dont vous serez le juge après en avoir été le spectateur, ou tout au plus la conclusion logique et froide que Jésus-Christ est Dieu, que l'incrédulité elle-même le démontre, et que le Christianisme est vérité, sans autre conséquence que cet assentiment de votre intelligence?

Ou bien, sera-ce une occasion solennelle de prendre un parti à l'égard de cette grande vérité, qui n'est rien si elle n'est active, si elle n'affecte l'âme tout entière, et n'en régit tout le destin ?

Pour moi, je ne suis qu'un homme, et je n'ai pu vous donner que des raisons. Je vous ai montré Jésus-Christ ; je ne puis faire davantage : et cependant davantage doit être fait. Il ne se peut pas que Jésus-Christ soit Dieu, que cela vous soit démontré, et que cette conviction reste stérile. Entre elle et la foi, il y a un espace réservé à la bonne volonté de l'homme et à la grâce de Dieu, où je ne puis que vous laisser à vous-même. A cet instant naît donc pour vous l'obligation logique, morale, d'aller à Jésus-Christ, en lui demandant de venir à vous. Car, comme il est venu pour tous, il vient pour chacun; comme il y a eu une révélation générale au genre humain, il y a une révélation particulière à chaque âme. Cette révélation particulière est la foi ; la foi qui est Dieu sensible à l'âme, parlant à l'âme : sa voix, sa vie, sa grâce en nous : lui-même, enfin, venant s'asseoir au foyer et à la table de notre

cœur, pour en être la chaleur et la nourriture ; pour s'y révéler par un charme si vivifiant que la foi même y est absorbée, et qu'auprès de cette intime manifestation, toute démonstration devient non-seulement inutile, mais importune.

Expérimentez ce don de Dieu, et bientôt, dans le ravissement de sa possession, vous me direz ce que les habitants de Sichar, après avoir vu Jésus-Christ, dirent à la Samaritaine, qui le leur avait annoncé : « Nous croyons à lui maintenant, mais ce n'est plus « par l'effet de vos discours ; c'est que nous l'avons « entendu nous-mêmes, et que nous savons qu'il est « vraiment le Sauveur du monde [1] ! »

1. Jean, IV, 43.

FIN

APPENDICE

A la page 273 de cet ouvrage, au sujet d'un passage de M. Schérer, d'après lequel il aurait été témoin de larmes d'édification versées par des yeux mondains à la lecture de la *Vie de Jésus*, nous avons dit que nous aussi avions été témoin de tout autres larmes versées à la lecture des mêmes pages, larmes que, plus heureux que M. Schérer, nous avions recueillies, et que nous réservions comme un baume de consolation et d'expiation pour la fin de ce travail.

Voici, en effet, ce que, dans un secret épanchement de conscience, une jeune fille de vingt ans écrivait sous l'impression de la lecture de quelques passages de la *Vie*

de Jésus et des écrits antérieurs de M. Renan. De tels sentiments sont eux-mêmes une preuve de la divinité de Celui qui les a inspirés, et ils la vengent.

« J'ai [1] la brochure *Avis aux pères de famille* (de « Mgr Dupanloup). C'est bien profond et savant et abs- « trait pour moi par endroits. Mais ce que j'ai pu com- « prendre, je l'ai trouvé admirable et, à vrai dire, tout. « Seulement quand il cite de M. Renan ou des autres, « c'est si hideux, si triste, que je suis contrainte de « m'arrêter. Je tombe à genoux et je pleure... O mon « Dieu, mon Dieu! qui réparera ces outrages, ces im- « piétés? C'est alors qu'on regrette d'être une aussi « indigne victime, un aussi pauvre holocauste. Oh ! que « que je m'offrirais de bon cœur pour eux! Je donne- « rais tout ce que j'ai, parents et amis, pour racheter « une seule de ces paroles, qui peut ôter la foi à un « cœur, et à combien ne l'ôtera-t-elle pas! On est op- « pressé en lisant cela. J'ai été obligée, à la lecture « d'une réfutation de la *Vie de Jésus*, de suspendre les « citations, car le sang me montait du cœur à la tête, et

1. Il ne saurait y avoir d'indiscrétion, croyons-nous, dans la publication de ces lignes. L'âme qui s'y est ouverte nous est inconnue, et elle seule s'y reconnaîtra. Cette publication rentre d'ailleurs dans la réparation à Jésus-Christ, qu'elle eût voulu pouvoir faire, et la produira.

« voyageait ainsi avec une telle violence que je me sen-
« tais mal. Oh! c'est qu'on ne voit pas injurier son père
« et son Dieu sans que tout se révolte dans l'âme et
« dans le cœur. Tout ce qui me console, c'est qu'autant
« que j'en ai pu juger, c'est faible de style. Lui qui
« écrit bien ordinairement, des expressions tout à fait
« triviales. Ainsi, en parlant de Judas qu'il tâche de
« réhabiliter, il dit que la méfiance des apôtres lui avait
« *tourné la tête*. Et une autre fois cette même expres-
« sion en parlant de N.-S. Jésus-Christ. O Jésus, fils
« de Dieu et vrai Dieu, jamais mon cœur ne vous a
« rendu plus d'hommages que depuis que vos ennemis
« essayent d'ébranler cette croyance en votre divinité.
« J'ai tout oublié pour prier pour eux. A toutes les
« bénédictions, je m'incline en priant Jésus de s'in-
« cliner, lui aussi, dans sa miséricorde, sur ces pauvres
« âmes. Que la vôtre, Père, s'incline vers la mienne et
« la bénisse!... »

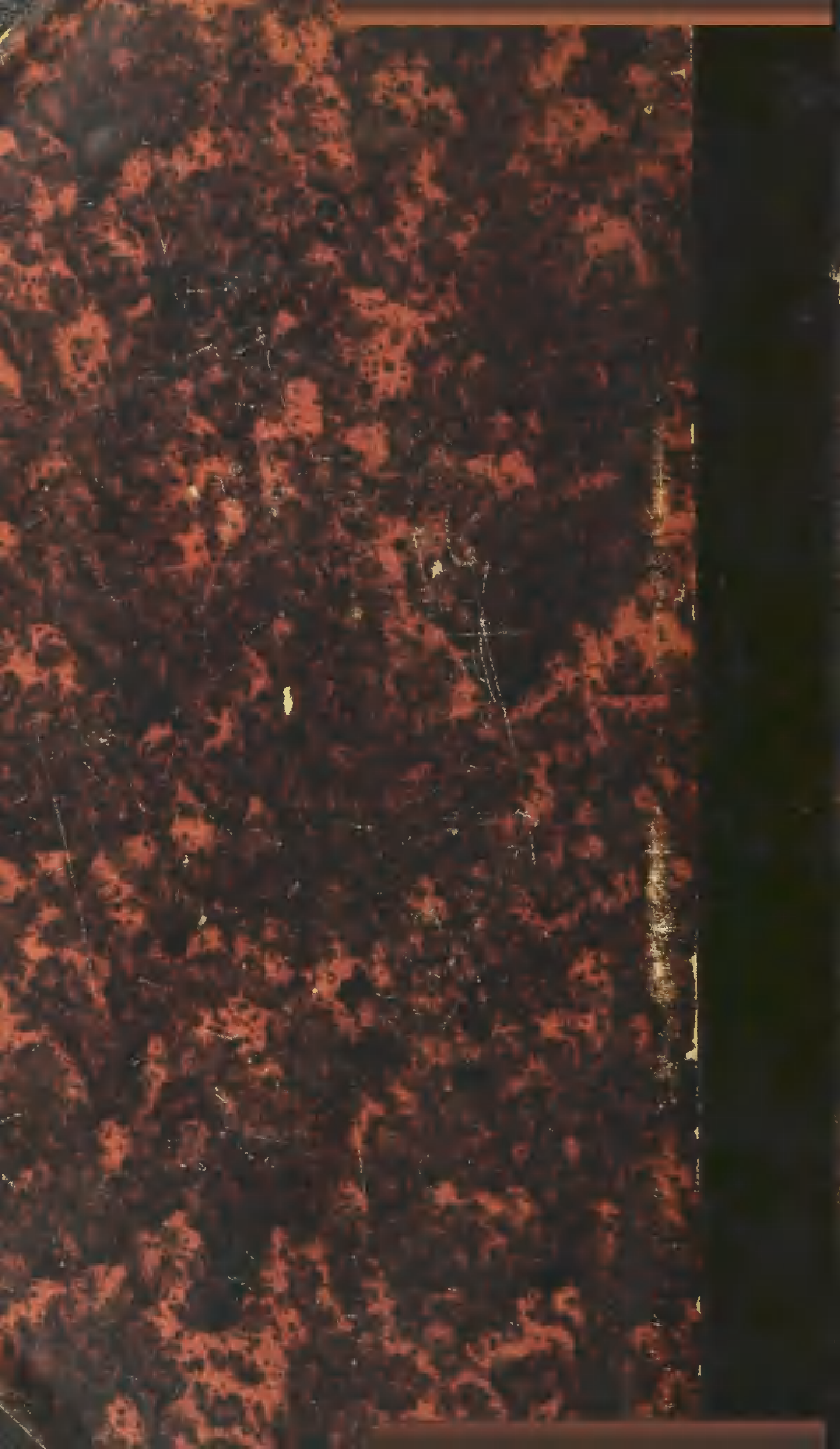
Voilà ce que la *Vie de Jésus* a fait jaillir d'amour pour Jésus-Christ et de pitié pour l'auteur au fond d'un million de consciences angéliques. Indépendamment de l'explosion de protestations et de réfutations qu'elle a fait éclater dans le public. En vérité, à tout prendre, ce livre est heureux pour la foi, dont il a

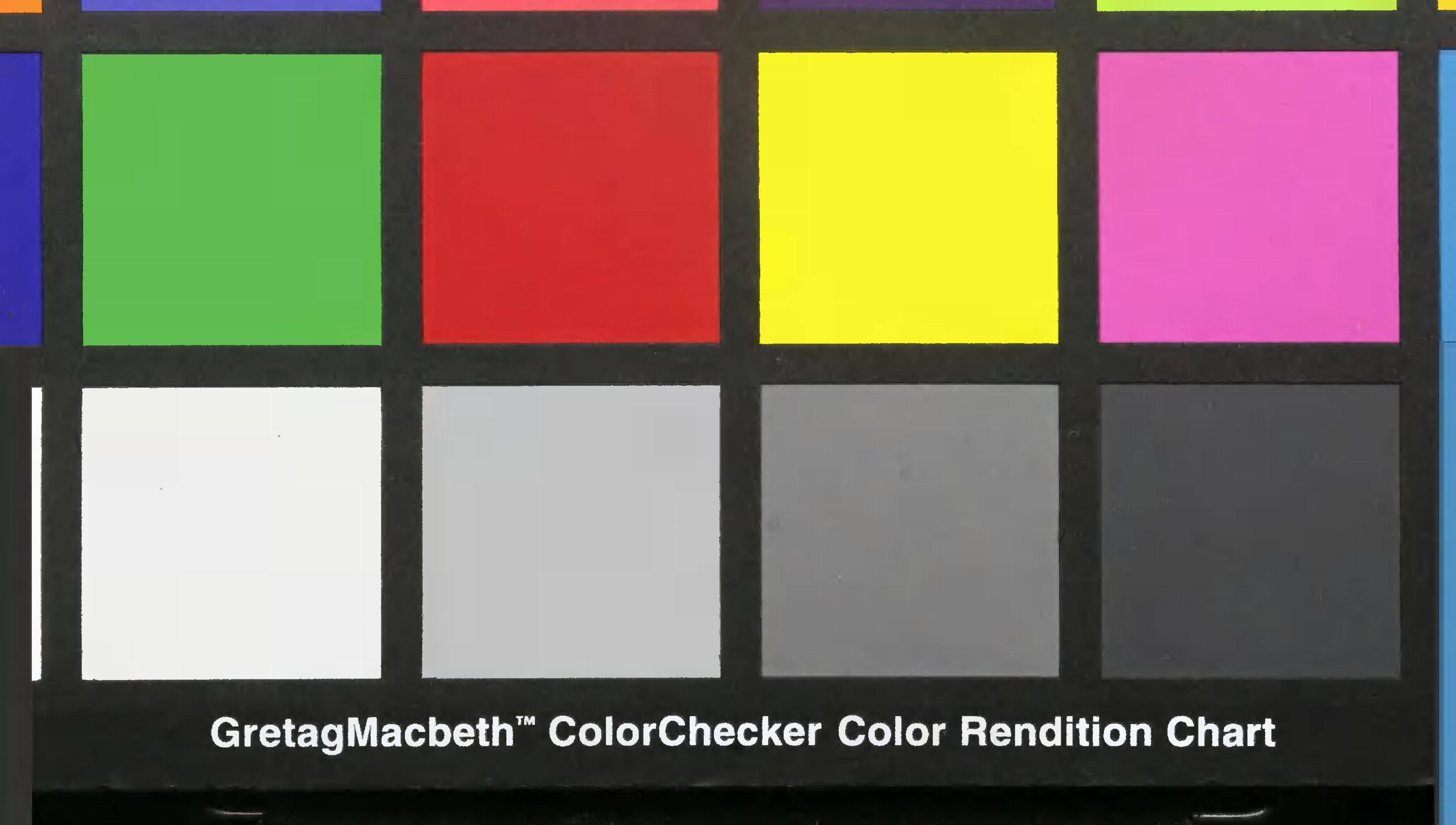
grandement avivé la flamme en voulant l'éteindre ; suivant les destinées vraiment divines du christianisme, il aura été pour lui un sujet de vitalité et de triomphe par les coups même qu'il lui a portés; *et tout ce scandale aura tourné en un immense profit pour la Religion*[1].

1. (Lettre de M. Mercurelli, pour Sa Sainteté, à l'auteur.)

TABLE DES MATIÈRES

Paris.— Imprimerie de P.-A. BOURDIER et Ce, 30, rue Mazarine.




GretagMacbeth™ ColorChecker Color Rendition Chart